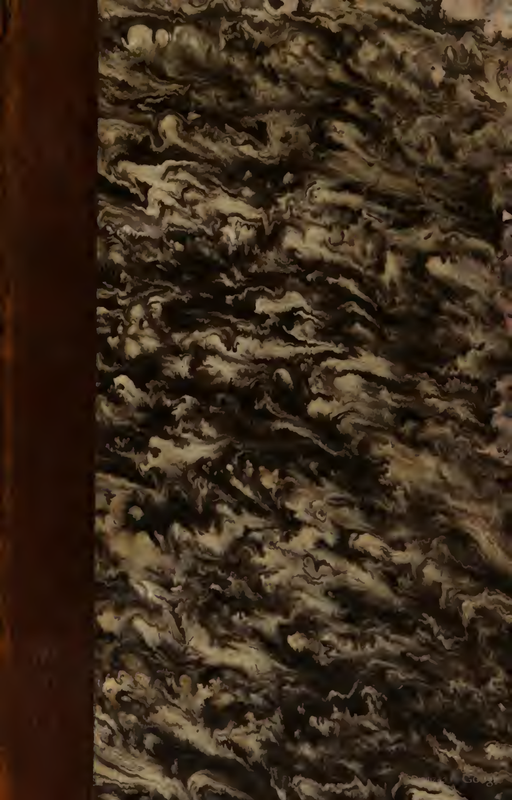


(Petrarca)

Mézières

PÉTRARQUE

PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.

PÉTRARQUE

ÉTUDE

D'APRÈS DE NOUVEAUX DOCUMENTS

PAR

A. MÉZIÈRES

PROFESSEUR DE LITTÉRATURE ÉTRANGÈRE A LA FACULTÉ
DES LETTRES DE PARIS



PARIS

LIBRAIRIE ACADÉMIQUE

DIDIER ET CIE, LIBRAIRES-ÉDITEURS

35, QUAI DES AUGUSTINS, 35

1868

INTRODUCTION

I

Tout le travail qui s'est fait, depuis quarante ans, autour de Dante, a nécessairement obscurci la gloire de Pétrarque. Ce que la critique moderne étudie avec passion dans la *Divine Comédie*, la variété des scènes et des images, la force des situations, la vigoureuse précision des peintures, le relief et la couleur du style, l'étendue de la science, l'obscurité même ou l'étrangeté des pensées qui pour beaucoup sont des signes certains de profondeur, la philosophie partout présente, tantôt visible, tantôt se dérobant sous une forme allégorique, tant de beautés réunies font pâlir par le contraste une poésie en apparence moins virile et moins féconde.

Le *Canzoniere* si apprécié au dix-septième siècle perd de son prix, si on le compare, comme on y songe trop souvent aujourd'hui, à un monument aussi vaste que l'œuvre dantesque. Il serait injuste pourtant de s'en tenir à un parallèle qui met d'un seul côté trop d'avantages. Les œuvres de genres différents ne doivent point être rapprochées par des comparaisons arbitraires. Elles ont une valeur propre que ne diminue pas le mérite, même plus grand, des productions qui ne leur ressemblent point. L'Énéide enlève-t-elle quelque chose à la poésie de Tibulle ou de Properce, l'Iliade à la poésie de Sapho ou d'Anacréon? Il ne faut donc pas trop penser à Dante, en lisant Pétrarque, à moins de recommencer, de parti pris, l'œuvre passionnée de Sismondi ou de tomber dans l'erreur de cet homme d'esprit qui, par dévotion pour Dante, par crainte d'admirer Pétrarque, trouvait de l'eau à toute les sources de la Toscane et n'en trouvait plus à la fontaine de Vaucluse.

Ce qui nuit aussi à la réputation de Pétrarque, c'est la mauvaise renommée de ses imitateurs.

Il y a eu trop de pétrarquistes. Leur nom seul éveille l'idée de la mignardise, de l'affectation, de la fadeur et de la pire des mélancolies, de la mélancolie maniérée. Tous ces défauts sont mis au compte du maître ; on oublie qu'ils appartiennent surtout à ses disciples, tandis que ses grandes qualités ne sont qu'à lui. D'ailleurs Pétrarque n'est pas tout entier dans le *Canzoniere*. Ceux qui ne le jugent que par ses poésies amoureuses connaissent ses plus beaux vers sans le connaître lui-même. On ne le connaît qu'après avoir suivi sa pensée, non-seulement dans le premier feu de la jeunesse, mais dans la maturité de l'âge, à travers un grand poëme, des églogues, des épîtres en vers latins, des traités philosophiques et surtout cette vaste correspondance qu'il entretenait avec les principaux personnages de son temps.

Là l'homme se révèle et apparaît tout autre que ne se le figurent les lecteurs du *Canzoniere*, non plus sous les traits d'un amant langoureux, mais plein de fierté autant que de grâce, d'audace autant que de finesse, habile à dominer l'opinion de ses contemporains et à se ménager

l'amitié des plus puissants d'entre eux, courtisé par les princes, capable de se laisser tenter par la séduction de leur hospitalité, incapable cependant de leur sacrifier son indépendance, mêlé par la confiance de tous aux plus grandes affaires de son temps, si respecté d'ailleurs et si sûr de son autorité morale qu'au milieu du silence des peuples, il ose seul donner des leçons publiques à ceux qui les gouvernent; en même temps si habitué à s'observer lui-même, à combattre ses propres défauts que ni l'estime des autres, ni la popularité, ni la gloire ne lui cachent ses faiblesses. Le vrai Pétrarque n'est point seulement un faiseur de sonnets et de chansons; c'est la plus grande figure du quatorzième siècle, le représentant des idées politiques les plus hardies qui s'y soient agitées, aussi bien que le restaurateur des lettres et le chef admiré d'une génération de poëtes, de latinistes, de savants. Tant qu'il a vécu, rien de grand ne s'est fait dans son pays ni même hors de son pays sans qu'il en ait été le confident ou le juge.

De Sade et Ginguené l'ont déjà dit. Mais ni

l'un ni l'autre ne pouvaient recomposer dans son ensemble cette imposante physionomie. Il manque à leurs peintures plus d'un trait essentiel que nous révèle aujourd'hui un Italien laborieux en publiant cent soixante-sept lettres inédites d'un écrivain auquel il a consacré les recherches de toute sa vie[1]. La publication de

[1] *Francisci Petrarchæ epistolæ de rebus familiaribus et variæ.* Edit. Fracassetti, 3 vol. in-8 Florence, 1859, 1862, 1863. Pour établir l'importance de la publication de M. Fracassetti, il suffit de rappeler que Pétrarque a écrit vingt-quatre livres de lettres familières, mises en ordre par lui-même et dédiées à son ami Socrate. Sur ces vingt-quatre livres, les huit premiers seulement avaient été publiés dans les éditions des œuvres de Pétrarque qui ont paru au quinzième et au seizième siècle. En 1601, le typographe Crispin y ajouta trois livres presque entiers (Lugduni Fr. Petrarchæ opera omnia apud Samuelem Crispinum), contenant soixante-treize lettres nouvelles, mais où manquaient en revanche quelques-unes de celles qu'avaient imprimées ses prédécesseurs. Depuis longtemps les admirateurs de Pétrarque regrettaient de ne pouvoir étudier l'ensemble de sa correspondance. On le regrettait d'autant plus que la bibliothèque Impériale de Paris, la bibliothèque Laurentienne de Florence et celle des Augustins de Rome contiennent de beaux manuscrits des lettres familières. Il était aussi à souhaiter que la partie de la correspondance de Pétrarque déjà publiée pût être lue dans une édition plus correcte que celles de Bâle et de Lyon qui fourmillent de fautes.

M. Fracassetti vient de combler toutes ces lacunes et de nous donner enfin un recueil complet et correct des Lettres familières. C'est une pensée qu'avait déjà conçue, à la fin du dernier siècle, Baldelli, un des meilleurs biographes de Pétrarque, qui, malheureusement empêché d'accomplir son projet, transmit toutes les lettres qu'il avait recueillies à l'abbé Meneghelli de Padoue. Celui-ci publia un index de cette précieuse collection, en faisant appel à tous les bibliothécaires et à tous les savants

M. Fracassetti justifie l'opportunité d'une nouvelle étude sur Pétrarque, qui rectifierait en plus d'un point le consciencieux travail de l'abbé de Sade[1], déjà revu par Baldelli[2]; où se dessinerait, sous tous ses aspects, une des figures les plus attachantes du moyen âge, où reparaîtrait surtout, d'après les confessions mêmes du poëte, ce qui constitue l'individualité et

de l'Europe pour obtenir communication des parties de la correspondance de Pétrarque qui auraient pu lui échapper. Mais il mourut avant d'avoir pu commencer la publication qu'il méditait. Après lui ses manuscrits passèrent entre les mains de Joseph Vedova de Padoue qui, en 1853, annonça qu'il allait les publier par souscription, mais qui mourut, lui aussi, avant de pouvoir le faire. Il était réservé à M. Fracassetti de profiter des travaux de ses devanciers et de mener à bonne fin une entreprise commencée depuis plus d'un demi-siècle.

Dans la belle édition que nous lui devons, qui comprend trois volumes in-8, et qu'il a fait suivre d'une traduction italienne en cinq volumes in-12, enrichis de notes, on trouve 128 lettres familières jusque-là inédites, dont une partie avait été lue, il est vrai, par l'infatigable abbé de Sade, mais qu'on ne connaissait que par la traduction fort libre qu'il en a donnée. D'autres, et c'est le plus grand nombre, offrent tout l'intérêt de la nouveauté. A la publication des vingt-quatre livres de Lettres familières M. Fracassetti ajoute, ce qui n'est pas moins précieux, trente-neuf lettres inédites que Pétrarque, comme il le dit lui-même, n'avait pas comprises dans le recueil des lettres familières, pour ne pas grossir un volume déjà très-considérable, et qu'il n'inséra pas non plus dans la collection postérieure des lettres de sa vieillesse. On n'en connaissait jusqu'ici que trente, et M. Fracassetti nous en donne soixante-neuf sous le titre de *Variæ*.

[1] *Mémoires pour la vie de François Pétrarque*. Amsterdam, 1764.

[2] *Vita di Francesco Petrarca*. Florence, 1792-1837.

l'originalité de son caractère. C'est l'œuvre que réclamaient déjà, en 1822, Ugo Foscolo[1], en 1859, le docteur Voigt de Munich[2], et que j'entreprends aujourd'hui sans m'en dissimuler les difficultés.

Cette étude sera principalement une étude psychologique. Quoique je n'aie négligé aucun événement de la vie de Pétrarque, et que j'aie cherché à éclaircir toutes les parties qui en restaient encore obscures ou mal connues, je ne prétends point refaire ici en détail une biographie minutieuse, Ce que j'ai surtout essayé de démêler dans cette grande existence, ce sont les ressorts de la vie intérieure, les pensées favorites, les mobiles des actions, les sentiments ou les passions qui les inspirent. Les incidents biographiques s'expliquent souvent par des causes supérieures qui se cachent au plus profond de l'âme humaine, et qu'il faut savoir découvrir si l'on veut retrouver, sous la diversité apparente des faits, l'unité réelle d'un caractère. L'histoire d'un homme de génie s'écrit, d'ailleurs, avec ses œuvres encore

[1] *Essays on Petrarch.* Londres, 1822.
[2] *Die Wiederbelebung des classichen Alterthums.* Berlin, 1859.

plus qu'avec ses actes, quand il a laissé, comme Pétrarque, des volumes de confidences, qu'il s'est lui-même regardé vivre, et qu'il a scrupuleusement observé les plus secrètes agitations de sa pensée.

En publiant pour la première fois une partie considérable de la correspondance de Pétrarque, M. Fracassetti fournissait à la critique de nouveaux moyens d'investigation plus utiles et plus importants que le recueil de poésies italiennes trouvé à Munich et publié, en 1859, par M. le professeur Thomas[1]. Les sonnets curieux, du reste, qu'a découverts M. Thomas, en admettant même qu'ils soient de Pétrarque, ce qui paraît douteux, ne seraient en tout cas que des ébauches négligées, dédaignées par le poëte, et ne nous apprendraient rien sur ses sentiments que nous ne sachions déjà par le *Canzoniere*[2]. S'ils ne

[1] *Ueber neuaufgefundene Dichtungen Francesco Petrarcha's.* Munich, 1858. — *Francisci Petrarchæ Aretini carmina incognita.* Munich, 1859.

[2] M. Thomas en convient lui-même, avec une parfaite sincérité dans une très-ingénieuse et très-savante dissertation, d'où j'extrais l'aveu suivant : « Verum enimvero confidenter pronuntio, ac certus contendo, vix unum alterumque posse inveniri in his ineditis Francisci carminibus amatoriis quod non in editis aliquo modo reluceat, sive

sont pas de Pétrarque, un imitateur habile a pu les composer, en lui empruntant ses propres expressions et ses tours familiers; s'ils sont de lui, ils n'étaient pas destinés à une publicité que Pétrarque ne réservait qu'aux œuvres achevées, et qu'il eût redoutée comme un outrage pour les productions imparfaites de sa jeunesse. Lui-même nous a donné avec un soin jaloux ce qu'il voulait que nous connussions de ses poésies italiennes. Les sonnets de Munich, si intéressants qu'ils soient, n'ajoutent rien ni à sa gloire, ni à la connaissance que nous avions déjà de son caractère.

Cette publication n'en mérite pas moins d'être signalée, sinon au même titre, du moins à côté de celle de M. Fracassetti, qu'elle a précédée de bien peu. D'autres matériaux encore ont servi à mon travail. Aucune ville n'offre plus de ressources que Paris pour l'étude de Pétrarque. La Bibliothèque Impériale renferme d'admirables manuscrits de ses œuvres latines, que la science

in verbis et sententiis, sive in figuris et ornamentis. » — Voir à propos de ces sonnets inédits un travail intéressant de M. Carl Macht : *Beiträge zum Verstændnisse neuaufgefundener Sonette, Petrarca's* von Carl Macht. Hof, 1859.

et l'obligeance de M. H. Michelant m'ont permis de consulter avec fruit. D'autre part, la bibliothèque du Louvre possède une collection unique dans le monde, les huit cents ouvrages relatifs à Pétrarque, éditions, commentaires, manuscrits, que le professeur Marsand, de Padoue, avait recueillis à grands frais et avec passion, que le roi Charles X acquit en 1829, et que met libéralement à la disposition des travailleurs l'administration actuelle de la bibliothèque.

II

Si on va au fond de l'âme de Pétrarque, on verra qu'elle est sincèrement religieuse, pénétrée de ce qu'il y a de plus pur dans l'esprit chrétien, habituée à se replier sur elle-même, à se juger sans complaisance, à se sentir sous la main de Dieu, et à se préparer, par la prière ou par la méditation, aux luttes de la dernière heure. Sa vie est un effort pour se rapprocher de la perfection, une aspiration sincère, quoique mêlée de défaillances, vers la vertu chrétienne. Ceux qui le considèrent comme un des ancêtres

de la réforme, et qui, sous prétexte qu'il attaque les papes, le croient un ennemi de l'Église, n'ont certes pas lu les pages où il félicite son frère d'avoir cherché le repos dans un couvent de chartreux, ni les nombreux passages de ses œuvres où il invoque la parole du Christ avec la soumission absolue d'un croyant. Nous oublions qu'au moyen âge il était permis d'attaquer les personnes sans paraître menacer le dogme, que les opinions des souverains pontifes étaient constamment exposées aux controverses des fidèles, et que des bouches orthodoxes leur adressaient plus de reproches que n'oseraient leur en adresser, aujourd'hui, les plus hardis des libres penseurs. L'homme qui appelle Avignon « la sentine « de tous les vices, » et qui, dans ses églogues, immortalise les hontes de la cour pontificale, se levait la nuit, pieds nus, pour prier Dieu, et rêvait, dans sa vieillesse, de bâtir une chapelle à la Vierge.

Mais le sentiment religieux ne suffisait pas à remplir ce cœur ardent; c'était l'asile, le refuge, le port assuré; ce n'était ni la source de toutes les pensées, ni le mobile de toutes les actions.

Sans jamais chasser la foi, tantôt la sensibilité, tantôt l'imagination, s'emparaient de ce chrétien convaincu, le saisissaient de leur impérieuse étreinte, et ce sont elles qui ont fait le poëte, l'écrivain de génie. Quatre passions, dont une seule eût pu l'absorber, l'amour, l'amitié, le culte des lettres, le patriotisme, se disputent sa vie et échauffent son style du feu qu'elles allument au fond de son âme.

La plus forte, mais non la plus durable, a été l'amour. Amour poétique, idéal, quoique mêlé de désirs sensuels, qui s'adresse à une femme fière et chaste, qui ne sait même pas s'il est payé de retour, qui ne se nourrit que de lointaines rencontres et de marques douteuses d'intérêt, mais qui pénètre au plus profond du cœur et qui s'y enracine par la double attache du mal qu'il cause et des espérances qu'il laisse durer sans jamais les satisfaire. Alternative de joies profondes et d'inconsolables souffrances, nuits sans sommeil, jours assombris, éclairs de gaieté fugitive : la première partie du *Canzoniere* nous renvoie l'image de toutes ces émotions trop souvent altérées par le souci de bien dire et par les

préoccupations de la rhétorique. Sous quelques faux ornements, nous y sentons la sincérité parfaite du sentiment et la vérité de la douleur. La victime souffre, elle se débat sous sa chaîne, elle essaye de briser les liens doux et cruels qui se resserrent autour d'elle. La prière, la confession, la fuite, les voyages, la solitude, rien ne guérit l'immortelle blessure; partout elle porte avec elle « la flèche empoisonnée. »

Heureuse souffrance qui fait jaillir de l'âme blessée une poésie que le bonheur eût peut-être endormie! Sans son amour, Pétrarque eût-il eu la force de s'arracher, à trente-trois ans, aux plaisirs d'Avignon, aux séductions d'une société élégante, aux succès que lui valaient sa figure et son esprit, pour s'enfermer pendant des années au fond d'une vallée sauvage, au pied d'un rocher abrupt, seul avec ses livres et avec ses pensées? Quelle secousse salutaire son esprit ne reçut-il pas de ce contact immédiat avec la nature, de cette nécessité de se recueillir au-dedans de soi-même et de n'avoir pour témoins de sa vie que sa conscience et Dieu! Sur les bords verts de la Sorgue, en face des eaux bouillonnantes,

sous les pins, sous les saules dominés par des roches nues, n'entendant d'autre bruit, comme il le dit lui-même, que la voix des oiseaux, le chant de la cigale et le mugissement des bœufs au loin dans la prairie, le poëte retrempa son génie aux sources vives et le purifia par la méditation, par le recueillement, par le travail. Il sortit de Vaucluse malade encore, toujours poursuivi par un souvenir à la fois cher et détesté, mais déjà plus maître de lui, sevré de tous les penchants frivoles de sa jeunesse, mûr pour toutes les luttes de la vie, et armé d'une force intérieure que la prospérité ne pouvait plus émousser ni le malheur abattre.

Quand, au bout de vingt-deux ans, il apprit la mort de celle qu'il aimait, il avait déjà détaché de sa main le premier anneau de la chaîne qui l'unissait à elle. Le temps et sa volonté avaient attiédi son amour sans l'user; il n'en restait plus qu'une flamme douce dont le rayonnement éclairait sa vie, mais ne la troublait plus. Il la pleura, mais sans amertume; souffrant moins de sa mort qu'il n'avait souffert autrefois de sa froideur et de ses dédains. Sa tristesse prit alors un

caractère plus mâle, et sa pensée, affranchie désormais du soupçon même d'un désir, s'élança plus librement vers l'ombre de Laure, qu'elle ne s'était jamais élancée vers Laure vivante. Il n'y avait plus de mari, plus d'enfants, plus de lois sociales, plus de barrières qui les séparaient; leurs âmes pouvaient enfin se rejoindre. Le poëte spiritualiste, jusque-là gêné et meurtri par la réalité, retrouvait le droit de s'abandonner à l'ivresse de ses rêves et d'entourer son amante d'une tendresse idéale[1].

[1] J'ai besoin de dire tout de suite, au début de mon travail, que je ne révoque en doute ni l'existence ni le mariage de Laure, et que je crois, avec l'abbé de Sade, qu'elle s'appelait Laure de Noves, femme d'Hugues de Sade. Cette opinion a été cependant combattue, au commencement de ce siècle, par lord Woodhouselee (an historical and critical essay on the life and character of Petrarch. Édimbourg. 1810), par l'Italien Romuald Zotti qui, en publiant à Londres en 1811 une édition du *Canzoniere*, a traduit presque littéralement et repris pour son compte l'argumentation do lord Woodhouselee, et, ce qui est plus grave encore, par l'un des hommes qui ont le mieux connu Pétrarque, par le professeur Marsand de Padoue. Marsand, dont la précieuse bibliothèque pétrarquesque fut achetée en 1829 par la bibliothèque du Louvre, a publié un catalogue des éditions et des commentaires de Pétrarque qu'il possédait et y a joint une dissertation où il essaye de prouver que Laure ne se maria jamais. Son principal argument, qui était aussi celui de lord Woodhouselee, est une raison de sentiment, non une preuve. Il lui répugne de croire que Pétrarque, chanoine et archidiacre, aima une femme mariée. On pourrait lui répondre que les mœurs de la société chevaleresque autorisaient de

« Mille fois, disait-il à la fin de la première
« partie du *Canzoniere*, j'ai demandé à Dieu ces
« ailes avec lesquelles notre intelligence s'élève

semblables liaisons et qu'aux yeux d'un troubadour ou d'un trouvère, les liens de l'amour paraissaient beaucoup plus sacrés que ceux du mariage. Que deviendrait d'ailleurs la critique si l'on écartait des renseignements positifs par cela seul qu'ils compromettent la vertu d'un personnage historique?

On a pu faire des chicanes de détail à l'abbé de Sade, lui opposer même un ou deux textes obscurs. Mais il reste en faveur de son opinion des présomptions si fortes qu'elles la rendent, sinon absolument certaine, du moins parfaitement vraisemblable. Il a tout d'abord pour lui la tradition constante d'Avignon, qui rattache Laure à la famille de Sade. La famille de la maîtresse de Pétrarque étant ainsi connue, ne serait-il pas bien étrange qu'une Laure de Sade, dont l'âge coïncide avec celui que le poëte attribue à son amante, dans les dialogues sur le *Mépris du monde*, eût fait son testament le 3 avril 1348, fût morte le jour même où mourut celle qu'il aimait et ne fût cependant pas la Laure de Pétrarque? Il n'y aurait qu'un moyen de ruiner le système de l'abbé de Sade, ce serait de démontrer qu'il a publié des pièces fausses, inventé le contrat de mariage d'Hugues de Sade et le testament de sa femme. Mais de Sade a pris ses précautions contre le reproche possible d'imposture en faisant attester l'authenticité des pièces qu'il tirait des archives de sa famille par des hommes de loi et par les personnages les plus considérables d'Avignon. Aussi personne n'a-t-il mis en doute sa bonne foi et, depuis la publication de son ouvrage, tous les biographes sérieux de Pétrarque se sont-ils rangés à son opinion.

Je citerai, entre autres, Baldelli, *Vita di Francesco Petrarca*. Florence, 1792 et 1837; Ginguené, *Histoire littéraire d'Italie*, t. II. Paris, 1811, Ugo Foscolo, *Essays on Petrarch*. Londres, 1822; Campbell, *Life and times of Petrarch*. Londres, 1843; Zeffirino Re, *I biografi del Petrarca*. Fermo, 1859; et Fracassetti, *Lettere di Francesco Petrarca*, lib. II, lett. 9. Note de la traduction italienne. Florence, 1863.

« de notre prison mortelle vers le ciel[1]. Ma pen-
« sée, disait-il plus tard, m'éleva dans le lieu
« où était celle que je cherche et que je ne re-
« trouve plus sur la terre. Là je la revis plus
« belle et moins altière[2]. Mon âme, s'écriait-il
« encore, mon âme qui, si souvent, a brûlé et
« s'est refroidie pour elle, désireuse d'aller avec
« elle, ouvrit ses deux ailes ; mais elle était trop
« élevée pour mon poids terrestre. O heureux le
« jour où, sortant de la prison terrestre, je lais-
« serai, brisée et dispersée, cette pesante, fragile
« et mortelle enveloppe[3] ! »

Il put répéter, à ce moment, ce qu'il disait déjà à saint Augustin, dans son dialogue sur le *Mépris du monde*, qu'il n'avait jamais aimé que l'âme de Laure. Morte, il ne la perdait point, puisqu'il ne perdait que son corps. Morte, elle lui inspira des vers plus pénétrants et d'une poésie plus virile qu'aucun de ceux qu'elle lui avait inspirés pendant qu'elle vivait. Puis, après l'avoir pleurée, il ensevelit cette

[1] Canzon. 17.
[2] Sonn., 34, P. M. L.
[3] Son., 61, P. L. M.

chère mémoire dans la partie la plus secrète de son cœur, et ne laissa plus rien paraître en public de son ancien amour. Lorsque, vieillissant, il brûlait un millier de lettres et de pièces de vers où sans doute il parlait d'elle, lorsqu'il ne voyait plus dans le *Canzoniere* qu'une collection de chansonnettes et de bagatelles, comme il les appelait dédaigneusement, restait-il en lui quelque chose de la passion qui avait consumé sa jeunesse? L'amant ne s'était-il pas transformé, sous l'influence de l'âge et d'un pieux repentir, au point de ne plus même attacher de prix à ce qui lui avait coûté tant de larmes, à ce qui avait si longtemps occupé sa vie?

L'ami, du moins, n'eut ni luttes semblables à soutenir ni rien à répudier du passé. Pétrarque mit dans l'amitié, comme dans l'amour, la chaleur d'une âme poétique, et, de plus que dans l'amour, une constance que ne lui reprochaient ni sa conscience ni ses cheveux blancs. Peu d'hommes ont été plus aimés que lui. Il fallait qu'il y eût dans sa personne, dans ses manières ou dans son esprit un charme péné-

trant. Car aucun de ceux qui l'approchaient ne sut lui résister. Il fit presque autant de conquêtes qu'il connut d'hommes distingués. La liste serait longue de tous ceux qui recherchèrent sa présence et voulurent le retenir auprès d'eux. Plusieurs papes, un empereur, un roi de Naples, un roi et un dauphin de France, un doge de Venise, les seigneurs de Milan, de Mantoue, de Parme, de Padoue, les plus puissants des cardinaux, les plus fiers des patriciens, non-seulement le traitaient en ami, mais sollicitaient comme une faveur une lettre ou une visite de lui.

Étrange puissance de la poésie et du savoir dans un siècle plus occupé pourtant de luttes politiques que de travaux littéraires! Un simple particulier, par cela seul qu'il avait écrit quelques beaux vers, annoncé un grand poëme et reçu au Capitole la couronne poétique, obtenait des plus grands princes et des plus grands personnages plus de marques d'estime que ces puissants de la terre ne s'en accordaient entre eux. Par son génie que relevait encore l'agrément et la sûreté de son commerce, Pétrarque exerça, au milieu

d'une société généralement ignorante, mais fidèle au culte des lettres comme à une tradition romaine, une royauté intellectuelle plus solide peut-être et à coup sûr moins contestée que celle dont Voltaire s'empara quatre siècles plus tard. Ces amis de haut rang, qu'il n'avait achetés, du reste, par aucune complaisance, qu'il flattait rarement et auxquels il n'épargnait pas les vérités sévères, ne lui firent jamais oublier les amis plus modestes qu'il avait connus avant sa gloire ou que l'égalité des conditions rapprochait de lui. C'est pour ceux-là, au contraire, qu'il réserve ce qu'il y a de plus attentif et de plus délicat dans son affection. Il leur ouvre sans compter son cœur, sa bourse, son crédit, sa maison. Il aime à leur écrire, il leur prouve son attachement par l'abandon avec lequel il leur parle, par l'intérêt qu'il prend à tout ce qui les touche, par l'anxiété avec laquelle il attend de leurs nouvelles, par l'accueil affectueux qu'il leur fait, par sa joie sincère s'il réussit à les attirer et à les retenir chez lui. Ses jours de fête sont ceux où il peut garder ses amis à sa table. Lui qui veille sur son

temps avec un soin jaloux, qui le défend sévèrement contre les importuns, quel que soit leur rang, il ne se plaint pas de le perdre s'il le passe avec ses amis. Lui qui cherche la solitude et qui pratique le silence pour n'être point troublé dans ses pensées, il ne se lasse pas d'entretenir l'ami qui vient le voir, et, avec ceux qu'il aime, il cause plus en un jour qu'avec des indifférents en une année. Il demande peu pour lui-même, il refuse toutes les dignités qui l'enrichiraient au prix de sa liberté, mais il demande pour les autres ; ce qu'on lui offre, il n'a pas de plus grand bonheur que de l'offrir autour de lui. Il comprend l'amitié à la manière antique. C'est plus qu'un lien, c'est la mise en commun des sentiments et des biens. Il propose plus d'une fois aux vieux compagnons de sa jeunesse, incertains de l'avenir ou inquiets du présent, de s'associer à lui. Ses domestiques, ses jardins, ses livres, il est prêt à tout partager avec eux. Il leur abandonne même le choix de la résidence. Partout où ils voudront aller, il les suivra. Le lieu ne lui importe guère, pourvu qu'il soit assuré de vivre

avec eux. Et lorsqu'il va ainsi au-devant de ceux qu'il aime, il s'exprime avec tant de grâce, il sait si bien s'effacer et faire valoir autrui, qu'on dirait que c'est lui qui est l'obligé, au moment où il oblige.

Il est rare que la vie ne prépare pas plus d'une déception à ces natures enthousiastes. Quand on donne tant aux autres, on attend trop de leur dévouement. On a compté sans l'égoïsme et sans l'intérêt. Pétrarque, en amitié comme en toutes choses, fut quelquefois dupe de sa générosité naturelle et de la candeur de ses illusions. Il ne regretta rien pourtant, il ne se repentit pas d'avoir donné son affection même à ceux qui le trompaient. Il pardonna tout à ses amis, excepté de mourir avant lui. Le grand chagrin de sa vieillesse a été de survivre à presque tous. Lorsque dans sa solitude d'Arqua, il revenait sur le passé, il ne pouvait, malgré son courage, compter les coups que la mort lui avait portés sans se plaindre de sa destinée, sans regretter la durée de sa vie. Des amis préférés un seul lui restait encore, Jean Boccace, aimable et cher entre

tous, il est vrai, mais souffrant et éloigné. Il essayait de l'attirer à lui, il lui offrait l'hospitalité sous son toit, il ne cessait de lui écrire, il lisait le *Décaméron*, il traduisait en latin l'histoire de Grisélidis, il lui adressait sa dernière lettre, et, dans son testament, il lui assignait 50 écus pour acheter un vêtement de travail et d'hiver, en s'excusant de laisser si peu de chose à un si grand homme.

Outre tant de causes qui les rapprochaient, une passion commune, le culte des lettres antiques, avait cimenté leur amitié. Ce fut là le premier amour de Pétrarque et celui qu'il garda jusqu'à sa dernière heure. Étudiant, il négligeait les livres de droit pour lire Virgile et Cicéron; et lorsque son père, voulant le ramener à l'étude des Pandectes, jetait au feu ses chers anciens, il en témoignait une telle douleur qu'on les retirait des flammes pour les lui rendre. De l'héritage paternel, il ne conserva guère qu'un manuscrit de Cicéron qui le consola de la perte du reste. Il lisait, il apprenait par cœur, il copiait de sa propre main tout ce que ses contemporains connaissaient de l'anti-

quité ; il ne se contentait même pas des ouvrages ni des fragments connus ; il cherchait à en découvrir de nouveaux, il fouillait les bibliothèques, il entrait en relation avec tous ceux qui possédaient des livres et partout où il espérait retrouver quelques pages d'un ancien, il interrogeait, il excitait le zèle des lettrés, il intéressait à ses recherches les particuliers, les villes ou les souverains. On doit à son goût pour les belles copies la conservation de plus d'un monument; à son activité passionnée la découverte de plusieurs manuscrits. Il eût voulu savoir le grec, il essaya de l'apprendre sous deux maîtres, et abandonné successivement par chacun d'eux, il ne se dédommageait de leur départ qu'en encourageant de ses exhortations et de sa bourse la traduction en langue latine des œuvres d'Homère. On est étonné, en lisant ses œuvres, de l'incroyable quantité de souvenirs et de citations classiques qui se pressent sous sa plume. A tout propos, il se rappelle ce qu'ont raconté ou ce qu'ont dit Ovide, Horace, Tite Live, Sénèque, surtout Cicéron et Virgile, ses deux écrivains favoris.

On ne s'explique une si exacte connaissance des auteurs anciens que par la ténacité de sa mémoire et par l'opiniâtre labeur auquel il se livra une partie de sa vie, ne donnant au sommeil que six heures par nuit, aux repas et à la promenade que deux heures, travaillant seize heures par jour, souvent même écoutant une lecture ou prenant des notes pendant qu'il mangeait. Il mourut sur la brèche, dans cette bibliothèque où il avait passé tant d'heures laborieuses, au milieu de ses livres; on le trouva étendu sans mouvement sur une page commencée, comme un soldat tué à son poste un jour de combat.

Ses lectures lui avaient inspiré une admiration sans réserve pour l'antiquité romaine. A force de vivre avec les grands écrivains et les grands citoyens de Rome, il se pénétrait de leurs sentiments, il s'appropriait quelque chose de leur énergie, de leurs vertus austères, de leur enthousiasme pour la liberté et de leur orgueil patriotique. A ses yeux, comme aux yeux de Dante, l'Italie, cette mère des Scipions, des Manlius, des Gracques, des Césars,

était une terre sainte et privilégiée, Rome la capitale nécessaire et prédestinée du monde moderne aussi bien que du monde ancien. Hors de l'Italie, même dans cette Provence où vivait encore la poésie des troubadours, même dans cette France du Nord dont il aimait tant les rois, même dans ce Paris d'où rayonnait la science et qu'il appelait « la nourrice des études, » il ne voulait voir que des barbares. Son patriotisme étouffait sa justice. Nourri de nos chants nationaux, appelé par notre Université à recevoir la couronne poétique, il oubliait ce qu'il devait aux travaux, à l'hospitalité de nos pères pour reporter tout son amour sur la cité romaine. Il entourait celle-ci du prestige du passé, il la repeuplait de ses anciens héros et ajoutant à sa gloire païenne les titres nouveaux que lui avait conférés le christianisme, il revendiquait pour elle un double empire qui lui soumettrait à la fois la société civile et la société religieuse.

Son idéal politique, conforme à celui de Dante, était de replacer l'empereur au sommet de la hiérarchie sociale, de laisser au pape

le gouvernement des âmes, et de réunir ces deux rois du monde, indépendants l'un de l'autre, égaux l'un à l'autre, dans l'enceinte doublement sacrée de la ville de saint Pierre et de la ville des Césars. Seulement il ne s'enferme pas dans ces formules implacables qui s'imposent à l'esprit de Dante avec l'évidence d'un syllogisme et nulle part il n'aboutit à une hypothèse aussi impérieuse que celle qui couronne le traité de la *Monarchie*. En cela, comme en presque tout, c'est le sentiment et non la logique qui le décide. Il obéit bien moins à des principes abstraits qu'à des instincts généreux. Peu lui importent au fond quelques variations dans son système, pourvu que sa patrie soit grande et heureuse. Sans doute il voudrait que l'Empereur s'établît à Rome pour pacifier l'Italie et dominer l'univers. Il l'appellera, pendant vingt ans, sans se laisser décourager par les prétextes, par les délais, par les refus; il le sommera de venir prendre possesion de son trône, il emploiera tour à tour les caresses et l'ironie pour le décider à franchir les Alpes; il lui montrera, dans son style pathétique, l'image éplo-

rée de la ville éternelle qui pleure et qui gémit, en attendant César. Mais si, pendant que l'Empereur hésite, un autre le remplace, si d'autres mains que les siennes entreprennent l'œuvre impériale, Pétrarque ne les repousse pas. Il s'applaudit, au contraire, de ce secours inespéré, et, dussent les droits de l'Empire être un instant suspendus, il en est consolé dès que l'Italie y gagne l'indépendance et Rome le pouvoir.

Il se demande dans une de ses lettres s'il ne serait pas avantageux pour son pays d'être réuni tout entier sous la main d'un prince italien, il croit que cette unité vaudrait mieux que l'anarchie, et il place d'avance à la tête d'une monarchie italienne le roi Robert de Naples. Dirons-nous après cela que les questions qui transforment aujourd'hui l'Italie sont des questions nouvelles? Il y a plus de cinq siècles qu'on les posait déjà. A défaut d'un empereur ou d'un roi, Pétrarque ne refusait même pas, pour sa patrie, le bras d'un simple citoyen. Les souvenirs de la république romaine sont plus grands que ceux de l'empire. Ce que Cé-

sar ne fait pas, un tribun peut le faire. Aussi accueille-t-il avec enthousiasme la nouvelle du succès de Rienzi? Il le félicite, il l'encourage, il l'exhorte à ne se laisser ni tromper ni intimider, il conjure les Romains de se grouper autour de lui, il le compare à Romulus et à Brutus, il attend ses réponses en tremblant, il juge ses actes non en spectateur, mais en combattant dont la vie est en jeu, dont la destinée dépend du triomphe et de la chute du tribun. Autour de lui, presque tout le monde se prononce contre Rienzi. Le pape est irrité, les cardinaux ont peur, les Colonna entrevoient la ruine de leur famille. Pétrarque seul défend son ami contre ceux qui l'accusent. Lui qui vit à Avignon, qui porte l'habit ecclésiastique, qui attend sa fortune de la faveur des souverains pontifes ou de la bienveillance des prélats, il n'hésite pas un instant à compromettre toutes ses espérances pour soutenir une cause déjà condamnée.

Peu lui importent les inimitiés qu'il attire sur sa tête, les préjugés ou les besoins de la cour pontificale. Rome se relève, elle sort de ses

ruines et de son long silence; elle parle enfin au monde attentif. Les premières lettres de Rienzi sont comme la voix des vieux Romains entr'ouvrant leurs tombeaux. Tant pis si ce réveil épouvante les princes de l'Église, tant pis si les papes tremblent pour leur héritage! N'ont-ils pas volontairement abandonné la ville éternelle, n'ont-ils pas planté leur tente sur la terre étrangère et infligé à l'Église la captivité de Babylone? De quel droit s'étonnent-ils que, sans eux, loin d'eux, leur épouse délaissée se réveille et se donne à qui la console de son veuvage, à qui lui restitue sa gloire et ses honneurs? Pétrarque avait été peut-être le premier confident de Rienzi, peut-être le futur tribun lui avait-il révélé tous ses projets, le jour où, pendant son ambassade à Avignon, il l'entraîna sous le portail d'une église et lui annonça de telles choses que Pétrarque s'était écrié : Puissé-je les voir de mon vivant! Pétrarque fut aussi le dernier à le défendre, le dernier à croire à ses fautes, à accepter sa chute, et, quand il fut tombé, le seul à invoquer en sa faveur la générosité du peuple romain, à placer ce proscrit,

ce prisonnier sous la protection de ceux qu'il avait voulu arracher à une oppression séculaire[1].

Étrange politique, diront les sages, politique de sentiment et d'imagination qui se nourrit de chimères, qui se paye de vaines appellations et qui croit qu'en ressuscitant les mots de tribun et de peuple, elle ressuscite du même coup le forum et la liberté! Pétrarque, il faut bien l'avouer, se figurait trop souvent que ses rêves ou ses désirs allaient passer de son esprit dans la réalité. Son optimisme l'empêchait de voir les obstacles que les passions humaines opposent presque toujours aux projets de réforme sociale et aux théories philanthropiques. Il croyait qu'il suffisait à un citoyen de Rome de vouloir le bonheur de sa patrie pour trouver en lui la force et le talent de le réaliser, de même qu'il devait s'imaginer plus tard que la seule présence de l'Empereur en Italie désarmerait infailliblement tous les intérêts hostiles et ramènerait l'âge d'or avec la paix universelle.

[1] A propos de Rienzi, l'abbé de Sade a commis une grave erreur en soutenant que ce n'est pas au tribun que Pétrarque adressa la fameuse *Canzone* : Spirto gentil. Cette opinion a été victorieusement réfutée par Zeffirino Re. *Vita di Rienzi.* Florence, 1854.

Mais n'est-ce pas le propre des maux sans remède, de ne suggérer à l'esprit que des solutions chimériques? Pétrarque était, à coup sûr, un idéaliste. S'ensuit-il, néanmoins, qu'un politique positif eût mieux remédié que lui aux souffrances de la Péninsule, et guéri des malheurs qui n'avaient d'autre cause que l'inévitable fléau des sociétés divisées, l'ambition des uns, la lâcheté des autres, l'égoïsme de tous. Ce qu'il fallait à l'Italie, c'étaient des leçons de morale encore plus que des leçons de politique; elle avait plus besoin de réformer ses mœurs que de corriger ses gouvernements. A ce point de vue, Pétrarque rendait plus de services que le plus habile théoricien. Eût-il inventé le meilleur des systèmes, il n'eût pas fait autant de bien qu'en s'adressant, comme il le faisait, aux plus nobles sentiments de l'âme humaine : il prêchait ce qui manquait le plus à ses contemporains, le dévouement à la cause commune, l'oubli des haines, le sacrifice des prétentions particulières, la concorde entre les États, l'idée de la grande patrie italienne substituée à l'idée de la petite patrie locale. Une guerre éclate-t-elle entre deux souverains, ou

entre deux cités, il se jette au-devant des combattants, il leur rappelle que le même sang coule dans leurs veines, qu'ils parlent la même langue, qu'ils déchirent le sein de la même patrie, et qu'en accomplissant leurs projets fratricides, ils livrent leur pays épuisé et sanglant aux convoitises de l'étranger. Ce sont des frères que vous allez combattre, écrit-il au doge de Venise, armé contre les Génois; Dieu a donné à chacun de vous une mer, et ce n'est point assez; il faut encore que vous preniez celle de votre voisin. Vous seriez si grands si vous vous contentiez de la part que la nature vous a faite et si, restant dans vos limites respectives, vous ne formiez qu'un seul peuple. Au lieu de cela, vous aimez mieux, pour un peu de terre et un peu d'eau, vous entre-tuer au profit des barbares. Je suis Italien, écrit-il, un peu plus tard, au doge et au conseil de Gênes qui viennent de remporter une victoire sur Venise; il convient à un Italien d'être touché des maux de l'Italie. Et il les conjure de ne pas abuser de leur triomphe, d'accorder la paix aux Vénitiens, d'oublier leurs vieilles discordes, de ne plus verser désormais

le sang de leurs concitoyens, et de cimenter leur nouvelle alliance en réunissant leurs armes contre les infidèles.

Ce qui l'afflige surtout, c'est que des Italiens fassent venir et payent des étrangers pour combattre les Italiens. Pas d'étrangers! *Fuori i stranieri!* Voilà ce qu'il répète, voilà ce que répètent avec lui les patriotes italiens, depuis des siècles, et les papes comme Jules II, et les politiques comme Machiavel, et les poëtes comme Alfieri. On ne comprend pas l'histoire de l'Italie, si on n'y voit pas, dès l'origine, ce courant patriotique qui lutte contre les intrigues des princes, contre les petites ambitions des républiques rivales, contre l'apathie ou l'ignorance des peuples, qui porte avec lui tout ce qu'il y a dans la nation d'instincts généreux, d'amour de l'indépendance, et qui, un jour déchaîné, devait emporter d'un seul coup tous les gouvernements soutenus ou dominés par une main étrangère. Affranchir la Péninsule, la purger de la présence des barbares, lui rendre la libre disposition d'elle-même et de ses destinées, tel est le rêve des plus grands esprits, des meilleurs citoyens

qu'elle ait produits, de Dante à Leopardi. Et l'homme qui a le mieux exprimé ce sentiment viril, qui a composé le véritable chant national, la *Marseillaise* de l'Italie, n'est ni un révolutionnaire, ni un démagogue, ni un ennemi de l'Église, ni un *carbonaro*. Il vivait il y a plus de cinq siècles, il était clerc, chanoine et archidiacre, admis dans l'intimité de plusieurs papes; s'il l'eût seulement désiré, il eût pu être évêque, secrétaire apostolique, cardinal; il passait pour un esprit doux et religieux. Sa droiture, sa sincérité, sa foi, son attachement au christianisme défiaient jusqu'au soupçon. J'ai nommé Pétrarque. C'est lui qui, en voyant des mercenaires dévaster son pays, écrivait ces beaux vers, que tous les Italiens devraient savoir par cœur : « O mon Italie[1], bien que la parole soit un vain

[1] Italia mia, benchè 'l parlar sia indarno
Alle piaghe mortali
Che nel bel corpo tuo si spesse veggio,
Piacemi almen ch' e' miei sospir sien quali
Spera 'l Tevero e l' Arno,
E'l Po, dove doglioso o grave or seggio. . .
. . . .
Che fan qui tante pellegrine spade?
Perchè l' verde terreno

« remède pour les plaies mortelles que je vois « si nombreuses sur ton beau corps, je veux au « moins que mes soupirs soient tels que les es- « pèrent le Tibre et l'Arno et le Pô, près du- « quel je réside maintenant triste et grave... « Que font ici tant d'épées étrangères? Pourquoi

Del barbarico sangue si dipinga?
Vano error vi lusinga;
Poco vedete e parvi veder molto;
Che'n cor venale amor cercate o fede.
Qual più gente possede,
Colui è più da' suoi nemici avvolto. . .
. . . .
Ben provvide Natura al nostro stato
Quando dell' Alpi schermo
Pose fra noi e la tedesca rabbia. . .
. . . .
Non è questo 'l terren ch' i' toccai pria?
Non è questo 'l mio nido,
Ove nudrito fui si dolcemente?
Non è questa la patria in ch' io mi fido.
Madre benigna e pia
Che copre l'uno e l' altro mio parente?
Per Dio, questo la mente
Talor vi mova; e con pietà guardate
Le lagrime del popol doloroso,
Che sol da voi riposo,
Dopo Dio, spera; e, pur che voi mostriate
Segno alcun di pietate,
Virtù contra furore
Prenderà l'arme; e fia 'l combatter corto;
Che l' antico valore
Nell' italici cor non è ancor morto.

Canzon., IV.

« la terre verte se peint-elle du sang des barba-
« res? Une vaine erreur vous abuse; vous voyez
« mal et vous croyez bien voir, vous qui, dans
« un cœur vénal, cherchez l'amour ou la fidélité.
« Celui qui possède le plus d'hommes de cette
« race est le plus entouré d'ennemis... La nature
« a bien pourvu à notre bonheur, quand elle a
« mis le rempart des Alpes entre nous et la
« rage tudesque... Cette terre n'est-elle point
« celle que j'ai touchée la première? N'est-ce
« point ici mon nid, où je fus nourri si douce-
« ment? N'est-ce point la patrie en qui j'ai con-
« fiance, mère bonne et pieuse, qui couvre le
« corps de mes deux parents? Au nom de Dieu,
« que cela vous émeuve! Et regardez en pitié les
« larmes du peuple malheureux qui, après Dieu,
« n'attend son secours que de vous! Pour peu
« que vous montriez un seul signe de pitié, le
« courage prendra les armes contre la fureur,
« et le combat sera court, car l'antique valeur
« n'est pas encore morte dans les cœurs ita-
« liens[1]. »

[1] « Personne ne reproduit avec autant de naturel et de force, en langue vulgaire, le double patriotisme d'un Italien lettré pour l'Italie

Il n'est pas besoin d'accuser davantage les lignes générales de la physionomie de Pétrarque. Pétrarque a vécu pour l'amour, pour l'amitié, pour la science, pour la patrie, pour la religion. Malgré ses vertus et son génie, il n'a pas été au-dessus des faiblesses humaines : il y a dans sa conduite trop de contradictions, dans son esprit trop d'illusions et de chimères; mais il n'a presque jamais obéi à des mobiles vulgaires ou intéressés. S'il aimait trop la gloire, comme il s'en accuse avec candeur, il méprisait l'argent, les dignités, les honneurs. Les jouissances mesquines ne le tentaient point; il aspirait en toutes choses au grand. Peut-être même y a-t-il trop aspiré; cela lui enlève trop souvent le sentiment vrai de la réalité. Sa poésie, du reste, en a plus souffert que son caractère. Rare et honorable faiblesse que celle d'un homme qui ne s'attache qu'à des sentiments généreux, qui ne se trompe que par excès d'enthousiasme ou de sensibilité;

antique et moderne, » dit excellemment M. Villemain, en traduisant ce beau passage, dans une éloquente leçon sur Pétrarque, *Tableau de la littérature au moyen âge*, t. II, 13e leçon. La *Canzone* tout entière a été imitée en vers par M. Viennet, *Pétrarque et son siècle*. Revue contemporaine, 1852, t. I.

qui, né avec des défauts, travaille sincèrement à s'en corriger; qui, après des fautes de jeunesse, sait vieillir sans ambition personnelle, sans préoccupations de vanité ni de plaisir, ne cherchant qu'à se rapprocher et à rapprocher le monde avec lui d'une perfection morale, religieuse et politique, dont la vision idéale assiége son esprit! Assez d'autres se donnent tout entiers aux œuvres positives. Les esprits pratiques ne manqueront jamais à l'humanité. Si quelques âmes supérieures s'élèvent au-dessus de la région commune où s'agite la foule humaine, ne leur marchandons pas nos éloges. Ne méritent-ils pas un peu d'admiration et un peu d'amour ces optimistes, ces enthousiastes, ces poëtes qui, en nous forçant à regarder plus haut, en nous arrachant pour un jour aux soucis de la terre, nous font entrevoir comme une lueur lointaine et fugitive du monde mystérieux qui nous attend, de la patrie dernière où notre destin s'accomplira?



PÉTRARQUE

CHAPITRE PREMIER

JEUNESSE DE PÉTRARQUE

Son père. — Séjour à Carpentras. — Montpellier. — Bologne. — Mort de ses parents. — Avignon. — Traditions littéraires et galantes qui se conservaient dans cette ville. — Goût de Pétrarque pour les succès mondains et pour la société des femmes. — De la poésie amoureuse dans la langue d'Oïl, dans la langue d'Oc et en Italie, avant Pétrarque. — Dante. — Cino de Pistoie.

I

A la fin de mars, ou au commencement d'avril 1302, un honnête citoyen de Florence, issu d'une famille respectée, fils et petit-fils de notaire, notaire lui-même, ayant rempli avec honneur ces délicates fonctions qui ressemblaient alors à une sorte de magistrature, ayant même été nommé *Chancelier des réformes*, et chargé par la République de veiller à la construction de quelques châteaux que bâtissait pour elle Arnolfo di Cambio, l'architecte de Sainte-Marie des Fleurs, quittait sa patrie, sous le coup d'une sen-

tence d'exil. Les Guelfes Noirs, auxquels l'intervention de Charles de Valois venait de livrer Florence, le punissaient ainsi d'avoir pris contre eux le parti des Guelfes Blancs; ils l'accusaient injustement d'avoir fabriqué un acte faux, et le condamnaient à payer une amende de mille livres ou à avoir la main coupée, s'il ne versait cette somme dans le délai de dix jours. Cet exilé, qui partageait le sort de six cents Florentins, qui comptait parmi ses compagnons d'exil, Dante Alighieri, Giachetto Malaspini, tous les Cerchi, les Uberti, les Lamberti, les Adimari, se nommait lui-même Petracco. Il emmenait avec lui sa jeune femme, Eletta Canigiani, et allait s'établir, dans le quartier de l'*Orto*, au centre de la ville d'Arezzo, où les Blancs espéraient trouver du secours. Il resta là ou dans les environs jusqu'au jour où les exilés réunis aux Gibelins, tentèrent, pour rentrer à Florence, la fameuse expédition de la Lastra, si heureusement commencée et si mal finie. Un peu d'habileté et de prudence eût suffi pour assurer le succès de l'entreprise. La précipitation des assaillants les fit échouer. Ils attaquèrent la ville en plein jour, sous un ciel brûlant, au lieu d'attendre la nuit. Hommes et chevaux tombèrent accablés par la chaleur, et leurs partisans de l'intérieur de la cité, qui se seraient probablement prononcés en leur faveur, dans les ténèbres, n'osèrent pas se déclarer sous les yeux du peuple entier.

Pendant que Petracco repoussé s'éloignait de Florence avec les siens, à l'heure même où il fuyait précipitamment sur la route d'Arezzo, dans la nuit du 19 au 20 juillet 1304, sa femme lui donnait un fils qui devait être Pétrarque. Entre cette date et le jour non moins mémorable (6 avril 1327), où le génie de Pétrarque s'éveilla, en même temps que son amour, dans l'église des religieuses de Sainte-Claire, à Avignon, lorsqu'il vit pour la première fois Laure de Noves et qu'il s'éprit de sa beauté, que s'était-il passé? Comment avaient été remplies ces vingt-trois années d'enfance et de jeunesse? Par quelles vicissitudes le premier exil s'était-il changé en un exil plus lointain, et le fils de l'exilé de Florence se trouvait-il jeté hors du territoire de l'Italie? Quelle éducation, quels exemples l'avaient préparé à chanter l'amour?

Pétrarque nous le dit lui-même trop brièvement pour notre curiosité, mais du moins avec certitude. Les premières années de sa vie s'écoulèrent dans le petit domaine de l'Incisa, propriété de son père, à quatorze milles de Florence, où sa mère avait obtenu de rentrer, sept mois après sa naissance. Petracco lui-même, quoique proscrit, y venait quelquefois secrètement. On lui avait bien offert de lever la sentence portée contre lui, mais à condition qu'il subirait, comme les criminels, la cérémonie de l'offrande et qu'il se laisserait conduire, un cierge à la main, dans

l'église de Saint-Jean, le jour anniversaire de la naissance du saint. Pas plus que Dante, l'ancien notaire de la République ne voulut accepter une grâce qui le déshonorait en l'assimilant aux voleurs et aux assassins. Il espéra un instant que l'empereur Henri VII, attendu comme un libérateur par les Gibelins et par les Guelfes Blancs, lui rouvrirait les portes de sa patrie. Il se transporta même, avec toute sa famille, à Pise, pour y guetter l'heure du retour. Mais d'abord les irrésolutions et les lenteurs, puis la mort soudaine de ce prince coupèrent court à toute espérance.

En 1313, bien convaincu que son parti ne se relèverait jamais, Petracco se résolut à chercher fortune dans la cité nouvelle où le pape Clément V venait de transporter la cour pontificale. Il trouva Avignon encombrée d'étrangers qu'y attirait la présence du souverain pontife, et ne pouvant y loger sa femme et ses enfants, il les envoya dans la petite ville de Carpentras, capitale du comtat Venaissin. C'est là que Pétrarque passa quatre années, dont il garda jusqu'à la fin de sa vie le souvenir le plus doux : « Te souviens-« tu de ce temps? écrivait-il, bien longtemps après, au « plus ancien compagnon de son enfance. Quel agré-« ment, quel repos à la maison! quelle liberté en « public! quelle tranquillité au milieu des champs! « quel silence! Je remercie Dieu qui m'a donné cet « espace de temps si tranquille pour que, loin du

« tourbillon des choses, je pusse, autant que le per« mettrait la faiblesse de mon esprit, sucer le tendre « lait de la science enfantine, et prendre des forces « afin de me nourrir d'aliments plus solides[1] ! » C'est là qu'il apprit la grammaire et la rhétorique sous un maître excellent, sous le Toscan Convennole qui, pendant soixante ans, forma dans son école un grand nombre d'hommes de mérite, de savants, de jurisconsultes, de politiques, de gens d'église[2]. Déjà perçait sans doute le génie de Pétrarque, déjà se révélait aussi le charme de son caractère, car le vieux Convennole déclarait au cardinal Jean Colonna qu'il n'avait jamais eu d'élève qui lui fût plus cher ; il ne pouvait entendre parler de cet enfant sans que les larmes lui vinssent aux yeux. Petracco qui n'avait pas suivi sa famille à Carpentras restait à Avignon pour s'y créer des ressources. Peut-être s'y livrait-il au commerce, ou plutôt y reprenait-il sa profession de notaire. Il était éloquent, dit Ph. Villani,

[1] Lettre adressée à Gui Settimo, archevêque de Gênes. *Senil.*, X, 2.

[2] Convennole, excellent pour la théorie, n'entendait rien à la pratique. Il ressemblait à la pierre à aiguiser qui fait couper le couteau, sans couper elle-même. Tous les jours il commençait un nouvel ouvrage avec un titre magnifique, et lorsqu'il en avait écrit la préface, il entreprenait aussitôt autre chose (*Senil.*, XV, 1). On conserve pourtant de lui, à la Magliabecchiana, les deux manuscrits d'un poëme latin où il représente l'Italie et ses trois plus grandes villes suppliant le roi Robert de secourir Rome, et un *Traité des quatorze vertus*.

et très-versé dans l'art de la chicane ; il aimait et lisait assidûment Cicéron ; il se serait facilement élevé haut, nous dit son fils, si les affaires domestiques n'avaient détourné son noble esprit, et si, chassé de sa patrie, chargé de famille, il n'avait été forcé de s'appliquer à d'autres soins[1] !

Ce père prévoyant voulait que son fils restât fidèle aux traditions domestiques, en se livrant à l'étude du droit, qui lui paraissait d'ailleurs un des moyens les plus sûrs de s'enrichir, et même, comme le prouvaient des exemples récents, de jouer dans sa patrie un grand rôle politique. Dès la fin du treizième siècle, les podestats, originairement choisis pour rendre la justice, s'étaient presque partout emparés du gouvernement auquel ils associaient, dans une certaine mesure, leurs lieutenants naturels, c'est-à-dire les juges chargés de se prononcer sur les points de droit, et les notaires qui avaient pour fonctions spéciales d'instruire les procès et d'interroger les témoins. Petracco ne croyait pouvoir faire embrasser au jeune Pétrarque aucune profession qui fût plus lucrative ni plus honorée que celle de jurisconsulte. Il l'envoya donc à l'Université de Montpellier où, depuis le douzième siècle, on enseignait les Pandectes. Pétrarque y resta quatre ans (1319-1323), et se souvenait, dans sa vieillesse, de la grande prospérité com-

[1] *Senil.*, XV, 1.

merciale dont cette ville lui avait offert le spectacle en même temps que de la foule des. maîtres et des étudiants qui s'y pressaient[1]. Mais il n'en regrettait pas moins les années qu'il y avait passées à poursuivre des études, qu'il eût si volontiers échangées contre des occupations purement littéraires. L'Université de Bologne, où son père voulut qu'il se rendît, au sortir de Montpellier, en compagnie de son jeune frère Gérard, ne le réconcilia pas avec le droit, quoiqu'elle fût alors la plus florissante de l'Europe, qu'elle comptât des professeurs illustres et des milliers d'étudiants. Là encore, les trois ans qu'il passa, il les considérait comme perdus. J'ai perdu ces sept années[2], disait-il en parlant de son séjour à Montpellier et à Bologne, plutôt que je ne les ai passées, *In eo studio septennium totum perdidi, dicam verius quam exegi*. Ce regret ne l'empêchait pas de rendre justice à l'école de Bologne. Il reconnaissait qu'il y avait vu un grand concours d'étudiants, un ordre parfait dans les études et des jurisconsultes « vraiment divins[3]. » Mais ce ne sont pas là les souvenirs qu'il aimait le mieux à se rappeler, et lorsqu'il repassait dans sa mémoire ces années de jeunesse, il pensait surtout avec plaisir aux longues et libres promenades qu'il prolongeait, les jours de fête, à travers la campagne, sous les

[1] *Senil.*, X, 1.
[2] *Ibid.*, XV, 1.
[3] Jurisconsultos re divinos (*Senil.*, X, 1).

vignes qui courent d'arbre en arbre, aux retours tardifs par les belles nuits d'été, aux chœurs de jeunes filles qui saluaient les promeneurs aux approches de la ville et surtout à une rapide et plus lointaine excursion qui lui avait permis d'entrevoir les splendeurs de Venise[1].

A Bologne pourtant, le jeune Pétrarque eut un maître célèbre, avec lequel il entretint plus tard une correspondance : Jean d'André, très-renommé alors pour son habileté à expliquer les Décrétales, beaucoup moins connu aujourd'hui par lui-même que par sa fille, la belle et savante Novella, qui possédait assez bien le droit pour suppléer quelquefois son père, mais à laquelle on ne permettait de professer que derrière un rideau, dans la crainte que sa beauté ne causât trop de distractions à ses auditeurs. Peut-être Pétrarque gardait-il à Jean d'André quelque rancune secrète, peut-être ne lui pardonnait-il pas d'avoir été forcé de subir ses leçons, pendant trois ans, et s'en vengeait-il un peu, lorsque avec toutes les apparences de la courtoisie et même de la déférence pour le savoir de son ancien maître, il s'amusait à relever les bévues littéraires que celui-ci commettait trop fréquemment. Jean d'André avait-il l'imprudence d'écrire que, de tous les moralistes le plus grand à ses yeux était Valère Maxime, Pétrarque lui répondait malicieusement :

[1] *Senil.*, X, 1.

« Je veux bien, puisque vous le voulez, que Valère « Maxime soit supérieur à tous les autres. Mais alors « quel rang donnerez-vous à Platon, à Aristote, à Ci- « céron, à Sénèque? » Il est vrai que le jurisconsulte croyait se tirer d'affaire, en comptant Platon et Cicéron parmi les poëtes. Mais son malin disciple ne se tenait pas pour satisfait, et le félicitait ironiquement du cadeau qu'il voulait bien faire à la poésie. C'est aux applaudissements des Muses, lui disait-il, que vous amenez ces deux nouveaux habitants sur les collines du Parnasse. Vous avez fait une découverte. On ne s'était jamais douté avant vous qu'ils eussent écrit en vers. Puis, d'un ton caressant, mais sans rien oublier des erreurs de Jean d'André, il l'engageait à ne pas laisser circuler ses lettres. On y verrait, lui insinuait-il, bien des choses qui ne seraient point à sa louange; on y apprendrait, par exemple, qu'un homme de son mérite ignorait jusqu'aux noms de Nævius et de Plaute, ou bien encore qu'il faisait vivre dans le même siècle Ennius et Stace. Pas tant de charlatanisme, avait-il l'air de lui dire en finissant. Il ne faut pas chercher à produire trop d'effet. A quoi bon parler de choses que vous ne connaissez pas ? Vous éblouissez vos disciples, ils vous croient un savant universel; vous les étourdissez par l'incroyable quantité de noms que vous leur jetez à la tête. Mais les gens instruits ne s'y trompent pas. Contentez-vous d'être le premier jurisconsulte de votre siècle, sans faire

d'excursion sur des terres qui vous sont étrangères[1].

Jean d'André reçut fort mal des observations qui, malgré de nombreuses précautions oratoires, devaient blesser au vif son extrême amour-propre. Il se fâcha, comme les gens qui ont tort, et répondit à Pétrarque par de gros mots, en l'accusant d'avoir déserté l'étude du droit. Quant à cela, disait Pétrarque qui avait déjà subi quelques assauts sur le même sujet à Avignon de la part du jurisconsulte Oldradi, je n'y puis rien. « Rien ne se fait bien contre nature. La nature m'a fait ami de la solitude et non de la tribune[2]. » Dans son *Épître à la postérité*, il nous donne de son éloignement pour le droit, une autre raison qu'il ne lui était point aussi facile de donner à ses professeurs, parce que ceux-ci auraient pu y voir une injure personnelle. « Ce n'est pas, dit-il, « que la majesté des lois ne me plût pas; elle est « grande sans aucun doute, et pleine de cette antiquité « romaine qui me charme; mais l'usage en a été « corrompu par la perversité humaine. Aussi avais-je « de la répugnance à apprendre une science dont je « ne voulais pas me servir malhonnêtement, dont je « pouvais à peine me servir honnêtement, et avec la-

[1] *Famil.*, IV, 15. Je n'ai pas besoin de dire que partout où il n'y a pas de guillemets, je cherche à rendre la pensée de Pétrarque, mais sans traduire exactement ses expressions.

[2] *Famil.*, IV, 16. Edit. Fracassetti.

« quelle si j'avais voulu être honnête, on eût attribué « ma probité à l'ignorance[1]. »

En effet, pas plus à Bologne qu'à Montpellier, le fils de Petracco ne se résignait à l'étude de la jurisprudence, quoiqu'on lui annonçât qu'il y obtiendrait de grands succès, s'il voulait y persévérer[2]. Les lettres l'attiraient par une séduction invincible. Tout enfant, il abandonnait ses livres d'école pour étudier Cicéron, dont son père était grand admirateur. A l'âge où il ne comprenait pas encore le sens des mots, leur harmonie le charmait. Les belles périodes cicéroniennes résonnaient doucement à son oreille, comme une merveilleuse musique, et lui faisaient paraître grossière toute autre lecture[3]. A l'Université il avait rassemblé et soigneusement caché tout ce qu'il avait pu trouver des ouvrages de son écrivain favori, en y ajoutant les œuvres de quelques poëtes latins. Ce sont ces livres que son père découvrit un jour, commença par jeter au feu, comme la principale cause du peu de goût que Pétrarque témoignait pour le droit, puis retira des flammes à demi brûlés, en voyant la douleur du jeune homme.

De Bologne où il passa trois ans avec son frère

[1] *Epist. ad poster.*

[2] Futurus magni profectus adolescens, ut multi opinabantur, si cœpto insisterem (*Epist. ad poster*).

[3] Sola me verborum dulcedo quædam, et sonoritas detinebat, ut quidquid aliud vel legerem, vel audirem, raucum mihi longeque dissonum videretur (*Senil.*, XV, 1).

Gérard, Pétrarque fut subitement rappelé à Avignon en 1326, par la mort de son père, qui laissait aux deux jeunes gens un très-mince héritage, diminué même par l'infidélité de leurs tuteurs. Dès qu'il fut libre, il retourna aux études, dont son esprit ne s'était jamais détaché. « Devenu mon maître, dit-il, « j'abandonnai les livres de droit, et je revins à mes « goûts avec d'autant plus d'ardeur qu'on reprend « avec plus de vivacité un plaisir interrompu[1]. » La modicité de leur fortune obligeait cependant les deux frères à choisir un état. Ils prirent celui qui, tout en leur laissant la liberté de leur travail, leur offrait surtout à la cour d'Avignon, le plus de chances de succès. Ils reçurent la tonsure, sans entrer néanmoins dans les ordres, comme l'ont assuré quelques écrivains mal informés. Il n'en fallait pas davantage, dit l'abbé de Sade, pour parvenir aux plus hautes dignités de l'Église. A peine avaient-ils perdu leur père qu'un autre coup les frappa, du moins si l'on en croit l'ancienne tradition qui leur donne pour mère Eletta Canigiani et qui la fait mourir en 1326. M. Fracassetti y oppose un document trouvé à Florence en 1848, et par lequel, à la date du 25 mai 1331, une dame Niccolosa, fille de Cino Sigoli, veuve de ser Petracco Parenzo de Lancisa, nomme un procurateur spécial pour prendre en son nom et à sa place pos-

[1] *Senil.*, XV, 1.

session de tous les biens de son mari défunt[1]. Cet acte a tous les caractères de l'authenticité. Mais il semble qu'il ne soit pas question ici des parents de Pétrarque. Il s'agit sans doute d'un autre Petracco, probablement d'un des frères du notaire, d'un de ceux qui possédaient en commun avec lui le domaine de l'Incisa, et n'étant pas proscrits avaient empêché que ce bien fût confisqué. Le père de Pétrarque était mort, on n'en peut douter, en 1326. Comment sa veuve aurait-elle attendu jusqu'en 1331 pour réclamer sa succession? D'ailleurs elle ne se nommait pas Niccolosa, mais Eletta. Nous le savons par le témoignage même de son fils[2]. Pétrarque nous dit en outre, qu'au moment de sa mort elle avait trente-huit ans; il compose même pour elle autant de vers latins qu'elle avait d'années. Pour mourir à trente-huit ans, en 1331, quand son fils avait vingt-sept ans, il eût fallu qu'elle devînt mère à onze. Enfin, ce qui coupe court à tout débat, c'est que Pétrarque raconte, dans son *Épître à la postérité*, qu'il abandonna l'étude du droit, dès qu'il eut perdu ses parents, et qu'il nous dit autre part qu'il avait renoncé au droit à l'âge de vingt-deux ans, c'est-à-dire en 1326[3]. Son père et sa mère étaient

[1] Voyez la note 1 de la traduction italienne que M. Fracassetti a donnée des Lettres latines de Pétrarque, t. I[er].

[2] Electa Dei tam nomine quam re (*Panegyricum in funere matris*).

[3] *Senil.*, XV, 1.

nécessairement morts à cette date. D'après un acte publié par Baldelli, on croit généralement que Petracco laissait, outre ses deux fils, une fille appelée Selvaggia et mariée à Florence. Mais il doit y avoir encore ici quelque confusion de noms. Cette Selvaggia, qui est désignée dans un contrat comme la fille d'un des Petracco de Lancisa, était peut-être la fille de cet autre Petracco qui avait épousé une Sigoli et qu'on veut confondre à tort avec le père de Pétrarque, à moins qu'on ne la considère, ce qui à la rigueur est encore possible, comme une enfant naturelle née avant le mariage[1]. En tout cas, si Pétrarque avait une sœur, il est bien étrange qu'il n'ait jamais parlé d'elle et que, sur la tombe de sa mère, il se représente, son frère et lui, comme les seuls débris de leur famille.

La mort d'Eletta Canigiani fit écrire à Pétrarque les premiers vers qui nous soient restés de lui. Un bon élève de rhétorique en écrirait de meilleurs et surtout de plus corrects aujourd'hui. Le sentiment y vaut mieux que la latinité. Il n'en est pas moins curieux de recueillir ce premier épanchement du génie, d'y remarquer surtout la confiance que le jeune poëte

[1] Voici la note qui avait été copiée par Cantini aux archives de Florence et remise par lui à Baldelli : Joannes quond. Tani de Summofonte recepit in dotem a Petrarco fil. ser Parenzi de Ancisa Flor. 35 dante pro dote Selvaggiæ ejus filiæ, et uxoris dicti Joannis... Die 12 aprilis 1324. (Baldelli, *Vita di Francesco Petrarca*, parte seconda)

témoigne dans sa destinée, et la fierté naïve avec laquelle il se décerne déjà l'immortalité. Ne pressentait-il pas, dès l'âge de vingt-deux ans, sa gloire future, lorsqu'il disait à sa mère : « Nous vivrons ensemble, on se souviendra de nous en même temps[1] ? »

II

Mais comment conquerrait-il cette gloire? Quel théâtre offrait Avignon à l'activité littéraire de son esprit? Les lettres y étaient-elles encouragées? Un jeune homme amoureux de poésie devait-il y trouver facilement des sujets poétiques et des lecteurs pour ses vers? Si l'on en croyait Pétrarque lui-même, Avignon était une ville abominable où il se considérait toujours comme en exil. Il n'en aimait ni le climat, ni les habitants, ni les mœurs. Il se plaignait des vents qui y soufflent presque constamment; il déclarait qu'il n'avait jamais vu une ville si infecte. C'était, suivant ses fortes expressions, « l'enfer des vi-« vants, la sentine la plus profonde des vices, un « grand opprobre, la plus grande puanteur de l'uni-« vers. » Il n'y trouvait « rien de sincère, rien de sacré, « aucune crainte de Dieu, aucun respect des serments,

[1] Vivemus pariter, memorabimur ambo (*Panegyricum in funere matris*).

« aucune religion [1]. » Il l'appelait « un égout où ve-« naient se rassembler toutes les immondices et toutes « les iniquités de l'univers [2]. » Nous ne prendrons pas à la lettre l'indignation d'un homme qui, dans son patriotisme italien, ne pardonnait pas à Avignon d'avoir remplacé Rome. Ce qui rend pour Pétrarque le séjour de cette ville étrangère si insupportable, c'est que les papes y ont transporté le siége de leur résidence.

Et cependant il dut à cet événement la facilité de ses succès et la prompte renommée de ses œuvres. Il se montrait véritablement injuste envers Avignon, en oubliant que c'était grâce au séjour des souverains pontifes qu'il y avait trouvé dès sa jeunesse, d'illustres amitiés et les plus utiles des encouragements. Sans doute, le pape Jean XXII, qui occupait le trône pontifical lorsque Pétrarque revint de Bologne, tout plein de sa querelle avec Louis de Bavière, ou plongé dans des discussions théologiques, où il apportait l'âpreté de son caractère et la violence des mœurs du temps, tantôt condamnant un évêque à être écorché vif et brûlé, tantôt enfermant des franciscains qui osaient lui résister et les laissant mourir en prison, n'ayant de passion que pour la théologie, ni de curiosité que pour la médecine, ne pouvait guère s'intéresser aux productions purement littéraires d'un

[1] Nihil veri, nihil sani, nullus Dei metus, nullum jusjurandum, nulla religio (*Senil.*, X, 1).

[2] *Ibid.*

jeune homme dont les premiers écrits ne répondaient à aucune de ses préoccupations [1]. Le premier pape que Pétrarque connut ne lui servit donc à rien. Mais fut-il indifférent pour lui de vivre de bonne heure près d'une cour qui, malgré ses revers, réunissait encore dans une même ville tant d'hommes distingués venus de tout les points de l'Europe pour négocier, pour discuter, pour traiter de grandes questions religieuses et politiques avec le chef de la chrétienté? La papauté avait beau être amoindrie par l'humiliation de Boniface VIII, et par l'étroite dépendance où la tenaient les rois de France en la gardant chez eux, elle n'en demeurait pas moins la plus grande puissance morale du moyen âge. Combattue et ébranlée, elle perdait quelque chose de son autorité sans rien perdre néanmoins de son action sur les esprits. Dans quel autre lieu Pétrarque eût-il rencontré plus de lettrés, plus de savants, plus de prélats et de princes instruits que n'en attirait en quelques années, à Avignon, la cour pontificale? Il y gagnait en outre d'échapper à ces luttes municipales, à ces querelles de parti qui avaient troublé la vie de son père et assombri celle de Dante. A Florence, il eût fallu être Blanc ou Noir; ailleurs, choisir entre le peuple et l'aristocratie, ou entre deux tyrans. A Avignon, les esprits planaient au-dessus de ces discussions locales.

[1] Voyez JEAN VILLANI; FLEURY, *Histoire ecclésiastique*; DE POTTER, *Histoire du Christianisme*.

Qu'était-ce que les petits intérêts des cités italiennes pour des hommes qui prétendaient à la domination spirituelle du monde?

Le séjour d'Avignon offrait encore au poëte un autre avantage. Il y restait des traditions littéraires. Quoique la guerre des Albigeois eût dispersé les troubadours et étouffé la poésie provençale, on n'en gardait pas moins, dans le Midi, surtout dans une ville jadis à demi détruite et ruinée à cause de son attachement pour le comte de Toulouse, un profond souvenir des mœurs et de la gloire du passé. On aimait à se rappeler, on essayait même d'imiter la galanterie poétique et l'élégance des siècles précédents. Nostradamus invente-t-il tout ce qu'il nous raconte de ces nobles avignonnaises, qui, au milieu du quatorzième siècle, composaient des vers, rendaient des arrêts d'amour et recevaient des visiteurs venus d'Italie, de France, d'Espagne, d'Allemagne pour admirer leur beauté, et pour leur soumettre quelques questions de casuistique amoureuse? Sous des ornements romanesques, n'y a-t-il pas là un fond de vérité? Les habitudes chevaleresques avaient-elles si complétement disparu, qu'il n'en restât plus aucune trace dans un pays où elles avaient été si longtemps en honneur? Sans doute ces cours d'amour dont parle Nostradamus n'étaient plus ce qu'elles avaient été, deux siècles auparavant, dans les beaux temps de la chevalerie, lorsqu'une Ermengarde de Narbonne ou

une Éléonore de Poitiers les présidaient. Mais les imitations qui s'en faisaient encore, si affaiblies qu'elles fussent, attestaient du moins la grande influence que les femmes exerçaient sur la société méridionale. Même à côté de la cour pontificale qui, plus d'une fois d'ailleurs, reconnut leur souveraineté, comme on le vit sous Clément V et sous Clément VI, elles conservaient toujours auprès des esprits délicats, surtout auprès de tous ceux qui s'occupaient de poésie, l'irrésistible empire de la grâce et de la beauté.

Le jeune Pétrarque, dont le génie poétique s'éveillait, rechercha évidemment, dès son arrivée à Avignon, le monde élégant où elles régnaient, le seul sans doute où l'on s'entretînt d'art, où l'on gardât quelque souci des lettres. Il en subit si bien le charme qu'il en adopta tout de suite les usages, et qu'il y prit jusqu'au goût de cette frivolité, si contraire aux tendances sérieuses de son esprit, que le commerce des femmes impose inévitablement même aux hommes les plus graves. Plus tard, Pétrarque regrettait le temps qu'il avait perdu en leur honneur à s'occuper de sa toilette et des moyens de leur plaire. « Tu te rappelles, écrivait-il à son frère Gérard de« venu chartreux, quel soin, quel inutile soin nous « prenions pour que notre vêtement fût d'une exquise « blancheur; quel ennui c'était que de s'habiller et « de se déshabiller; quel travail répété le matin et le « soir; quelle crainte qu'un cheveu ne vînt à s'é-

« chapper de la place qui lui était assignée, que l'air « léger ne confondît les boucles enroulées de notre « chevelure; comme nous évitions les chevaux qui « venaient devant et derrière nous, de peur que notre « robe parfumée et brillante ne reçût par hasard une « tache ou qu'elle ne fût froissée et ses plis dérangés... « Et pourquoi toutes ces anxiétés? Pour plaire aux « yeux des autres. Et à quels yeux je vous prie? Aux « yeux de beaucoup de gens qui déplaisaient aux « nôtres... Parlerai-je de nos souliers? Quelle pénible « et continuelle guerre ne livraient-ils pas à nos « pieds qu'ils paraissaient protéger? J'avoue qu'ils « auraient rendu les miens inutiles, si averti par la « dernière nécessité, je n'avais mieux aimé blesser « un peu les yeux des autres que de broyer mes nerfs « et mes articulations. Que dirai-je de nos fers à « friser et du soin de notre chevelure? Combien de « fois notre sommeil, que ce travail avait retardé, « n'a-t-il pas été dérangé par le même travail? Quel « bourreau de pirate nous eût plus cruellement « serrés, que nous ne nous serrions nous-mêmes de « nos propres mains? Que de fois le matin, dans notre « miroir, nous avons vu des sillons tracés, pendant « la nuit, sur notre front rougi! Que de fois, nous « qui voulions montrer nos cheveux, n'avons-nous « pas été forcés de cacher notre figure[1] ! »

[1] Meministi, inquam, quis ille et quam supervacuus exquisitissimæ vestis nitor;... quod illud induendi exuendique fastidium, et mane ac

Assurément, ce ne sont pas ces raffinements d'élégance qui font les poëtes. Mais c'est pour plaire aux femmes qu'on prend un tel soin de sa personne, et il y a dans le commerce des femmes, il y avait dans le culte qu'on leur rendait alors, de quoi échauffer l'imagination d'un jeune homme nourri de lectures galantes et de traditions chevaleresques. Qu'un sentiment sérieux, profond, vînt à s'emparer de lui, il avait trouvé la matière de la poésie qui convenait le mieux à son temps, on peut même dire de l'unique poésie que ses contemporains fussent préparés, par leur éducation, à comprendre et à admirer. Aucun sujet ne pouvait les charmer davantage que la peinture d'une passion qui tenait une telle place dans leur vie. Aussi la destinée poétique de Pétrarque fut-

vespere repetitus labor; quis ille metus, ne dato ordine capillus efflueret, ne complicitos comarum globos levis aura confunderet; quæ illa contra retroque venientium fuga quadrupedum, ne quid adventitiæ sordis redolens ac fulgida toga susciperet, neu impressas rugas collisa remitteret... Quorsum enim ea mentis anxietas? Ut placeremus scilicet oculis alienis. Et quorum oculis, quæso? Profecto multorum qui nostris oculis displicebant.... Quid de calceis loquar? Pedes, quos protegere videbantur quam gravi et quam continuo bello premebant! Meos, fateor, inutiles reddidissent, nisi extremis necessitatibus admonitus, offendere paululum aliorum lumina, quam nervos et articulos meos conterere maluissem. Quid de calamistris et comæ studio dixerim? Quotiens somnum, quem labor ille distulerat, labor ille abrupit? Quis piraticus tortor crudelius arctasset, quam propriis ipsi manibus arctabamur? Quos mane nocturnos sulcos in speculo vidimus, rubenti fronte transversos, ut qui capillum ostentare volebamus, faciem tegere cogebamur! (*Famil.*, X, 3. Édit., Fracassetti.)

elle fixée le jour où il rencontra Laure pour la première fois dans l'église des religieuses de Sainte-Claire d'Avignon. A partir de ce moment, il sut non-seulement quel serait désormais l'objet de ses vers, mais il choisit la langue dans laquelle il écrirait. Peut-être, sans son amour, n'aurait-il jamais renoncé à la langue latine dont Cicéron lui avait inspiré le goût dès son enfance, vers laquelle il revenait chaque fois qu'il n'écrivait plus pour Laure, qu'il employa exclusivement dans sa vaste correspondance et qu'il considérait même, on le voit à plusieurs reprises par certains passages de ses lettres, comme la seule qui fût digne des grands sujets. Mais Laure ne savait pas le latin, non plus que ses belles compagnes. Il fallait leur plaire; il fallait que les vers d'amour fussent répétés par ces bouches délicates, et c'est ce qui nous valut l'harmonieux langage du *Canzoniere*.

L'amour allait être, encore une fois, comme il l'avait été depuis l'origine, la source vive de la poésie italienne. Après avoir inspiré d'abord Frédéric II et les Siciliens, puis l'école de Bologne avec Guido Guinicelli, celle de Toscane avec Guittone d'Arezzo et Guido Cavalcanti, après avoir fait jaillir de l'âme de Dante la *Vie nouvelle* et la *Divine Comédie*, après avoir dicté tous les vers de Cino de Pistoie, il suscitait de nouveau un grand poëte. Mais cet amour serait-il celui qu'avaient chanté les poëtes antérieurs?

Pétrarque imiterait-il ses prédécesseurs? N'imiterait-il qu'eux? Ne subirait-il pas l'influence de quelque littérature étrangère? Ou bien, n'imitant personne, ne renouvellerait-il pas la poétique amoureuse? Si on l'en croyait lui-même, il aurait, de parti pris, repoussé toute idée d'imitation. Dans une lettre qu'il adresse à Boccace, pour se justifier de porter envie à Dante, il déclare qu'il n'a jamais possédé les œuvres d'Alighieri dans sa jeunesse, non par jalousie, mais dans la crainte de lui emprunter quelque chose. Il voulait ne rien devoir qu'à lui-même; il ne comptait, pour réussir, que sur ses propres forces. Si jamais, dit-il à son ami, on a trouvé quelque ressemblance entre son style et celui de Dante ou de n'importe quel autre écrivain, ce n'est pas qu'il ait jamais songé à imiter quelqu'un. C'est simplement le résultat du hasard ou de l'analogie des esprits. Si on ne s'en rapporte pas pour cela à sa délicatesse, on peut s'en rapporter à son orgueil. Il eût été humilié de marcher sur les traces des autres[1].

[1] Verebar ne, si hujus aut alterius dictis imbuerer, ut est ætas illa flexibilis et miratrix omnium, vel invitus ac nesciens imitator evaderem... Hoc unum non dissimulo, quod si quid in eo sermone a me dictum illius aut alterius cujusquam dicto simile, sive idem forte cum aliquo sit inventum, non id furtim aut imitandi proposito, sed vel casu fortuito factum esse, vel similitudine ingeniorum. (*Famil.*, XXI, 15.)

III

Pétrarque était certainement sincère, lorsqu'à de longues années de distance, il parlait ainsi de ses poésies italiennes. Sa sincérité si réelle, quoique mêlée d'habileté, et si universellement reconnue par ses contemporains, ne peut être ici mise en doute. Il croyait à coup sûr ne rien devoir à personne, et il avait raison en ce sens, qu'il n'a probablement jamais pris avec intention ni une phrase ni même une expression à ses prédécesseurs. Mais s'il nous est possible de ne pas nous servir des termes dont se servaient les écrivains qui nous précèdent, nous est-il aussi facile de nous soustraire à l'influence de leurs idées, lorsque nous leur succédons immédiatement et que nous traitons les mêmes sujets qu'eux? Pétrarque, non-seulement ne pouvait ignorer ce que les poëtes de la France du Nord, de la Provence et de l'Italie avaient écrit sur l'amour, depuis trois siècles, mais il connaissait trop bien leurs œuvres pour ne pas faire passer, malgré lui, dans les siennes une partie des souvenirs que lui laissaient nécessairement ses lectures. Le choix même du sujet poétique qu'il adoptait montrait assez à quel point cette longue tradition influait sur lui, et plus d'une fois, dans sa conception de l'amour, il devait se rapprocher, qu'il le voulût ou non, de ceux qui l'avaient précédé.

Pour bien démêler ce qui lui appartient en propre de ce qu'il doit aux productions antérieures, il faut d'abord que nous sachions ce qu'il en connaissait. Recherche difficile et délicate, au milieu de laquelle nous risquerions de nous égarer, si son propre témoignage ne venait à notre aide! Heureusement, dans le *Triomphe de l'Amour*, où il fait passer devant ses yeux, d'abord les victimes, puis les interprètes de la passion, il nous livre, en quelque sorte, la liste des œuvres qui lui sont familières. A la suite des amants de la mythologie et de l'histoire, après Égisthe et Clytemnestre, après Pyrame et Thisbé, après Cornélie et Pompée, il place immédiatement ces héros de nos romans d'aventures dont la vieille popularité de notre langue et de nos fictions répandait les noms à travers l'Europe et jusque dans l'empire d'Orient, les Lancelot, les Tristan, les Genièvre, les Iseult; on dirait même qu'il croit à leur existence et qu'il les considère comme des personnages historiques; car il les met sur la même ligne que Paul et Françoise de Rimini[1]. C'est un exemple ajouté à tant d'autres, de l'action qu'exerçait la littérature de la France du Nord sur les imaginations méridionales. Quel Italien lettré du treizième et du quatorzième siècle eût pu ne pas connaître les œuvres de nos trouvères, lorsque ceux-ci allaient les chanter,

[1] *Trionfo d'Amore*, c. III, v. 80

dans leur idiome national, que comprenaient alors tous les esprits cultivés, de château en château, de cour en cour, et faisaient pénétrer les mœurs chevaleresques jusque dans les coutumes des républiques et dans les habitudes de la vie de famille[1]! Pétrarque lisait aussi le *Roman de la Rose*, dont il contestait le mérite, dont l'auteur lui paraissait ressembler à un rêveur qui ne s'éveille jamais, mais dont il reconnaissait, en même temps, l'éclatant succès en l'envoyant à un de ses amis, comme l'ouvrage le plus renommé qu'il y eût de son temps[2].

Pendant les quatre années qu'il passa à Montpellier, luttant contre l'étude du droit qui lui était imposée, cherchant, au contraire, à augmenter ses connaissances littéraires, resta-t-il étranger à la lecture de ces poëtes provençaux qui remplissaient encore le midi de la France de leur vieille renommée? N'était-il pas à l'âge où un esprit comme le sien s'ouvre avidement à toutes les jouissances poétiques? Sans s'arrêter à la tradition fort contestable qui lui fait retoucher le texte provençal ou latin du roman composé par Bernard de Tréviers, sur les aventures de la belle Maguelone et de Pierre de Provence, peut-on douter qu'il ait connu les meilleures productions des troubadours? Il se souvenait

[1] Voyez FAURIEL., *Dante*, t. I; *Histoire littéraire de la France*, t. XXIV.

[2] *Carmin.*, lib. III, ep. XXX.

de leurs œuvres et de leurs vies, lorsqu'il citait les principaux d'entre eux, dans le *Triomphe de l'Amour*, avec des traits caractéristiques. « Parmi tous, « disait-il, le premier est Arnauld Daniel, grand maî- « tre d'amour, qui fait encore honneur à sa patrie par « son langage original et beau[1]. Puis venaient ceux « qu'Amour saisit si facilement, l'un et l'autre Pierre[2], « et le moins fameux Arnauld[3], et ceux qui furent « vaincus après une plus grande lutte, je veux dire « l'un et l'autre Rambaut, dont l'un a chanté Béatrix « dans le Montferrat[4], et le vieux Pierre d'Auvergne « avec Giraud; Folquet, qui donna à Marseille sa « renommée, en l'enlevant à Gênes et qui, à la fin, « changea, pour une meilleure patrie, de costume et « de condition[5]; Geoffroy Rudel, qui employa la voile « et la rame pour chercher la mort; et ce Guillaume « qui, en chantant, a coupé la fleur de ses jours. »

Dans le même *Triomphe*, les poëtes italiens occu-

[1] Arnauld Daniel, dont nous n'avons certainement pas toutes les œuvres, avait déjà été célébré par Dante, au XXVI[e] chant du *Purgatoire*. Ce qui nous reste de lui ne justifierait pas le rang que lui assignent, parmi les troubadours, les deux premiers grands poëtes de l'Italie.

[2] Pierre Roger et Pierre Vidal; ce dernier surtout célèbre par la multiplicité de ses amours.

[3] Arnauld de Marueil.

[4] Rambaut d'Orange et Rambaud de Vaqueiras.

[5] Folquet, qui était de Gênes, vint s'établir à Marseille, dont il prit le nom. Après la mort de sa maîtresse, il entra dans les ordres et devint évêque.

pent une place à côté des poëtes provençaux. Si Pétrarque n'a pas voulu les imiter, comme il l'assure, il n'a pas pu du moins ne pas lire leurs vers. Durant ces longues heures qu'à Bologne, comme à Montpellier, il dérobait à l'étude du droit et qu'il ne consacrait pas toutes à la lecture de Cicéron ou de Virgile, supposera-t-on qu'il n'eut jamais la curiosité de savoir ce que valaient ces écrivains de sa patrie, dont plusieurs avaient, eux aussi, traversé Bologne et dont la jeunesse des écoles ne devait parler qu'avec enthousiasme? Dès l'âge de vingt-deux ans, avant d'avoir écrit lui-même, ne les connaissait-il pas assez déjà pour pouvoir dire d'eux ce qu'il disait plus tard, en les énumérant? « Voici Dante et Béatrix; voici Selvaggia; voici Cino de Pistoie; Guittone d'Arezzo qui « semble irrité de n'être pas le premier. Voici les « deux Guidi, qui ont été autrefois célèbres; Onesto « de Bologne et les Siciliens, jadis les premiers, « maintenant les derniers. »

Tous ces poëtes, en quelque temps qu'ils eussent vécu, à quelque nation qu'ils appartinssent, avaient traité le même sujet; tous avaient chanté l'amour. Quelque originalité que réclame Pétrarque, le souvenir des sentiments qu'ils avaient exprimés, l'exemple des mœurs chevaleresques dont leurs œuvres portaient l'empreinte ne furent certainement étrangers ni à la nature de ses premières impressions amoureuses, ni à la manière dont il les traduisit en vers. On saisit entre

eux des traits communs qui se retrouvent tous dans le *Canzoniere* et qui forment ce qu'on pourrait appeler la part du temps et des influences antérieures dans la poésie de Pétrarque. Mais il y avait aussi entre eux de grandes différences. Pétrarque les vit et, sur un point très-important, il se rapprocha des uns plus que des autres ; ce fut encore là une autre sorte d'imitation involontaire, sans doute, mais manifeste. Si les poëtes italiens s'accordaient avec les trouvères aussi bien qu'avec les troubadours pour croire à la sainteté, à la toute-puissance de l'amour, pour l'élever à la hauteur d'une religion, pour attribuer aux liens qui unissaient les amants plus de valeur qu'à un sacrement, pour mettre les engagements du mariage bien au-dessous de ceux de la passion, pour parler volontiers de l'amour comme d'un sentiment relevé, inaccessible au vulgaire, dans un langage choisi, délicat, souvent même allégorique et obscur, à la portée des seuls initiés ; si Pétrarque hérita de toutes ces traditions sans y rien changer, les poésies amoureuses de l'Italie n'en sont pas moins au fond très-différentes de celles de la France du Nord et de la France du Midi. Tandis que les Provençaux et nos romanciers peignent souvent, à côté d'amours très-chastes, des scènes de galanterie licencieuse; que les héros de nos romans d'aventures, comme Tristan et Lancelot, ne se font pas scrupule de tromper les maris et de séduire leurs femmes; que les troubadours

passent volontiers d'un envoi de vers galants au commerce le plus tendre, qu'ils se vantent fréquemment d'avoir obtenu de leurs maîtresses les dernières faveurs et que tout un genre de poésie provençale, l'aubade, est consacré à chanter le moment où deux amants se séparent, au point du jour, pour éviter les regards des maris ou des pères; les premiers poëtes d'Italie impriment, au contraire, dès l'origine, à leurs compositions amoureuses, un caractère constant de gravité, de noblesse et de chasteté. Il ne reste rien chez eux, ni de cette frivolité dont nous trouvons tant d'exemples chez les poëtes de la langue d'Oc ni de cette corruption raffinée et subtile que les cours d'amour érigeaient en système des deux côtés de la Loire.

En même temps, leurs œuvres prennent de très-bonne heure une teinte philosophique absolument étrangère aux conceptions de leurs prédécesseurs. Ni les troubadours, ni les trouvères ne conçoivent l'amour autrement que comme un hommage rendu à la beauté ou à la vertu de la femme. Les plus chastes, aussi bien que les plus sensuels d'entre eux, choisissent une maîtresse dont les uns n'attendent qu'une affection sainte, à laquelle les autres demandent des marques de tendresse plus positives, mais qui pour tous demeure l'unique objet de leur adoration; qui devient pour eux, dès qu'ils l'ont choisie, la seule source en même temps que le seul but de leurs pensées; au delà de laquelle ils n'entrevoient aucune idée, aucun type qui

lui soit supérieur. Le poëte chevaleresque, comme le vrai chevalier, ne voit et ne connaît que sa dame. Le monde finit pour eux là où elle n'est plus. Si l'amour entraîne le chevalier à de grandes et nobles actions; si la passion développe et exalte en lui le courage, la générosité, l'héroïsme, il ne cède à cet entraînement, il ne fait cet effort que pour plaire à la femme aimée, pour obtenir d'elle un peu d'estime et de compassion. Si le chanteur aspire à la gloire, c'est uniquement pour mettre sa renommée au pied de son amante.

En Italie, la poésie s'élève tout de suite plus haut. Les premiers poëtes mêlent à leurs vers une intention philosophique et comme un souvenir de la doctrine de Platon sur l'amour que ne paraissent avoir soupçonné ni les écrivains de la langue d'Oc ni ceux de la langue d'Oïl. Comment le platonisme, si inconnu au delà des Alpes, revivait-il ainsi en Italie au moment même où s'éveillait la littérature italienne? En Sicile, où l'on parla grec jusqu'au dixième siècle, restait-il encore, après l'invasion normande, quelques fragments des œuvres du grand philosophe? Les Arabes, ces habiles traducteurs, avaient-ils traduit le *Banquet*, ou plutôt n'en recueillaient-ils pas chez les néoplatoniciens, leurs maîtres, les idées essentielles qu'ils transmettaient ensuite à l'Occident? Florence, qui entretenait un si grand commerce avec l'Orient, avait-elle reçu, en échange de ses laines et de ses soies,

quelques dialogues de Platon? Les premiers écrivains de l'Italie connaissaient-ils Platon directement, ou bien n'entrevoyaient-ils ses idées sur l'amour qu'à travers les ouvrages des Pères de l'Église platoniciens, et particulièrement à travers les écrits de saint Augustin, qu'ils ont tant admiré, tant aimé, tant imité? Le platonisme ne leur arrivait-il pas aussi, mêlé de quelques souvenirs de la Bible et de traditions orientales, par l'intermédiaire des premiers exégètes chrétiens et des nombreux mystiques du moyen âge? Question complexe et qui n'a point encore été résolue avec certitude!

Mais ce qui est absolument certain, c'est que dès le milieu du treizième siècle au plus tard, les Italiens possédaient ce que n'avaient jamais possédé ni les trouvères ni les troubadours, — la véritable clef de l'amour platonique, — et rattachaient à cette conception philosophique de l'amour toute leur poésie amoureuse[1]. Pour eux, l'amour n'est plus, comme pour les poëtes du nord et du midi de la France, le commerce de deux personnes; le culte de la femme, au delà duquel la chevalerie n'avait rien entrevu, n'est plus à leurs yeux que le premier degré d'une théorie supérieure. Déjà, comme les platoniciens, au-dessus

[1] Voyez sur cette question très-délicate, l'ouvrage du regretté M. Delécluze : *Dante Alighieri ou la Poésie amoureuse*. — Voyez aussi *Pétrarque et les Troubadours*, de M. Gidel, Angers, 1857; et *les Troubadours*, par M. Eugène Baret, Paris, Didier, 1867.

de la beauté d'un seul corps, ils aperçoivent celle de tous les beaux corps; au-dessus de la beauté d'une seule âme, celle toutes les belles âmes; puis celle des beaux sentiments, des belles pensées, des belles actions, et enfin par delà, au sommet de l'échelle, dans la région des idées pures, la notion absolue du beau.

C'est à coup sûr sous l'influence de cette philosophie poétique, qu'à la cour de Frédéric II, au milieu des plaisirs sensuels que ce prince recherchait, aux portes de ce sérail, qu'il aimait à peupler de belles esclaves, parmi ces voluptés par lesquelles il tentait les sens et l'esprit des poëtes dont il s'entourait; ceux-ci, les créateurs de la poésie italienne, et l'Empereur lui-même, malgré le démenti que leur vie donnait à leurs vers, n'ont chanté que ce qu'il y a de plus pur, de plus chaste et de plus platonique dans l'amour. L'école de Bologne, avec Guido Guinicelli, accusa davantage encore cette tendance sévère. Guido Cavalcanti, l'oracle de son temps sur toutes les questions d'amour, l'érigea en système et fit de la théorie platonicienne la loi nécessaire, le fondement de toute poésie amoureuse, dans la fameuse *canzone* qui a été si souvent commentée depuis et qu'au quinzième siècle, Marsile Ficin, le premier traducteur en Europe des œuvres complètes de Platon, citait avec éloge comme un excellent commentaire du *Banquet*. Nous étonnerons nous que Dante, élevé à une telle

école, disciple et ami de Guido Cavalcanti, montre dès sa jeunesse un penchant si prononcé pour le symbolisme, transforme si facilement l'enfant, la jeune fille, la femme qu'il avait aimée, en un type abstrait et tout en la contemplant encore sous sa forme humaine, réussisse à la dégager si bien de la matière, qu'il retrouve en elle le symbole de la théologie, de la sagesse, de la contemplation, de la connaissance de Dieu ; en un mot, l'image de l'idée pure ?

Pétrarque eut donc, en quelque sorte, à choisir entre deux conceptions différentes de l'amour, entre les tendances des trouvères ou des troubadours et celles des poëtes italiens, ses prédécesseurs. Il inclina du côté de ses compatriotes. Il resta fidèle à la tradition de chasteté et de pudeur, dans les peintures amoureuses, que ceux-ci lui transmettaient. Il n'exprime jamais ces désirs sensuels, il ne peint jamais ces scènes licencieuses qui reviennent si souvent chez les poëtes de la langue d'Oc et de la langue d'Oïl. Il maintient l'expression de ses sentiments dans les limites du platonisme. Et cependant, il n'imita point ceux qui le précédaient ; il trouva moyen de ne pas leur ressembler ; il garda cette originalité à laquelle il attachait tant de prix et qui, mise en doute, lui faisait repousser avec véhémence jusqu'au moindre soupçon d'imitation. Il ne dépouilla point l'amour de sa pureté ; mais il le fit sortir du symbole et de l'obscurité dont l'enveloppaient ses prédécesseurs

immédiats. Il le fit descendre de la sphère toujours nuageuse des abstractions, pour le ramener sur la terre. Il nous laissa voir, beaucoup plus que ne l'avaient fait jusque-là les poëtes italiens, ce qui se passe au fond du cœur de deux amants; il étudia davantage les nuances des sentiments et poussa plus loin qu'aucun écrivain antérieur à lui l'analyse psychologique. Peut-être, dans ce retour en arrière, aurait-il nécessairement retrouvé trop de réminiscences des Provençaux et des trouvères, s'il n'avait énergiquement rompu avec ses souvenirs par le caractère personnel de son amour et par la sincérité de son émotion. Chaque fois qu'il est ému, son originalité apparaît tout entière. Elle n'inspire quelque doute que dans les moments, trop nombreux encore, où sa passion ne mettant en jeu que son esprit, il semble se rappeler, en les rajeunissant, ces raffinements et cette recherche qui, depuis trois siècles, affadissaient la langue amoureuse.

IV

Un seul de ses prédécesseurs, qui fut en même temps son contemporain, Cino de Pistoie, l'ami de Dante, pourrait réclamer l'honneur d'avoir rompu, avant Pétrarque, avec les tendances abstraites de la poésie lyrique italienne, et exprimé des sentiments dans des vers où Guido Cavalcanti voulait qu'on n'exprimât que des

pensées philosophiques. Plus disposé à sentir ou à chanter l'amour qu'à en faire la théorie, il osait accuser le redoutable Guido de manquer de grâce[1] et lui proposait, dans quelques pièces trop rares, l'exemple d'une langue amoureuse débarrassée d'abstractions et déjà pleine d'élégance. Dante reconnaissait que Cino l'avait aidé lui-même à purger l'idiome national de mots grossiers, de tournures vicieuses et de graves défauts de prononciation[2]. Laurent de Médicis qui, deux siècles plus tard, se piquait à son tour de bien écrire et de bien juger les vers d'amour, disait de Cino, qu'il était tout à fait délicat et véritablement amoureux et qu'il avait le premier complétement adouci cette rudesse de la vieille langue italienne dont Dante garde encore plus d'une trace[3]. Dans le recueil de poésies qu'on nous donne sous son nom, où à coup sûr tout n'est pas de la même main, mais qui n'en reste pas moins notre unique autorité en attendant l'édition que M. Bindi, de Pistoie, prépare des œuvres de son compatriote, nous trouvons sur un fond de mélancolie monotone, au milieu d'éternelles menaces de mort, dont aucune, bien entendu, ne se réalise, trois ou quatre pages qui annoncent Pétrarque et qui ne dépareraient pas le *Canzoniere*.

[1] *Rime* di Cino da Pistoja ordinate da Carducci, sonn. 6.
[2] Dante, *De vulgari eloquio*, I, 17.
[3] L. de' Medici, *Lettera all' illustriss. sign. Federigo*.

« Mesdames, écrit-il quelque part, avez-vous vu « l'autre jour cette noble figure qui me tue ? Si seu- « lement elle sourit un peu, elle fond mes pensées « comme le soleil la neige, et j'en reçois dans le « cœur des coups si forts qu'il semble que je me « sépare de la vie. Aussi, mesdames, si l'une de « vous la voit, si vous la rencontrez par le chemin « ou par les sentiers, restez avec elle, et par pitié, « apprenez-lui humblement que ma vie porte la « mort pour elle. Et si par sa compassion elle ré- « conforte mon âme pleine de tristesse, envoyez-la « me dire : Sois guéri [1] ! »

Il y a là comme une transition entre Dante et Pétrarque. Le sonnet suivant marque mieux encore le changement qui va se faire dans la poésie italienne. On y sent déjà quelque chose de la manière nouvelle : « Belle jeune fille, lumière de mon cœur, « pourquoi me caches-tu ton visage amoureux? Tu « sais que ton doux sourire et tes yeux me font sen- « tir l'amour. Je sens dans mon cœur une si grande « douceur, quand je suis devant toi... Mais quand « je suis privé de ta beauté et de tes beaux dehors, « j'éprouve une douleur qui ne m'abandonne ja- « mais. Alors je vais demandant ta personne, dési- « reux de cette douce lumière qui toujours me « conduit, fidèle sujet de ta splendeur [2]. »

[1] *Rime* di Cino da Pistoja, sonn. 21.
[2] *Ibid.*, sonn. 26.

Pétrarque connaissait Cino de Pistoie, auquel il assigne la seconde place parmi les poëtes italiens, dans son *Triomphe de l'Amour;* dont il avait dû d'ailleurs trouver le souvenir vivant encore à l'université de Bologne, où il ne l'eut cependant point pour maître, comme le croyait à tort l'abbé de Sade. Il estimait son talent et regretta sa mort dans un sonnet aimable. Cela ne veut pas dire qu'il l'ait imité, ainsi que l'affirme un peu légèrement Ugo Foscolo. Sauf quelques images qui n'appartiennent point au poëte de Pistoie, qui viennent d'une source plus ancienne, comme, par exemple, la comparaison de l'amour avec le soleil qui fond la neige, il y a bien peu de ressemblance de détail entre le recueil des vers de Cino, tel que nous le possédons aujourd'hui, et le *Canzoniere*. Seulement, lui et Pétrarque, sous le coup d'une passion non pas plus sincère, mais plus réelle que celle de Dante, éprouvent presque en même temps le besoin de s'arracher au symbolisme qui étouffait la poésie amoureuse. Il n'y a pas pour cela imitation de la part de celui qui vient le second. Des deux côtés, c'est un retour commun vers la réalité par des causes analogues. Mais ce qui marque tout de suite la différence des deux esprits, c'est que si Cino de Pistoie eût été seul à opérer cette substitution de l'analyse psychologique à l'abstraction, son évolution poétique tiendrait à peine une place dans l'histoire littéraire de l'Italie, tandis qu'au même

moment et sur le même sujet, Pétrarque en écrivait une des pages les plus glorieuses. La véritable originalité de celui-ci tient à l'exquise délicatesse des sentiments qu'il exprime, à la pénétration avec laquelle il s'étudie lui-même, au soin qu'il prend de noter ses impressions les plus fugitives, à l'art qu'il possède si bien de donner du prix par la mise en scène aux plus petits incidents de la passion, et surtout au charme que sa langue harmonieuse et colorée répand sur les moindres nuances de sa pensée.

CHAPITRE II

PÉTRARQUE ET LAURE

Existence et famille de Laure. — Réalité de l'amour de Pétrarque. — Première période de la passion. — Lutte entre l'amour et la foi. — Pétrarque au mont Ventoux — Pétrarque à Vaucluse. — Effet que produit sur lui la solitude. — Années décisives de sa vie.

I

Le *Canzoniere* est un cours de psychologie amoureuse. Avant de l'ouvrir et pour le comprendre, nous avons besoin de rappeler en l'honneur de qui il fut composé. L'existence de Laure ne paraît plus douteuse aujourd'hui à personne, excepté peut-être à quelques-uns de ces sceptiques endurcis dont aucun argument n'ébranle l'incrédulité[1]. Nous savons

[1] M. le marquis de Valori, qui s'était beaucoup occupé de la biographie de Pétrarque, ne croyait point à l'existence de Laure. On dit même qu'il a laissé des manuscrits où il combat les arguments de l'abbé de Sade. Malheureusement, ce qu'a publié de son vivant M. de Valori n'est pas de nature à nous inspirer une grande confiance dans sa critique. En 1851, il faisait imprimer à Avignon sous ce titre : *Document historique de Boccace sur Pétrarque, manuscrit publié pour la première fois*, la Vie de Pétrarque, par Boccace,

même, grâce aux recherches et aux consciencieux travaux de l'abbé de Sade, à quelle famille elle appartenait. Elle n'était pas la fille de Henri Chiaban, seigneur de Cabrières; elle n'était pas née non plus dans le village de ce nom, comme le prétendait Velutello en 1520. Les archives de la maison de Sade renferment des documents qui prouvent qu'elle s'appelait Laure de Noves, qu'elle épousa, en 1325, Hugues de Sade, fils de Paul, et qu'elle dicta son testament en 1348, trois jours avant de mourir. Si des textes aussi précis laissaient encore prise au doute, ils seraient confirmés par la tradition locale et par la découverte qu'on fit, dès 1533, du tombeau de Laure, dans une chapelle de l'église des Cordeliers d'Avignon, construite par les de Sade et consacrée à la sépulture de cette famille. Quant au lieu de sa naissance, Pétrarque l'indique lui-même, lorsqu'il dit qu'elle naquit là où « la Sorgue et la Durance réunissent « leurs eaux limpides et bourbeuses dans un plus grand « vase, » c'est-à-dire à Avignon même ou dans les environs immédiats de la ville. Un sonnet écrit sur

sans se douter que le texte en avait déjà été publié, en 1828, à Trieste, par D. Rossetti (*Petrarca, Giulio Celso e Boccacio.*) Il tirait, en outre, des conclusions fort exagérées d'une œuvre où il ne faut chercher aucun renseignement sérieux sur la biographie de Pétrarque, que Boccace ne connaissait point alors personnellement. Boccace y parle de Pétrarque dans les termes les plus vagues, uniquement pour le louer, avec l'intention évidente d'inspirer à ses compatriotes une grande admiration pour lui.

parchemin, trouvé près des restes de Laure, est plus explicite encore, puisqu'il la fait naître et mourir à Avignon. Quoique le curé actuel de Vaucluse ait composé, à l'usage des voyageurs, un petit écrit absolument dépourvu de critique, où il s'amuse à soutenir contre toute vraisemblance non-seulement que Laure était née dans un village voisin de Vaucluse, mais qu'elle ne se maria jamais, aucun esprit sérieux ne met plus en doute son mariage[1]. Pétrarque ici encore tranche lui-même la question en la désignant toujours dans ses œuvres latines par les mots *mulier* et *fæmina*, jamais par celui de *virgo*, et dans ses poésies italiennes par les mots *donna* et *madonna*, jamais par celui de *donzella*. Il intitule le *Triomphe* qu'il lui consacre non pas *Triomphe de la virginité*, comme il l'eût fait sans aucun doute si elle était restée fille, mais *Triomphe de la chasteté*. Enfin, dans les dialogues *de Contemptu mundi*, le poëte fait dire à saint Augustin, que le corps de Laure a été épuisé par des couches fréquentes[2].

Sur tous ces points, la critique moderne donne raison à l'abbé de Sade qui les a établis le premier avec un soin scrupuleux. Et cependant, à Avignon même, parmi ses compatriotes, il reste encore des doutes qui m'ont été exprimés de vive voix par plu-

[1] *Vaucluse, Pétrarque et Laure*, 1864.

[2] Voyez sur tous les détails de la vie de Laure les notes du tome I[er] des *Mémoires pour la vie de Pétrarque*.

sieurs personnes, et dont je trouve la trace dans un curieux ouvrage publié en 1839, sur le nom de famille que le descendant de Laure lui attribue[1]. Malgré le contrat de mariage dont l'abbé donne le texte dans ses pièces justificatives, quelques Avignonnais persistent à croire que Laure ne s'appelait pas de Noves, mais de Sade, et qu'elle avait épousé un de ses parents. On se fonde, pour soutenir cette opinion, sur la tradition populaire qui la fait naître du sang des de Sade, et sur le peu de traces qu'a laissées la famille de Noves dans l'histoire locale. On rappelle aussi qu'au commencement du seizième siècle, lorsque Velutello fit à deux reprises différentes le voyage d'Avignon pour y chercher des renseignements sur la maîtresse de Pétrarque, il entra en relations avec un vieux gentilhomme appelé Gabriel de Sade, qui affirmait que Jean de Sade, un de ses grands oncles, frère de Hugues de Sade, un de ses ancêtres, était le père de Laure. Il ne serait pas étonnant qu'un vieillard, dont la mémoire devait être fort affaiblie, puisqu'il affirmait à Velutello que Laure vivait encore de 1360 à 1370, ne se fût rappelé que très-imparfaitement la généalogie de sa famille. En tout cas, il faudrait autre chose qu'un témoignage de cette nature rapporté d'ailleurs par un homme dont nous avons quelques raisons de nous défier, autre chose aussi

[1] *Essai sur la vie de Pétrarque*, par M. Du Laurens. Avignon, 1839.

qu'une vague tradition pour infirmer l'authenticité des pièces publiées par l'abbé de Sade. Laure doit donc rester Laure de Noves, fille d'Audibert de Noves, jusqu'à ce que M. Du Laurens, le dernier biographe avignonnais de Pétrarque et ses partisans aient réussi à prouver par des textes qu'elle était, comme ils le disent, la fille de Jean de Sade et la femme d'un de ses oncles[1].

II

Mais il ne suffit pas d'établir que le *Canzoniere* s'adresse à une personne réelle, en indiquant l'origine, le nom, la date et le lieu de la naissance de la femme qui y est célébrée. Il se présente à la pensée du lecteur qui parcourt une première fois, même superficiellement, ce recueil de vers, une objection que la critique ne peut laisser sans réponse. On se demande tout de suite si Pétrarque a véritablement aimé, si son amour est un sentiment sérieux, s'il a réellement connu les tourments et les douleurs de la passion. Ce qui rend cette question possible et ce qui oblige à y répondre, c'est qu'on sent, par moments, de l'affectation, de la recherche, plus d'une préoccupation de rhéteur dans le langage amoureux du poëte.

[1] Contre les adversaires de l'abbé de Sade, voyez la vigoureuse argumentation d'un Italien : *I Biographi del Petrarca*. Ragionamento di Zeffirino Re. Fermo., 1859.

Au plus fort de ses protestations d'amour, il a quelquefois des façons de parler qui mettent en défiance, qui font craindre que le cœur ne soit pas bien intéressé là où l'esprit reste si libre et joue si facilement avec les mots. S'il est sincèrement ému, comment équivoque-t-il si souvent sur le nom de Laure, en la prenant tantôt pour un laurier, tantôt pour l'air qu'il respire? Est-ce sérieusement qu'il se croit lui-même transformé en laurier, et qu'à la place de ses cheveux il sent pousser des feuilles? Ne plaisante-t-il pas lorsqu'il nous raconte qu'abordant un jour sur la côte de la Ligurie et apercevant un laurier, il court si précipitamment pour aller le voir de près, en souvenir de Laure, qu'il n'aperçoit pas un ruisseau dans lequel il se laisse tomber? Ne se moque-t-il pas un peu de lui-même et de nous, dans le sonnet où il nous dit que le soleil éprouve un sentiment de jalousie et se couvre de nuages, parce que Laure, pour éviter la force de ses rayons, lui tourne le dos, en regardant du côté de Pétrarque; et dans cet autre passage où il prétend que le même soleil et tous les éléments, voyant Laure accablée de tristesse, s'associent à sa douleur? N'est-ce pas lui encore qui trouve moyen de comparer sa maîtresse à Scipion l'Africain? N'abuse-t-il pas à plusieurs reprises d'antithèses accumulées dont l'emploi répété n'est guère compatible avec l'émotion?

Comment ajouter foi à la passion d'un homme qui

écrit les vers suivants : « Amour m'éperonne et en « même temps me retient, me rassure et m'épou- « vante, me brûle et me gèle, me caresse et me dé- « daigne, m'appelle et me chasse, me tient tantôt en « espérance et tantôt en peine [1]... Je ne trouve pas la « paix et je n'ai pas de quoi faire la guerre. Je crains « et j'espère, je brûle, et je suis un glaçon. Je vole « au-dessus du ciel et je gis à terre. Je ne serre rien « et j'embrasse le monde entier dans mes bras... Je « vois sans yeux ; je n'ai pas de langue et je crie. Je « brûle de périr et je demande du secours. Je me « hais moi-même et j'aime autrui [2]. »

Tout cela est bien subtil. Mais Pétrarque avait beaucoup d'esprit. S'il arrive souvent qu'un homme d'esprit, lorsqu'il devient amoureux, aime aussi simplement et aussi naïvement que l'homme le moins

[1] Amor mi sprona in un tempo ed affrena,
Assecura e spaventa, arde ed agghiaccia,
Gradisce e sdegna, a se mi chiama e scaccia,
Or mi tene in speranza ed or in pena.
(Sonn. 126. Édit. Lemonnier.)

[2] Pace non trovo, e non ho da far guerra ;
E temo, e spero, ed ardo, e son un ghiaccio ;
E volo sopra 'l cielo, e giaccio in terra
E nulla stringo, e tutto 'l mondo abbraccio.
. . . .
Veggio senz' occhi, e non ho lingua, e grido :
E bramo di perir, e cheggio aita ;
Ed ho in odio me stesso ed amo altrui.
(Sonn. 90.)

spirituel, il est rare néanmoins que, tout en étant très-touché, il ne mette pas dans sa passion quelque chose de son esprit. On sait aussi que, s'il n'y a pas de sentiment plus naturel que l'amour, il n'y en a pas dont le langage soit plus conventionnel et change plus avec les temps. Le besoin qu'éprouvent presque toujours les amants de cacher leur liaison aux yeux du monde introduit nécessairement dans la langue amoureuse plus d'un terme mystérieux. Les femmes dont il faut bien en amour subir le goût, y ajoutent, avec leur engouement ordinaire pour la nouveauté, des expressions qu'elles mettent à la mode, qu'elles imposent à tous ceux qui veulent leur plaire, mais dont la fraîcheur ne dure guère plus de temps que la génération qui les adopte. Quelle curieuse histoire ne ferait-on pas chez nous, par exemple, des vicissitudes de la langue amoureuse, depuis les romans d'aventures de nos trouvères, jusqu'à ceux de nos jours, en passant par le ton des précieuses, par le marivaudage, par la sentimentalité déclamatoire du dernier siècle, pour arriver au jargon mêlé de réalisme et de mysticisme que parlent trop souvent nos romanciers? Avant Pétrarque on écrivait, depuis plusieurs siècles, sur l'amour en trois langues différentes, en français, en provençal, en italien. Que de jolies choses les poëtes de France, de Provence, même ceux d'Italie, quoique plus graves, ne s'étaient-ils pas déjà efforcé de dire pour rajeunir l'expression d'un sentiment si

répandu, pour mériter qu'on les distinguât de la foule! Après tant de raffinements, au milieu d'une société gâtée depuis longtemps par cette contagion du bel esprit, devant des femmes habituées par ce qu'elles connaissaient des poésies antérieures, à ne pas séparer le style de la galanterie d'une certaine recherche et d'une sorte d'élégance conventionnelle, comment retrouver tout d'un coup, comment surtout faire prévaloir la simplicité du langage? L'affectation de Pétrarque vient bien en partie de lui-même, de son penchant prononcé pour la subtilité; mais elle vient aussi du désir d'être admiré par ses contemporains, de montrer qu'il savait parler cette langue raffinée et maniérée dont la mode remontait à l'origine même de la poésie amoureuse.

Ce qu'il y a chez lui de trop orné et de purement artificiel n'est donc qu'une question de langage. Il n'y faut point attacher trop d'importance, ni surtout croire que, sous cette forme quelquefois convenue, ne se cache point un sentiment sincère. On prendrait le change sur le fond sérieux du *Canzoniere* en cherchant la pensée du poëte dans quelques ornements accessoires uniquement destinés à être applaudis par le public délicat auquel il s'adresse. Les vers de Pétrarque, loin d'être un jeu d'esprit, expriment au contraire une passion profonde et vraie; ils n'auraient pas duré, ils ne vivraient pas encore aujourd'hui, s'il ne s'en exhalait par moments un parfum

pénétrant de sincérité et d'émotion. L'étude attentive du *Canzoniere* nous le prouvera souvent. Mais, avant même d'en venir là, nous en trouverons la preuve positive dans les ouvrages latins de Pétrarque, quoiqu'ils ne nous offrent que bien peu de renseignements sur son amour. Le jour où, par un sentiment de piété ou de discrétion, il brûlait un millier de lettres et de pièces de vers qui sans doute concernaient Laure, il nous privait volontairement d'une source d'informations où notre curiosité moderne puiserait avec avidité. Il nous reste cependant quelques passages de ses œuvres latines qui, sans nous instruire à beaucoup près autant que nous le voudrions, nous éclairent du moins sur l'état de son cœur. Il dit d'abord, dans l'*Épître à la postérité* qui précède ses lettres familières que, pendant sa jeunesse, il fut « en proie à un amour très-violent, mais unique et honnête[1]. » Ailleurs il répond à l'évêque de Lombez, Jacques Colonna, qui s'était, à ce qu'il semble, un peu moqué de sa passion, et qui malicieusement feignait de ne pas la croire sérieuse. « Pour« quoi dis-tu que je me suis forgé un nom imaginaire « de Laure, afin qu'il y eût une femme dont je par« lasse et à cause de laquelle beaucoup parleraient de « moi, mais qu'en réalité dans mon esprit il n'y a « point de Laure, excepté ce laurier poétique auquel

[1] Amore acerrimo sed unico et honesto in adolescentia laboravi (*Epist. ad poster.*)

« mon long et infatigable travail atteste que j'aspire ;
« qu'au sujet de cette Laure vivante, de la beauté de
« laquelle je parais épris, tout a été fait de ma main,
« mes vers feints, mes soupirs simulés. Plût à Dieu
« que tu eusses dit vrai dans ta plaisanterie, que ce
« fût une feinte et non une fureur ! Mais, crois-moi,
« personne ne feint longtemps sans une grande peine,
« et se donner de la peine gratuitement pour paraître
« fou, c'est le comble de la folie. Ajoute que, bien
« portants, nous pouvons simuler la maladie par nos
« gestes, mais que nous ne pouvons simuler la pâleur.
« Tu connais ma pâleur, ma peine. Aussi je crains
« qu'avec cette gaieté socratique qu'on appelle ironie
« — et en ce genre tu ne le cèdes pas à Socrate lui-
« même — tu n'insultes à ma maladie.[1] »

Dans les dialogues *sur le Mépris du monde* qu'aucun biographe de Pétrarque ne consulte assez, auxquels il

[1] Quid ergo ais finxisse me mihi speciosum Laureæ nomen, ut esset et de qua ego loquerer, et propter quam multi de me loquorentur ; re autem vera in animo meo Lauream nihil esse, nisi illam poeticam, ad quam aspirare me longum et indefessum studium testatur ; de hac autem spirante Laurea, cujus forma captus videor, manu facta osse omnia, ficta carmina, simulata suspiria. In hoc uno vere utinam jocareris ! Simulatio esset utinam et non furor ! Sed, crede mihi, nemo sine magno labore diu simulat ; laborare autem gratis ut insanus videaris, insania summa est. Adde quod ægritudinem gestibus imitari benevalentes possumus, verum pallorem simulare non possumus. Tibi pallor, tibi labor meus notus est ; itaque magis vereor, ne tu illa festivitate socratica, quam ironiam vocant, quo in genere ne Socrati quidem cedis, morbo meo insultes. (*Famil.*, II, 9.)

faut toujours recourir en lisant le *Canzoniere*, comme au meilleur des commentaires, il caractérise mieux encore cette maladie dont il a tant souffert. Il rappelle combien il a versé de larmes, que de soupirs il a poussés. Que de nuits passées sans sommeil, que de fois il a méprisé la vie et souhaité la mort! Il pâlissait, il maigrissait. Ses yeux étaient constamment humides, son esprit troublé, sa voix rauque, ses propos interrompus. Un seul changement du visage de sa maîtresse changeait tout son être. Il en était arrivé à dépendre d'un seul de ses regards[1].

Ces expressions si fortes s'accordent avec le ton qui règne au commencement du *Canzoniere*, avec la douleur que Pétrarque témoigne de n'être pas récompensé de son amour, avec la soumission absolue qu'il professe pour la volonté de Laure. L'amour, on le voit, s'empara de lui tout à coup, d'une manière foudroyante, au moment où il y pensait le moins et depuis lors le domina. Avant d'être atteint, il ne croyait pas à sa puissance, il n'en comprenait même pas la nature, il se moquait du mal des amoureux. Mais à son tour il est frappé. Dans un lieu où il se croyait en sûreté, à

[1] Cogita nunc ex quo mentem tuam pestis illa corripuit, quam repente totus in gemitum versus es miseriarum, et pervenisti ut funesta cum voluptate lacrymis et suspiriis pasceris.... Pallor et macies, et languescens ante tempus flos ætatis, tum graves æternumque madentes oculi, tum confusa mens et turbata quies in somnis, et dormientis flebiles querelæ, ac vox fragilis, luctu rauca, fractusque et interruptus verborum sonus. (*De contemptu mundi*, dial. III.)

l'église, un jour où l'âme d'un chrétien, d'un clerc surtout, ne doit s'ouvrir qu'à la prière, un vendredi saint, il voit Laure et il reçoit le coup fatal. Sa beauté le subjugue : beauté d'une séduction infinie, si on en juge par ce qu'il en dit, et alors dans tout l'éclat de ses vingt ans. Il décrira bien souvent « les tresses d'or flottant sur les épaules de la jeune femme, » les yeux noirs qui, à ce qu'il semble, ajoutent quelque chose de plus piquant encore à la couleur blonde de ses cheveux, « son teint d'une blancheur éclatante, son cou « de neige, ses dents d'ivoire; son regard limpide et sa « voix pleine de suavité. » Les prétendus portraits de Laure, dont aucun, il faut bien le dire, ni à Avignon, ni à Milan, ni à Florence, pas même le précieux bas-relief de la maison Peruzzi, n'est absolument authentique, avec toutes les différences qui les distinguent, se ressemblent cependant tous par le caractère de beauté gracieuse plutôt que de beauté régulière qu'ils accusent. Sur les murs des églises, dans les miniatures des manuscrits, sur le marbre attribué à Simon Memmi, la maîtresse du poëte apparaît avec une physionomie charmante plutôt qu'avec un profil vraiment pur. Est-ce à cette absence de régularité dans les traits, à cette fraîcheur des blondes qui passe si vite, ou aux fatigues de ses nombreuses couches qu'il faut attribuer le déclin rapide de sa beauté? Mais nous verrons que Laure changea bientôt, qu'avant d'atteindre qua-

rante ans, elle vieillissait déjà et que son amant s'en aperçut[1].

Pétrarque la vit pour la première fois dans toute la fraîcheur de la jeunesse, et semble nous dire qu'il l'aima aveuglément, exclusivement, pendant au moins sept années. Il se compare alors à un cavalier qu'emporte un cheval fougueux. Devant Laure, quoique heureux de la voir et de l'admirer, il souffrait de ne pouvoir lui dire, d'abord par timidité, puis par crainte, ce qui se passait au fond de son cœur; loin d'elle, il la pleurait. Nulle part il ne trouvait le repos. Il enviait le sort des animaux qui se reposent au moins pendant la nuit. Pour lui la nuit ramenait toujours la continuité de la même pensée et la même tension d'esprit. Il s'attacha à elle, d'autant plus qu'il ne reçut d'elle, dès le début, aucune marque d'encouragement. D'après son propre aveu, tant qu'il se contenta de l'admirer sans rien dire, elle le regarda avec une sorte de compassion. Dès qu'il eut parlé, elle l'évita; elle prit même l'habitude de se couvrir d'un voile qui ne permettait plus de distinguer ses traits. Elle semblait lui dire, pour emprunter l'expression de Pétrarque: « Je ne suis pas ce que tu crois. » Un

[1] Voyez sur les portraits de Laure Cicognara, *Storia della scultura*, t. III; Zeffirino Re, *I ritratti di M. Laura*, 1857; Meneghelli, *Opere*, t. VI, Padoue, 1831, et la notice publiée à Paris, en 1821, chez Dondey-Dupré, sur les deux portraits qui appartiennent à la famille Peruzzi.

amant moins jeune et moins réservé eût peut-être vu, dans cet excès de précaution, un commencement d'amour, la preuve au moins qu'on pouvait l'aimer, puisqu'on le craignait. Il n'y voyait, lui, qu'une raison de s'affliger et de se plaindre. On lui interdisait de parler. Il écrivit, et c'est peut-être à cette première rigueur de Laure, que nous devons le commencement du *Canzoniere*.

III

Je ne ferai aucune réserve sur la sincérité de cet amour commençant, dont les angoisses sont très-poétiquement exprimées dans la première *Canzone* de Pétrarque. Seulement, lorsque je contrôle les sentiments par la biographie, je suis bien obligé de reconnaître que si la passion du poëte se manifesta tout de suite et avec force, si l'image de Laure s'empara immédiatement de son âme, il ne fut pas longtemps assez absorbé par cette pensée pour ne plus recevoir aucune impression de plaisir ou que du moins, après la première explosion, il y eut dans cette affection violente comme un temps d'arrêt et un calme relatif. Je me figure que Pétrarque fut plus épris à vingt-sept ans qu'à vingt-six, en 1331 qu'en 1330, qu'il fut sans doute en proie, après la rencontre du 6 avril, à un sentiment très-fort, mais que sa fièvre d'amour se calma momentanément pour reparaître

un peu plus tard plus ardente que jamais. Sur ce point je ne veux en croire que Pétrarque lui-même, et je m'en rapporte à ce qu'il nous raconte dans ses lettres, de l'emploi de son temps en 1330. Pendant une partie de cette année, tout amoureux qu'il fût, il se laissa facilement distraire de son amour par le changement de lieu. Il fit alors le premier de ces voyages, qui se renouvelèrent si souvent depuis, et qui devinrent comme un des besoins de son tempérament. Soit inquiétude naturelle, souvenirs d'une enfance forcément voyageuse et exilée, ou simplement désir de voir, il ne se fixa guère et se déplaça souvent. Peu d'hommes aimèrent autant que lui à se promener de pays en pays, peu d'hommes adoptèrent successivement plus de résidences différentes. Son premier départ d'Avignon, qui devait être suivi de tant d'autres, eut pour cause la liaison qu'il contracta avec la puissante famille des Colonna, autrefois si persécutée par Boniface VIII, depuis rétablie dans tous ses honneurs, dans toutes ses dignités ecclésiastiques et désormais attachée à la fortune des souverains pontifes, après avoir longtemps servi l'Empire. Un des Colonna, Jacques, frère du cardinal Jean, dont la maison était le rendez-vous des savants, des écrivains, des grands personnages qu'attirait à Avignon la présence des papes, avait vu Pétrarque à l'université de Bologne où lui-même étudiait le droit. Retrouvant à Avignon ce jeune homme aux yeux vifs, à l'air noble,

à la physionomie ouverte et intelligente, il s'informa de son nom, de son origine, et, quand il l'eut su, il l'attira dans sa famille. Ce Jacques Colonna venait de donner une preuve de son attachement au saint-siége, en osant, lui cinquième, pendant que Louis de Bavière occupait Rome, lire à haute voix devant plus de mille personnes, et afficher ensuite à la porte Saint-Marcel une bulle du pape Jean XXII qui excommuniait l'Empereur. Il avait agi en soldat plus qu'en prêtre, et ajouté à la bulle un commentaire énergique, en offrant de prouver l'épée à la main la vérité de ce qu'il disait. En d'autres temps, pour une autre cause, il eût été récompensé de son courage par le commandement d'un corps de troupes. Jean XXII le fit évêque de la petite ville de Lombez, au pied des Pyrénées. Un Italien, un Romain, habitué à vivre au milieu des magnificences de la ville éternelle, pouvait redouter l'ennui dans un pays encore un peu barbare, et dans une aussi modeste résidence. Afin d'y être moins exposé, il pria Pétrarque, dont il aimait déjà le commerce, qui écrivait déjà des vers, et dont il goûtait les poésies, de l'accompagner jusqu'à Lombez.

Malgré la force de son amour, peut-être même avec un secret désir de secouer la mélancolie qui l'accablait, Pétrarque se laissa entraîner sans résistance, se résigna à se séparer pour quelques mois de celle qu'il aimait et supporta avec beaucoup de philoso-

phie cette séparation. Quand il parle de ce voyage, et il en parle à plusieurs reprises, à des époques différentes de sa vie, il ne se le rappelle jamais sans un profond sentiment de plaisir. Il avait bien rencontré en route quelques désagréments : une saison mauvaise, des chemins difficiles, une contrée inculte, des gens grossiers, moins aimables et moins civilisés que les Italiens. Mais ce n'en est pas moins un des plus beaux temps de sa vie. Il a passé là, dit-il dans son *Épître à la postérité* « un été presque céleste [1]. » Le souvenir seul de cette époque le rend heureux. Il était jeune, avide de voir, infiniment sensible aux jouissances de l'amitié, et tous ces instincts de sa nature se trouvaient en même temps satisfaits. Il contracta là des liens qui lui furent toujours chers, que la mort seule brisa. Indépendamment de Jacques Colonna, sur lequel nous reviendrons plus tard en parlant des longues relations de Pétrarque avec sa famille, il connut en route et à Lombez deux jeunes amis de l'évêque, avec lesquels il se lia lui-même étroitement, dont les noms reviendront souvent dans l'histoire de sa vie. L'un était Lello, noble Romain, de tout temps attaché aux Colonna, probablement l'un des quatre hommes masqués, qui avaient osé accompagner Jacques Colonna sur la place Saint-Marcel à Rome, le jour où il protestait contre l'Em-

[1] Æstatem prope cœlestem (*Epist. ad poster*). — Me felicem sola recordatio facit (*Famil.*, X, 12.)

pereur. Pétrarque, qui aimait à chercher autour de lui des ressemblances avec l'histoire ancienne, dont il se nourrissait, le surnommait Lélius, en souvenir de l'ami de Scipion, à cause de sa fidélité à la famille que servaient ses ancêtres. L'autre était un étranger, né à Campigne, près de Bois-le-Duc, sur la rive gauche du Rhin, entre le Brabant et la Hollande. Pétrarque, qui lui écrivit bien souvent, le surnommait Socrate, parce qu'il était à la fois sage et gai, plein de raison et d'enjouement, comme le philosophe grec. Entouré de ces trois amis, dans le commerce de ces esprits jeunes, lettrés, délicats, Pétrarque passa l'été le plus agréable qu'il ait passé [1].

Quoi qu'en dise le *Canzoniere*, quoiqu'il n'y soit question, au commencement, que d'incurables douleurs et de perpétuels gémissements, le poëte pouvait donc, même au plus fort de son amour, même sous le coup de sa tristesse amoureuse, trouver ailleurs une distraction, non-seulement puissante, mais assez vive pour laisser dans sa vie, à côté des souvenirs de sa passion, une trace durable et profonde. L'abbé de Sade croit, il est vrai, que les premiers vers du *Canzoniere* datent d'une époque postérieure au voyage de Lombez. Ce n'est là qu'une probabilité. Fût-ce même une certitude, Pétrarque n'eût-il commencé à écrire en l'honneur de Laure qu'après 1330,

[1] Nunquam puto lætior æstas fuit (*Sen.*, XV, 1.)

il ne l'en aimait pas moins depuis 1327 et il n'en reste pas moins évident que, même dans les sept premières années où il se représente comme dominé et subjugué par son amour, il y eut au moins plusieurs mois où, en dehors de l'amour, il reçut des impressions de plaisir très-vives qui ne se rapportaient point à sa passion dominante.

En conclurons-nous que Pétrarque n'aima point Laure passionnément, ou qu'il manqua de sincérité dans l'expression de sa tendresse pour elle? Ce serait ne pas connaître la complexité de la nature humaine, ni soupçonner de combien de nuances se compose un sentiment aussi délicat que l'amour. Les preuves que j'ai citées, bien d'autres encore, ne laissent aucun doute sur la force de la passion de Pétrarque. Seulement, il est dans la nature de l'amour, sinon de s'exagérer ses souffrances, du moins de les sentir si profondément, au moment où il se regarde souffrir, qu'il s'imagine de bonne foi les éprouver toujours au même degré, avec la même intensité. Perpétuelle illusion des amants! Quand la douleur les absorbe, ils croient qu'elle ne finira jamais; ils parlent de l'éternité de leurs peines. S'ils disaient vrai, s'ils souffraient toujours comme aux heures de crise et d'angoisse, leurs forces physiques n'y suffiraient pas. Une douleur aiguë les tuerait en se prolongeant. Cela s'est vu quelquefois. Mais d'ordinaire le calme succède à la fièvre. Les grands désespoirs amènent une

réaction qui apaise l'âme. Au plus fort de la passion, il y a des intervalles de détente et de repos sans lesquels la nature succomberait. L'amant qui écrirait ses Mémoires, qui noterait jour par jour ses impressions, serait bien obligé de signaler, pour être sincère, ces intermittences inévitables. Mais le poëte ne dit pas tout; les heures de calme ne l'inspirent point toujours. Ce sont précisément celles où son génie sommeille en même temps que sa passion. Il écrit souvent lorsqu'il souffre. Ses plus beaux vers sortent de sa douleur. L'inspiration, c'est souvent le cri, le sanglot de l'âme blessée et saignante. Plus tard, lorsqu'on recueille ces pages douloureuses, lorsqu'on rassemble pour en faire des volumes ces plaintes éloquentes, le lecteur oublie trop souvent que ce ne sont là que les fragments d'une histoire, non une histoire complète. Entre les crises qui ont fait jaillir la poésie du cœur de l'amant, il y a eu des intervalles. C'est au lecteur pénétrant à les supposer, à suppléer par sa connaissance du cœur humain au silence que garde le poëte pendant les entr'actes du drame amoureux, en un mot, à ne pas trop généraliser, à ne pas prendre pour l'expression d'un sentiment permanent, ce qui ne s'applique qu'à certains moments de l'existence, ce qui a été réellement éprouvé, mais ce qui ne l'a été que par accès et par soubresauts.

Pétrarque aimait Laure sincèrement, passionné-

ment; il avait déjà versé bien des larmes pour elle, lorsqu'il alla à Lombez. Mais il était jeune, d'une imagination ardente et mobile: il trouva dans le voyage une distraction puissante, dans l'amitié une consolation. Sans oublier son amante, il se livra avec la vivacité de son âge et de son tempérament au plaisir qui s'offrait à lui; tout en l'aimant toujours, il put être heureux sans elle et loin d'elle. Ce n'était point la trahir, au fond ce n'était même point sentir plus froidement. C'était recevoir des objets extérieurs et des circonstances une impression de bonheur passagère, qui ne guérissait pas l'âme blessée, mais qui la trompait un instant sur sa douleur. Ce qui prouve que l'amour persistait dans toute sa force, sous les apparentes distractions de l'amant, c'est que Pétrarque revint à Avignon aussi amoureux, aussi malheureux que jamais.

Sauf le court intervalle du voyage de Lombez, pendant une période de sept années, la passion du poëte est impérieuse et absolue; il s'y abandonne sans résistance. Il aime et souffre. Point de remède à son mal. Comment se guérirait-il? Il voit Laure, il la désire sans cesse et elle lui échappe toujours. Ses rencontres fréquentes avec elle nourrissent sa passion sans la satisfaire. « Elle lui avait ouvert la poitrine, comme « il le dit énergiquement dans sa première *canzone*, « et lui avait pris son cœur avec la main. » Las de souffrir sans espérer, il cherche un adoucissement à

sa peine dans une nouvelle séparation. Une première absence l'avait distrait ; il voulut se distraire encore. Mais cette fois, l'amour en se prolongeant s'était, à ce qu'il semble, enraciné davantage encore dans son cœur. D'ailleurs, il voyageait seul, livré à ses pensées, et quoiqu'il visitât des lieux plus faits pour occuper son attention que la petite ville de Lombez, il retrouvait partout une image dont autrefois ses amis le distrayaient mieux.

Après avoir séjourné à Paris, à Gand, à Liége, il arrivait à Aix-la-Chapelle et y entendant raconter la légende des amours de Charlemagne, il écrivait au cardinal Jean Colonna, en homme qui porte le poids d'une passion douloureuse : « L'amour est une hon- « teuse et injuste servitude[1]. » A Cologne, il regardait de belles jeunes femmes couvertes de fleurs, les manches retroussées, qui, pour accomplir, la veille de la Saint-Jean-Baptiste, une cérémonie expiatoire, plongeaient leurs mains et leurs bras dans les eaux du Rhin; il admirait leur beauté, et il ajoutait, avec un retour sur lui-même : « On aurait pu les aimer, si on n'avait pas « eu déjà le cœur pris[2]. » A travers la forêt des Ardennes qu'il parcourait seul, malgré la guerre qui la désolait, il croyait de temps en temps entendre la voix ou apercevoir le visage de sa bien-aimée, tant ce souvenir

[1] *Fam.* I, 3.

[2] Amare potuisset quisquis eo non *præoccupatum animum* attulisset (*Famil.*, t. I, 4.)

obsédait son imagination. « Il me semble l'entendre, « lorsque j'entends les branches, les vents, les feuilles, « les oiseaux se plaindre, et l'eau fuir en murmurant « à travers l'herbe verte. Je vais chantant, ô pensées « peu sages! celle que le ciel ne pourra jamais éloi- « gner de moi. Car je l'ai dans les yeux. Il me semble « voir avec elle des dames et des demoiselles, et ce « sont des sapins et des hêtres[1]. » Vers la fin de son voyage, à Lyon, il aperçoit le Rhône, et songeant aussitôt que le Rhône passe devant le lieu qu'habite Laure, il charge le fleuve de porter à la jeune femme l'expression de son amour. « Fleuve rapide qui sorti « d'une veine des Alpes, rongeant tes bords... nuit et « jour descends avec moi plein de désirs vers le lieu où « me mène, moi, l'amour et, toi, la nature seule; va « en avant. Ni la fatigue, ni le sommeil n'arrêtent ta « course. Et avant de payer ton tribut à la mer, « arrête-toi attentif là où l'herbe est la plus verte et « l'air le plus pur (à Avignon). Là se trouve notre « vivant et doux soleil qui orne et fleurit ta rive « gauche. Peut-être (qu'osé-je espérer) mon retard

[1] Parmi d'udirla, udendo i rami e l' òre,
E le frondi, e gli augei lagnarsi, e l'acque
Mormorando fuggir per l' erba verde.
E vo cantando (o penser miei non saggi!)
Lei che 'l ciel non poria lontana farme;
Ch'i l' ho negli occhi; e veder seco parme
Donne e donzelle, e sono abeti e faggi.
(Sonn. 124.)

« l'afflige-t-il. Baise-lui le pied ou la main blanche et « belle. Dis lui — que ton baiser tienne lieu de pa- « roles — : l'esprit est prompt, mais la chair est fa- « tiguée[1]. » C'était une manière poétique d'exprimer son impatience, et de se plaindre que la fatigue ne lui permît pas d'arriver plus tôt près de celle qu'il aimait.

Loin de Laure, pendant tout ce voyage, Pétrarque souffrit. Il lui arrivait ce qui arrive presque toujours aux amants véritablement épris, dont la passion n'est point payée de retour. Il croyait, tandis qu'il restait auprès de Laure, qu'il n'y avait pas de plus grand supplice que de la voir, sans obtenir d'elle aucune faveur. Puis, en s'éloignant, il découvrait qu'il était plus cruel encore de ne plus la voir. Il se prenait à regretter ses souffrances passées, il les trouvait plus

[1] Rapido fiume, che d' alpestra vena,
Rodendo intorno, onde 'l tuo nome prendi,
Notte e di meco desioso scendi
Ov' Amor me, te sol Natura mena ;
Vattene innanzi; il tuo corso non frena
Nè stanchezza nè sonno ; e pria che rendi
Suo dritto al mar, fiso, u' si mostri, attendi
L'erba più verde e l'aria più serena.
Ivi è quel nostro vivo e dolce sole
Ch' adorna e'nfiora la tua riva manca ;
Forse (o che spero) il mio tardar le dole.
Baciale 'l piede, o la man bella e bianca :
Dille : il baciar sia'n vece di parole :
Lo spirto e pronto, ma la carne è stanca.
(Sonn. 154.)

faciles à supporter que celles du présent. N'est-ce point, en effet, la loi de la nature? Ne reconnaît-on pas là, comme dans mille détails du *Canzoniere*, l'expérience personnelle que Pétrarque avait dû faire de toutes les souffrances de l'amour et la parfaite conformité des sentiments qu'il exprime avec les vicissitudes ordinaires d'une passion pure et malheureuse. Comment douter de la réalité de son affection pour Laure, lorsqu'il passe par toutes les émotions successives et contradictoires du véritable amour ? On ne parle pas si bien d'un sentiment si complexe, on n'en saisit pas si délicatement toutes les nuances, quand on ne le peint que d'après l'expérience des autres. Après avoir éprouvé le tourment de vivre près de celle qu'on aime, et de ne pas recevoir d'elle une seule preuve de tendresse, n'éprouve-t-il pas maintenant le tourment de l'absence, le poëte qui écrit les vers suivants : « Tout lieu m'attriste, où je « ne vois pas ces beaux yeux suaves qui porteront les « clefs de mes douces pensées, tant qu'il plaira à « Dieu. Et pour que le dur exil me pèse davantage, « que je dorme, que je marche, que je m'arrête, je « ne demande jamais autre chose que ces yeux, et ce « que j'ai vu après eux me déplaît. Combien de mon- « tagnes et d'eaux, combien de mers, combien de « fleuves me cachent ces deux lumières qui ont « éclairé mes ténèbres, comme un beau soleil en plein « midi! Cela fait que le souvenir me consume davan-

« tage, et ma vie présente, âpre et triste, m'apprend « combien mon ancienne vie était heureuse[1]. »

IV

Il y a dans ces regrets bien de l'amour. Et cependant, c'est presqu'à partir de ce second voyage que Pétrarque commence à lutter contre l'affection qui le domine, à essayer de se soustraire au joug qui pèse sur lui. Jusque-là sa passion avait régné dans son âme sans contre-poids. Mais, à la fin de 1333, ou au plus tard au commencement de 1334, il fait un effort pour sortir d'esclavage. Comme le prisonnier qui a longtemps accepté son sort avec résignation, mais qui tout d'un coup entrevoit la possibilité d'être libre, il travaille à briser sa chaîne. On attribue quelquefois

[1] Ogni loco m'attrista, ov' io non veggio
Que' begli occhi soavi
Che portaron le chiavi
De' miei dolci pensier, n entr' a Dio piacque;
E perchè 'l duro esilio più m' aggravi,
Altro giammai non chieggio.
E ciò ch' i vidi dopo lor, mi spiacque.
Quante montagne ed acque,
Quanto mar, quanti fiumi
M'ascondon que' duo lumi,
Che quasi un bel sereno a mezzo 'l die
Fer le tenebre mie,
Acciocchè 'l rimembrar più mi consumi;
E quant' era mia vita allor gioiosa,
M' insegni la presente aspra e noiosa.
(Canzona 3.)

cette révolution dans les sentiments de Pétrarque aux entretiens qu'il aurait eus à Paris avec un religieux élève de nos écoles, Denis de Borgo San Sepolcro. Il semble, en effet, qu'il ait choisi ce moine pour confident, car il lui parle de son amour, et lui soumet ses irrésolutions comme à un directeur de conscience. C'est en tout cas Denis de Borgo San Sepolcro, qui donna au poëte un des livres dont celui-ci tira le plus de consolations et de forces, les *Confessions* de saint Augustin. Que de rapports Pétrarque ne trouvait-il pas naturellement entre sa situation et celle du fils de sainte Monique ! Tous deux aimaient la créature, tout en sachant qu'il fallait savoir se détacher d'elle pour aimer le créateur. Saint Augustin avait eu le courage de briser ses liens terrestres, et par cela même indiquait à Pétrarque la voie du salut. Que d'affinités, d'ailleurs, entre ces deux âmes également tendres, et ces deux esprits également subtils! Au fond, Pétrarque ressemblait trop à saint Augustin, pour ne pas subir l'influence du livre touchant où celui-ci raconte, avec une émotion sincère, mais non sans y mêler un peu trop d'art, l'histoire de son âme. Dès que l'amant de Laure connut les *Confessions*, il sentit s'éveiller en lui une sorte de remords et comme le besoin d'imiter un si beau modèle, en résistant, lui aussi, aux entraînements de la passion et en combattant l'amour de la femme par l'amour de Dieu. Dans la lettre déjà citée, où il atteste à l'évêque

de Lombez la réalité et la force d'un attachement qu'il qualifie de véritable fureur, il appelle à son secours saint Augustin ; il espère que saint Augustin le défendra contre Laure. C'est encore lui qu'il invoque dans les dialogues *sur le Mépris du monde*, où il ouvre son âme tout entière, avec ses défaillances et ses irrésolutions, à l'auteur des *Confessions*.

La première trace des agitations de l'âme de Pétrarque, de ce partage, de cette lutte qui s'établit en lui entre l'amour et la foi, du désir qu'il éprouve de s'arracher à sa passion, sans réussir à la vaincre, du besoin qu'il sent de recourir pour se fortifier à la prière, à la lecture et à la méditation des livres saints, se retrouve dans une lettre qu'il adressait, le 26 avril 1336, au P. Denis de Borgo San Sepolcro. Il n'y traite cependant, en apparence, aucun sujet philosophique. Il y raconte simplement une ascension qu'il vient de faire sur le sommet du mont Ventoux. Mais une âme méditative, un esprit qui a l'habitude de se recueillir et de se replier sur lui-même, passe facilement de la contemplation des choses extérieures à l'étude des phénomènes psychologiques, à l'analyse des sentiments les plus intimes. Au milieu des fatigues d'un exercice physique, la pensée de Pétrarque veille et s'observe elle-même. Tout en gravissant les pentes de la montagne, il se regarde penser. Parti avec son jeune frère Gérard, par une belle matinée de printemps, par un ciel pur, il monte lentement vers le sommet.

Son frère, va droit aux escarpements et ne craint pas de gravir les pentes les plus roides pour arriver plus vite. Lui, au contraire, il cherche le moyen de contourner la montagne, il évite les pentes rapides, il voudrait trouver des chemins plus doux, d'un accès moins difficile. Il aime mieux allonger son ascension en faisant des détours, en se donnant moins de peine, que de monter droit au but au prix d'une grande fatigue. Mais il porte en lui-même un témoin invisible et impartial de ses actions. Après avoir suivi ainsi à plusieurs reprises une direction différente de celle que suit son frère, après s'être détourné du chemin direct, pour en prendre un plus aisé, il se demande quels sont les motifs qui le font agir ainsi, et il découvre que cette tendance vient chez lui d'une sorte de paresse, d'une lâcheté naturelle qui le détourne de l'effort, quand il aurait besoin, au contraire, de roidir ses forces et sa volonté. Sa vie morale s'en ressent. C'est par suite d'une disposition analogue que, tout en aspirant à la félicité éternelle, il espère l'atteindre sans trop de sacrifices, sans renoncer aux voluptés mondaines dans lesquelles il se complaît. Pendant qu'il se juge ainsi sans illusions, il a honte de lui-même, il rougit de sa faiblesse, il se dit que ni les choses de ce monde ni les choses éternelles ne se peuvent conquérir sans combats et courageusement il reprend sa route par les sentiers les plus difficiles.

Enfin lui et son frère atteignent le point culminant de la montagne. Fatigués, ils se reposent sur le sommet, ils regardent autour d'eux, ils voient la vallée du Rhône fuir jusqu'à la mer et au delà se dresser les Alpes neigeuses. Par-dessus ces cimes lointaines, le poëte cherche et devine sa patrie; il songe qu'il y a dix ans qu'il a quitté sa chère Italie, et, par une rapide association d'idées, revenant sur ce temps écoulé, il se demande ce qu'il en a fait. Que d'agitations pendant ces dix ans, que de soucis et que de perplexités! Il voudrait s'arracher aux erreurs qui troublent sa vie, il entrevoit le port; mais qu'il en est loin encore! que d'efforts il lui faudra pour l'atteindre! Et en comparant son état présent à ses faiblesses passées, il nous révèle la révolution profonde qui s'accomplit au dedans de lui-même. Autrefois il aimait sans résistance, livré tout entier à sa passion, sans essayer de lutter contre elle : « Maintenant, dit-il, ce « que j'avais coutume d'aimer, je ne l'aime plus. Je « mens. J'aime encore, mais plus honteusement, « plus tristement. Oui, j'ai dit la vérité. Cela est ainsi. « J'aime, mais ce que je n'aimerais pas à aimer, ce « que je désirerais haïr. J'aime cependant, mais « malgré moi, mais forcé, mais avec tristesse, avec « deuil, et j'éprouve sur moi-même la vérité de ce « fameux vers : *Odero si potero; si non, invitus* « *amabo*. Il n'y a pas encore trois ans (cette lettre « est du 26 avril 1336, et nous donne par conséquent

« la date approximative du changement qui s'est fait « dans l'esprit de Pétrarque) ; il n'y a pas encore « trois ans que cette volonté perverse et criminelle « qui me tenait tout entier, qui régnait seule sans « contradiction au fond de mon âme, a commencé à « en rencontrer une autre qui se révolte et qui lui « résiste. Entre les deux (c'est-à-dire entre l'amour « et la foi), depuis longtemps dans le champ de mes « pensées, pour savoir auquel des deux hommes « restera l'empire, se livre encore maintenant un « combat très-pénible et douteux[1]. » Il fait des progrès cependant, et il espère que, s'il vivait encore deux lustres, en travaillant sur lui-même autant qu'il vient de travailler depuis deux ans, il pourrait compter sur la miséricorde de Dieu

Puis il ouvre les *Confessions* de saint Augustin qu'il portait avec lui, comme pour y chercher des paroles appropriées à l'état de son esprit et le secret de sa destinée. Il tombe précisément, comme cela

[1] Quod amare solebam, jam non amo; mentior; amo, sed verecundius, sed tristius. Jam tandem verum dixi. Sic est enim : amo, sed quod non amare amem, quod odire cupiam.. Amo tamen, sed invitus, sed coactus, sed incertus et lugens, et in me ipso versiculi illius famosissimi sententiam miser experior : odero si potero; si non, invitus amabo. Nondum mihi tertius annus effluxit, ex quo voluntas illa perversa et nequam, quæ me totum habebat, et in aula cordis mei sola sine contradictore regnabat, cœpit aliam habere rebellem, et reluctantem sibi : inter quas jamdudum in campis cogitationum mearum de utriusque hominis imperio laboriosissima et anceps etiam nunc pugna conseritur. (*Famil.* IV, 1.)

arrive souvent en pareil cas, sur un passage qui ressemble à un avertissement personnel. « Les hommes « vont admirer les sommets des montagnes, et les « puissants flots de la mer et les vastes cours des « fleuves et le circuit de l'Océan et les mouvements « circulaires des astres, et ils s'oublient eux-mêmes. » Il a compris la leçon. Aussitôt il réfléchit à la vanité des spectacles qui attirent les hommes. Qu'est-ce que la plus haute montagne en comparaison des hauteurs de la pensée humaine? Homme, regarde-toi. Cela est plus important que de regarder le monde extérieur. O toi qui te donnes tant de mal pour t'élever de quelques pieds au-dessus de la terre, donne-toi donc quelque peine pour te rapprocher de Dieu! C'est sur ces réflexions que se termine le voyage du poëte au mont Ventoux. Voilà les pensées dans lesquelles il s'absorbe en descendant du haut de la montagne et qu'en arrivant à l'auberge de Malaucène, pendant qu'on prépare le souper, il envoie toutes fraîches encore, avec toute la sincérité du premier mouvement, au P. Denis de Borgo San Sepolcro.

Ainsi parle et pense le vrai Pétrarque, ce noble et grand esprit, que des juges superficiels accusent quelquefois de frivolité. Rien de moins frivole, au contraire, que le fond de ses pensées. Les luttes douloureuses dont son âme est le théâtre le prouvent assez. Ce n'est pas entre des sentimemts légers que se livrent de tels combats. Pour que l'amour d'une

part et le sentiment de l'autre, infligent à un homme de telles souffrances, il faut qu'ils aient pénétré tous deux au plus profond de lui-même. L'amour s'empare de lui le premier. La foi avec ses remords le saisit à son tour. Ce sont deux puissances qui, alternativement victorieuses ou vaincues, vont se disputer son cœur, pendant quatorze ans, jusqu'à la mort de Laure. Pendant tout ce temps, Pétrarque luttera et souffrira. Mais de sa douleur sortira le *Canzoniere* et quelques-uns de ses plus beaux vers seront faits de ses larmes.

Peu de temps après son ascension au mont Ventoux, à la fin de l'année 1336, Pétrarque, toujours sous le coup de ses émotions amoureuses et impatient de s'affranchir d'une tyrannie contre laquelle il proteste tout en la subissant avec amour, prend encore une fois le parti de fuir. Il espère qu'à force de s'éloigner de Laure, de mettre entre elle et lui des fleuves, des montagnes et des mers, il se détachera de son souvenir, il réussira à briser sa chaîne. Ce n'est pas nous qui inventons cette explication de ses premiers voyages. Il nous la donne lui-même dans ses dialogues sur le *Mépris du monde*. « Quoique j'aie mis en avant dif« férents prétextes, dit-il à saint Augustin, auquel il « confesse les plus secrets mouvements de son cœur, le « désir de conquérir ma liberté a été le but de toutes « mes pérégrinations. » Cette fois il se dirige non plus vers le Nord, mais vers le pays qu'il désirait le plus

revoir, vers cette chère Italie dont ses regards cherchaient les limites du haut du mont Ventoux, qu'il avait quittée depuis dix ans, qu'il connaissait à peine, mais à laquelle il ne pensait, dont il ne parlait qu'avec enthousiasme; où l'appelait d'ailleurs sa famille d'adoption, la famille des Colonna. Il s'embarque à Marseille; sa passion s'embarque avec lui. Il veut se séparer de Laure et il ne peut s'empêcher de penser à elle. Sur la côte de la Ligurie, la vue d'un laurier l'émeut comme si sa maîtresse elle-même apparaissait à ses yeux. A Rome, devant les splendeurs des temples chrétiens et les magnificences du culte, sur cette terre qui réveille tant de souvenirs religieux, il entend une voix l'appeler vers le ciel, tandis qu'une autre voix lui crie de retourner vers Laure, et il ajoute ingénument : « Laquelle des deux « l'emportera, je ne le sais pas. Mais jusqu'à présent « elles ont lutté ensemble, et cela plus d'une fois[1]. »

L'amour le poursuit jusque dans des lieux où il espérait trouver au moins le repos à l'ombre de la religion. Il ne lui reste plus alors qu'une ressource, c'est de courir plus loin, plus loin encore, d'augmenter la distance qui le sépare de celle qu'il aime. Peut-être l'éloignement guérira-t-il la blessure dont il souffre. Il entreprend un voyage plus long qu'aucun

[1] Qual vincerà, non so : ma infino ad ora
Combattut' hanno, e non pur una volta.
(Sorn. 44.)

de ceux qu'il avait faits jusque-là; il part des côtes d'Italie; entre la Toscane et l'île d'Elbe [1], il est encore visité par le souvenir de Laure. Puis il descend vers le Midi, il longe l'Espagne, il traverse le détroit de Gibraltar, et, par l'Océan, il remonte vers le Nord, pour ne s'arrêter que sur le rivage de l'Angleterre. « A la poursuite de la liberté, dit-il à saint Augustin, « j'ai erré à travers l'Occident, à travers le Nord et « jusqu'aux confins de l'Océan [2]. » Arrivé à cette extrémité de l'Europe, il respire. Il lui semble que l'agitation du voyage, que la succession des objets a distrait son esprit de la pensée qui l'obsédait; il se sent plus fort, il se croit capable désormais d'affronter l'ennemi sans crainte.

Mais à peine a-t-il remis les pieds dans Avignon, que tous ses souvenirs d'amour l'assaillent à la fois et s'emparent de son âme avec une force nouvelle. Dans une épître en vers adressée à l'évêque de Lombez, il nous exprime lui-même avec autant de sincérité que d'émotion ces douloureuses alternatives. « Déjà, depuis deux lustres (1327-1337), j'avais « porté ma lourde chaîne, le cou fatigué, m'indi- « gnant que pendant si longtemps le joug d'une « femme eût pesé d'un tel poids sur ma tête. Déjà

[1] Sonn. 45.

[2] Libertatem sequens per occidentem et per septentrionem et usque ad Oceani terminos longe lateque circum actus sum. (*De contemptu mundi.*)

« j'étais miné par ce poison caché, déjà j'étais un « autre homme, déjà par de douces caresses le feu « avait pénétré jusqu'à la moelle de mes os. Je dé- « sirais mourir, et je portais à peine mes membres « desséchés, quand l'amour de la liberté s'éveilla « dans mon cœur[1]... Je me redresse et avec beaucoup « d'énergie, je m'efforce de briser mon joug : dure « entreprise que de chasser une maîtresse de l'asile « qu'elle occupait, depuis dix ans, que d'attaquer, « avec des forces brisées, un ennemi puissant ! Je le « tentai cependant, et Dieu lui-même m'aida dans « mon effort, me donna la force de détacher mon « cou de ses anciens nœuds et de sortir vainqueur « d'une si grande guerre... Je fuis et, errant, je « parcours l'univers entier... Déjà moins puissante, « moins impérieuse, l'image de l'amante abandonnée « se présentait à mes sens. Hélas ! hélas ! Que te ra- « conterai-je ? Mais tu m'y forces. Je paraissais déjà « plein de sécurité mépriser les blessures cruelles et « les aiguillons d'un amour insensé. Trompé par l'as- « pect de mon mal légèrement cicatrisé, par une quié-

[1] Jam duo lustra gravem fessa cervice catenam
Pertuleram, indignans tantum in mea colla tot annis
Fœmineo licuisse jugo ; jam tabe latenti
Confectus, jamque alter eram, jam fomite molli
Ignis ad extremas penetraverat usque medullas :
Optabamque mori vixque arida membra ferebam.
Libertatis amor miseri dum pectus amantis
Cœpit.....

(*Epistol. Jacobo de Columna.*)

« tude inaccoutumée, j'arrache ma tente et je reviens « à une mort certaine. Ainsi me poussait une destinée « impie, ainsi mon erreur m'entraînait, moi et mon « esprit. A peine m'étais-je arrêté aux confins de la « ville aimée, que l'ancien fardeau de mes peines « retombe sur mon cœur vide, que la contagion de « mon affreuse maladie reparaît[1]. »

L'épreuve n'avait pas réussi. Après ces longues pérégrinations, Pétrarque retrouvait à Avignon tous les tourments, toutes les douleurs de l'amour. Il lui suffisait d'y remettre le pied pour retomber dans son ancien esclavage. En homme qui veut lutter jusqu'au

[1] Erigor, et multa juga vi divellere nitor.
Durum opus eventu, dominam pepulisse decenni
Hospitio et fractis hostem tentasse potentem
Viribus : aggredior tamen, et Deus ipse labori
Affuit, et collum veteri dissolvere nodo
Præbuit, ac tanto victorem evadere bello.
. . . .
Diffugio, totoque vagus circumferor orbe.
. . . .
Jam minor occursu, minus imperiosa, relictæ
Sensibus in nostris obversabatur imago.
Heu ! heu ! quid referam ? Sed cogis ; acerba videbar
Vulnera, et insani stimulos jam tutus amoris
Temnere : fallebat leviter superaucta cicatrix
Et requies insueta mali ; tentoria vello,
Ac certam ad mortem redeo : sic fata premebant
Impia, sic animum, sic me meus error agebat.
Vix bene constiteram dilectæ finibus urbis,
Dum subiit vacuum curarum sarcina pectus
Illa prior : rediere trucis contagia morbi.
(*Epistol. Jacobo de Columna.*)

bout et ne plus céder, s'il le peut, aux entraînements de la passion, il prit le parti courageux de s'enfermer, à trente-trois ans, dans une solitude absolue. C'était une autre manière de reprendre la lutte, un nouvel effort tenté sur lui-même pour maîtriser ses sentiments. Puisque Avignon offrait un danger continuel, il fallait fuir Avignon. Puisque l'agitation du corps, le mouvement du voyage ne guérissaient pas la blessure, il fallait essayer d'un autre remède. Peut-être le repos, le calme, la retraite produiraient-ils plus d'effet que ces longs et fiévreux déplacements qui jusque-là réussissaient si peu. D'ailleurs, pendant ces courses à travers des pays lointains, que d'heures vides, inoccupées! Que de moments où l'esprit fatigué du spectacle des choses extérieures retombait de tout son poids sur lui-même! Pendant sa dernière absence, Pétrarque avait beaucoup souffert du manque de livres. Les lourds manuscrits du temps ne se plaçaient pas commodément dans les bagages d'un voyageur. S'il se choisissait un asile solitaire, il y emporterait au moins toutes ses richesses intellectuelles, et, avec son goût pour l'étude, avec ses habitudes laborieuses, son désir de tout savoir, il appellerait sa science et ses livres à son secours contre la passion. Les deux besoins les plus impérieux de sa nature à ce moment de sa vie, celui de reconquérir sa liberté morale et celui d'apprendre, de travailler, de se former par l'exemple des maîtres et de créer à son tour de

grandes œuvres littéraires, le poussaient en même temps vers la retraite. Déjà sans doute, depuis plusieurs années, il avait choisi dans sa pensée le lieu où il pourrait un jour se retirer.

V

Vaucluse lui était chère. Dès son enfance, lorsqu'il étudiait la grammaire et la rhétorique dans l'école du vieux Convennole, à Carpentras, il avait été conduit à la source de la Sorgue par l'oncle d'un de ses compagnons d'études, et, en voyant ce beau site, il s'était écrié avec une enthousiasme enfantin : « Voici « un lieu que je préférerais au séjour de toutes les vil- « les[1]. » Jeune homme, il y retourna. Quelquefois il s'y réfugiait, nous dit-il, comme dans une forteresse, avec l'espérance d'adoucir sous ces ombrages le feu d'amour qui le consumait[2]. Quand il prit la résolution de vivre loin du monde, il pensa naturellement à sa chère vallée. Vaucluse, du reste, mérite bien qu'on l'aime et qu'on s'y attache. J'en appelle aux voyageurs qui l'ont visitée dans les premiers jours du printemps. Quelle route curieuse que celle qui y conduit d'Avignon, le long des bords du Rhône, et qui, s'écartant bientôt du fleuve, gravit les hauteurs de Morières, aux maisons

[1] *Senil.*, X, 2.
[2] *Famil.*, VIII, 3

étagées comme celles d'un village de Grèce ou de Sicile, pour redescendre ensuite vers le Thor et vers l'Isle où les eaux de la Sorgue apportent avec la fraîcheur une verdure aussi riante que celle de la Lombardie. Au delà le paysage se dessèche. Mais on voit toujours se dresser devant soi un peu à gauche, ainsi qu'une sentinelle à l'horizon, la cime aiguë du mont Ventoux et à droite, dans le lointain, tantôt grandir et tantôt décroître les ondulations des Alpines.

Enfin la Sorgue reparaît, elle court comme un serpent au milieu des prairies vertes, et dans un dernier détour, elle vous mène au pied d'une roche escarpée d'où elle sort et qui, de ce côté, ferme la vallée, comme un rempart de pierre. C'est Vaucluse, *vallis clausa*, le val fermé. A la racine même des rochers s'ouvre une caverne d'où jaillit la rivière qui descend aussitôt par une pente rapide, bondissant avec fureur au milieu des blocs noirâtres qu'elle couvre d'une écume blanche. Dès qu'elle se repose, dès qu'elle ne rencontre plus d'obstacles, elle étend entre deux rives fleuries une nappe d'eau limpide, d'une couleur merveilleuse dont je n'ai retrouvé nulle part, ni dans les Alpes, ni dans les Pyrénées, ni en Italie, ni en Espagne, ni en Orient, les teintes douces et transparentes. Le lac de Zurich est moins pur, le lac de Côme plus bleu, la Méditerranée plus foncée, les fleuves célèbres, le Pénée, l'Alphée, l'Achéloüs sont plus argentés ; le

Styx et l'Achéron plus noirs; l'Arno, le Tage, le Guadalquivir, le Rhône plus troubles. La Sorgue seule, d'un vert tendre à la surface et jusqu'au fond de son lit, ressemble à une plante verte qui se serait fondue en eau. C'est comme une herbe liquide qui court à travers les prés. On se rappelle, en la voyant, ces sources vives qui sortant des rochers de la côte viennent quelquefois verser leurs eaux d'émeraude dans les flots de la mer Égée ou de la mer Ionienne. Sur les bords, quelques arbres trop rares, mais d'un feuillage élégant, aux branches peuplées de rossignols, des pins, des cyprès, des mûriers, des saules, quelques buissons de lentisques et de troènes, des amas de plantes grimpantes et de ronces collées aux parois du rivage, mêlent des couleurs plus sombres aux teintes diaphanes de la rivière relevée encore par le cadre lumineux que lui font les prairies.

Dans un étroit espace, toutes les nuances de la verdure, depuis les plus tendres jusqu'aux plus foncées, se combinent harmonieusement pour former un paysage qui caresse l'œil et qui invite aux impressions douces. Mais la voix des eaux écumantes, le retentissement continuel de leur chute à travers les blocs accumulés, ajoutent à la scène un caractère de grandeur dont l'âme se pénètre bien plus encore, lorsque les yeux quittent le cours de la Sorgue pour se porter vers le cirque de rochers nus qui ferme la vallée. Là tout est sévère et imposant. Au-dessus et de chaque côté de la source

montent en demi-cercle d'énormes murailles d'un ton gris quelquefois veiné de rouge, dont la partie supérieure dentelée et déchirée découpe vaguement sur l'horizon des formes de créneaux et de tourelles gothiques. Çà et là un trou béant, un nid d'aigle ou un pin suspendu entre ciel et terre, cramponné par ses racines aux flancs du rocher, marquent d'une tache noire les parois de cette forteresse naturelle. Assis au pied d'un saule, sur le gazon humide, le spectateur qui ne regarde que les parties du paysage les plus rapprochées de lui, peut n'y ressentir qu'une impression de douceur et de calme. Mais qu'il s'avance vers la source, qu'il lève ses regards sur les rochers sauvages qui la couronnent, il sera bientôt saisi par une émotion plus forte. Il comprendra le grand caractère du tableau; il sentira qu'il a devant lui un des plus beaux sites de notre France, une merveille naturelle, comparable à nos paysages les plus grandioses, au cirque de Gavarnie, à la baie de Saint-Malo, au mont Saint-Michel. En même temps, il sera pénétré du sentiment de la solitude. En face de lui, un obstacle infranchissable qui le sépare du monde, derrière lui des montagnes arides qui semblent l'enfermer dans un cercle sans issue. C'est comme une Thébaïde, c'est le lieu que choisirait un saint pour s'isoler des hommes. Nulle part on ne se croit plus loin de toute communication possible avec l'humanité.

C'est pourtant dans cette sévère solitude que se

retira, en 1337, un homme que des critiques légers représentent encore comme un esprit frivole, qu'ils ne croient même pas capable d'avoir éprouvé un sentiment sérieux. Ceux qui le jugent ainsi montrent assez qu'ils ne connaissent pas sa vie. Pétrarque témoigna au contraire d'une grande force d'âme, lorsqu'à trente-trois ans il eut le courage de rompre des relations qui lui étaient chères, de renoncer au commerce de ses amis, aux agréments d'une société choisie, aux succès qu'y obtenait sa personne autant que ses vers, pour s'enfermer, pendant des années, dans une vallée sauvage où il ne devait trouver d'autres habitants que quelques paysans et quelques pêcheurs. N'est-ce pas là une de ces grandes résolutions qui ne se prennent que sous l'empire d'un sentiment profond? Si la passion de Pétrarque n'avait été qu'une passion de tête, qu'un jeu d'imagination, aurait-il eu recours à un remède si violent? S'il n'avait trouvé de puissants auxiliaires dans la solidité de sa foi et dans son ardent amour pour l'étude, aurait-il si bien supporté un si long isolement? Je ne vois au fond de son âme, à ce moment de sa vie, que des tendances sérieuses et un travail permanent pour se vaincre soi-même.

La vie qu'il mena à Vaucluse fut nécessairement austère. Aucun ami ne l'avait accompagné, aucun domestique n'avait voulu le suivre. « Je n'ai pour « serviteur, dit-il, qu'un paysan; je n'ai pour com-

« pagnon que moi-même et un chien, fidèle animal. « Ce lieu a effrayé tous les autres[1]. » Ailleurs, il nous donne sur sa retraite des détails qui se rapportent à une époque postérieure, mais qui ont dû être vrais dès les premiers temps de son séjour. Le paysan qui le servait, qu'il appelle quelque part « un animal aqua- « tique, élevé au milieu des sources et des eaux, arra- « chant sa vie aux rochers[2], » possédait une femme, la seule que vit le poëte dans sa solitude, et dont la vue n'avait rien qui pût réjouir les regards. « Je me mor- « tifie en la voyant, disait-il. On croirait voir les dé- « serts de la Libye ou de l'Éthiopie, tant son visage « est desséché et comme brûlé par l'ardeur du soleil. « Si Hélène avait eu une telle figure, Troie subsiste- « rait encore; si Lucrèce et Virginie lui avaient res- « semblé, Tarquin n'aurait pas été chassé de son « royaume, Appius n'aurait pas fini sa vie en pri- « son[3]. » Il rend, du reste, pleine justice aux vertus du ménage. « Rien de plus gai à sa manière, que « le mari, rien de plus complaisant. Dire qu'il était « fidèle, c'est lui enlever quelque chose, car il était « la fidélité même[4]. » Quant à la femme, elle ra- chetait la laideur de son visage par son honnêteté et par ses habitudes de travail. Sous le soleil le plus ar-

[1] *Epist.*, I, 7.
[2] *Famil.*, III, 22.
[3] *Famil.*, XIII, 8.
[4] *Senil.*, IX, 2.

dent, à l'heure où les cigales supportent à peine le poids du jour, elle passait des journées entières dans les champs, et, le soir, elle paraissait si peu fatiguée qu'on aurait dit qu'elle sortait de son lit. Avec cela elle ne se plaignait jamais ; elle avait grand soin de son mari, de ses enfants et de tous ceux qui venaient voir Pétrarque, mais jamais elle ne songeait à elle-même. Quelques sarments étendus sur le sol lui servaient de lit ; elle se nourrissait d'un pain assez semblable à de la terre et ne buvait que du vin acide ou plutôt du vinaigre coupé d'eau. C'était là une société sûre et fidèle, mais de peu d'agrément pour un esprit cultivé.

Si Pétrarque mortifiait ses yeux en regardant la figure tannée et basanée de cette honnête paysanne, il ne mortifiait pas moins sa langue. Il passait des journées entières sans adresser une parole à personne. La première année, il semble qu'il n'ait reçu qu'une ou deux visites d'amis[1]. Ses oreilles aussi étaient privées des accords de la musique, une de ses plus douces jouissances, un des liens qui l'attachaient à son ami Socrate, excellent musicien. A Vaucluse, il n'entendait plus que le mugissement des bœufs, le bêlement des moutons, le chant des oiseaux et le continuel murmure des eaux. Rien de plus sévère non plus que sa nourriture. Il mangeait souvent le

[1] *Epist.*, I, 7.

même pain que les campagnards. Celui qui le servait lui reprochait la dureté de son régime, en lui prédisant qu'il ne le supporterait pas longtemps. Du raisin, des figues, des noix, des amandes, de temps en temps un poisson pêché dans la Sorgue, tels étaient ses aliments habituels[1]. « Je ne fais qu'un repas lé- « ger, écrivait-il à l'évêque de Lombez, mais j'ai « pour assaisonnement la faim, le travail et de longs « jeûnes[2]. » Il vivait en paysan. Sa demeure même, qu'il agrandit et orna un peu plus tard, n'était à l'origine qu'une maisonnette rustique, sur le bord de la Sorgue; il la fit communiquer par un petit pont avec une île où il créa un de ses deux jardins. Il dessina l'autre dans la partie la plus sauvage de la vallée, près de la source de la rivière.

Pétrarque trouva-t-il à Vaucluse le calme qu'il cherchait? Réussit-il, comme il le voulait, à rompre les liens d'amour qui l'enchaînaient depuis dix ans? Remporta-t-il enfin sur sa passion une victoire complète et définitive? Il répond lui-même à ces questions. Il avoue à plusieurs reprises qu'il ne parvint, malgré ses efforts, ni à oublier Laure, ni à ne plus l'aimer. Et cependant, d'après son propre témoignage, la solitude lui fut bonne; il y gagna, sinon la sérénité à laquelle il aspirait, du moins une tranquil-

[1] *Famil.*, XIII, 8.
[2] *Epist.*, I, 7.

lité d'esprit relative et une sorte de bien-être moral qu'il ne connaissait plus depuis dix ans. Ce fut comme une halte dans sa vie si agitée jusque-là. Aucune époque, à coup sûr, ne contribua plus que celle-là au développement de son caractère et à l'épanouissement de son génie. Ces résultats, qui semblent contradictoires, ne le sont qu'en apparence ou plutôt n'est-il pas naturel de démêler dans des sentiments très-complexes, comme ceux qui agitaient alors Pétrarque, des éléments qui se contredisent? Il s'agit ici d'une analyse délicate que rendent heureusement moins difficile les confessions du poëte.

Loin de Laure, songea-t-il moins à Laure? Oui et non. Oui, si l'on considère les choses d'une manière générale; non, si l'on s'arrête à certains moments de crises, à certaines heures douloureuses et cruelles, à des angoisses d'amour dont la solitude augmentait l'amertume. Une séparation prolongée desserre toujours un peu les liens, même les plus forts. Quelque amoureux que l'on soit, on s'occupe nécessairement un peu moins d'une maîtresse absente qu'on ne le ferait si on la voyait tous les jours, si on habitait le même lieu qu'elle. Même sur les âmes les plus fidèles, l'absence exerce une action lente qui nous donne la mesure de ce qu'il y a de fragile et d'éphémère dans les affections humaines. Pétrarque éprouva à Vaucluse ce bienfait de l'éloignement qu'il avait déjà ressenti dans ses voyages. Ce qui nous le prouve,

c'est qu'il ne pouvait retourner à Avignon sans que son ancienne souffrance se réveillât. Pour qu'il souffrît plus en se rapprochant de Laure, il fallait qu'il souffrît réellement moins tant qu'il restait loin d'elle et que la distance eût apporté un notable soulagement à son mal. Cette pensée, du reste, revient souvent sous sa plume, aussi bien dans ses œuvres latines que dans ses poésies italiennes[1] : « Que de fois, se fait-il « dire par saint Augustin, dans cette même ville qui « a été je ne dirai pas la cause, mais le laboratoire « de tous tes maux, après que tu avais paru guéri et « que tu l'étais réellement en grande partie, à condi- « tion de fuir, que de fois marchant à travers ces « rues que tu connais, averti par le seul aspect des « lieux, sans même rencontrer une seule des vanités « du passé, tu es resté stupéfait, tu as soupiré, tu « t'es arrêté, enfin tu as eu peine à retenir tes larmes, « et bientôt, à demi blessé, tu as dit en fuyant : Je « reconnais que dans ces lieux se cachent encore je « ne sais quelles embûches de l'ancien ennemi ; il y « a encore là des restes de mort[2] ! » En pareil cas, il

[1] Voyez Sonn. 77.

[2] Quoties tu ipse in hac ipsa civitate, quæ malorum tuorum omnium, non dicam causa, sed officina est, postquam tibi convaluisse videbaris et magna ex parte convalueras, si fugisses, per vicos notos incedens, ac sola locorum facie admonitus, veterum vanitatum ad nullius occursum stupuisti, suspirasti, substitisti, denique vix lacrymas tenuisti! Et mox semisaucius fugiens dixisti tecum : Agnosco in his locis adhuc latere nescio quas antiqui hostis insidias ; reliquiæ mortis hic habitabant. (*De contemptu mundi*, dial. 3.)

ne connaissait d'autre moyen de salut que la fuite. Il sentait si bien le danger qu'un jour un de ses amis, Guillaume de Pastrengo, qui venait d'Italie, l'ayant prié d'aller le voir à Avignon, il se décida à quitter sa solitude; mais qu'arrivé à la ville, il éprouva une telle émotion que le même soir il retourna précipitamment à Vaucluse, sans avoir vu son ami, pour ne pas passer la nuit dans le même lieu que Laure.

Même loin d'elle, au fond de sa retraite, il éprouvait, surtout pendant les premiers temps, des sentiments très-divers. Il se livrait en lui de nouveaux combats entre sa passion et sa raison. Il était à la fois heureux et triste : heureux de reconquérir sa liberté morale, triste de ne pas voir celle qu'il aimait; et, comme il arrive d'ordinaire dans ces luttes intérieures, dans ces alternatives de victoire et de défaite, tantôt c'était la joie de la délivrance, tantôt c'était le regret de la séparation qui l'emportait

« En fuyant la prison[1], disait-il, où l'amour me « tint beaucoup d'années à faire de moi ce qui lui

[1] Fuggiendo la prigione ov' amor m'ebbe
Molt' anni a far di me quel ch'a lui parve,
Donne mie, lungo fora a ricontarve
Quanto la nova libertà m'increbbe.
. . . .
Onde più volte sospirando indietro,
Dissi : oimè, il giogo e le catene e i ceppi
Eran più dolci che l'andare sciolto.
(Sonn. 60.)

« plaisait, il serait long de vous raconter, mesdames, « combien me pèse ma nouvelle liberté... Bien souvent « en soupirant après le passé, j'ai dit : Hélas ! le joug « et les chaînes et les fers étaient plus doux que de « s'en aller délivré ! » « Ah ! belle liberté ! » s'écrie-t-il ailleurs, en la regrettant, lorsqu'il n'est plus aussi sûr de la posséder. Tout cela est dans la nature. Plus on étudie le *Canzoniere*, plus on voit que si Pétrarque met quelquefois de l'affectation dans l'expression du sentiment, il n'en met aucune dans le sentiment lui-même. Il n'éprouve rien que n'aient éprouvé avant et après lui tous les amants délicats dans des situations analogues. L'homme qui résiste à l'amour sans cependant vaincre l'amour, ne passe-t-il pas sans cesse de la satisfaction au chagrin ? Content de lui-même parce qu'il lutte, ne souffre-t-il pas de l'effort dont il s'applaudit ? N'y a-t-il pas en ce genre des victoires dont on se sait gré comme d'une action courageuse, mais qui n'en coûtent pas moins cher à celui qui les remporte?

Nous ne reprocherons pas non plus au poëte d'être sorti de la nature, d'avoir exagéré un des effets de la passion, lorsqu'il nous raconte en prose et en vers, en latin et en italien, que dans les lieux les plus déserts, là où il se croit le plus à l'abri des réminiscences amoureuses, son active imagination lui représente souvent le visage de Laure ? N'est-ce pas précisément au moment où nous sommes seuls, loin du monde,

loin des distractions qui nous viennent des hommes et du spectacle des choses humaines, que nous sommes quelquefois le plus assiégés par nos souvenirs? L'âme, sevrée de tout ce qui pouvait la distraire, ne va-t-elle pas d'elle-même au-devant de ce qui la fait souffrir? Saint Augustin laisse échapper une réflexion d'une vérité éternelle, lorsqu'il dit à Pétrarque dans les dialogues sur le *Mépris du monde :* Tu as cru tuer ta passion en vivant seul; tu l'as au contraire nourrie et entretenue dans la solitude. C'est cette obsession inévitable de sa pensée, cette persécution que lui inflige de temps en temps l'image aimée en le poursuivant, en s'attachant partout à ses pas, que le poëte exprime en beaux vers dans une *canzone* célèbre : « Bien des « fois, dans l'eau transparente, sur l'herbe verte, « dans le tronc d'un hêtre, je l'ai vue vivante, et « aussi dans la nuée blanche... Plus je me trouve « dans un lieu sauvage, sur un rivage désert, plus « ma pensée se la représente[1]. » « Elle me suit « cependant, dit-il ailleurs[2], et réclame ses droits.

[1] I' l' ho più volte (or chi fia che mel creda?)
Nell' acqua chiara e sopra l'erba verde
Veduta viva e nel troncon d'un faggio,
E 'n bianca nube.
(Canz. 13.)

[2] Insequitur tamen illa iterum, et sua jura retentat,
Nunc vigilantis adest oculis, nunc fronte minaci
Instabilem vano ludit terrore soporem.
Sæpe etiam (mirum dictu), ter limine clauso
Irrumpit thalamos media sub nocte reposcens

« Tantôt elle se présente à mes yeux pendant que je « veille, tantôt d'un front menaçant elle trompe par « une vaine terreur mon sommeil léger. Souvent « aussi (chose merveilleuse!), à travers ma porte « trois fois fermée, elle fait invasion dans ma cham- « bre à coucher, réclamant tranquillement son es- « clave. Mes membres se glacent et tout à coup le « sang répandu dans mon corps accourt de toutes « mes veines pour protéger la forteresse de mon « cœur. Sans doute, si quelqu'un apportait par hasard « une lumière rayonnante, une horrible pâleur ap- « paraîtrait sur mon visage.... » Il se lève alors; il espère lui échapper et se réfugie dans les montagnes, au fond des bois; mais là encore, elle le poursuit et l'épouvante. « Ce feu juvénil qui m'a brûlé pendant « beaucoup d'années, écrit-il à un de ses amis, j'es- « pérais l'adoucir sous ces ombrages (ceux de Vau- « cluse) et j'avais l'habitude de m'y réfugier, depuis

Mancipium secura suum : mihi membra gelari,
Et circumfusus subito concurrere sanguis
Omnibus ex venis tutandam cordis ad arcem.
Nec dubium si quis radiantem forte lucernam
Ingerat, horrendus quin pallor in ore jacentis
Emineat.
(*Epistol. Jacobo de Columna.*)

Comment douter d'un sentiment si souvent exprimé par Pétrarque dans ses œuvres latines, en prose et en vers, aussi bien que dans ses poésies italiennes? Si l'on doute de la réalité de son amour, il faut douter de tout ce qu'il a écrit; car il n'y a pas de sujet sur lequel il soit revenu plus fréquemment dans la première partie de sa vie.

« ma jeunesse, comme dans une citadelle très-forti-« fiée. Mais, imprudent que j'étais ! mon propre re-« mède tournait à ma perte. Car les soucis que j'avais « apportés avec moi me consumant, et dans une si « grande solitude, personne n'accourant pour étein-« dre le feu, je brûlais d'une manière plus désespérée. « La flamme de mon cœur s'échappait alors par ma « bouche et remplissait les vallées et le ciel de mur-« mures lamentables, et néanmoins doux, à ce que « disaient plusieurs. De là sont venus ces chants en « langue vulgaire sur mes jeunes douleurs, chants « dont je rougis, dont je me repens aujourd'hui, « mais qui plaisent beaucoup, ainsi que nous le « voyons, à ceux qui souffrent de la même mala-« die [1]. »

Il y avait donc pour Pétrarque, même dans la solitude, une cause inévitable de souffrance. Mais en réalité la vie solitaire lui apportait plus de consolations que d'occasions de souffrir. D'abord il était soutenu par la conscience de l'action courageuse

[1] Juvenilem æstum, qui me multos annos torruit, ut nosti, sperans illis umbraculis lenire, eo jam inde ab adolescentia sæpe confugere, velut in arcem munitissimam, solebam. Sed heu mihi incauto! Ipsa nempe remedia in exitium vertebantur. Nam et his, quas mecum adduxeram, curis incendentibus, et in tanta solitudine nullo prorsus ad incendium accurrente, desperatius urebar; itaque per os meum flamma cordis erumpens, miserabili, sed ut quidam dixerunt, dulci murmure valles cœlumque complebat. Hinc illa vulgaria juvenilium laborum meorum cantica, quorum hodie pudet ac pœnitet, sed eodem morbo affectis, ut videmus, acceptissima. (*Famil.*, VIII, 3.)

qu'il venait d'accomplir, en se séparant du monde, en renonçant à tous les plaisirs pour s'enfermer dans une retraite austère. C'est assurément un principe de force que d'être content de soi, de pouvoir se dire à soi-même qu'on n'a pas reculé devant un effort pénible pour reconquérir la liberté, pour se soustraire à la tyrannie d'une passion impérieuse. On puise un nouveau courage dans le sentiment de celui qu'on a déployé déjà. Et puis si l'isolement ne chassait pas l'image de Laure, la distance diminuait du moins le mal que ces apparitions amoureuses pouvaient causer. Ce n'était plus elle-même qui apparaissait avec sa beauté, « avec ces paroles émouvantes, avec ces che-« veux d'or, avec ce cou de neige, avec ces épaules élé-« gantes, avec ces yeux mortels et aimables[1] » qui bouleversaient l'âme du poëte. De loin elle troublait moins son amant que de près. L'absence amortissait les désirs, adoucissait les refus et enlevait à l'amour cette pointe d'amertume qui s'y mêle toujours lorsqu'on voit l'objet aimé sans pouvoir le posséder. Du fond de sa retraite, Pétrarque n'entrevoyait plus la jeune femme qu'à travers un nuage poétique qui tempérait l'ardeur de sa passion. Il contemplait encore le visage adoré, mais ne le saisissant plus qu'avec les yeux de l'imagination, il ressentait avec moins de feu ces émotions accablantes qui le paralysaient en sa présence. Il ne

[1] *Epist.* I, 7.

cessait pas de l'aimer, mais il en venait à l'aimer en quelque sorte d'une manière moins réelle, en poëte plus qu'en amant. A distance, il la poétisait, il la transfigurait dans sa pensée, il ornait et embellissait son souvenir, il recouvrait, grâce à l'éloignement, assez de liberté d'esprit pour la faire passer de la région du sentiment dans celle de l'art. Il réussissait même à se détacher assez d'elle pour que le travail d'esprit qu'elle lui inspirait, délivré des révoltes et des douleurs de la sensibilité, s'élevât jusqu'à la sérénité de la poésie pure. Toute la partie du *Canzoniere* où la poésie domine sur le sentiment date sans doute de Vaucluse. L'âme de Pétrarque s'affranchit, par la séparation, de ce qu'il y a de trop cruel dans les peines d'amour : comme tous les poëtes lyriques, il se soulage pour ainsi dire de sa passion en l'exprimant sous une forme poétique.

Écoutons-le lui-même nous peindre le calme qui rentrait dans son cœur, sous la double influence de la solitude et de l'amour de la nature. « Viens me voir, « écrivait-il à un de ses amis[1], tu me verras du matin « au soir seul, errant dans l'herbe, dans la mon- « tagne, au milieu des sources, des forêts, fuyant les

[1] Videbis a mane ad vesperam solivagum, herbivagum, montivagum, fontivagum, silvicolam, ruricolam, hominum vestigia fugientem, avia sectantem, amantem umbras, gaudentem antris roscidis, pratisque virentibus... vulgi studia ridentem, a lætitia mæstitiaque pari spatio distantem. (*Famil.*, VI, 4.)

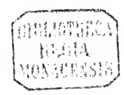
« traces des hommes, cherchant les lieux écartés, ai-
« mant l'ombre, jouissant des antres frais et des prés
« verts, riant des soucis du vulgaire et également éloi-
« gné de la joie et de la tristesse. » — « Les années que
« j'ai passées à Vaucluse, disait-il plus tard, je les ai
« passées dans un si grand repos, avec une si grande
« douceur que, depuis que je sais ce qu'est la vie hu-
« maine, je les considère presque comme le seul
« temps où j'aie vécu, et tout le reste comme un sup-
« plice. »

Mais Vaucluse rendit surtout à Pétrarque le service de former et de mûrir son génie, à l'heure décisive de sa vie, à l'heure où se font les grandes œuvres. Enfermé dans une solitude absolue, sans autre société que celle de ses livres, sans autre ressource que la méditation, ce vigoureux esprit jusque-là trop distrait peut-être par les relations du monde, se replia sur lui-même et se fortifia en se concentrant. Pendant ces longs mois où il vivait isolé, où son temps lui appartenait tout entier, où, avec ses habitudes laborieuses, il consacrait au travail la plus grande partie de ses journées, il appliqua toutes les forces de son intelligence tantôt à la lecture et à l'étude des anciens, tantôt à la préparation fortement méditée ou à la composition de ses écrits. Non-seulement il recueillit là des provisions littéraires pour tout le reste de son existence, mais il y écrivit ses ouvrages les plus étendus et les meilleurs. Il aimait à

rappeler dans son âge mûr, que c'était à Vaucluse qu'il avait commencé son grand poëme de l'Afrique, conçu le plan d'une histoire des hommes illustres, composé ses deux traités de la vie solitaire et du repos des religieux, presque toutes ses églogues, une grande partie de ses épîtres en prose et en vers, écrit la *Canzoniere* presque en entier. « Jamais aucun lieu, « disait-il ne m'a procuré plus de loisirs ni de plus vifs « stimulants[1]. »

Années fécondes où, luttant contre l'amour d'une femme, il tira de cet amour même une excitation nouvelle en cherchant dans la gloire de quoi se consoler des mécomptes de la passion, de quoi mériter qu'on l'aimât à son tour, comme ces chevaliers auxquels il ressemblait tant par la nature, par la fidélité, par la constance de son affection, et qui, à travers mille périls, au prix des exploits les plus héroïques, poursuivaient la renommée dans l'unique espérance de la déposer un jour aux pieds de leur maîtresse! Lui aussi, il voulut être célèbre, il aspira à mettre sur sa tête le laurier poétique dont le nom seul lui rappelait un autre nom plus cher; il se livra pour cela à un travail acharné, avec la secrète pensée qu'un jour, à force de succès, il toucherait peut-être le cœur de Laure. Mais la gloire s'achète. On ne la conquiert que

[1] Nullus locus aut plus otii præbuit aut stimulos acriores. (*Famil.*, VIII, 3.)



par l'effort. Le génie seul de Pétrarque n'eût pas suffi à l'illustrer, s'il n'avait été soutenu par une âme courageuse. D'autres eussent pu se laisser éblouir par l'accueil que reçurent ses premiers vers. Pour lui il n'en crut pas sur parole les admirateurs que charmaient ses essais; plus on l'admira, plus il se montra sévère et difficile pour ses propres œuvres. Il ne se contenta pas de plaire au public, il chercha avant tout à se satisfaire lui-même et ne se satisfit qu'en poursuivant sans cesse la perfection, en corrigeant, en retouchant jusqu'à la fin de sa vie, ses productions les plus admirées. Dans cette disposition d'esprit, il profita merveilleusement de son long séjour à Vaucluse. En rompant avec le monde, en s'imposant la nécessité de vivre seul, il se condamna au recueillement, à la méditation, il concentra ses pensées, et de la double lutte qu'il soutenait en lui-même d'abord pour vaincre sa passion, puis pour en exprimer les effets, sous la forme la plus poétique, dans une grande œuvre d'art, sortirent ces beaux vers dont aucun ne paraît livré aux hasards de l'improvisation, mais qui tous ont été polis et ciselés par la main d'un artiste amoureux de la vraie beauté.

CHAPITRE III

PÉTRARQUE ET LAURE

— SUITE —

Pétrarque au Capitole. — Ses dialogues sur le *Mépris du monde*. — Ses confessions. — Nature de son amour dévoilée par lui-même. — Mort de Laure. — L'amour vaincu par la foi

I

Du fond de sa retraite, Pétrarque obtint la récompense qu'il ambitionnait le plus. On vint lui offrir à Vaucluse ce laurier poétique dont il voulait se couronner en l'honneur de Laure, et que, depuis la chute de l'empire romain, aucun poëte de l'Italie n'avait mis sur sa tête. Il eut même l'heureuse fortune d'être appelé en même temps par deux grandes villes qui se disputaient l'honneur de le récompenser. Le 23 août 1340, à neuf heures du matin, il recevait de Rome une lettre par laquelle le Sénat l'invitait à aller chercher la couronne au Capitole. Le même jour, à quatre heures de l'après-midi, une autre lettre lui proposait le même honneur, de la part de son compatriote et de son ami, Robert de' Bardi, chancelier de

Notre-Dame, au nom de l'Université de Paris. Il fallut choisir. Tout en regrettant ce qu'il y aurait eu de glorieux pour lui à recevoir un tel honneur, dans la ville la plus lettrée du monde, dans un lieu où des milliers d'étudiants venaient pour s'instruire de tous les points de l'Europe, Pétrarque inclina pourtant du côté où l'attiraient son patriotisme et sa vieille admiration pour l'antiquité romaine. Rome restait toujours à ses yeux la capitale de l'univers. C'est là seulement, au milieu des souvenirs d'une grandeur sans pareille, qu'il lui plaisait d'être couronné. Il le fut au Capitole, le 8 avril 1341, devant un peuple qui ne ressemblait guère au peuple-roi, de la main d'un sénateur qui n'avait de commun que le nom avec les pères conscrits. Mais son imagination repeuplait la ville éternelle. Il croyait revoir les vieux Romains, parce qu'il foulait le même sol qu'eux et que leurs ombres l'entouraient. Ses contemporains partagèrent son illusion. Il revint de Rome aussi grand qu'un triomphateur antique, comme si ce voyage à travers des ruines avait ajouté quelque chose à sa grandeur personnelle.

En 1342, il était de retour à Avignon, mais il ne se pressait pas de rentrer dans sa solitude de Vaucluse. Lui qui avait fui la ville avec horreur, quelques années auparavant, lui qui du fond de sa retraite n'y revenait jamais sans amertume, il paraissait maintenant se résigner à y vivre ou du moins à y passer plusieurs jours, quelquefois même plusieurs mois de

suite. Faut-il croire, comme le suppose l'abbé de Sade, que Laure s'adoucissait depuis que son amant avait reçu la couronne poétique, et le retenait auprès d'elle en lui témoignant moins de rigueur? Nous avons sur ce point mieux que des suppositions. Pétrarque lui-même a parlé. C'est vers cette époque, peut-être dès la fin de 1342, au plus tard en 1343, qu'il composait ces curieux dialogues sur le *Mépris du monde*, qu'il appelait son *Secret*, que nous appellerions volontiers ses *Confessions*, et où il nous ouvre son cœur. On y voit très-nettement ce qu'il éprouvait alors, ce qu'il dut éprouver jusqu'à la mort de sa maîtresse. Laure vieillissait. Un peu plus jeune que Pétrarque, née, suivant toute apparence, en 1307 ou en 1308, elle touchait à sa trente-cinquième année. Les femmes, les blondes surtout, se fanent vite sous le soleil du Midi. D'ailleurs elle avait eu beaucoup d'enfants — elle en laissa neuf, — et ses couches multipliées avaient altéré sa beauté. Le poëte ne cessa pas pour cela de l'aimer; il ne parvint même jamais à l'aimer avec calme. Car au fond, malgré quelques intervalles de tranquillité apparente, il éprouva toujours le besoin de la fuir. Plus d'une fois encore, de 1342 à 1348, il lui fallut s'enfermer à Vaucluse ou courir en Italie pour l'éviter. Quand elle mourut, il l'avait quittée depuis plusieurs mois, sentant bien que, quoi qu'il fît, il ne pouvait, restant auprès d'elle, garder son entière liberté d'esprit.

Malgré les progrès de sa raison, la blessure saignait encore. Cependant, à l'époque où Pétrarque écrivit son *Secret*, seize ans après sa première rencontre avec Laure, l'âge avait produit sur lui un effet inévitable. On n'aime plus à quarante ans comme à vingt-cinq. Il aime toujours, mais il obéit moins à son premier mouvement, il s'abandonne moins à sa passion. Surtout il en est venu à s'observer lui-même, à se regarder souffrir en quelque sorte et à voir clair au fond de son âme. Sa confession est l'œuvre d'un homme qui ne sera plus sa propre dupe, que l'amour peut encore enchaîner, mais que l'amour n'aveugle plus, qui non-seulement fait des efforts pour briser sa chaîne, mais qui en compte les anneaux et qui sait où elle faiblit. S'il continue à aimer, ce n'est pas faute de clairvoyance, mais faute de courage, ou plutôt parce que sa maîtresse, toute vieillie et fatiguée qu'elle soit et qu'elle lui apparaisse, conserve encore un charme irrésistible.

Tout en continuant à aimer, Pétrarque fait sur lui cet effort héroïque de s'ôter à lui-même toutes ses illusions. Il justifiait autrefois son amour à ses propres yeux par des raisons spécieuses et généreuses. N'en avait-il pas reçu une excitation féconde? Laure n'avait-elle pas été la providence de sa jeunesse, ne l'avait-elle pas arraché aux plaisirs vulgaires, aux appétits grossiers? Pouvait-on aimer une telle femme, une âme si pure, un caractère si noble, sans devenir

meilleur en l'approchant, sans s'efforcer de lui ressembler? Elle était d'ailleurs si renommée pour sa vertu et pour sa sagesse que nul n'aurait osé lui offrir un amour obscur et sans gloire. C'est pour ne pas rester au-dessous d'elle, pour conquérir un nom aussi glorieux que le sien, que Pétrarque s'était imposé tant de travaux, qu'il avait rompu avec le monde et affronté la solitude. « Le peu que je suis, je le suis par elle, « disait-il alors; si j'ai un peu de renommée et de « gloire, jamais je n'y serais arrivé si la faible se« mence de vertu que la nature avait placée dans ce « cœur n'avait été développée par cette noble affec« tion[1]... Elle m'a séparé de la société du vulgaire, « elle a été mon guide dans toutes mes voies, elle a « aiguillonné mon génie languissant et excité mon « esprit engourdi[2]. »

En écrivant ainsi, Pétrarque exprimait un sentiment chevaleresque. Il se pardonnait à lui-même son amour à cause du profit moral et intellectuel qu'il en tirait. Il subissait avec joie, dans sa tendresse pour Laure, une influence analogue à celle qu'acceptaient les chevaliers errants, lorsque pour plaire à deux

[1] Unum hoc non sileo me quantulumcunque conspicis, per illam esse, nec unquam ad hoc, si quid est nominis aut gloriæ fuisse venturum, nisi virtutum tenuissimam sementem, quam pectore in hoc natura locaverat, nobilissimis his affectibus coluisset. (*De contemptu mundi*, dial. 3.)

[2] Quæ me a vulgi consortio segregavit, quæ dux viarum omnium, torpenti ingenio calcar admovit ac semisopitum animum excitavit. (*Id.*)

beaux yeux ils faisaient vœu de courir au-devant de tous les périls et de prêter leur bras à toutes les infortunes imméritées. Comme eux, et pour le même motif qu'eux, Pétrarque voulait être généreux, désintéressé, supérieur aux faiblesses humaines; et ne pouvant surprendre la gloire, l'épée à la main, il voulait la conquérir à force de génie. L'amour d'une femme noble ne se donnait qu'à ce prix. Tant que le cœur du poëte resta jeune, il trouva dans cette fièvre chevaleresque de quoi justifier et ennoblir sa passion. Mais à l'âge où il arrivait, lorsqu'il composa son *Secret*, à trente-neuf ans, après seize ans d'amour, il ne se payait plus des mêmes excuses, il se demandait un compte plus sévère de ses sentiments. Était-ce assez pour le but qu'il devait poursuivre sur la terre, pour l'accomplissement d'une destinée chrétienne, d'avoir pratiqué au hasard quelques vertus, d'avoir obtenu un peu de renommée, non pas en vue de Dieu et de la félicité éternelle, mais uniquement en vue d'une récompense mondaine. Tous ses instincts religieux, tous les souvenirs de l'éducation pieuse qu'il avait reçue, tout ce qu'il gardait de respect au fond de l'âme pour les dignités ecclésiastiques dont il était revêtu, protestaient contre l'empire que la beauté d'une femme exerçait depuis si longtemps sur son cœur. Il avait un fond de piété trop sincère et trop solide pour ne pas voir enfin le piége sous les fleurs. Sans doute l'amour excite et aiguillonne son esprit,

l'amour le rend célèbre parmi les hommes; mais à quoi cela lui sert-il devant Dieu? N'a-t-il pas trop négligé le créateur pour s'occuper exclusivement de la créature? Le temps qu'il a employé à penser à une femme n'aurait-il pas été mieux rempli par la prière et par la méditation? Au lieu d'user son génie en protestations ou en lamentations amoureuses, n'aurait-il pas mieux fait de s'en servir pour comprendre et pour louer l'auteur de toutes choses?

Ce n'est pas tout encore. Dans ce retour sur lui-même, dans cette analyse impitoyable de ses sentiments, Pétrarque ne veut laisser au fond de sa pensée aucune équivoque, il entend s'observer sans illusions et ne se dérober par aucun subterfuge à ce regard clairvoyant qu'il jette sur sa conscience. Il s'est dit souvent à lui-même que l'amour de Laure élevait son âme et ne lui inspirait que de chastes ardeurs. Il se demande aujourd'hui si cela est bien vrai, et il est obligé de convenir qu'il s'exagère la pureté de sa passion. Il a beau se répéter qu'il n'aime que l'âme de Laure et essayer de se le prouver, en persistant à l'aimer, malgré le déclin de sa beauté; il n'en a pas moins été très-épris du corps qui renferme cette âme. L'aurait-il autant aimée, l'aimerait-il encore autant aujourd'hui si elle habitait un corps difforme, si elle se réfléchissait sur un visage sans charme? Il a trop souvent chanté la beauté physique de Laure, ses tresses blondes, ses yeux noirs, la neige de son cou,

sa taille légère, ses épaules élégantes, pour se prétendre désintéressé dans la question de beauté. A mesure qu'elle vieillit, il parle moins, il est vrai, de ses charmes extérieurs et davantage de ses qualités morales. Mais ni l'opulence de sa chevelure, ni l'éclat de ses yeux, ni la noblesse de sa démarche ne lui deviennent jamais indifférents. Même en reconnaissant sur sa figure les ravages du temps, il pense toujours avec une secrète douceur au jour où il la vit pour la première fois dans toute la fleur de la jeunesse « Ses « cheveux d'or étaient épars au vent qui les enroulait « en mille doux nœuds. Ses beaux yeux, maintenant « si éteints, brillaient d'un éclat démesuré. Et son « visage, je ne sais si j'avais tort ou raison, me pa- « raissait se colorer de pitié. Moi qui avais au cœur « l'étincelle amoureuse, quoi d'étonnant si je m'em- « flammai tout à coup? Sa démarche n'avait rien de « mortel; elle avait la forme d'un ange; et ses pa- « roles avaient un autre son que celui de la voix hu- « maine[1]. » Ailleurs, tout en parlant de ses vertus,

[1] Erano i capei d' oro all' aura sparsi,
Che 'n mille dolci nodi gli avvolgea :
E 'l vago lume oltra misura ardea
Di quei begli occhi, ch' or ne son sì scarsi ;
E 'l viso di pietosi color farsi,
Non so se vero, o falso mi parea :
I' che l' esca amorosa al petto avea,
Qual maraviglia, se di subit' arsi?
Non era l' andar suo cosa mortale,
Ma d' angelica forma ; e le parole
Sonavan altro che pur voce umana. (Sonn. 61.)

il ne peut s'empêcher de revenir sur cette beauté qui la rend si séduisante. « Des grâces que le ciel libéral « accorde à peu de personnes, une vertu rare, plus « qu'humaine, sous de blonds cheveux une âme « mûre, chez une humble femme une haute beauté « divine. Une élégance singulière et originale, un « chant qui s'entend dans l'âme, une démarche cé-« leste... et ces beaux yeux qui pétrifient les cœurs[1]? » Un peu plus tard, il écrit : « Dans un sang noble une « vie humble et tranquille, avec une haute intelli-« gence, un cœur pur, des fruits mûrs sous une fleur « juvénile, et avec un air pensif une âme joyeuse. « ..... L'amour se joint en elle à l'honnêteté, une « démarche élégante à la beauté naturelle; elle a « une attitude qui parle en silence. » Ce portrait, composé peu de temps avant la mort de Laure, et que Pétrarque a voulu faire tout moral, finit par un trait qui est encore un souvenir de ce qu'avait de charmant la physionomie de sa maîtresse. « Un je ne « sais quoi dans les yeux qui en un moment peut

[1] Grazie, ch'a pochi'l ciel largo destina;
Rara vertù, non già d'umana gente;
Sotto biondi capei canuta mente,
E'n umil donna alta beltà divina :
Leggiadria singulare e pellegrina;
E'l cantar, che nell'anima si sente,
L'andar celeste, e'l vago spirto ardente,
. . . .
E que'begli occhi, che i cor fanno smalti.
(Sonn. 159.)

« éclaircir la nuit, obscurcir le jour, rendre le miel « amer et l'absinthe douce[1]. »

II

Nous touchons ici à ce qu'il y a de plus délicat dans la passion de Pétrarque. La vérité est que, si son amour finit par le platonisme pur, il n'avait pas commencé par là. Il nous fait lui-même sur ce point l'aveu le plus sincère. Il fut en somme plus vertueux qu'il n'aurait voulu l'être. Il ne demandait qu'à perdre sa vertu et, s'il la garda, ce fut par nécessité, non par choix. C'est une curieuse et piquante histoire que celle de ses relations avec Laure. Ce qu'on y découvre de sensualité n'en diminue pas la saveur. Je suis même persuadé que beaucoup d'esprits s'intéresseront plus à l'amour de Pétrarque en apprenant qu'il ne se borna pas à des rêves platoniques et qu'il désira des réalités, comme dit Tartuffe. Quoique l'amour chaste, dégagé de tout désir sensuel, ne soit point un sentiment contre nature, ainsi qu'on le croit

[1] In nobil sangue vita umile e queta,
Ed in alto intelletto un puro core;
Frutto senile in sul giovenil fiore,
E'n aspetto pensoso anima lieta,
. . . .
E non so che negli occhi, ch'en un punto
Può far chiara la notte, oscuro il giorno,
E'l mel amaro, ed addolcir l'assenzio.
(Sonn. 160.)

généralement, c'est à coup sûr un état de l'âme exceptionnel, et, si presque toutes les époques de l'histoire en offrent des exemples, il n'en reste pas moins un accident et comme une rareté psychologique. Aussi le monde n'y croit-il guère et n'en parle-t-il d'habitude que pour s'en moquer. Les railleurs se réconcilieront avec Pétrarque quand ils le verront aussi amoureux et aussi passionné que le plus positif des amants.

Il ne connut d'abord de Laure que cette beauté qui le fascina, lorsqu'il la vit pour la première fois à l'église des religieuses de Sainte-Claire d'Avignon. Comme tous les amants, dès qu'il l'aima, il voulut la connaître davantage et obtenir accès auprès d'elle. Il y réussit sans peine. Jeune, élégant, déjà connu, recherché par les principaux personnages d'Avignon [1], Pétrarque dut non pas pénétrer facilement chez Hugues de Sade, mari de Laure (les mœurs du temps s'y opposaient), mais tout au moins la rencontrer souvent dans ce monde choisi auquel tous deux appartenaient. Plus il la vit, plus il s'attacha à elle. Frappé d'abord de ses qualités extérieures, il découvrit, grâce à des relations plus étroites, ses qualités morales, et l'en aima davantage. Cet amour resta d'abord enseveli au plus profond de son cœur. Rien

[1] Ibi ego jam nosci ego, et familiaritas mea a magnis viris expeti cœperat (*Epist. ad posteros*)

n'est plus timide que l'amour vrai. Pétrarque aimait trop pour oser parler.

Un jour vint cependant où il se déclara, et Laure fut effrayée de la violence de sa passion. Ce n'était point, en effet, un amant tiède et réservé qui adressait à sa maîtresse un hommage tranquille. C'était un homme d'un tempérament de feu, d'une complexion amoureuse, très-porté dans sa jeunesse aux plaisirs des sens, comme il nous l'avoue lui-même, qui se jetait aux pieds d'une femme jeune, belle, désirable, et qui témoignait tout de suite, par la vivacité de ses attaques, de l'impétuosité de ses désirs.

Au premier assaut, Laure comprit le danger, avec cet instinct délicat des femmes honnêtes qui les trompe si rarement sur l'imminence du péril. Elle fit aussitôt la seule chose qu'il y eût à faire, elle se renferma dans une réserve dont nous avons déjà parlé, sans en expliquer tous les motifs; elle évita soigneusement les occasions de rencontrer son amant et surtout de se trouver seule avec lui. C'est à ce moment sans doute qu'elle se couvrait si souvent le visage d'un voile, afin d'ôter tout aliment à la passion de Pétrarque et de se dérober elle-même à certains regards dont l'ardeur l'effrayait. En même temps elle s'arma, pour se défendre, de toutes les apparences du dédain. Rencontrait-elle son amant à l'improviste, était-elle forcée de subir sa présence, elle le regardait d'un air méprisant et le paralysait par son aspect

glacial. Plus d'une fois Pétrarque la désarma en lui laissant croire non qu'il était guéri de son amour, mais qu'il saurait se renfermer dans les limites du respect. Plus d'une fois aussi elle fut forcée de reprendre sa rigueur pour arrêter de nouvelles entreprises. Elle passa sa vie à le repousser et à lui pardonner, sans jamais lui rien accorder qui fût contraire à son honneur. Se montrait-il raisonnable et respectueux, elle l'accueillait avec bienveillance. Devenait-il au contraire trop entreprenant, elle l'éloignait avec sévérité.

Pendant vingt et un ans, elle se défendit ainsi, sans jamais faiblir. « Aucune prière ne l'émut, dit « Pétrarque, aucune caresse ne triompha d'elle; elle « garda son honneur de femme, et, malgré son âge, « malgré le mien, malgré beaucoup de circonstances « diverses qui auraient fait fléchir même un cœur « aussi dur que le diamant, elle resta ferme et inex« pugnable[1] ! » On peut en croire Pétrarque sur parole. Les amants n'aiment pas à convenir de leurs

[1] Nullis mota precibus, nullis victa blanditiis muliebrem tenuit decorem, et adversus suam simul et meam ætatem, adversus multa et varia quæ flectere adamantinum licet spiritum debuissent, inexpugnabilis et firma permansit (*De contemptu mundi*, d. 3). Quoique l'usage ne permît pas aux femmes de recevoir les hommes chez elles, cette phrase semble indiquer que Pétrarque et Laure se virent souvent sans témoins. Évidemment Pétrarque n'aurait pu être si pressant que dans le tête-à-tête, et ce n'est aussi que dans le tête-à-tête que Laure aurait eu tant de mérite à résister.

défaites. Un tel aveu, qui n'a rien de flatteur pour lui, ne peut lui être arraché que par l'amour de la vérité. Laure ne lui accorda, par conséquent, aucune faveur sérieuse. Elle se borna à le saluer, à lui adresser quelques paroles aimables; peut-être même un jour, jour mémorable, lui tendit-elle la main. Du moins semble-t-il indiquer dans un sonnet que la main avec laquelle il écrit a été mieux traitée que d'ordinaire par sa maîtresse[1]. Une fois elle lui fit une promesse innocente, sans doute, mais qu'elle ne jugea pas prudent de tenir. Peut-être s'était-elle engagée à répondre à un de ses sonnets ou à le recevoir chez elle. Mais elle se ravisa au dernier moment, dans la crainte qu'une première concession n'en amenât de plus grandes, et qu'un amant aussi passionné ne l'entraînât plus loin qu'elle ne voulait[2].

Quels furent donc les incidents d'un roman d'amour si éthéré? On n'en imagine pas de plus simples ni de plus chastes. Quelquefois Pétrarque apercevait Laure à la promenade au milieu de ses amies, et après cette brillante apparition, il rentrait chez lui pour la chanter. D'autres fois, pendant qu'il était assis dans un lieu public, pensant à elle et absorbé dans ses pensées, elle passait tout à coup devant lui et lui adressait un salut auquel la surprise et l'émotion

[1] Sonn. 201.
[2] Sonn. 36.

l'empêchaient de répondre. Un jour même, le voyant rêveur, elle lui mettait la main devant les yeux, avec la familiarité qu'autorisait leur longue liaison, mais dont elle se réservait à elle seule l'initiative. Il la rencontrait dans un jardin, probablement chez son ami Sennuccio del Bene. Cette rencontre prenait l'importance d'un événement dans la vie de Pétrarque, surtout le jour où son ami, à leur approche, cueillait deux roses, en offrait une à chacun d'eux et leur disait : « On ne vit jamais couple d'amants pareil. » Laure allait-elle se promener en barque sur le Rhône, en compagnie de quelques dames, faisait-elle entendre sur le fleuve cette voix harmonieuse qui avait tant de charme pour son amant, celui-ci consacrait par un sonnet le souvenir d'une si belle journée. Privé, comme il l'était, de toute marque positive de l'amour de Laure, le poëte grossissait les moindres incidents qui se rapportaient à sa personne.

Dans une réunion, elle laisse tomber un de ses gants ; Pétrarque le ramasse, veut le garder, et finit néanmoins par être obligé de le lui rendre. Il ne faut pas moins de trois sonnets pour raconter cette grande aventure. Il est vrai que c'est une bien belle occasion de regarder la main de Laure et de remonter de la main jusqu'au bras, du bras jusqu'au reste du corps. Les yeux du poëte se donnent carrière et dévorent des beautés qu'il regrette de ne pouvoir posséder qu'en imagination : « O belle main, dit-il, qui me

« serres le cœur et qui renfermes ma vie en un petit « espace! Main où la nature et le ciel ont mis tout leur « art et toute leur étude pour se faire honneur!... « Gant si blanc, si coquet et si cher qui en couvres « l'ivoire poli et les roses fraîches!... Et ce n'est « pas seulement cette belle main nue... c'est aussi « l'autre, ce sont les deux bras qui sont prêts à « serrer ce cœur timide et humble. L'amour tend « mille lacs, et il n'en tend aucun inutilement, au « milieu de ces belles formes honnêtes qui ornent « son corps céleste... les yeux limpides, les regards « étincelants, la belle bouche angélique, pleine de « perles, de roses et de douces paroles[1]. »

[1] O bella man, che mi distringi'l core,
E'n poco spazio la mia vita chiudi;
Man, ov' ogni arte, e tutti loro studi
Poser Natura e'l Ciel per farsi onore;
. . . .
Candido, leggiadretto, e caro guanto,
Che copria netto avorio, e fresche rose;
(Sonn. 147.)
Non pur quell'una bella ignuda mano,
. . . .
Ma l'altra e le duo braccia, accorte e preste
Son a stringer il cor timido e piano.
Lacci Amor mille, e nessun tende in vano
Fra quelle vaghe nove forme oneste,
Ch'adornan si l'all'abito celeste.
. . . .
Gli occhi sereni, e le stellanti ciglia;
La bella bocca angelica, di perle
Piena, e di rose, e di dolci parole.
. . . .
(Sonn. 148.)

Un prince étranger, peut-être l'empereur Charles IV de Luxembourg, arrive à Avignon; dans un cercle de belles Avignonnaises, il va droit à Laure comme à la plus belle, probablement aussi comme à la plus célèbre; et, avec la liberté galante des souverains du moyen âge, il l'embrasse sur le front et sur les yeux. Pétrarque en est à la fois content et attristé; il se réjouit qu'on rende hommage à la beauté de sa maîtresse, mais un peu de jalousie lui gâte sa joie, en lui faisant regretter de n'avoir jamais obtenu une faveur semblable. Lorsque Laure souffre physiquement ou moralement, il voudrait partager son mal ou plutôt le lui ôter, pour en souffrir seul. Elle a une fluxion sur les yeux; il se plaint d'abord de n'en être pas atteint, lui aussi, et il se félicite, quand ses yeux, à leur tour, portent la marque de la même maladie. Laure ne peut pas ressentir un chagrin, perdre des parents ou des amis, sans que Pétrarque mêle ses larmes aux siennes et recueille ses soupirs. Il passe des journées en contemplation devant la maison de sa maîtresse, à attendre un regard d'elle, ou tout au moins une occasion de la voir. Ouvre-t-elle, pendant l'été, ses fenêtres du côté du nord; pendant l'hiver, ses fenêtres du côté du midi; s'assied-elle, devant sa porte, sur le banc de pierre hospitalier qui entoure les vieilles demeures, le poëte la voit et la chante. Quelquefois aussi il a l'heureuse fortune de la rencontrer, lorsqu'elle sort de la ville pour se promener à la campa-

gne. Il la trouve un jour près du Rhône ou de la Sorgue, assise à l'ombre d'un arbre dont les fleurs blanches tombent sur elles et il décrit, en vers charmants, la poétique attitude dans laquelle il l'a surprise. « Chères, fraîches et douces ondes où elle a posé « son beau corps, celle-là seule qui me paraît une « dame! Arbre délicieux dont il lui a plu (je m'en « souviens avec un soupir) de faire une colonne pour « son beau flanc! Herbes et fleurs qui recouvraient sa « robe élégante avec son sein angélique!... Des belles « branches descendait (douce m'en est la mémoire) « une pluie de fleurs sur son sein. Et elle était assise, « modeste au milieu de tant de gloire, couverte déjà « du nuage amoureux. Une fleur tombait sur le bord « de sa robe, une autre sur ses tresses blondes qui, ce « jour-là, ressemblaient à de l'or poli orné de perles. « D'autres tombaient sur la terre, d'autres sur les « eaux. D'autres, tourbillonnant dans leur course er- « rante, paraissaient dire : Ici règne l'amour[1]. » Il

[1] Chiare, fresche e dolci acque,
Ove le belle membre
Pose colei, che sola a me par donna;
Gentil ramo, ove piacque
(Con sospir mi rimembra)
A lei di fare al bel fianco colonna;
Erba e fior, che la gonna
Leggiadra ricoverse
Con l' angelico seno;
. . . .
Da' be' rami scendea,

semble même que Pétrarque se soit hasardé une fois jusqu'au lieu où Laure se baignait. Mais autant qu'on peut deviner les choses sous son langage allégorique, elle lui jeta de l'eau à la figure, et il ne rapporta de sa tentative que la honte de l'avoir faite.

Du reste, le *Canzoniere* s'accorde tout à fait avec le *Secret*. On n'y surprend aucune trace de triomphe; on y voit que Pétrarque n'obtint rien de ce qu'il souhaitait. Il y parle constamment des refus qu'il essuie, jamais des victoires qu'il remporte. Laure, cependant, s'adoucit en sa faveur et le traita mieux dans les dernières années de sa vie, non pas qu'elle voulût lui faire espérer ou lui accorder plus qu'elle ne lui avait accordé jusque-là, non pas qu'elle fût éblouie, comme le croit à tort l'abbé de Sade, par l'éclat de la couronne poétique que son amant venait de recevoir. Mais une femme de trente-cinq ans, vieillie avant l'âge, peut ne pas se croire obligée de se défendre avec la

(Dolce nella memoria)
Una pioggia di fior sovra 'l suo grembo;
Ed ella si sedea
Umile in tanta gloria,
Coverta già dell' amoroso nembo.
Qual fior cadea sul lembo,
Qual su le trecce bionde;
Ch' oro forbito e perle
Eran quel dì a vederle;
Qual si posava in terra, e qual su l' onde;
Qual con vago errore
Girando parea dir : qui regna amore.
(Canz. 11.)

même énergie qu'une femme plus jeune et par conséquent plus menacée. Laure se trouvait trop changée pour redouter les mêmes dangers qu'autrefois. D'ailleurs elle s'apercevait que Pétrarque vieillissait aussi, elle avait été témoin des efforts sincères qu'il faisait depuis longtemps pour vaincre ses désirs, elle avait des raisons de penser, d'après sa conduite même, qu'il serait désormais plus maître de lui, et, en le recevant mieux, elle témoignait simplement d'une plus grande confiance en lui, sans se relâcher pour cela de la sévérité de ses principes. Pétrarque indique dans son *Secret* que, vers la seizième année de son amour, il se sentait plus fort contre la tentation[1], et il dit en propres termes, dans la seconde partie du *Canzionere*, qu'au moment où Laure mourut, elle commençait à ne plus craindre de se trouver seule avec lui, parce qu'insensiblement, par le progrès de l'âge, elle voyait son amour se changer en amitié : « Toute ma jeunesse fleurie et verte s'écoulait ; je « sentais déjà s'attiédir le feu qui brûla mon cœur, « et j'étais arrivé à l'âge où la vie descend jusqu'à « ce qu'elle tombe. Déjà ma chère ennemie com- « mençait à se rassurer peu à peu contre ses soup- « çons. Sa douce honnêteté tournait en jeu mes « peines cruelles. Le temps approchait où l'amour

[1] Firmavi jam tandem animum labantem (*De contemptu mundi*, dial. 3).

« se rencontre avec la chasteté, où il est permis aux « amants de s'asseoir l'un à côté de l'autre et de se « raconter leurs aventures [1]. »

III

Si, dès 1343, les deux amants s'acheminaient vers ce dénoûment pacifique d'une passion jusque-là si violente chez l'un d'eux, c'était grâce à la fermeté, à la vertu de Laure qui avait forcé l'amour à se contenir dans les limites du respect. On admire qu'elle ait résisté si longtemps à un homme jeune, passionné, d'une figure si séduisante, d'un esprit si aimable, à un homme qui la chantait en si beaux vers et auquel elle devait la gloire. Mais on ne s'étonne pas moins que, sans jamais le satisfaire, sans jamais même lui rien accorder de ce qu'il demandait, elle ait réussi à le garder si longtemps pour amant. Comment s'ex-

[1] Tutta la mia fiorita e verde etade
Passava; e 'ntepidir sentia già 'l foco,
Ch' arse 'l mio cor, ed era giunto al loco,
Ove scende la vita, ch' al fin cade :
Già incominciava a prender securtade
La mia cara nemica a poco a poco
De' suoi sospetti; e rivolgea in gioco
Mie pene acerbe sua dolce onestade :
Presso era 'l tempo, dov' Amor si scontra
Con castitate; ed agli amanti è dato
Sedersi insieme, e dir che lor incontra.
(Sonn. 47, P. M. L.)

plique ce phénomène d'une passion qui ne reçoit ni récompense ni encouragement et qui dure cependant vingt et un ans? Cela tient sans doute au charme qu'exerçait Laure, à la séduction de sa beauté, à celle de sa voix et de son esprit. Il fallait même qu'elle eût beaucoup d'art, pour que, sa beauté déclinant, elle ne perdît rien de son empire. Elle montra plus que de la grâce, elle fit preuve d'adresse et d'habileté diplomatique dans ses relations avec Pétrarque. Excepté dans les premières années de leur liaison, dans les moments où des instances trop pressantes mettaient sa vertu en péril, elle ne le découragea jamais complétement. Quand elle le voyait repentant, abattu, plongé dans le désespoir, elle se radoucissait et lui témoignait plus de bienveillance jusqu'à ce qu'une nouvelle attaque de sa part vint la forcer à reprendre sa rigueur. Elle prévint ainsi toute rupture; elle laissa toujours entre eux une porte ouverte, sinon à l'espérance, du moins à la conciliation et au rapprochement. C'est cette habileté innocente que Pétrarque rappelle lorsqu'il fait dire à sa maîtresse, dans le *Triomphe de la Mort* : « Tels ont été, avec toi, mes « manéges et mes artifices : tantôt un accueil bien- « veillant et tantôt le dédain. Tu le sais, toi qui les a « chantés dans bien des passages. Quand j'ai vu tes « yeux si chargés de larmes, que je me disais : Celui-là « court à la mort, si je ne l'aide pas; j'en vois déjà « les signes; alors j'eus soin de te secourir honnête-

« ment. D'autres fois, je t'ai vu de tels éperons au « flanc, que je me disais : Ici il faut se servir d'un « mors plus dur[1]. »

Sous ces apparences de compassion, n'y a-t-il pas un peu de coquetterie, dira-t-on? Je ne justifierai point Laure de ce reproche. La femme la plus pure, la plus honnête, n'est-elle pas quelquefois entraînée par sa nature encore plus que par les circonstances à mettre un peu d'art dans sa conduite? Si cet art innocent s'appelle coquetterie, elle en eut. Aimée et glorifiée par un homme de génie, touchée de la célébrité que lui valait cet amour, décidée pourtant à ne rien accorder à son amant qui pût compromettre son honneur, ne fit-elle pas ce qu'eût fait à sa place, je ne dirai pas une sainte, mais plus d'une personne vertueuse vivant dans le monde, en n'éloignant pas d'elle une telle affection, en essayant au contraire de la garder, sans jamais consentir pour cela à la satisfaire? N'éprouvait-elle pas une joie permise, lors-

[1] Questi fur teco mie' ingegni e mie arti,
Or benigne accoglienze, ed ora sdegni :
Tu 'l sai, che n' hai cantato in molte parti.
Ch' i vidi gli occhi tuoi talor si pregni
Di lagrime, ch' io dissi; questi è corso
A morte, non l' aitando; i veggio i segni.
Allor provvidi d' onesto soccorso.
Talor ti vidi tali sproni al fianco,
Ch' i dissi : qui convien più duro morso.
(*Trionfo della Morte*, c. II, v. 109.)

qu'elle lisait ces beaux vers qu'elle inspirait et qui devaient faire passer son nom à la postérité? Faut-il la blâmer ou diminuer quelque chose de sa vertu, parce que, tout en restant inflexible sur les principes, tout en se retranchant dans son devoir, comme dans une fort inexpugnable, elle n'eut pas le courage de chasser de sa présence l'amant qui la chantait dans un si noble langage?

Qui sait d'ailleurs si les ménagements qu'elle avait pour lui ne cachaient pas un sentiment sérieux? Bien des indices nous font supposer qu'elle l'aimait, quoiqu'elle n'eût jamais consenti à lui adresser une parole d'amour ? Il ne paraît pas qu'elle ait été heureuse en ménage. Si, avec ses neuf enfants, elle connut jusqu'à l'excès les joies de la maternité, elle ne connut pas au même degré celles de l'amour conjugal. Pétrarque insinue, à deux reprises, que son mari était jaloux et la traitait durement. En tout cas, il ne l'aimait pas comme une femme de sa beauté et de son esprit méritait d'être aimée, puisqu'il se dépêcha de l'oublier et qu'il se remaria sept mois après sa mort. Peu comprise par Hugues de Sade, assiégée par un amour plus tendre et plus séduisant que celui de son mari, Laure ne put guère échapper à la contagion des sentiments qu'elle inspirait. Pétrarque le soupçonnait; par moments, il se croyait aimé. Laure lui laissa toute sa vie cette vague espérance, sans jamais la lui confirmer. Lui dire qu'elle l'aimait,

prononcer devant lui une seule parole d'amour, c'était manquer à son devoir, c'était de plus s'exposer à ce que son amant demandât de cette affection une preuve qu'elle ne voulait à aucun prix lui donner. Un aveu la perdait. Elle eût eu immédiatement à compter avec les transports d'une passion impétueuse et audacieuse. Mais son amour se trahissait malgré elle. Le soin avec lequel, en tant d'occasions, elle évitait Pétrarque n'indiquait-il pas qu'elle se défiait d'elle-même, qu'elle craignait de succomber, si elle lui laissait un libre accès auprès de sa personne? On ne redoute pas à ce point la tentation quand on sait qu'on ne sera pas tenté. Une femme qui n'aurait pas aimé n'aurait point éprouvé les mêmes frayeurs. C'est surtout pendant que Pétrarque était loin, pendant les longues heures de la séparation, que la jeune femme se sentait envahie et comme vaincue par l'amour. Elle se résignait difficilement à ne pas le voir. Ses absences lui causaient une douleur qu'elle ne réussissait pas à cacher. Si à Avignon, il restait trop longtemps sans paraître devant elle, elle ne pouvait s'empêcher de le lui reprocher, quoiqu'elle ne voulût pas le consoler, lorsqu'il lui répondait : Votre vue me fait mal; pourquoi irais-je volontairement au-devant de la souffrance que vous me causez et que vous ne soulagez pas. Durant un des voyages de Pétrarque en Italie, Sennuccio lui écrivait que Laure souffrait et paraissait malheureuse. Lui-même remarqua plus

d'une fois, que les jours où il la quittait pour longtemps, elle pâlissait, comme sous le coup d'une émotion forte. Dans leur dernière entrevue, elle se sentait fort affaiblie, elle eut peut-être un pressentiment de sa fin prochaine et elle lança à Pétrarque un regard chargé de tendresse. Ce n'était pas la première fois que les yeux de Laure parlaient. Son amant avait déjà cru y voir briller l'éclat d'une flamme secrète. Il semble même que Laure ait éprouvé un des symptômes les plus significatifs de l'amour, qu'elle se soit abandonnée un jour à un accès de jalousie, si toutefois nous avons raison d'interpréter en ce sens une *Canzona* un peu obscure, où Pétrarque paraît se défendre d'avoir dit qu'il aimait une autre femme qu'elle. La vivacité de sa défense fait croire que le seul soupçon d'une infidélité irritait profondément sa maîtresse.

Tant que Laure vécut, Pétrarque se figura tantôt qu'il était aimé d'elle, tantôt qu'il ne l'était pas. Il flotta constamment entre le doute et l'espérance. Par moments, il se crut sûr de sa tendresse. Mais à la moindre marque de froideur, il retombait dans de nouvelles perplexités. Ce qui le maintint constamment dans l'incertitude, ce fut la réserve prudente et le silence absolu de la jeune femme. Jamais elle ne laissa échapper une parole d'amour, jamais elle ne prononça un mot qui l'engageât vis-à-vis de son amant. Ce ne fut qu'après sa mort, que celui-ci, à force d'in-

terroger ses souvenirs et de grouper les incidents de leur longue liaison, osa croire fermement qu'il avait été aimé. Il l'avait été en effet, tout l'indique, il avait touché ce cœur fier et généreux. Mais Laure refoula énergiquement au dedans d'elle-même l'expression de ses sentiments. Elle ne voulut lui prouver son amour qu'en paraissant ne pas l'aimer. Abnégation cruelle et douloureuse pour tous deux, pour elle surtout, mais à laquelle l'obligeait son devoir, le souci de son honneur et peut-être aussi le prix qu'elle attachait à l'estime de Pétrarque! Que ne dut-elle pas ressentir, lorsqu'elle se trouvait en présence de celui qu'elle aimait, lorsqu'elle entendait ses déclarations passionnées, et qu'émue, agitée au fond du cœur, toute prête à partager son entraînement, elle faisait effort pour lui répondre avec froideur, pour le calmer par l'apparence d'une insensibilité dont elle était si loin! De quelles luttes intérieures cette âme noble ne fut-elle pas le théâtre? Combien n'eût-elle pas à souffrir pour se vaincre elle-même en résistant à la passion qui la consumait! Elle donna pourtant ce courageux exemple. Elle en fut récompensé par l'estime, par le respect de son amant, par une constance qui, chez lui, ne se démentit jamais et que la possession eût peut-être ébranlée. Si elle s'était donnée a lui, l'aurait-il aimée aussi longtemps? Ne se serait-il pas lassé plus vite d'un plaisir que lui auraient reproché, comme un crime, sa foi, ses fonc-

tions ecclésiastiques et jusqu'à son costume? Et, quand il la perdit, au lieu de la regretter profondément, n'aurait-il pas rougi d'elle? Au lieu de vénérer et de bénir sa mémoire n'en aurait-il pas été poursuivi comme par un remords inexorable? Lui, homme d'Église, tenu plus qu'un autre à la chasteté, se serait-il pardonné d'avoir séduit une femme mariée? Lui aurait-il pardonné à elle-même de ne pas s'être défendue contre lui? Qui sait d'ailleurs si l'amour heureux eût aussi bien inspiré son génie que l'amour malheureux? La lutte qu'il soutint contre son amante, les alternatives d'espérance et de tristesse qui se partageaient sa vie, les émotions contraires, mais puissantes, qu'il éprouvait tour à tour, excitèrent et fécondèrent sa pensée. La douleur fit jaillir du plus profond de son être des sentiments que la volupté eût endormis. La plénitude du bonheur n'eût-elle pas émoussé ses facultés poétiques, n'eût-il pas été trop satisfait de la réalité pour que son imagination cherchât d'autres jouissances que les jouissances réelles? Il y a une poésie lyrique qui naît surtout des obstacles que les faits opposent aux désirs et aux rêves du poëte. Mécontent des hommes et des choses, blessé par les aspérités de la vie, celui-ci cherche, dans une sorte d'enivrement poétique, l'oubli et le soulagement de ses maux. Il verse dans ses vers le trop-plein de son cœur et du monde réel qui l'irrite, il en appelle à l'idéal qui le console. Ne trouvât-il dans cet épanche-

ment d'autre consolation que d'avoir parlé de ses douleurs, cela seul est un bien. Que de souffrances s'aggravent par le silence et s'adoucissent, au contraire, dès qu'elles remontent du cœur aux lèvres! Si l'homme heureux peut sans danger garder son bonheur pour lui, si souvent même les grandes joies sont muettes, il n'y a pas de pire malheur pour celui qui souffre que de ne pas pouvoir exprimer son chagrin. Dès qu'il en parle, il est déjà soulagé. Les déceptions de l'amour servirent à desserrer les lèvres de Pétrarque, qui n'aurait peut-être pas été tenté de chanter ses succès, mais qui eut besoin de se plaindre de ses maux, pour les moins sentir. Sa poésie naquit de ses épreuves ou plutôt de la nécessité où il se trouva d'en faire confidence au public pour les mieux supporter.

Ainsi, les beaux vers du *Canzoniere*, la peinture originale et sincère de la passion non satisfaite, de l'amour inassouvi, les teintes idéales jetées sur les blessures de l'âme comme un voile sur la douleur, l'effort que tente à chaque instant Pétrarque pour faire passer sa pensée de la région douloureuse du sentiment dans la région plus sereine de l'art, le soulagement qu'il éprouve lorsqu'il réussit à exprimer en poëte ce qu'il sent en amant, nous devons tout cela peut-être à la vertu, à l'héroïsme d'une femme. Si Laure avait succombé, il n'y aurait eu dans le monde que deux amants heureux de plus. Elle résista, et sa résistance nous valut, à nous, un grand

poëte; à elle, la gloire. Elle y gagna l'immortalité. Sortie victorieuse d'un combat difficile, chantée par un amant dont elle ne satisfit pas la passion, mais dont en revanche elle excita le génie, elle conquit sa place dans la mémoire des hommes, comme un exemple de ce qu'il y a de noblesse innée dans le cœur de la femme, et de ce que cache de force la faiblesse apparente du sexe féminin.

IV

Sa mort ne fut pas moins célébrée que sa vie. Pétrarque voyageait en Italie, dans cette triste année 1348 où s'abattit sur le monde occidental le fléau dont Boccace décrit si énergiquement les effets physiques et les conséquences morales, au commencement du *Décaméron*. C'est là qu'il apprit que, malgré les précautions prises par le pape Clément VI, la peste ravageait Avignon. Puis bientôt après, lui arrivait à Parme la nouvelle de la mort de Laure, emportée par la maladie, le 6 avril. Il en ressentit une douleur qu'il faut mesurer non-seulement à la force et à la durée de son amour, mais aussi à cette faculté de souffrir qui est à la fois le privilége et le tourment de certaines âmes. Il voulut même que la pensée de la perte qu'il venait de faire fut sans cesse rappelée à son esprit par un signe matériel, et il en consigna

le souvenir sur la couverture d'un manuscrit de Virgile, enrichi d'un commentaire de Servius, orné de miniatures attribuées quelquefois à Simon Memmi, dont il se servait habituellement, et qu'on conserve pieusement à la bibliothèque ambroisienne de Milan [1]. Cette note fameuse, plus d'une fois contestée, mais dont l'authenticité ne peut plus maintenant être mise en doute, se termine ainsi : « Pour me retracer un « cruel souvenir, j'ai éprouvé une sorte de douceur « amère à écrire ces choses, surtout dans un endroit « qui revient souvent sous mes yeux, afin que je « sache qu'il ne doit plus rien y avoir qui me plaise « en cette vie, et qu'après ce grand lien brisé, je sois « averti qu'il est temps de fuir Babylone, en regar- « dant fréquemment ces paroles et en songeant à « tout ce qu'il y a de fugitif dans la vie. Grâce à « Dieu, cela sera facile à un homme qui médite for- « tement et virilement sur les soucis inutiles du « passé, sur les vaines espérances et les dénoûments « inattendus [2]. »

[1] Voyez sur la note du manuscrit de Virgile, *Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque*, t. II, note 8, et t. III, Pièces justificatives, 8 et 9.

[2] Hoc autem ad acerbam rei memoriam amara quadam dulcedine scribere visum est hoc potissimum loco, qui sæpe sub oculos meos redit, ut scilicet nihil esse deberet quod amplius mihi placeat in hac vita et effracto majori laqueo, tempus esse de Babylone fugiendi crebra horum inspectione, et fugacissimæ ætatis æstimatione commonear; quod prævia Dei gratia facile erit præteriti temporis curas supervacuas, spes inanes et inexpectatos exitus acriter ac viriliter cogitanti.

Pétrarque avait chanté Laure vivante, il avait composé en son honneur toute la première partie du *Canzoniere*. Quand elle mourut, il la chanta encore. Mais, sous le coup de la douleur, il ne parla plus d'elle que dans un style grave et d'un ton pénétré. On ne retrouverait pas dans la seconde partie du *Canzoniere* cette affectation, cette recherche, ces artifices de rhétorique qui déparent trop souvent les sonnets des premières années. On y sent moins d'art et plus de simplicité. Le cœur y parle plus que l'esprit. L'allégorie dont Pétrarque abusait autrefois disparaît de cette nouvelle poésie. Aux obscurités conventionnelles, aux allusions détournées et voilées succèdent des paroles plus franches. Aussi, la seconde partie du *Canzoniere* paraît-elle infiniment plus claire que la première. On voit que l'auteur se préoccupant moins d'orner sa pensée, la laisse voir davantage. D'ailleurs, une fois que sa maîtresse est morte, il échappe à bien des entraves qui l'enchaînaient de son vivant. Il peut enfin parler d'elle librement sans craindre de manquer aux bienséances, aux usages de la langue amoureuse, aux précautions oratoires auxquelles est tenu, dans la société chevaleresque, tout amant bien appris, enfin à la réserve que lui imposaient nécessairement la condition de Laure et la jalousie probable de son mari.

Lorsque Pétrarque apprit la triste nouvelle, ce ne fut pas tout à fait pour lui un malheur inattendu. Il

avait laissé Laure souffrante, affaiblie sans doute par ses couches multipliées, et en se séparant d'elle il avait surpris dans ses regards une expression de gravité et de tristesse qui ressemblait à un adieu. Depuis son arrivée en Italie, il pensait souvent à cette dernière entrevue, avec de sinistres pressentiments. Il se sentait même d'autant plus inquiet que, comme certains esprits poétiques et mystiques, composés d'imagination et de sensibilité, il croyait aux avertissements d'en haut. Une aventure récente avait encore augmenté chez lui cette superstition du cœur. Sept ans auparavant, dans cette même ville de Parme où il devait apprendre la mort de sa maîtresse, il avait cru voir apparaître en songe la figure mourante, décolorée de l'évêque de Lombez, et appris quelque temps après que cet ami si cher était mort la nuit même où un rêve l'avait averti. Laure aussi ne lui apparaissait plus qu'à travers un voile funèbre. Il voyait déjà la mort planer sur cette tête adorée, et il exprimait en beaux vers ses douloureuses angoisses : « O doux regards, disait-il, ô paroles courtoises, ar-« rivera-t il jamais que je vous revoie et que je vous « entende[1] ? » Quand enfin il fut certain que Laure était perdue pour lui, il se reprochait de n'avoir pas compris son dernier adieu, de n'avoir pas deviné,

[1] O dolci sguardi, o parolette accorte,
Or fia mai 'l dì, ch' io vi riveggia, ed oda?
(Sonn. 195.)

en la quittant, qu'il la quittait pour toujours : « Mon « âme,..... à ses actes, à ses paroles, à son visage, « à ses vêtements (elle avait une robe de couleur « sombre), à la compassion nouvelle mêlée à sa dou- « leur, tu aurais bien pu dire, si tu t'étais avisée de « tout : Ce jour-ci est le dernier de mes jeunes an- « nées[1]. »

Sa douleur éclata surtout quand il rentra en France et qu'il revit les lieux où il avait connu Laure. Pouvait-il traverser les rues d'Avignon, sans se rappeler qu'autrefois il y rencontrait sa bien-aimée, parcourir sans trouble ces promenades où jadis elle le saluait affectueusement, repasser sans douleur devant cette maison qu'il avait si souvent regardée avec l'espérance de voir Laure montrer son beau visage à une des fenêtres ou s'asseoir près de la porte sur le banc de pierre hospitalier? Pouvait-il jeter les yeux sans attendrissement sur le cours du Rhône où elle se baignait, où elle se promenait en barque avec ses compagnes, sur ces eaux impétueuses qu'il avait tant de fois saluées au retour de ses longs voyages, comme si en les retrouvant il retrouvait déjà quelque chose de l'air que respirait sa maîtresse et, pour ainsi dire,

[1] Mente mia.......
Agli atti, alle parole, al viso, ai panni,
Alla nova pietà con dolor mista,
Potei ben dir, se del tutto eri avvista:
Quest' è l' ultimo dì de' miei dolci anni.
(Sonn. 46. P. M. L.)

des messagères d'amour? A Vaucluse encore, ce cher et douloureux souvenir l'assiégeait. Tous les recoins de sa solitude étaient peuplés de l'image adorée. Ces rochers, ces arbres, ces sources, ces grottes silencieuses où son imagination obsédée évoquait autrefois, presque malgré elle, la figure de Laure, la lui renvoyaient aujourd'hui avec une fidélité inexorable. Une sorte d'illusion poétique, réminiscence de celles du passé, faisait apparaître à ses yeux la jeune femme sous la forme d'une nymphe ou d'une déesse sortant des eaux.

La nuit, pendant que les rossignols chantaient mélancoliquement sur les bords de la Sorgue, il croyait les entendre pleurer celle qu'il pleurait lui-même. Il éprouvait aussi un sentiment par lequel passent souvent les âmes affligées et que les poëtes ont exprimé plus d'une fois : le chagrin que nous cause dans nos tristesses l'implacable indifférence de la nature qui ne porte le deuil d'aucun homme, dont aucune infortune humaine n'altère l'éternelle jeunesse. Nos cœurs ont beau être brisés. Elle n'en continue pas moins sa course inexorable, elle n'en ramène pas moins les saisons à l'époque fixée; elle ne retarde pas d'une minute, par sympathie pour nos douleurs, la pousse des feuilles, le réveil des arbres, l'épanouissement heureux du printemps. Pétrarque voit à Vaucluse le premier sourire de la verdure renaissante; comme par le passé, il voit la campagne tres-

saillir, sous les rayons des premiers beaux jours. Tout est gai autour de lui, tout respire la joie. Lui seul sent sa tristesse et ne peut la faire partager aux lieux qui l'environnent. « Zéphyr revient et ramène « le beau temps, les fleurs et l'herbe, sa douce famille, « le chant de Progné, les pleurs de Philomèle, le « printemps blanc et vermeil. Les prés rient, le ciel « se rassérène... L'air, l'eau et la terre sont pleins « d'amour. Tout être vivant se reprend à aimer. Mais « pour moi, hélas! reviennent les soupirs les plus « pesants que tire du fond de mon cœur celle qui en « emporta les clefs au ciel. Et les chants des petits « oiseaux, et les fleurs des rivages, et la douce dé- « marche des belles dames honnêtes, tout cela est « pour moi comme un désert, comme la vue de bêtes « cruelles et sauvages [1]. »

[1] Zefiro torna, e 'l bel tempo rimena,
E i fiori, e l'erbe, sua dolce famiglia,
E garrir Progne, e pianger Filomena:
E primavera candida e vermiglia.
Ridono i prati, e 'l ciel si rasserena;
. . . .
L'aria, e l'acqua, e la terra è d'amor piena:
Ogni animal d'amar si riconsiglia.
Ma per me, lasso, tornano i più gravi
Sospiri, che del cor profondo tragge
Quella, ch'al ciel se ne portò le chiavi:
E cantare augelletti, e fiorir piagge,
E 'n belle donne oneste atti soavi,
Sono un deserto, e fere aspre e selvagge.
(Sonn. 42. P. M. L.)

Le poëte spiritualiste, le chrétien tire cependant de ses croyances un motif de consolation. Il sait que Laure n'est point réellement morte, que son corps seul a disparu, mais que son âme vit et habite les régions célestes : « Belle dame, lui dit-il, tu as dormi un « court sommeil. Maintenant tu t'es réveillée parmi « les esprits élus, là où l'âme s'unit à son Créateur[1]. » Il la revoit « plus belle et moins altière[2], n'ayant plus rien en elle de terrestre ou de mortel[3], » au milieu des amants que renferme la troisième sphère du ciel, dans cette planète de Vénus où Dante envoie un peu pêle-mêle les amoureux honnêtes et ceux qui ne le sont pas : Charles Martel, roi de Hongrie, et le troubadour Folquet de Marseille, à côté de la sœur d'Ezzelin le Féroce, de Cunizza da Romano, la femme aux trois maris et aux deux amants. En si bonne compagnie, Laure ne regrette pas la terre ; elle se félicite d'avoir conquis le bonheur éternel, et elle reproche à son amant de la pleurer, au lieu de se réjouir de son sort : « Ce n'est pas sur toi que je « pleure, répond Pétrarque, mais sur moi-même qui

[1] Dormito hai, bella Donna, un breve sonno :
Or se' svegliata fra gli spirti eletti,
Ove nel suo fattor l' alma s' interna.
(Sonn. 55. P. M. L.)

[2] La rividi più bella, e meno altera.
(Sonn. 34. P. M. L.)

[3] Niente in lei terreno era, o mortale.
(Sonn. 61. P. M. L.)

« suis resté dans les ténèbres et dans le martyre [1]. » Viens me rejoindre, reprend-elle, et laisse de côté les faux biens de la terre.

C'est là, en effet, l'espoir qui soutient le poëte affligé. Puisque sa bien-aimée vit, comme le lui atteste sa foi religieuse, puisque lui-même est aussi destiné à l'immortalité, pourquoi ne la rejoindrait-il pas enfin, pourquoi ne se réunirait-il pas à elle, avec la perspective de ne plus la quitter jamais? Mais d'où lui vient une telle espérance? Il ne l'entretiendrait pas, il ne se flatterait pas de la voir se réaliser : du moins ses sentiments religieux ne lui permettraient pas de s'y arrêter, si sa liaison avec Laure n'était restée pure et honnête. Un homme d'église, qui aurait obtenu les faveurs d'une femme mariée, oserait-il se promettre de la retrouver au Paradis? Il ne peut l'espérer qu'à cause de la nature spirituelle, immatérielle de leur amour, et c'est pour lui une occasion de rendre une nouvelle justice à la vertu de Laure. Il confesse qu'il a désiré ardemment posséder sa maîtresse ; il répète ce qu'il a déjà dit ailleurs sur la vivacité de ses désirs; mais il reconnaît que Laure a repoussé victorieusement ses attaques. Autrefois il s'irritait, il s'indignait de cette résistance. Il maudissait la volonté courageuse qui arrêtait toutes ses entreprises. Maintenant, il la

[1] Rispondo ; io non piango che me stesso,
Che son rimaso in tenebre e 'n martire.
(Canz. 6. P. M. L.)

bénit et la glorifie. Quels ne seraient pas aujourd'hui ses regrets, ses remords, si son amante avait cédé à à l'entraînement de sa passion! Au lieu de lui être doux, les souvenirs de son amour lui deviendraient odieux. Il se reprocherait d'avoir entraîné une âme à sa perte. Quelle espérance lui resterait-il d'ailleurs de retrouver dans un autre monde celle dont il aurait compromis, par sa faute, le salut éternel[1]?

Les sentiments chrétiens qu'une éducation pieuse avait jetés dans l'âme de Pétrarque, qu'y entretenait, en outre, l'accomplissement régulier des devoirs religieux, un moment assoupis et comme étouffés par la violence de son amour, puis au bout de sept ans reprenant enfin une partie de leurs droits et tenant la passion en échec, n'avaient fait que s'affermir et s'enraciner davantage en lui avec les années. Lorsque Laure mourut, la religion seule le consola en lui ouvrant les perspectives infinies de l'immortelle espérance. Ce fut sans doute aussi la religion qui, jointe au souvenir toujours puissant de Laure, l'empêcha de retomber dans les piéges d'un nouvel amour; car il n'avait que quarante-quatre ans à la mort de sa maîtresse; il était de complexion amoureuse, et il avoue qu'il fut encore une fois exposé à la tentation. Mais il y résista, en se représentant tantôt la beauté et les agréments de Laure, tantôt ce qu'il avait souffert à cause

[1] Sonn. 21, 22 et 86. P. M. L.

d'elle. Le charme et les souffrances de l'ancien amour se réunissaient dans sa mémoire pour le préserver du nouveau. « Amour, disait-il, si tu veux que je re-« tourne sous ton ancien joug, remets dans ses beaux « yeux la vive lumière... et la douce flamme qui, « hélas! m'enflamme encore, après qu'elle est « éteinte... Rends le mouvement à cette langue où à « toute heure étaient disposés les hameçons qui m'ont « pris... Cache tes lacs parmi ses cheveux crêpés et « blonds... Répands avec ta main sa chevelure au « vent[1]. Si je n'avais eu une grande expérience « des premiers ennuis (de l'amour), dit-il ailleurs, « j'aurais été pris et brûlé, d'autant mieux que je « suis d'un bois moins vert[2]. » La mort de la femme qui menaçait ainsi sa liberté vint à propos le délivrer

[1] Amor, se vuo', ch' i' torni al giogo antico,
. . . .
Riponi entro 'l bel viso il vivo lume,
. . . ., e la soave fiamma,
Ch' ancor, lasso, m' infiamma
Essendo spenta. . . . .
Movi la lingua, ov' erano a tutt' ore
Disposti gli ami, ov' io fui preso. . . . .
. . . .: e i tuoi lacci nascondi
Fra i capei crespi e biondi.
. . . .
Spargi con le tue man le chiome al vento.
(Canz. 2. P. M. L.)

[2] E se non fosse esperienza molta
De' primi affanni, i' sarei preso ad arso,
Tanto più, che son men verde legno.
(Sonn. 3. P. M. L.)

de toute lutte et assurer sa tranquillité d'esprit.

Depuis lors, il ne la perdit plus. Il l'avait recouvrée longtemps avant de renoncer à chanter Laure. A mesure qu'on approche de la fin du *Canzoniere*, on s'aperçoit que le sentiment religieux prend le dessus et que la note amoureuse s'affaiblit. Le poëte élève moins souvent son âme vers sa maîtresse et l'élève davantage vers Dieu. Malgré la ferveur croissante de sa foi, il ne peut cependant consentir plus qu'il n'y consentait auparavant dans son *Secret*, à reconnaître sans combats que l'amour lui a été mauvais et n'a exercé sur lui qu'une influence pernicieuse. Il défend encore sa passion, il ne se résigne pas sans efforts à se repentir d'une affection à laquelle il doit tant de mouvements généreux et d'élans poétiques. Il reste en lui un fond de tendresse et de sensibilité qui se soulève contre les conclusions rigoureuses que lui impose d'autre part l'orthodoxie de ses croyances. Avant de terminer son œuvre, il institue encore entre l'amour et la foi une sorte de discussion où l'amour plaide énergiquement sa propre cause. C'est moi, dit l'amour qui l'ai arraché tout jeune au barreau, à l'art de vendre ses paroles ou plutôt ses mensonges. C'est moi qui, en excitant son intelligence, l'ai conduit à la renommée. Lorsque tant de grands hommes ont aimé des femmes indignes d'eux, je lui ai choisi, moi, une maîtresse incomparable, une femme qui ne lui inspira jamais que des sentiments nobles, et dont

jamais n'approcha aucune basse pensée. C'est moi qui l'ai retiré de mille actes déshonnêtes. Tout ce qu'il y a en lui de remarquable et d'original lui vient d'elle et de moi. Enfin, l'amour termine son plaidoyer par ces paroles triomphantes : « C'est moi qui lui « donnai des ailes pour voler jusqu'au ciel, à travers « les choses mortelles qui sont une échelle vers « Dieu[1]. »

En parlant ainsi, le poëte essaye une dernière fois de concilier son amour et sa piété, de présenter sa passion sous les couleurs d'une élévation religieuse de l'âme, et de chercher dans le culte épuré de la femme le germe du culte de Dieu. Mais, de même que dans le *Secret*, sa foi ne lui permet pas de se tromper par cette illusion. Elle ne laisse subsister au fond de son âme aucune équivoque, et moins indulgente qu'il ne le voudrait, elle ne lui pardonne pas d'avoir détourné, au profit d'une créature fragile et périssable, l'amour qu'il devait au Créateur seul. C'est elle qui parle la dernière et qui, imposant au *Canzoniere* une conclusion austère, finit par une hymne à la Vierge une œuvre commencée et continuée pendant plus de trente ans, en l'honneur de Laure. Lorsque Pétrarque écrit les derniers vers de

[1] Da volar sopra 'l ciel gli avea dat' ali
Per le cose mortali,
Che son scala al Fattor.....
(Canz. 7. P. M. L.

son œuvre, il a cinquante-quatre ans, il a perdu sa maîtresse depuis dix années, il est décidément guéri de son amour, il se jette dans les bras de la religion pour n'en plus sortir, et, avec une sévérité à laquelle l'âge n'est sans doute point étranger, il regrette d'avoir perdu son temps en soupirant pour Laure, au lieu de le consacrer uniquement au service de Dieu. C'est là un effort de la raison, une victoire de la volonté plutôt qu'un sentiment naturel. Au fond, si le chrétien finit par l'emporter dans les dernières années de la vie de Pétrarque, le poëte persiste jusqu'au bout sous le chrétien, puisqu'il emploie encore de longues heures à corriger et à retoucher les vers de ce *Canzoniere* qu'il se repent d'avoir composé. Il ne faut jamais croire tout à fait au repentir des poëtes, lorsqu'ils se reprochent les belles œuvres qu'ils ont écrites. Leurs regrets viennent de leur vertu, mais la vertu ne parle pas seule dans leur cœur; la conscience de leur génie s'y fait entendre à son tour et absout volontiers ce que leurs scrupules religieux condamnent. Pétrarque était certainement sincère, quand il se faisait un crime de ses poésies amoureuses; mais il ne l'était pas moins quand il travaillait à orner davantage, à embellir pour la postérité cette œuvre criminelle.

D'ailleurs, généralement ces inquiétudes sur la moralité de la poésie ne se produisent que tard, après que celle-ci a déjà pris son essor et créé les

chefs-d'œuvre. Quel malheur c'eût été pour les lettres si Pétrarque avait été assiégé plus tôt par ses scrupules, si la crainte d'offenser Dieu avait étouffé de bonne heure la verve de son génie ! Quelle page eût perdue la littérature italienne, si une austérité précoce l'avait empêché de chanter Laure ! Cet amour qu'il regrettait à la fin de sa carrière, auquel il se reprochait en quelque sorte de s'être abandonné, avait été l'aiguillon et comme la flamme de sa pensée. C'est cet amour, toujours inassouvi, mais d'autant plus ardent qu'il aspirait toujours à se satisfaire, sans jamais y réussir, qui avait fait de lui un grand poëte. La passion moderne, si différente de l'amour antique, n'avait pas encore trouvé son interprète ; elle le trouva avec Pétrarque. Pour mieux dire, Pétrarque exprima une nuance de sentiment que personne avant lui n'avait rendue avec génie. Dante comprend et décrit admirablement l'amour chaste, pur, mystique ; Béatrix lui inspire une affection sainte qui ne ressemble guère aux attachements des poëtes érotiques de la Grèce et de Rome ; mais il y a dans son amour quelque chose d'abstrait et de philosophique ; c'est une conception intellectuelle au moins autant qu'un sentiment. Son esprit se porte d'une telle ardeur vers l'abstraction, qu'il n'éprouve aucune peine, après la mort de Béatrix, à transformer la jeune femme, la belle Florentine à laquelle, enfant, il engageait sa foi, en une personnification

de la théologie et de la philosophie, en un symbole de l'idée pure. Il aime en philosophe et en penseur plus peut-être qu'en amant. Les autres représentants de la poésie amoureuse au moyen âge, les troubadours et les trouvères célèbres, conçoivent au contraire l'amour comme une passion très-matérielle, ils y mêlent d'ordinaire une arrière-pensée de volupté, ils y font aux sens une large part et ils ne mettent habituellement les femmes en scène que pour raconter leurs aventures galantes.

Il y avait cependant au fond des doctrines chevaleresques, parmi les traditions les plus certaines du premier âge de la chevalerie, l'idée d'un culte pur, d'un hommage désintéressé et platonique rendu à la femme. Mais cette sorte de pureté amoureuse n'avait point encore été chantée par un grand poëte, qui ne la fit pas dégénérer en abstraction. Les poëtes chastes, tels que Guido Guinicelli, Guido Cavalcanti et Dante, ne s'arrêtaient pas à l'observation de la réalité; ils arrivaient tout de suite à la généralisation, à la conception d'un type, d'une idée incarnée dans la femme aimée, tandis que le chevalier, lorsque par hasard il est chaste, sait aimer chastement une maîtresse réelle et déterminée, sans pour cela la transformer en une personnification savante. C'est ce sentiment nouveau dans le monde, presque inconnu des anciens, mais d'une réalité incontestable, à la fois positif et pur, que Pétrarque exprime le premier dans

une langue de génie. Qu'on se rappelle ce qu'a été son amour pour Laure, on verra qu'il a aimé comme savaient aimer les meilleurs des chevaliers. Sans doute il se mêlait à sa passion des désirs sensuels qui n'auraient pas mieux demandé que de se satisfaire par la possession de l'objet aimé; mais il a dompté ses désirs, il s'est résigné à l'abstinence, il n'a obtenu aucune récompense matérielle; et son amour, loin de s'éteindre faute de satisfaction, n'en a pas moins vécu et fleuri pendant plus de trente ans. Il a, par conséquent, éprouvé et chanté ce que nous appelons l'amour platonique, c'est-à-dire un amour beaucoup plus humain que ne l'était chez Socrate et chez Platon le culte philosophique de la beauté absolue, mais beaucoup moins matériel que l'amour ordinaire, puisqu'on lui interdisait de jamais posséder l'objet aimé, et qu'il survivait à cette interdiction. Grâce à Pétrarque, cet élément spiritualiste qui se dégageait avec peine des mœurs grossières du moyen âge, se conserve aujourd'hui dans une grande œuvre d'art, et, depuis qu'une main de génie l'a gravé en caractères durables, compte au premier rang parmi les sentiments nouveaux qui distinguent le monde moderne du monde ancien [1].

Et il ne s'agit point ici d'un attachement factice,

[1] Voyez sur la nature particulière des sentiments de Pétrarque et sur l'amour platonique en général une belle leçon de M. Saint-Marc Girardin (*Cours de littérature dramatique*, t. II, XXXVI).

d'une passion de tête qui ne met en mouvement que l'imagination. Il ne s'agit pas non plus d'une affection langoureuse, maladive, et par cela même essentiellement passagère. Il s'agit d'un sentiment très-sérieux, très-profond et tout à fait d'accord avec la place que la femme a conquise dans la société chrétienne. Dans le monde moderne, tel que l'ont fait le christianisme et le spiritualisme germanique, s'il est difficile d'aimer une femme sans désirer en même temps la posséder, comme Pétrarque désirait Laure, il est du moins possible de continuer à l'aimer, quoiqu'on n'obtienne d'elle aucune faveur et qu'on sache bien d'avance qu'elle n'en accordera jamais aucune. Il est possible de plus qu'une telle passion, précisément parce qu'elle est désintéressée, survive pendant bien des années à la personne aimée, et que s'étant nourrie de si peu de chose, de son vivant, elle persiste en se contentant de moins encore après sa mort. L'exemple de Pétrarque le prouve. D'autres après lui ont passé par là; d'autres y passeront encore, tant qu'il restera dans quelques cœurs un grain d'enthousiasme et de poésie. Aimer d'amour une femme, sans garder à aucun degré l'espérance de la posséder; l'aimer de telle façon que l'amour reste absolument chaste, et que cette chasteté obligée ne tue pas l'amour; voilà ce qu'au fond l'esprit chevaleresque a exigé et obtenu de plus d'une âme passionnée. Pétrarque en exprime les plus nobles tendances, lors-

qu'au plus fort de sa passion, malgré la fièvre d'amour qui le consume, il humilie ses désirs devant la vertu souveraine et l'honneur inflexible de sa maîtresse, sans cesser pour cela de l'aimer, de rapporter à cet objet unique ses plus chères pensées. Son œuvre poétique et amoureuse demeurera le manuel des amants délicats, le code de tous ceux qui croient qu'il y a dans l'amour autre chose que la satisfaction des sens ; que la privation forcée des plaisirs sensuels ne l'éteint pas nécessairement, et que, sevré de toute jouissance matérielle, il peut encore trouver une source de vie dans les élans de l'âme vers l'idéal et dans la chaste contemplation de l'être aimé.

CHAPITRE IV

LA FAMILLE ET LES AMIS DE PÉTRARQUE

Son frère. — Son fils. — Sa fille et son petit-fils. — Idée qu'il se forme de l'amitié. — Son dévouement pour ses amis. — Sa générosité et sa bonté dans ses rapports avec eux. — Pétrarque et Boccace.

I

L'homme qui aime une femme pendant vingt et un ans, et qui la pleure pendant dix ans, après qu'elle est morte, sans avoir jamais obtenu d'elle aucune faveur, témoigne par cela même de son inclination naturelle pour les sentiments doux et affectueux. Pétrarque, en effet, a l'âme tendre. Sous la grâce de ses manières et de son langage on devine une profondeur réelle de sensibilité. Nous verrons mieux encore comment il sait aimer, en étudiant ses rapports avec sa famille et avec ses amis.

Jeune homme, il témoignait pour son père plus que de la déférence, lorsqu'il sacrifiait ses goûts aux désirs paternels en se consacrant, malgré sa répugnance, à l'étude du droit. A l'âge de vingt-deux ans, il subissait encore cet ascendant, dans

la crainte d'affliger Petracco, et n'osait se livrer à ses études préférées qu'après la mort de celui-ci. Et quand plus tard il revenait sur les souvenirs de sa jeunesse, s'il exprima plus d'une fois le regret d'avoir consumé, à Montpellier et à Bologne, sept années de sa vie en travaux stériles, jamais il ne lui échappa une parole de ressentiment ni même de blâme contre le père aveugle qui méconnaissait sa vocation en voulant faire de lui, malgré lui, un jurisconsulte. Les vers touchants qu'il composa en l'honneur de sa mère, en nous apprenant combien il la regretta, nous disent assez à quel point il l'aimait.

Après la mort de ses parents, il ne restait pour toute famille à Pétrarque que son frère Gérard, plus jeune que lui de trois ans, étudiant comme lui de l'Université de Bologne, et avec lequel il revint en 1326 s'établir à Avignon. Malgré le témoignage formel de Léonard Arétin et de Gamurrini, malgré le contrat de mariage d'une fille de Petracco, que Baldelli a retrouvé et publié, j'ai peine à croire, comme j'ai déjà eu occasion de le dire, que Pétrarque, qui n'oublie aucun des siens, qui parle même d'un frère qu'il perdit enfant, ait eu une sœur sans jamais parler d'elle. Ou il y a ici quelque confusion de noms, comme il s'en est déjà produit une à propos de la mère de Pétrarque, et le Petracco du contrat de mariage cité par Baldelli, n'est pas le père du poëte ; ou

il faut supposer que sa fille était née avant son union avec Eletta Canigiani, par conséquent illégitime, qu'elle ne connut jamais ses frères, et que ceux-ci ne la considérèrent jamais comme une sœur. En tout cas, dans le panégyrique de sa mère, Pétrarque dit positivement qu'elle ne laisse après elle que deux enfants, Gérard et lui. Ailleurs, il rappelle à un de ses amis qu'il n'a qu'un frère [1].

Pétrarque et Gérard vécurent ensemble à Avignon, pendant plusieurs années, dans une étroite intimité, occupés des mêmes plaisirs, partageant leur temps entre la société des femmes, la composition de quelques poésies d'amour et le soin de leur toilette. C'étaient alors deux jeunes gens à la mode, aux cheveux soigneusement frisés, qui portaient des vêtements d'une blancheur éblouissante, des souliers étroits, et qui rivalisaient d'élégance avec les gentilshommes les plus raffinés. Pétrarque s'arracha de bonne heure à cette vie frivole dont plus tard il se moquait lui-même, sans aucune indulgence pour ses erreurs de jeunesse [2]. Son frère, qui n'avait pas comme lui pour s'en défendre le goût de l'étude et la passion des lettres, s'y oublia plus longtemps. Il parut même s'y oublier si bien que Pétrarque en conçut de graves inquiétudes sur son

[1] Carissimum unicumque pignus habeo germanum (*Famil.*, XVI, 9. Édit. Fracassetti).
[2] *Famil.*, X, 3.

avenir et crut un moment le mal irréparable[1]. Un esprit viril comme le sien ne pouvait supporter que des défauts qu'on pardonne à un jeune homme, à condition qu'il s'en corrigera, persistassent jusqu'à l'âge mûr. Gérard l'inquiétait par sa légèreté et par une ignorance dont il ne faisait aucun effort pour sortir[2]. A trente-quatre ans, il vivait encore en oisif et en épicurien. Mais un de ces malheurs qui régénèrent les âmes le fit rentrer en lui-même et le porta tout à coup à une de ces résolutions extrêmes qui suivent les grands désespoirs. Il perdit une femme qu'il aimait, et il alla ensevelir son chagrin dans la chartreuse de Montrieu, en 1342. Depuis lors il vécut saintement et courageusement. Pétrarque avait un fond de piété trop sincère pour ne pas se réjouir d'une telle conversion. Peut-être même y aida-t-il par ses entretiens avec son frère, auquel il tint souvent un langage sérieux, comme on peut le voir par le récit de leur ascension en commun au mont Ventoux, et par la nature toute religieuse de ses consolations, s'il est vrai qu'il ait composé pour lui un de ses sonnets les plus pathétiques[3]. En tout cas il entretint avec lui, jusqu'à la fin de sa vie, une correspondance affectueuse; il l'encouragea dans ses sentiments pieux, il le félicita de son courage, il témoigna

[1] *Famil.*, XVI, 9.
[2] *Famil.*, XVII, 1.
[3] Voyez Sonnet 90, P., M. L.

une sollicitude constante pour tout ce qui le touchait et lui laissa, en mourant, une marque particulière de son amitié.

Gérard a-t-il envie de lire un livre qui réponde à l'état particulier de son âme, Pétrarque lui envoie un exemplaire des *Confessions de saint Augustin*, qu'il a fait copier à son intention[1]. Gérard se hasarde-t-il lui-même, pendant ses longues heures de solitude, à écrire quelques réflexions personnelles sur la philosophie morale, Pétrarque lui fait compliment non-seulement de ses idées, mais de son style, et l'engage à s'exercer encore ainsi, sans prétention littéraire, uniquement pour mieux fixer et mieux approfondir ses propres pensées[2]. Pétrarque apprenait avec joie les progrès que son frère faisait dans la sainteté, il alla en juger de ses yeux dans une visite qu'il fit au monastère de Montrieu, et il éprouva une des plus grandes jouissances de sa vie lorsque, par hasard, dans un souper chez l'évêque de Padoue, il entendit raconter par deux chartreux les actes de courage qu'avait accomplis Gérard, à l'époque de la peste. L'ancien libertin d'Avignon s'était transformé sous l'influence de la vie claustrale. Cet ami du plaisir avait embrassé avec joie les pratiques les plus sévères de son ordre et, dans une circonstance difficile, il avait poussé jusqu'à l'héroïsme

[1] *Famil.*, XVIII, 5.
[2] *Famil.*, XVII, 1.

le sentiment du devoir. Le prieur de son monastère prenait la fuite, par peur de la peste, et l'exhortait à s'enfuir aussi. Gérard répondit qu'il resterait au poste où Dieu l'avait mis, et comme on cherchait à l'épouvanter en lui disant que s'il mourait de l'épidémie il n'obtiendrait peut-être pas de sépulture, il reprit que le soin de sa dépouille lui importait peu et ne regardait que ceux qui lui survivraient. Il demeura, en effet, à son poste; il vit mourir successivement les trente-quatre religieux de son monastère; il assista aux derniers instants de tous, il leur rendit les derniers devoirs, il les ensevelit de ses propres mains et, avec un chien, il survécut seul à cette effroyable mortalité[1]. Pétrarque se souvenait encore de ce beau trait, lorsque avant de mourir, il écrivait à son frère une lettre à la fois triste et tendre où il lui exprimait le regret de passer ses derniers jours si loin de lui, de ne plus conserver l'espérance de le revoir, et où, avec la générosité qu'il apportait dans toutes ses relations, il mettait à la disposition de Gérard le triple d'une somme que celui-ci lui avait demandée pour les cas imprévus[2]. Ainsi se termina cette correspondance dans laquelle les deux frères avaient échangé, pendant plus de vingt ans, les sentiments les plus affectueux et les plus délicats.

[1] *Famil.*, XVI, 2.
[2] *Senil.*, XIV, 6.

II

On ne s'étonne pas que Pétrarque ait connu l'affection fraternelle. Mais il semble que, dans sa situation, avec ses dignités ecclésiastiques, il lui ait été interdit de connaître d'autres joies plus vives encore, les joies de la paternité. Était-il permis à un chanoine de Lombez, à un archidiacre de Parme, de devenir père? Il le fut cependant, et ce n'est pas une des particularités les moins curieuses de son amour pour Laure, qu'au moment où il éprouvait pour elle une passion si vive, il fût capable de chercher ailleurs ces plaisirs des sens qu'elle lui refusait obstinément. C'est une histoire analogue à celle d'un grand écrivain de notre siècle qui, au sortir du salon d'une femme célèbre qu'il était réduit, malgré lui, à aimer platoniquement, se dédommageait dans des amours plus faciles des privations qu'il subissait auprès de sa maîtresse[1]. Les sens non satisfaits prennent quelquefois leur revanche un peu grossièrement. Pétrarque avoue du reste qu'il avait un tempérament de feu; que, jusqu'à l'âge de quarante ans, il ne croyait pas qu'on pût se passer du commerce des femmes, et que, même après qu'il eût résolu par un effort de vertu de renoncer à elles, vers sa quarantième année, dans toute la force de l'âge, il fut, pendant longtemps,

[1] Voir les piquantes révélations de M. Sainte-Beuve, toujours si bien informé, sur les amours de Chateaubriand.

assailli par les tentations les plus violentes. Cette disposition particulière explique assez pourquoi l'amour tout éthéré de Laure ne lui suffisait pas.

On ne sait pas quelle est la femme qui le consolait ainsi des rigueurs de sa maîtresse, on ne sait même pas s'il n'y en eut pas plusieurs qui le consolèrent successivement. Il ne fait allusion qu'une seule fois à ces amours cachées, il en parle en termes réservés qui permettent de croire, à son honneur, qu'il ne s'attacha qu'à une seule personne, mais qui ne permettent cependant pas de l'affirmer. En 1351, trois ans après la mort de Laure, il retourna à Avignon qu'il avait quittée, depuis la fin de l'année 1347. Dans une lettre datée de cette ville, il raconte qu'il y retrouvait une amie (c'est sa propre expression) qui essayait de faire revivre d'anciens droits sur lui, qui assiégeait sa porte le jour et quelquefois la nuit, qui ne pouvait croire à sa continence et qui se plaignait d'être délaissée pour une rivale, tandis que Pétrarque en l'abandonnant obéissait à l'engagement qu'il avait pris avec lui-même de rester chaste[1]. Cette femme qui s'acharnait à sa poursuite devait le connaître depuis longtemps, et le bien connaître, puisqu'elle avait le secret de ses faiblesses et qu'elle ne le croyait pas capable de supporter le célibat. C'était sans doute la mère de ses deux enfants, du fils qui

[1] Importune fores obsidet amica (*Famil.*, IX, 3. Édit. Fracassetti).

lui naquit en 1337, et de la fille qui vint au monde vers 1343, comme le suppose avec raison l'abbé de Sade, et non en 1357, ainsi que le croyait Squarzafico [1]. Pétrarque eut tout de suite les sentiments d'un père. Quoique la présence d'un fils dans sa maison pût être pour lui un grave embarras, peut-être même un obstacle à sa fortune, il n'hésita pas à se charger de son premier enfant, et il s'occupa de son éducation avec une sollicitude toute paternelle.

Ce fils, qui s'appelait Jean, fut emmené par son père en Italie, de très-bonne heure, peut être dès le le voyage qu'y fit Pétrarque en 1343, pour remplir une mission auprès de la reine de Naples. Ses premières années d'études se passèrent, sous des maîtres différents, à Parme, à Vérone et à Padoue [2]. On ne sait guère ce qu'il fit avant 1348. Cette année-là, Pétrarque, qui songeait à s'établir à Parme où il achetait une maison, le confia à un grammairien de cette ville nommé Gilbert. En le recommandant à son nouveau précepteur, il insistait surtout sur les avantages moraux d'une bonne éducation ; il désirait qu'on fît de l'enfant un homme instruit, mais il désirait plus encore que par une habile direction, en mêlant adroitement la douceur et la sévérité, les caresses et le fouet, — car il n'avait aucune répu-

[1] En 1357, Pétrarque avait renoncé depuis sept ans au moins à l'amour des femmes.
[2] *Famil.*, XIII, 2.

gnance pour les punitions corporelles, — on fit de lui un honnête homme[1]. Il devinait déjà sans doute, d'après ce qu'il savait de son fils, qu'on aurait quelque peine à lui inspirer le goût de l'étude et qu'il fallait se borner à lui inculquer, si on le pouvait, l'amour du bien. Il s'inquiétait aussi de l'avenir, il craignait de le laisser sans ressources, s'il venait à mourir brusquement, et l'amour paternel le décida à tenter quelques démarches auxquelles il ne se serait jamais résigné pour lui-même[2]. Il quitta l'Italie en 1351, emmenant avec lui le jeune Jean qu'il présenta à la cour d'Avignon, et pour lequel il demanda un bénéfice. Il obtint d'abord en sa faveur un acte de légitimation que l'abbé de Sade a retrouvé dans les registres de Clément VI, et qui le désigne sous le nom de Jean Pétrarque, écolier florentin, « né hors « mariage d'un homme libre et d'une femme libre[3]. » Puis il lui fit donner un canonicat à Vérone, où il savait d'avance qu'on le recevrait avec bonté. Mais le futur chanoine n'avait pas quinze ans, et en l'envoyant prendre possession de son poste, son père l'adressait à un de ses anciens maîtres, Renaud de Villefranche, qu'il chargeait de continuer une éducation jusque-là un peu stérile.

[1] *Famil.*, VII, 17.
[2] *Famil.*, XIII, 2.
[3] De soluto genitus et soluta (*Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque*, t. III, pièces justificatives, 18).

A ce moment il n'espérait plus guère éveiller chez Jean le goût de l'étude, quoiqu'il le désirât encore; mais il conservait l'espérance de développer en lui des sentiments honnêtes. Il n'a pas de mauvaises inclinations, écrivait-il à Renaud, mais il est très-timide, et, en ma présence, il n'ose rien dire. Cela tient sans doute à la conscience qu'il a de son ignorance. Sur ce point, ajoutait le père, je ne puis me faire aucune illusion. « Je n'ai jamais vu personne qui eût plus « d'horreur pour les lettres que lui; il ne hait ni ne « craint rien tant qu'un livre ; c'est là son unique en« nemi[1]. » Ailleurs il disait : « Un livre lui fait le « même effet qu'un serpent[2]. Ni prières, ni caresses, « ni menaces, ni coups de férule n'y peuvent rien. » Quelquefois Pétrarque essayait de le stimuler par l'ironie. Il l'apostrophait, par exemple, en lui disant : « Prends garde de voler sa renommée à ton voisin Vir« gile. » Mais le jeune homme se contentait de rougir avec embarras sans répondre[3]. Le père se consolait en pensant qu'il réussirait au moins à faire de lui un homme de bien. « Tous ne peuvent pas être des Cicé« rons ou des Platons, écrivait-il, des Virgiles ni des « Homères; mais tous peuvent être bons. J'aime mieux « un homme sans lettres que des lettres sans homme[4]. »

[1] Hominem nullum vidi magis a litteris abhorrentem; neminem odit aut metuit, præter librum : illum unicum hostem habet (*Famil.*, XIII, 2).

[2] Librum horret ut colubrum (*Famil.*, XIX, 17).

[3] *Famil.*, XIII, 2.

[4] Non possunt sane omnes Cicerones esse vel Platones, non Vir-

Malheureusement cet espoir fut déçu. Les mauvais instincts de son fils s'étaient révélés et accrus avec l'âge. Obligé de quitter en 1354 son canonicat de Vérone, parce que Can grande della Scala, seigneur de la ville, ne pardonnait pas à son père l'étroite liaison de celui-ci avec Azzo de Corrége que les Scaligers considéraient comme un traître, Jean Pétrarque se réfugia à Milan dans la maison paternelle où tous ses vices parurent au grand jour. En 1358 il était à Avignon, avec un des meilleurs amis de son père, Simonide, qui rendait de lui un témoignage favorable. Mais Pétrarque qui le connaissait mieux, qui l'avait vu de plus près, n'osait plus se fier à ces apparences de conversion ; il en soupçonnait la sincérité, il s'en défiait comme d'une ruse de guerre employée pour lui arracher de l'argent[1]. Deux lettres de lui, dans lesquelles il s'ouvre avec abandon sur ce sujet, nous apprennent tout ce que son cœur paternel eut à souffrir de la conduite d'un enfant dénaturé. Il s'était figuré que son fils deviendrait un jour l'honneur, la joie de sa maison, le compagnon assidu de ses travaux, et il le voyait tourner le dos à la science, à la vertu, se plonger dans la débauche, s'endormir dans l'oisiveté ou n'en sortir que pour se révolter contre l'autorité paternelle[2]. Il s'en plaignait

gilii vel Homeri, boni esse autem possunt omnes... malo virum sine litteris quam litteras sine viro (*Famil.*, XIX. 17).

[1] *Famil.*, XVII, 2.

[2] *Famil.*, XXIII, 12.

d'autant plus qu'il avait surpris en lui quelques étincelles d'intelligence et quelques velléités de sagesse. L'abbé de Sade a cru, sans preuves suffisantes, en interprétant avec trop de liberté un passage de la correspondance de Pétrarque, que Jean s'était dégradé au point de s'associer aux domestiques de son père pour dévaliser la maison que celui-ci habitait à Milan, près de l'église de Saint-Ambroise[1]. Pétrarque fut, en effet, volé par ses gens, mais il ne dit nulle part que son fils ait trempé dans leurs brigandages. Si ce malheureux enfant eût ajouté le goût du vol à ses autres défauts, son père ne l'eût sans doute pas oublié dans la lettre si douloureuse, où il rappelle, avec un accent de tristesse navrant, la longue lutte qu'il a soutenue dans son intérieur contre des habitudes et des sentiments absolument incompatibles avec les siens.

Jamais père et fils ne se ressemblèrent moins. Pendant que le père travaillait jusqu'à seize heures par jour, sans prendre d'autre repos que celui des repas et du sommeil, le fils vivait dans une oisiveté ou plutôt dans une torpeur absolue. Il ne donnait signe de vie que pour railler les sentiments généreux, les amitiés fidèles et enthousiastes de son père. C'était un jeune homme revenu de tout, sceptique et indifférent en toutes choses, qui traitait de

[1] *Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque*, t. III, p. 523; *Famil.*, XXII, 12.

faiblesse toutes les croyances, même la croyance en Dieu, qui ne parlait qu'avec un mépris hautain de tout ce qu'il y a de cher et de sacré pour le commun des hommes. A la fin, l'âme tendre et honnête de Pétrarque se révolta contre tant d'impudence. Il avait supporté cette perpétuelle insulte aux affections et aux convictions de toute sa vie, tant qu'il lui restait une espérance de ramener son fils au bien. Mais quand il perdit jusqu'à l'espoir, il éclata avec la violence que mettent quelquefois dans l'expression de leurs antipathies ou de leur indignation les âmes les plus généreuses. « L'amour est vaincu, l'espé-« rance épuisée, ma patience est à bout, écrit-il à « Jean, après l'avoir chassé de chez lui. Mon seuil « ne peut te supporter, les murs de ma maison ne « peuvent te contenir, mon toit ne peut te couvrir ni « mes oreilles t'entendre, ni mes yeux te voir[1]. » Son fils lui est devenu insupportable. Il a été si choqué et si irrité, depuis des années, par les scènes intérieures dont il a été le témoin et la victime, qu'il en est venu à prendre en grippe jusqu'à la démarche du jeune homme, jusqu'à sa voix, jusqu'à sa manière de remuer les mains, de froncer le sourcil, de secouer la tête, jusqu'aux moindres mouvements et aux moindres attitudes de son corps. Mais Pétrarque a trop le

[1] Victus amor, exhausta spes, consumpta patientia mea est, nec ferre te meum limen potest, nec murus capere, nec tectum tegere, nec audire aures, nec videre oculi (*Famil.*, XXII, 7).

cœur d'un père pour que la pitié et l'attendrissement ne percent pas à leur tour sous l'irritation même la plus légitime. La lettre qu'il commence avec colère se termine par des paroles touchantes. Il invoque, en finissant, la clémence divine, il ne peut se résigner à croire qu'à l'âge de son fils les vices soient incurables, et il espère encore qu'il lui sera donné un jour de le voir revenir corrigé et repentant dans les bras paternels.

Eut-il réellement cette joie? Quelques passages des lettres de sa vieillesse le font supposer. Mais s'il revit son fils et le trouva heureusement changé, ce fut pour le perdre aussitôt. La peste emporta Jean Pétrarque à Milan, en 1361, à l'âge de vingt-quatre ans, le jour même où on lui rendait le bénéfice qui lui avait été autrefois conféré, puis enlevé à Vérone. Tout en le pleurant, son père ne pouvait s'empêcher de penser et d'écrire que cette mort le « délivrait lui-même d'un long souci[1]. » La conversion du jeune homme, s'il y en eut une, ne lui paraissait peut-être pas bien solide. Peut-être aussi cette conversion n'est-elle qu'une illusion paternelle qu'il aimait à se faire, en vieillissant, pour diminuer l'amertume de ses souvenirs. Dans le premier moment où il voit les choses sous leur vrai jour, il éprouve malgré lui comme un

[1] Deo gratias, qui me longo labore, sed non sine dolore liberavit (Var. xxxv).

soulagement, il sent une inquiétude et un poids de moins dans sa vie. Plus tard, au contraire, lorsqu'il est plus loin des soucis que lui a causés son fils, il pense moins aux soucis et regrette davantage son fils. Il se figure même volontiers qu'il n'a manqué à ce malheureux enfant qu'une plus longue vie pour devenir un homme de bien. Jean est mort « au moment « où il s'amendait, » écrit-il à un de ses amis, à l'excellent Simonide [1]. « Mon fils t'aimait tendrement, lui « écrit-il encore peu après, et dans son affection pour « toi je voyais la preuve des progrès de sa raison. » Puis il s'attendrit à ce souvenir. Un cri de douleur échappe au père trahi et trompé dans ses affections. « Vivant, « je le haïssais en paroles, dit-il ; mort, je l'aime, je « le tiens dans mon cœur, je l'embrasse dans ma « mémoire et je le cherche des yeux, hélas ! en vain [2]. » Comme on voit à ces simples mots que la blessure est profonde et qu'elle est restée douloureuse ! Je ne répondrais pas que Pétrarque eût toujours été habile dans ses procédés d'éducation, qu'il n'eût pas, par exemple, trop exigé d'une nature un peu molle, qu'il ne l'eût pas découragée de la lutte en lui demandant trop d'efforts; je ne suis pas bien sûr qu'il n'ait pas effarouché un jeune homme enclin au plaisir en exa-

[1] *Senil.*, I, 1.
[2] Quem viventem verbo oderam, defunctum mente diligo, corde teneo complectorque memoria, quæro oculis heu! nequidquam (*Senil.*, I, 2).

gérant la sagesse et la vertu qu'il attendait de lui. Peut-être aussi n'a-t-il pas assez caché son mépris pour tous ceux qui n'aimaient pas les lettres, peut-être a-t-il blessé, d'une manière irréparable, par quelques paroles ironiques, une âme timide, qui se serait plus librement ouverte devant un juge moins sévère. Les gens très-instruits et très-laborieux se laissent quelquefois aller à traiter de haut les ignorants et les paresseux. Mais en tout cas, si Pétrarque commit quelque erreur dans l'éducation de son fils, ce ne fut à coup sûr qu'une faute de jugement. Son amour pour cet enfant, son désir de faire de lui un homme et un chrétien, sa sollicitude paternelle percent fréquemment dans sa correspondance et restent pour nous hors de doute.

Sa fille Françoise lui donna plus de consolations que son fils Jean. Il la maria, probablement vers 1363, quand elle avait vingt ans, au Milanais François de Brossano, et il passa presque tout le reste de sa vie dans la société du jeune ménage. Françoise égayait la maison paternelle par son aimable caractère et par les joies de la maternité. Il nous reste une lettre de Boccace, où celui-ci parle des deux époux avec beaucoup de charme, et nous entr'ouvre la porte de leur intérieur. Boccace allait à Venise, sachant bien qu'il n'y trouverait pas Pétrarque, le regrettant, mais instamment appelé par d'autres amis et désirant connaître aussi la fille et le gendre du poëte qui y

demeuraient. En route, il rencontre François de Brossano, il est tout de suite gagné par les manières du jeune mari, par son visage tranquille, par ses paroles mesurées, par sa douceur, et il félicite Pétrarque de s'être donné un tel fils. Sa satisfaction augmente lorsque dans l'intérieur de la ville, il se présente chez Françoise. Elle le reçoit si gracieusement, elle lui fait avec tant de délicatesse les honneurs de la maison de son père, qu'il se retire enchanté et touché jusqu'aux larmes d'un si cordial accueil. L'arrivée d'une enfant met le comble à l'émotion de Boccace : pendant qu'on lui offre les livres et tout ce que renferme l'appartement, il voit venir à lui une petite fille qui s'approche doucement, qui lui sourit d'avance et qui finit par se jeter dans ses bras[1].

Outre cette enfant, Françoise eut un fils, qui naquit à Venise en 1366, et qui mourut à Pavie en 1368, à l'âge de deux ans et quatre mois, pendant que son grand-père assistait à Milan au mariage de Violante, fille de Galéas Visconti, avec Lionel, fils du roi Édouard d'Angleterre. Pétrarque s'était attaché à ce petit être comme les vieillards s'attachent d'ordinaire aux enfants de leurs enfants; il avait pour lui toutes les câlineries et toutes les caresses de l'aïeul le plus tendre; il admirait son intelligence, sa beauté, son grand air. Il prédisait déjà que le jeune Frances-

[1] *Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque*, t. III. Pièces justificatives, 35.

chino serait aussi bel homme, mais plus intelligent que son père. Il était charmé qu'on trouvât une grande ressemblance entre les traits de l'enfant et les siens propres. Il aimait à voir revivre son image dans cette fraîche et riante figure. Ceux qui ne connaissaient pas sa fille Françoise ne pouvaient lui faire plus de plaisir que de le prendre lui-même pour le père de son petit-fils. Il le pleura amèrement. Ni sa philosophie, ni ses sentiments religieux, ni sa force d'âme naturelle n'arrêtèrent l'explosion de sa douleur. Il avait beau se dire que son cher Franceschino venait de conquérir sans efforts, presque sans souffrance, la vie éternelle; les regrets prenaient le dessus. Quoi qu'il fît pour se roidir contre le chagrin, il sentait que la mort lui avait enlevé une joie, une espérance, la consolation de ses vieux jours. Cette perte d'ailleurs lui en rappelait une autre, celle de son fils. Mais combien il lui paraissait plus dur de voir mourir un enfant auquel il ne devait que des jouissances, qui ne lui avait causé aucun chagrin, dont le sourire charmait sa vieillesse! « Ceux qui meu« rent ainsi en pleine innocence, disait-il, en faisant « un triste retour sur la conduite de Jean Pétrarque, « nous les regrettons, nous les pleurons plus que s'ils « avaient vécu plus longtemps pour nous désobéir et « nous affliger [1]. » Dans sa douleur, il allait jusqu'à se

[1] *Senil.*, IX, 9.

demander s'il avait jamais aimé quelqu'un, si quelqu'un avait jamais rempli sa vie autant que ce garçon de deux ans. Il voulut qu'il restât un souvenir durable de ses regrets, il fit élever à Franceschino un petit mausolée de marbre dans l'église de Saint-Zénon à Pavie, et il composa lui-même les douze vers latins qu'on y grava en lettres d'or. « Hôte nouveau du « monde, dit l'inscription, j'avais à peine de mon « tendre pied atteint la route et le seuil dur de la « vie fugitive. François était mon père, Françoise ma « mère; à leur suite j'obtins le même nom sur les « fonts du baptême. J'étais un bel enfant, douce « consolation de mes parents, maintenant leur cha-« grin. Cela seul rend mon sort moins gai. Pour le « reste, je suis heureux, moi qui ai trouvé les joies « de la vie véritable, de la vie éternelle, si vite, si fa-« cilement. Deux fois le soleil et quatre fois la lune « avait fait le tour de l'univers, quand la mort ou « plutôt la vie se présenta à moi. La ville de Venise « m'a donné à la terre, Pavie m'y a enlevé. Je ne m'en « plaindrai pas, car de là je devais être rendu au « ciel[1]. »

[1] Vix mundi novus hospes iter, vitæque volantis
Attigeram tenero limina dura pede.
Franciscus genitor, genitrix Franscisca; secutus
Hos de fonte sacro nomen idem tenui.
Infans formosus, solamen dulce parentum,
Nunc dolor; hoc uno sors mea læta minus.
Cætera sum felix, et veræ gaudia vitæ

Il y a dans ces vers trop d'antithèses, comme dans beaucoup d'autres poésies de Pétrarque. Mais ils n'en sont pas moins l'expression d'une douleur vraie. La pensée qui les a dictées est une pensée touchante. L'âme d'où ils sont sortis s'ouvre à tous les sentiments tendres, à toutes les souffrances comme à toutes les joies qu'amènent avec elles les affections humaines. Peu de grands hommes ont eu la jouissance d'aimer, de sortir d'eux-mêmes, de s'attacher aux autres au même degré que Pétrarque. Ni la science, ni les affaires, ni la sévérité de ses principes, ni l'austérité croissante de ses habitudes n'ont un instant desséché son cœur. Sa sensibilité était comme une source vive qu'aucune sécheresse ne peut tarir. Nous venons de voir comment il savait aimer les siens, comment dans sa vieillesse il s'inclinait encore tout en larmes sur la tombe d'un enfant. Nous allons voir maintenant avec quel dévouement, avec quelle chaleur de cœur, avec quel oubli de toute préoccupation personnelle, il a su, pendant sa longue vie, se donner tout entier à ses amis.

Nactus et æternæ, tam cito, tam facile.
Sol bis, luna quater flexum peragraverat orbem :
Obvia mors, fallor, obvia vita fuit.
Me Venetum terris dedit urbs, rapuitque Papia :
Nec querar, hinc cœlo restituendus eram.

(*Poesie minori del Petrarca*, vol. III, appendice 1, épigraphe 4. Édit. Rossetti).

III

Il nous dit quelque part qu'il avait pour l'amitié plus d'inclination naturelle que pour toute autre chose[1]. Ce fut, en effet, le sentiment le plus durable de son existence. Il avait eu des amis, avant d'avoir une maîtresse, et il en eut encore après qu'il eut complétement cessé de s'occuper de Laure. Son amour même prit insensiblement une teinte d'amitié, quand il acquit la conviction que la femme d'Hugues de Sade ne serait jamais à lui, et que malgré lui, il renonça à l'espérance de satisfaire sa passion pour se contenter des joies plus pures, mais plus incomplètes, du platonisme.

Il y a dans le platonisme presque autant d'amitié que d'amour ; ce ne serait même qu'une des formes de l'amitié si dans l'attachement d'un homme pour une femme il n'entrait pas nécessairement quelque chose de plus tendre que dans l'affection d'un homme pour un autre homme. La facilité avec laquelle Pétrarque passa peu à peu, dans ses relations avec Laure, du rôle d'amant à celui d'ami, au lieu de se laisser aller à la haine ou à l'indifférence comme l'eussent fait tant d'autres à sa place, confirme

[1] *Senil.*, IX, 2.

pleinement ce qu'il nous dit lui-même de son penchant pour l'amitié. Mais qu'entend-il par l'amitié? Il n'est pas inutile de s'expliquer sur ce point. Le monde abuse tant des grands mots et cache si souvent sous ces grands mots de petits sentiments que les termes les plus nobles de la langue humaine ont perdu quelque chose de leur valeur primitive à être profanés par tant de bouches vulgaires. Un ancien ne se serait pas trompé sur la signification du mot d'amitié. Un moderne, en voyant tous les jours tant de gens qui se connaissent à peine et qui s'aiment encore moins qu'ils ne se connaissent échanger le titre d'amis, peut se demander s'il n'y a pas plusieurs sortes d'amitiés : celle que les meilleurs esprits de tous les temps considèrent comme un lien sacré, et celle qui n'engage à rien qu'à un échange de politesses banales.

Pétrarque comprend l'amitié à la manière antique. C'est chez les Grecs, chez les Romains, dans une société où les femmes, où les enfants surtout, tenaient moins de place que dans la nôtre, où la vie de famille était moins exclusive de tout autre sentiment, où les hommes vivaient plus entre eux, qu'il va chercher ses exemples et ses leçons. Peu s'en faut qu'il ne se propose pour modèles les héros de la légende ou ceux de l'histoire, les Oreste et les Pylade, les Damon et les Pythias, les Scipion et les Lélius. En tout cas, il adopte les principes que Cicéron déve-

loppe dans son dialogue de l'*Amitié*. Il s'est fait de l'amitié une théorie absolument analogue à celle de l'orateur romain. On retrouverait, au besoin, dans sa correspondance, le commentaire des idées générales que Cicéron exprime en un si beau langage par la bouche de Lélius. Comme Cicéron, il établit qu'il ne peut y avoir d'amitié qu'entre les gens de bien. *Nulla nisi inter bonos amicitia*. Comme lui encore, il dirait volontiers que ce sentiment n'est pas autre chose qu'un parfait accord sur toutes les questions divines et humaines, mêlé de bienveillance et d'affection. Pas plus que lui, il ne croit que l'intérêt soit le principe de l'amitié ; il en cherche au contraire la source dans un certain besoin d'aimer que tous les hommes portent au fond d'eux-mêmes, mais qui s'empare plus particulièrement des âmes tendres. Enfin il répète, en se les appropriant, les nobles paroles que Lélius prononce sur le charme de l'amitié : « Serait-ce une vie digne d'être vécue que celle « qui ne se reposerait pas sur la mutuelle bienveil- « lance d'un ami? Qu'y a-t-il de plus doux que « d'avoir quelqu'un avec qui tu oses parler comme « avec toi-même? Quel serait le grand fruit de « la prospérité si tu n'avais quelqu'un qui en « jouît comme toi-même? L'adversité serait diffi- « cile à supporter sans quelqu'un qui la sentît « plus vivement même que toi... L'amitié rend la « prospérité plus magnifique, et plus légère l'ad-

« versité en la partageant, en la mettant en com-
« mun[1]. »

Je trouve dans une lettre de Pétrarque adressée au Florentin François de Nello, prieur des Saints-Apôtres, plusieurs passages qu'on croirait tirés du dialogue de Cicéron. « La vertu, écrit-il à son ami, est « le fondement de l'amitié; pour la conserver il n'est « besoin de rien que d'une affection mutuelle. Elle « est simple, sans aucun fard; elle ne cherche rien « d'extérieur. Et si elle rencontre beaucoup d'avan- « tages sans les chercher (car qui pourrait énumérer « les profits et les charmes de l'amitié?), l'affection « n'a cependant pas besoin de stimulants; elle est « contente d'elle-même, elle est pour elle-même un « éperon et une récompense[2]. » Plus loin, il s'indigne à la façon de Lélius et en reprenant même quelques-unes de ses expressions, contre l'homme qui cache sous les dehors de l'amitié des vues intéressées. « Celui-là, dit-il, je l'appellerai un habile vendeur de « fard et je dirai qu'il a employé heureusement le « mensonge. Pour ce qui regarde l'amitié, je lui at- « tribuerai le nom d'imposteur et non celui d'ami.

[1] CICÉRON, *de amicitia*, 6.

[2] Virtus est amicitiæ fundamentum, ad quam servandam nihil requiritur præter mutuam charitatem. Ea simplex et nullis fucis illita est, nihil quærit exterius. Et si multa non quærenti obveniant (quis enim amicitiarum commoda atque oblectationes enumeret ?) charitas tamen stimulos non requirit, sese contenta est, ipsa sibi calcar et præmium (*Famil.*, XVIII, 8).

« Car dans l'amitié il n'y a rien de feint, rien de « simulé, et tout ce qu'elle renferme est vrai et vo- « lontaire. En résumé, dans l'amitié, il ne faut cher- « cher que l'amitié. Le véritable ami ne pense qu'à « son ami[1]. »

Ces idées de l'antiquité, Pétrarque se les approprie, il les fait siennes, il les rajeunit par la force avec laquelle il les sent, par la sincérité avec laquelle il les exprime. Elles sont pour lui autre chose que des souvenirs classiques; elles ont passé par son âme avant de s'imposer à son esprit. Il ne se contente pas d'ailleurs de les reproduire. Il les commente, il les développe, il y ajoute des nuances par où se révèle tout ce qu'il y a de personnel et de délicat dans sa manière de sentir. Les affections humaines entraînent presque toujours avec elles des souffrances inévitables. L'amitié, comme l'amour, est exposée aux absences et aux longues séparations. Pétrarque le sait mieux que personne. Lui qui changeait si souvent de lieu, qui passait sa vie à essayer de nouvelles résidences sans se fixer dans aucune, qui habita successivement Avignon, Vaucluse, Parme, Vérone, Milan,

[1] Fuci callidum venditorem et mendacio feliciter usum dicam; quod amicitiam spectat, impostori illi nomen attribuam, non amici. In amicitia enim, ut ait Lælius, nihil fictum est, nihil simulatum, et quidquid est, idem est verum et voluntarium. Hæc igitur summa est : in amicitia sola amicitia quærenda. Verus amicus nihil nisi amicum cogitat (*Famil.*, VIII, 8).

Venise, Padoue, Arqua, il mettait constamment de grandes distances entre ses amis et lui. Il en souffrait, et il s'en plaint à plusieurs reprises. Mais il trouve en lui-même, dans une disposition naturelle de sa sensibilité, une puissante consolation. Il possède à un rare degré la faculté qu'ont quelquefois les âmes tendres et poétiques de se représenter l'image des absents, de les revoir par les yeux de la pensée, de revivre auprès d'eux, d'échanger même avec ces êtres chers une sorte de communication mystérieuse à travers l'espace. Son ardente imagination, affamée d'idéal, supprime le temps, l'éloignement, les obstacles et se donne à elle-même, pour se fortifier contre la douleur des séparations, le spectacle intérieur des lieux et des êtres aimés, mais invisibles. Peu d'écrivains ont exprimé plus poétiquement que lui la joie profonde, le ravissement avec lequel une âme aimante se plonge dans la douceur du souvenir. Il jouit assurément de la présence et de la conversation de ses amis ; il ne se lasse pas de les voir, de les entendre, de leur communiquer ses pensées les plus secrètes. Il répète souvent qu'il n'y a pas de plus grand plaisir que de les garder auprès de soi. Il aime à les retenir à sa table et à prolonger avec eux l'entretien jusqu'au milieu de la nuit, quelquefois jusqu'au jour. Mais loin d'eux, il ne se sent pas pour cela séparé d'eux ; s'il ne voit pas leur personne, il voit leur cœur et, comme ce n'est pas leur visage qui l'in-

téresse, mais le fond de leurs pensées, il se représente, ainsi qu'il le dit lui-même, « leur beauté intérieure, les traits et la figure de leur âme[1]. »

Les morts mêmes ne disparaissent pas de sa mémoire; il les évoque du fond de leur tombe, il les rappelle à la vie. « Non-seulement, dit-il, ceux qui « sont loin, mais ceux qui sont partis tout à fait et « déjà changés en mince poussière, je les vois apparaître; ils revivent[2]. » « Tu m'es toujours présent, « écrit-il à Barbate de Sulmone qu'il a quitté depuis « des années. J'use du privilége de ceux qui aiment; « absent moi-même, je te vois et je t'entends, quoique absent. L'Apennin peut séparer nos corps, mais « la distance ne sépare pas nos âmes... Mets entre « nous les Alpes et le Caucase et l'Atlas et l'Olympe, « plus élevé que les nuages, l'Océan lui-même, cela « ne nous empêchera pas de nous rencontrer, de « causer ensemble, d'être ensemble, de nous promener ensemble, de souper ensemble, de passer « la nuit ensemble[3]. »

[1] Internam pulchritudinem, faciem ac lineamenta animæ conspicio (*Senil.*, XV, 4).

[2] Neque tantum eos qui procul absunt, sed eos quoque qui penitus abierunt jamque in exiguum cinerem versi sunt, vos adestis, vivunt illi (*Senil.*, XV, 4).

[3] Semper mihi fateor præsens es; utor enim privilegio amantium et absentem absens audio et video. Potest Apenninus corpora nostra dirimere, animos loci non dirimunt. Alpes ipsas intersere, et Caucasum et Atlanta et Olympum nubibus altiorem, ipsum denique Oceanum

Pendant un pèlerinage qu'il faisait à la caverne où l'on dit que sainte Marie-Madeleine accomplit sa pénitence, ayant là trois jours et trois nuits à passer dans une grotte sombre ou dans les bois, avec des compagnons qui ne lui plaisaient point, il raconte à l'évêque de Cavaillon qu'il eut recours, pour se désennuyer, à un remède qui lui réussissait toujours; c'était de se réfugier près de ses amis absents, de causer mentalement avec eux et d'oublier en leur compagnie l'heure et les personnes présentes. Ce don merveilleux de s'arracher à la réalité, de repousser du pied les soucis vulgaires et de s'envoler dans la région sereine des affections pures, nous ne serons pas étonnés de le trouver chez le plus idéaliste des poëtes. Il a porté partout ses tendances idéales, il a imprégné tous ses sentiments de poésie et de mysticisme, et sa vive imagination se mêlait si étroitement à sa sensibilité qu'il a su aimer ses amis, sans jouir de leur présence, comme il a su aimer Laure, sans la posséder. Il y avait en lui une telle tendance au platonisme, c'est-à-dire une telle lutte de l'esprit contre la matière, de l'âme contre le corps, qu'il a trouvé moyen de spiritualiser son amitié, comme il avait spiritualisé son amour.

interpone, congrediemur tamen, confabulabimur, colloquemur, una erimus, simul cœnabimus, simul pernoctabimus (Var., XXII).

Je ne me dissimule pas qu'il y a de la rhétorique et de la déclamation dans ce passage; mais le style seul est affecté. On ne peut douter de la sincérité du sentiment.

Mais l'amitié ne se borne pas d'ordinaire à un échange de sentiments affectueux. Elle doit se prouver quelquefois par des actes. Il y a des circonstances où l'on manque aux devoirs essentiels de l'amitié en n'agissant pas pour ses amis. Pétrarque non-seulement ne néglige aucune occasion de les servir activement sur leur demande, mais il va souvent au-devant de leurs besoins. Il prend à la lettre cette vieille maxime que tout doit être commun entre les amis. En homme qui modère ses besoins, qui ne tient pas à être riche, qui d'ailleurs, n'a pas une famille nombreuse à pourvoir, il offre volontiers aux autres une part de ce qui lui appartient. Le jour où il possède plus de bénéfices ecclésiastiques qu'il ne lui en faut pour assurer son indépendance, il fait donner le surplus à des amis plus pauvres que lui. Les dignités qu'on le presse d'accepter et qu'il refuse pour rester libre, il les fait reporter sur des têtes qui lui sont chères. Lui qui ne voulait être ni secrétaire apostolique ni évêque, il a fait des secrétaires apostoliques et des évêques. Enfin, sa maison est à ses amis autant qu'à lui. Combien de fois ne proposa-t-il pas aux compagnons de son âge mûr de venir partager sa demeure, ses livres, son modeste bien-être, son *aurea mediocritas!*

Avec ce caractère aimant et affectueux, Pétrarque dût être aimé. Il le fut, en effet, comme peu d'hommes l'ont été. Il eut pour amis des personnes de toutes les conditions sociales, des écrivains, des soldats, des di-

plomates, des ecclésiastiques, et son amitié fut recherchée par les plus grands personnages de son temps. Mais dans les relations qu'on entretient avec les grands il entre souvent plus de politique d'une part et de déférence de l'autre que de véritable affection. Aussi ne puis-je considérer comme des amis de Pétrarque tous les souverains, tous les princes, tous les personnages qui désirèrent le connaître et qui lui témoignèrent de la bienveillance. L'histoire de ses rapports avec les plus puissants de ses contemporains, forme d'ailleurs un chapitre particulier de sa biographie. En ce moment je ne m'occupe que des amis intimes du poëte, de ceux avec lesquels il mettait en pratique les doctrines du *de Amicitia*. Ils sont nombreux encore. C'est d'abord le plus ancien de tous, Gui Settimo, fils d'un ami de son père, élève comme lui du vieux Convennole; puis Thomas Caloria de Messine, son compagnon d'études à l'université de Bologne, qui mourut en 1341; Lello, gentilhomme romain attaché à la famille des Colonna qu'il connut pendant son voyage à Lombez et qu'il appelait Lélius, en souvenir de l'ami de Scipion; le Flamand Louis, né près de Bois-le-Duc entre le Rhin, la Hollande et le Brabant, avec lequel il se lia en même temps qu'avec Lello et qu'il surnommait Socrate, à cause de sa sagesse; Barbate de Sulmone et Jean Barrili, tous deux lettrés et aimables, que le poëte rencontra à la cour du roi Robert et qui lui firent les honneurs de leur pays; Philippe de Cabas-

soles, évêque de Cavaillon, plus tard patriarche de Jérusalem et cardinal, auquel appartenait le château dont on voit encore les ruines dans la vallée de Vaucluse et qui allait quelquefois s'y installer pour jouir de la société de son ami ; Guillaume de Pastrengo juge et notaire de Vérone, plus d'une fois chargé des intérêts des Scaligers à la cour d'Avignon ; enfin quelques Florentins que la communauté d'origine rapprochait naturellement de Pétrarque, Denis de Borgo San Sepolcro, moine augustin, professeur de théologie à l'université de Paris, plus tard évêque de Monopoli, un moment directeur spirituel du poëte ; François de Nello, prieur de l'église des Saints-Apôtres à Florence, auquel il donna le surnom de Simonide, un de ses correspondants les plus assidus ; François Bruni qu'il désigna lui-même, ainsi que le précédent, pour la charge de secrétaire apostolique qu'on lui avait offerte ; Mainard Accurse, de la famille du célèbre jurisconsulte, peu lettré mais plein de cœur ; Zanobi de Strada, maître d'école, que Pétrarque fit sortir de ses humbles fonctions en le recommandant à un autre de ses compatriotes et de ses amis, Nicolas Acciaioli, grand sénéchal du royaume de Naples ; Sennucio del Bene, établi à Avignon et confident des amours du poëte ; en dernier lieu Boccace, le plus grand et peut-être le plus aimé de tous.

Ce sont là les correspondants habituels de Pétrarque, les hommes avec lesquels il s'ouvre tout entier,

les seuls qui nous permettent de surprendre ses pensées familières et de voir son génie en déshabillé. Quand il écrit à d'autres, il s'occupe trop souvent d'orner son style et de ne point paraître au-dessous de sa grande réputation. Le souci de la forme, le désir de ne montrer au public que des œuvres achevées, qui lui font corriger ses vers italiens jusqu'à son dernier jour et qui l'empêchent de laisser voir à personne son poëme de l'Afrique, parce qu'il le trouve trop imparfait, les mille scrupules littéraires d'un esprit difficile pour lui-même et amoureux de la gloire, le poursuivent dans sa correspondance. Avec quelques amis seulement il s'épanche en liberté, il met ou plutôt il veut mettre de côté toute prétention et toute coquetterie. S'il n'y réussit pas toujours, s'il reste dans ses lettres familières trop de traces d'emphase et d'affectation, c'est qu'il est difficile à un bel esprit de renoncer, même lorsqu'il le désire, à une certaine recherche de langage. D'ailleurs quand on se sert comme le faisait Pétrarque d'une langue morte qu'on ne possède point à fond, on est fréquemment exposé à ne pas trouver tout de suite l'expression la plus simple et à paraître prétentieux par pur embarras. Plus d'une fois les mots qu'il emploie trahissent un effort dont sa pensée était innocente. C'est que le terme juste lui a manqué en latin et qu'il l'a remplacé par une périphrase maladroite. En tout cas on ne peut douter de sa volonté bien arrêtée de causer avec ses

amis sans apprêt, sans art, uniquement pour leur ouvrir son cœur et non pour faire admirer son éloquence. Un jour qu'on lui reprochait d'attacher à ses lettres trop d'importance littéraire, il s'en défend en ces termes : « Je fuis tout travail superflu ; c'est assez « de suffire au nécessaire. Un grand amour n'a pas « besoin d'une éloquence artificieuse. Quel est l'amant « qui ne trouve pas son amie éloquente ? Quel père n'est « pas charmé du bégayement de son enfant ? Quel est « l'homme qui cherche l'ornement en se parlant à lui-« même ? Il y a une vieille parole qui dit : Un ami est « un autre soi-même... Que personne donc n'exige « d'un ami ce qu'il n'exige pas de soi, autrement on « ne parlerait pas à son ami comme à soi-même[1]. » Je ne répondrais pas que Pétrarque se soit toujours tenu parole sur ce point, qu'il n'ait pas quelquefois encore travaillé son style, même en écrivant à ses amis. Je ne répondrais pas surtout qu'en réunissant lui-même sa correspondance pour l'adresser à Socrate, il n'ait pas retouché et corrigé bien des passages. Il avoue qu'il a supprimé les répétitions et retranché beaucoup de détails trop intimes[2]. En général il pense

[1] Fugio ego supervacuum laborem : necessario si sufficiam satis erit. Profecto autem magnus amor artificiosa elequentia non eget. Cui non diserta visa est amica ? Quem non delectat, dum balbutit infans filius ? Postremo quis a se, dum secum ipse loquitur, ornatum quærit ? At vetus est verbum : amicus alter ego... Nemo igitur exigat ab amico quod a se non exigit : alioquin non sic cum amico loquitur ut secum (*Famil.*, XVIII, 8).

[2] *Famil.* Præfatio ad Socratem.

trop à ce qu'on dira de lui; derrière ses amis avec lesquels il n'a ni besoin ni envie de se gêner, il aperçoit de temps en temps ce grand public dont il se sait admiré, auprès duquel il ne veut pas déchoir et qu'il cherche encore à satisfaire, au moment où il prétend n'écrire que pour lui et pour un cercle restreint. Mais même retouchées et à certains moments plus ornées qu'il ne conviendrait, ses lettres ont encore un grand charme. Il s'y livre plus que partout ailleurs, il s'y donne le plaisir de penser tout haut, comme Cicéron qu'il a pris pour modèle; il n'y craint pas plus la familiarité que l'orateur romain lui-même, il y mêle tous les tons, le sérieux et le plaisant, il y note ses impressions de chaque jour, et peu à peu en multipliant les confidences, il nous laisse voir le dedans de son âme.

Cette correspondance a été faite pour l'amitié. C'est aussi l'amitié qui en inspire les plus beaux passages. Les lettres les plus intéressantes du recueil sont celles où Pétrarque fait acte d'ami. Il écrit souvent pour se consoler de l'absence de ceux qu'il aime. Quand il possède ses amis auprès de lui, il ne peut pas les quitter. A Vaucluse il passait quelquefois des journées entières à se promener sous les arbres avec ses rares visiteurs, oubliant l'heure des repas[1]. D'autres fois, avec ceux qui partageaient son goût pour l'étude, il

[1] *Senil.* XIII, 11.

employait la nuit à causer et à lire quelques beaux passages des anciens, sans s'apercevoir que le jour allait paraître. Quand il vit seul, ce qui est l'ordinaire, il lui reste encore un moyen de retrouver ses amis, c'est de causer de loin avec eux. Il leur écrit alors longuement, affectueusement, il leur ouvre sa pensée, il leur parle de lui avec abandon, mais il leur parle aussi d'eux-mêmes, et il ne paraît jamais assez occupé de ses propres affaires pour ne pas donner une grande part de sa vie à celles des autres. Ses lettres amicales ont généralement un double mérite. Le fond en est très-solide et la forme très-aimable. Il y exprime à ses correspondants des sentiments très-sérieux dans un langage plein de grâce. Il ne se contente pas de leur laisser voir qu'il les aime, il le leur témoigne par toutes les nuances de son style. Il a un art exquis de dire les choses, cet art qui vient du cœur et qui fait trouver sans efforts les expressions les plus délicates. Non qu'il flatte ses amis ou qu'il approuve complaisamment tous leurs actes. Il lui arrive quelquefois de leur reconnaître des torts, et quand il se sent en désaccord avec eux il n'hésite pas à le leur avouer. Mais il le fait d'une main si légère que ceux qu'il blâme ne peuvent lui en vouloir. Sous le reproche l'affection perce, on voit tout de suite que son mécontentement n'a d'autres causes que l'amitié, et jusque dans l'expression de ses griefs on découvre une nouvelle preuve de son attachement pour ses amis.

Il ne craint pas au besoin de contredire énergiquement ceux qu'il aime le mieux. Sa correspondance n'a rien d'efféminé ni de banal. C'est l'œuvre d'un esprit viril. Mais s'il ne ménage pas les opinions, il ménage les personnes, et la sévérité du moraliste n'étouffe jamais en lui l'indulgence de l'ami. Quoique à force de délicatesse il se tire admirablement d'une des plus grandes difficultés de l'amitié, celle de savoir au besoin blâmer un ami sans l'aigrir et sans le blesser, il est cependant plus à l'aise quand aucun désaccord d'opinion ni aucun scrupule de conscience ne contrarie l'élan de ses sentiments affectueux. Il trouve alors en lui-même une tendresse et une chaleur d'expression qui auraient quelque analogie avec le langage et les caresses d'une femme pour son amant, si la virilité de la pensée ne rappelait à propos que c'est un homme qui parle à des hommes. Il triomphe surtout lorsqu'il peut se donner à lui-même le plaisir d'obliger ses amis. Au moment où il rend un service, il s'y prend de manière à laisser croire que la joie est pour lui et qu'il n'a cherché que sa propre satisfaction dans la satisfaction d'autrui. Lorsqu'on voudrait lui exprimer de la reconnaissance, c'est lui au contraire, qui en témoigne, comme s'il était plus heureux d'obliger qu'on ne peut l'être de recevoir une marque de son obligeance.

Son grand désintéressement lui a procuré plus d'une jouissance de cette nature. Dès sa jeunesse, il

se croyait au-dessus des tentations d'argent. « S'il « plaît à Dieu, écrivait-il, je ne permettrai pas qu'une « âme née pour de plus grandes choses soit l'esclave « d'un métal[1]. » Il se tint parole, et il ne désira d'autre richesse que l'indépendance. Le jour où il se vit assuré du nécessaire et d'un peu de ce superflu qui égaye la vie, il limita sa fortune au profit de ses amis. De quatre bénéfices ecclésiastiques d'une égale valeur qui lui avaient été conférés, il ne garda que la moitié, il donna les deux autres, et, lorsqu'il en reçut un cinquième à Modène, il écrivit aussitôt à Luc Chrétien pour le lui offrir[2]. Il refusa plusieurs fois des dignités qui l'auraient enrichi, mais qui eussent enchaîné son indépendance et, dès que ses besoins furent satisfaits, il ne profita de la bonne volonté que lui témoignèrent quelques papes que pour servir ses amis. Il possédait, en réalité, de quoi suffire à ses goûts, sa maison de Vaucluse, celle de Parme, son Parnasse cisalpin et son Parnasse transalpin, autour de chacune d'elles un petit jardin; assez de revenus pour garder un ou deux chevaux, quelques domestiques; de quoi voyager, de quoi achever des livres, surtout de quoi offrir à ceux qu'il aimait une hospitalité simple. Il eût pu, au besoin, garder chez lui un ou deux de ses amis sans se gêner.

[1] Non sinam, si Deo placet, metallis servire animum ad majora dispositum (*Famil.*, III, 14).
[2] *Famil.*, XIV, 4.

Ce fut même là, pendant longtemps, un des rêves de sa vie. Avant que sa fille se fût mariée et lui eût créé un intérieur, il souhaitait ardemment qu'une ou deux personnes choisies vinssent vivre avec lui sous son toit. N'ayant pas voulu se marier, lui-même, par une sorte de dédain philosophique et poétique pour les liens du mariage, fort à la mode alors parmi les esprits chevaleresques, il était cependant par nature affamé d'affection et d'épanchements intimes. Un ami eût été pour lui ce qu'est une femme pour un homme moins prévenu en faveur du célibat, le dépositaire et le confident des plus secrètes pensées. Aussi, dès qu'il voit un de ses amis dans l'embarras, il lui propose de venir partager sa vie. Barbate de Sulmone parle-t-il de fuir devant la guerre qui menace sa patrie, Pétrarque lui offre la moitié de sa maison de Parme. « Elle est « petite, lui dit-il, mais aucune maison n'est petite « pour deux hommes qui n'ont qu'une âme[1]. Tu n'y « trouveras ni la richesse ni la pauvreté, mais des livres « innombrables. » Une autre fois, c'est Socrate qu'il voudrait arracher à Avignon et attirer auprès de lui[2].

Il désire tant que ses invitations soient acceptées, et il apporte naturellement tant de bonne grâce dans ses relations amicales que, chaque fois qu'il offre sa maison à quelqu'un, il se met en frais d'a-

[1] Sed duobus unum animum habentibus nulla domus angusta est (*Famil.* VII, 1).
[2] *Famil.*, IX, 2.

mabilité comme s'il demandait un service personnel. Entre beaucoup de lettres écrites sur ce sujet, j'en trouve une qui vaut la peine d'être citée, comme un exemple de ce qu'il y a de délicat dans les sentiments et dans la manière de dire de Pétrarque. Il ne s'agit pas tout à fait d'un ami, mais d'un homme pour lequel le poëte éprouve une grande estime, Modius, grammairien de Parme, qu'il serait bien aise de faire venir chez lui, dont il a peut-être un peu besoin, mais qui doit tirer infiniment plus d'honneur et de profit de l'hospitalité qu'on lui offre que Pétrarque ne tirera d'avantages de sa présence. En l'invitant néanmoins, Pétrarque prend autant de ménagements et de précautions que s'il attendait de lui une faveur dont il ne peut lui offrir en échange l'équivalent. « Je te dé« sire, lui dit-il, je n'ignore pas que les cours « d'hommes grands et puissants te sont ouvertes ; « mais je suis persuadé que tu t'accommoderas mieux « de notre pauvreté que de leurs richesses, si je connais « bien ton cœur, car une honnête pauvreté est plus « douce avec un ami, que de grandes richesses sous « un maître, surtout pour un homme avide de repos, « de liberté et de sobriété, tel que tu le serais devenu « par l'étude, si tu ne l'étais pas naturellement. Et « que le mot de pauvreté ne t'effarouche pas ! Sache « qu'il n'y a pas plus de place ici pour une triste et « sordide indigence que pour des richesses inquiètes « et pesantes... Ici tu trouveras deux choses excel-

« lentes, une fortune modeste et la liberté. Je ne t'ap-
« pelle pas à un esclavage, mais à l'amitié. Jamais
« ni nulle part tu ne seras aussi libre que tu peux
« l'être maintenant avec moi, si tu écoutes ma voix.
« Si tu me demandes donc à quoi je t'appelle, je t'ai
« répondu : à l'amitié, à la vie commune[1]. »

Et, comme s'il voulait prévenir toute susceptibilité de la part de son correspondant, comme s'il craignait que celui-ci ne fût offensé d'avance d'accepter un service sans pouvoir le rendre, il prend soin de le rassurer : « Ne crains pas que je t'ap-
« pelle pour ne rien faire; je veux que tu fasses
« quelque chose, de telle façon cependant que la me-
« sure de ton activité dépende de toi-même[2]. » Il le prie alors, mais uniquement dans les limites où Modius le jugera convenable et agréable, de vouloir bien donner quelques conseils à son fils, à ce Jean

[1] Cupio equidem te : non ignarus magnorum tibi ac præpotentium hominum aulas patere, sed ita mihi persuasi, melius tibi futurum nostra cum paupertate, quum cum illorum divitiis, si bene animum tuum novi. Dulcior est enim honesta paupertas cum amico, quam sub domino divitiæ ingentes, præsertim libertatis, quietis et frugalitatis avido, qualem te si natura non fecisset, ut auguror, studium fecit. Neve paupertatis nomen forte tibi suspectum sit, scito ut nullum sordidæ, nullum mæstæ indigentiæ locum esse, sic sollicitas et graves hinc abesse divitias... Hic tibi rerum optimæ præsto sunt, mediocritas et libertas. Non ego te ad servitium, sed ad amicitiam voco. Aut nunquam pariter ac nusquam, aut nunc mecum, si vocanti obsequeris, liber eris. Si quæris igitur ad quid te vocem, jam respondi, ad amicitiam, ad convictum. (*Famil.*, XIX, 5.)

[2] Ac ne ad torporem vocari metuas, agere aliquid te volo, ita tamen ut actionis modus ex arbitrio tuo pendeat (*Ibid.*).

Pétrarque dont on a tant de peine à diriger l'éducation. Puis il lui propose, mais avec une réserve et une modestie charmante, de s'associer à ses travaux. Les bons copistes sont rares. Le poëte ne peut pas toujours écrire de sa main tous les exemplaires de son œuvre. Modius sera son copiste, mais un copiste qui se mesurera lui-même sa tâche et qui y joindra l'autorité d'un critique. On ne peut pas faire plus galamment les honneurs de ses écrits que ne le fait Pétrarque, en invoquant l'assistance du grammairien. « Tu écriras quelques-unes de mes bagatelles, mais seulement autant que cela te plaira et « si cela te plaît. Toi seul jugeras si elles sont dignes « de fatiguer une plume qui a des œuvres personnelles à transcrire. Viens partager mes études. Mes « travaux me plairont davantage, s'ils sont écrits de « ta main. J'espérerai que, si quelque faute m'a « échappé par oubli ou par négligence, elle n'échappera ni à tes mains, ni à ton esprit. En échange, « je ne t'offre pas des montagnes d'or... ni des palais de marbre, mais ce qui, je le crois, te sera « plus agréable, une vie non pas dénuée de tout, « mais modeste... et je te promets en outre le repos, « la solitude, la liberté[1]. »

En 1349, à une époque où la sensibilité de Pé-

[1] Ad hæc et nugarum aliquid mearum, non nisi quantum libuerit, et si libuerit scribes : tuum erit judicium an dignæ sint quæ tuum, rebus propriis non otiosum, calamum fatigent. In studii mei partem veni :

trarque était particulièrement excitée par les pertes qu'il venait de faire l'année précédente, par la mort de Laure, par celle du cardinal Jean Colonna, par le spectacle des ravages que la peste exerçait encore, il traversa une des crises d'amitié les plus doulou-rsuses qu'il ait subies, et ce fut pour lui une occasion nouvelle de montrer à quel point il savait aimer ses amis. Les âmes vraiment sensibles doivent à l'intensité de leurs sentiments bien des jouissances, mais elles payent quelquefois chèrement les plaisirs que leur donne leur sensibilité par la faculté de souffrir qui en résulte. Souvent même certaines natures délicates sentent plus profondément leurs maux que leur bonheur. Leur délicatesse ne leur sert qu'à plus souffrir. Pétrarque était de ceux que le mal et le bien atteignent avec une égale force, qui jouissent beaucoup, mais qui peuvent aussi souffrir beaucoup de leurs sentiments. Autant l'amitié heureuse le rendait heureux, autant ce qui la troublait ou la détruisait le rendait malheureux. Il reçut précisément cette année le contre-coup d'une catastrophe qui frappait deux de ses amis.

Deux ecclésiastiques qui habitaient Plaisance, le

mea mihi magis probabuntur, si tuo scripto sint digito. Sperabo si quid mihi vel oblivione vel incuria sit elapsum, subterfugere manus tuas ingeniumque non posse. Pro his tibi non montes auri... non marmorea palatia, sed quæ tibi gratiora conjicio, victum non inopem sed modestum... otium præterea, solitudinem, libertatemque polliceor. (*Famil.*, XIX, 5.)

Florentin Mainard Accurse et le Romain Luc Chrétien allèrent le visiter à Parme, au retour d'un voyage qu'ils venaient de faire en France. Le malheur voulut qu'à ce moment-là Pétrarque, qui n'avait pas quitté sa maison de Parme depuis un an, fût allé passer quelques jours à Padoue et à Vérone. Ne le trouvant pas chez lui, ses deux amis se donnèrent au moins le plaisir de rester un jour sous son toit comme pour s'imprégner des souvenirs qu'il y avait laissés. Ils visitèrent en détail sa demeure et ses livres, ils se promenèrent dans son jardin, ils demandèrent à coucher dans sa chambre et dans son lit; puis ils partirent le lendemain en remettant entre les mains des domestiques une lettre où ils exprimaient leurs regrets. Au bout d'un mois Pétrarque revint, apprit qu'il avait manqué leur visite, et désespéré, envoya coup sur coup deux courriers pour les rappeler et les ramener. Les deux lettres successives qu'il leur écrit portent la trace du profond chagrin où l'avaient jeté les malheurs de l'année précédente. Il est poursuivi par la pensée de la mort, il s'afflige du passé, il s'inquiète pour le présent, et il voit l'avenir à travers un nuage noir. Il ne lui reste qu'un moyen de calmer ses inquiétudes et de ne plus trembler pour le sort de ses amis, c'est de les avoir désormais auprès de lui.

Il les appelle, il les réclame dans les termes les plus pressants. « De tout le troupeau des hommes,

« leur écrit-il, vous n'êtes plus qu'un très-petit « nombre avec lesquels je voudrais vivre et mou- « rir; non qu'il n'y ait plusieurs autres personnes « que je distingue de la foule; mais le mariage, « des occupations, l'âge ou d'autres obstacles les « séparent de moi et me forcent de les aimer de « loin. Mais nous, qui nous empêche de passer les « restes de cette vie, si courts qu'ils soient, dans la « tranquillité de l'âme, dans l'étude des belles-lettres « et si nous avons vécu sur la haute mer, comme dit « Sénèque, pourquoi ne pas mourir dans le port[1]? « Est-il une vie plus heureuse ou plus agréable, « ajoute-t-il pour les décider, que de passer son temps « avec ceux qui, par une amitié parfaite et une affec- « tion mutuelle, ne font qu'un avec toi, unis à toi « par un lien indissoluble et par un accord unanime « sur toutes choses[2]. » Pour obtenir enfin ce prix de sa vie, pour réaliser cet idéal — car c'est le rêve de l'amitié parfaite qu'il poursuit — il est prêt à tous

[1] Pauci, fateor, ex omni grege hominum, pauci admodum superestis, cum quibus et vivere eligam et mori : non quod ego plures alios ab hac acie secludam, nisi quos a nobis vel conjugium vel occupatio vel ætas vel difficultates aliæ disjungunt, amarique jubent a longinquo... Nos vero quid impedit, quominus has vitæ reliquias, quantulæcunque sunt, simul in pace animi bonarumque artium studiis transigamus, et si in freto viximus, ut ait Seneca, moriamur in portu? (*Famil.*, VIII, 4.)

[2] Nam quæ, oro te, vita felicior aut lætior, quam cum illis degere cum quibus te perfectus amor et mutua charitas unum fecerint, indissolubili quodam nodo, consensu unanimi omnium rerum adhibito? (*Famil.*, VIII, 5.)

les sacrifices. Où ses amis veulent-ils aller? Quel séjour préfèrent-ils à tous les autres? Il les y suivra. Mainard Accurse et Luc Chrétien le soupçonnaient de vouloir retourner à Vaucluse en compagnie de Socrate ; il s'en défend ; il a beaucoup aimé Vaucluse, il y a passé les années les plus laborieuses et peut-être les plus heureuses de sa vie ; il lui reste encore au fond du cœur un faible secret pour un lieu qui lui rappelle tant de souvenirs ; mais il aimait alors, l'amour avait mis un voile sur ses yeux et lui faisait voir en beau cette sauvage solitude[1]. Maintenant qu'il connaît mieux l'Italie, qu'il en a visité les sites les plus pittoresques, maintenant surtout que l'amour n'enchante plus pour lui les bords de la Sorgue, il n'y pourrait plus vivre. L'homme mûr a d'autres besoins que le jeune homme. C'est l'Italie qui est la terre de ses prédilections, son séjour préféré et définitif. Mais parmi les villes italiennes, que ses amis choisissent celle qui leur plaira plus ! Il leur laisse le choix du séjour. Quant à lui, il sera bien partout où il sera avec eux. Préfèrent-ils Bologne et cette vieille Université où ils ont fait ensemble leurs études? Aiment-ils mieux Plaisance, leur séjour actuel, ou Milan, ou Gênes, ou Padoue, ou Venise? Il ira où ils voudront. Un peu plus tard, il écrivait à Socrate avec la même abnégation, en essayant de l'attirer en Italie, mais en

[1] Je signale ce passage, entre tant d'autres, à ceux qui doutent encore de la réalité de l'amour de Pétrarque.

lui abandonnant le choix de la résidence, tant il était disposé en toutes choses à s'effacer devant ses amis, à mettre de côté toutes prétentions personnelles dès qu'il s'agissait d'un intérêt sérieux d'amitié.

Pétrarque attendait avec impatience les réponses de Mainard Accurse et de Luc Chrétien, lorsqu'il vit revenir, au bout de huit jours, un de ses messagers, dont la tristesse et l'air consterné lui annonçaient d'avance de mauvaises nouvelles. En traversant l'Apennin, ses deux amis étaient tombés dans une embuscade de brigands. Mainard Accurse avait été tué sur le coup. Luc Chrétien avait eu le temps de mettre l'épée à la main, il s'était défendu, et on le croyait sauvé, mais sans l'affirmer. Pétrarque passa de longues journées dans de véritables angoisses, faisant guetter par ses domestiques l'arrivée des voyageurs qui venaient de l'Apennin, interrogeant tous ceux dont il espérait quelque lumière sur le sort de son ami, jusqu'à ce qu'enfin il apprît avec certitude que Luc Chrétien s'était échappé. Mais Accurse était mort, mort peut-être parce qu'il avait trouvé la maison de Parme vide. Pétrarque se disait avec amertume que si ses deux amis l'avaient rencontré chez lui, comme ils s'y attendaient, il aurait peut-être réussi à les retenir et à éviter ce malheur. La crainte d'en avoir été la cause indirecte augmentait son chagrin. Il exhalait toute sa douleur en écrivant à Socrate, et il satisfaisait son ressentiment contre les assassins d'Accurse, en adressant au

peuple de Florence une lettre éloquente, où il se plaint qu'un si grand crime puisse se commettre contre un Florentin, presque sur le territoire de la République, et rester impuni.

Malheureusement l'absence, les longues séparations, la mort de nos amis ne sont pas les seuls chagrins qui nous puissent venir de l'amitié. Nous en recevons quelquefois des blessures plus profondes et plus douloureuses. Les amitiés les plus vieilles et les plus solides en apparence peuvent se briser. De faux rapports, des conflits d'ambition, des rivalités d'amour, de simples malentendus séparent quelquefois d'anciens amis, surtout quand ils sont loin l'un de l'autre, qu'ils ne se sont pas vus depuis longtemps et qu'ils ne s'expliquent qu'à distance. Les cœurs desséchés ou par l'âge ou par les luttes de la vie s'en consolent, mais il y a des âmes tendres qui pleurent les affections perdues, auxquelles un ami infidèle fait plus de mal qu'un ami qui meurt. L'âme de Pérarque eût été de celles-là. Il ne fut pas mis pour son compte à cette cruelle épreuve. Mais on devine par le chagrin que lui causent les brouilles de ses amis ce qu'il aurait souffert si lui-même avait été condamné à une rupture. Deux fois il vit des personnes qui lui étaient chères se brouiller entre elles, et aussitôt, d'un premier élan, il intervint en négociateur. Rôle difficile, souvent ingrat, mais où il devait réussir parce qu'il y apportait avec une grande chaleur de

cœur une extrême délicatesse. Ingénieux en toutes choses, il l'est surtout dès que son esprit peut servir au triomphe d'un bon sentiment. Il apprit un jour que Jean Barrili, homme d'État napolitain qu'il avait beaucoup vu, pendant ses deux séjours à Naples, qui avait même été chargé par le roi Robert d'assister au Capitole à son couronnement, et le Florentin Nicolas Acciaioli, sénéchal et principal ministre de la reine Jeanne de Naples, venaient de se brouiller, problablement pour quelque rivalité d'ambition. L'un avait été le favori de l'ancien roi, l'autre l'était de la reine actuelle. Il n'en faut pas davantage pour séparer les politiques. Pétrarque, qui les aimait tous deux, eut l'heureuse idée de leur écrire une lettre collective qu'aucun des deux n'avait le droit d'ouvrir sans l'autre, et qu'ils ne devaient lire qu'en commun. Il leur rappelle les occasions nombreuses où ils ont vécu ensemble, leurs longs séjours à la campagne, leurs entretiens d'autrefois, les guerres qu'ils ont faites sous la même tente. Tous ces sacrifices peuvent-ils être effacés par des griefs d'un moment, par quelque dissentiment passager? Tout les rapproche. Ils servent le même prince, ils habitent le même pays, ils aiment également le bien et la justice. N'ont-ils pas mille fois plus de motifs de s'aimer que de se haïr? La lettre de Pétrarque se traîne ainsi à travers des développements un peu longs jusqu'à une péroraison à la fois très-touchante et très-piquante. Je vous ai re-

tenus bien longtemps, dit-il à ses amis, j'ai peut-être abusé de votre patience. Mais c'est précisément ce que je voulais. Je tenais à vous mettre le plus de temps possible en présence l'un de l'autre, convaincu que vous ne pourriez pas vous voir sans vous réconcilier, et qu'une simple entrevue où vous vous regarderiez les yeux dans les yeux, vous rapprocherait mieux que toutes les lettres. Pensez à moi, ajoute-t-il en finissant, pendant que vous lisez ce que je vous écris ; songez que si mon corps est absent, je suis au milieu de vous par la pensée; ne me faites pas le chagrin de prolonger votre querelle et embrassez-vous pour l'amour de moi [1]. Comment résister à des instances si pressantes, à une amitié si tendre et en même temps si ingénieuse? Les deux rivaux s'embrassèrent et se quittèrent réconciliés.

Une autre brouille causa encore à Pétrarque un plus grand chagrin. Parmi ses plus vieux amis il comptait le Romain Lélius et le Flamand Socrate, qu'il avait connus, dans sa jeunesse, lorsqu'il accompagna jusqu'à Lombez l'évêque Jacques Colonna. Tous trois avaient vécu chez les Colonna dans une étroite intimité. Séparés depuis, Lélius habitant Rome, Socrate demeurant à Avignon, et Pétrarque dans le nord de l'Italie, ils ne cessaient de correspondre entre eux. Il semblait qu'entre des hommes qui se

[1] *Famil.*, XIII, 10.

connaissaient si bien, qui s'aimaient depuis si longtemps, qui avaient cent fois échangé leurs plus secrètes pensées, aucun dissentiment ne pût survenir. Pétrarque eut cependant la douleur d'apprendre que Lélius venait de rompre avec Socrate, et que lui-même était la cause indirecte de cette séparation, parce qu'une personne mal informée ou plutôt malveillante avait assuré à Lélius 'que Socrate, dans ses lettres, disait du mal de lui à Pétrarque. A cette nouvelle, le poëte prit la plume et sous le coup de l'émotion soudaine qu'il ressentait, il écrivit à son défiant ami une des lettres les plus belles de toute sa correspondance. Les phrases n'y sont point ornées ni savamment cadencées comme cela arrive très-souvent ailleurs. On sent que c'est le cri du cœur et le premier jet de l'improvisation. Pourquoi ne m'as-tu pas demandé d'explications ? écrit-il à Lélius. Sans m'avoir interrogé, comment as-tu pu croire que Socrate me parlait mal de toi? Quel motif en aurait-il eu? Dans quelle espérance l'aurait-il fait? Penses-tu que j'aurais bien accueilli une confidence de ce genre? Aurait-il réussi à te noircir à mes yeux? Est-il vraisemblable qu'un homme qui n'a jamais reçu de toi et qui ne t'a jamais donné que des preuves d'affection, te calomnie auprès d'un ami commun, qui t'estime autant qu'il t'aime et qui t'aurait nécessairement défendu contre lui? En agissant ainsi, au lieu de te nuire, ne risquerait-il pas de se nuire à lui-même dans mon esprit? D'ail-

leurs la véritable amitié entraîne avec elle une confiance absolue. Non-seulement on ne doit pas se défier de son ami, mais on ne doit même pas écouter ceux qui nous donneraient le conseil de nous défier de lui. Quiconque prête l'oreille à des propos malveillants contre son ami est déjà coupable envers lui. Puis de cette théorie générale, si conforme à la doctrine de Cicéron et à la haute idée que Pétrarque se faisait lui-même de l'amitié, il redescend à des arguments personnels en adressant à Lélius ce pathétique appel : « Socrate t'a-t-il donc aimé pendant plus de vingt-huit « ans — et personne, excepté toi, ne sait cela mieux « que moi — pour qu'un misérable en une heure et « par quelques paroles fausses t'arrachât à lui, et « non-seulement t'arrachât, mais fît d'un ami et du « frère le plus doux un ennemi très-dur. Pardonne-« moi, mon frère, il n'aurait pas dû arriver, moi « vivant, que non-seulement sans cause, mais même « pour les causes les plus fortes, il se fît une si grande « séparation de deux âmes que je croyais unies par « leur propre affection et inséparables par l'attache « de mon souvenir[1]. »

[1] Viginti octo annis amplius amavit te, quod præter te unum nemo me melius novit, ut unus nebulo, una hora, paucis te sibi falsis verbis eriperet, nec eriperet modo, sed de amico et fratre dulcissimo durum hostem faceret? Da veniam, frater, non debuit accidere posse me vivo, ut non modo sine causa, sed quantalibet quoque cum causa, tanta distractio fierat animorum, quos et proprio amore conjunctos et visco meæ recordationis inseparabiles arbitrabar. (*Famil.*, XX, 13.)

Ces belles paroles furent entendues, elles dissipèrent tous les nuages et, quelques jours plus tard, Pétrarque écrivait à Lélius pour le féliciter de s'être réconcilié avec Socrate.

IV

L'histoire des amitiés de Pétrarque n'est guère autre chose, on le voit, que celle du bien qu'il fit à ses amis. Il nous reste à parler du plus illustre de tous ceux qu'il aima, de Jean Boccace, qui fut en même temps un de ceux auxquels il rendit le plus de services. Entre ces deux grands écrivains il y avait une inégalité d'âge qui les priva de l'intimité des premières années. Boccace, né à Paris en 1313, pendant un voyage qu'y faisait son père pour le compte de l'opulente maison des Bardi, plus jeune de neuf ans que Pétrarque, n'était encore qu'un jeune homme obscur lorsque déjà son futur ami, dont la gloire fut si précoce et si rapide, attirait sur lui l'attention de l'Europe lettrée, et recevait à Vaucluse l'offre d'une double couronne poétique. On a cru qu'ils s'étaient peut-être rencontrés à Paris, en 1333, à l'époque où Pétrarque y alla pour la première fois. Leur commune origine et des amis communs eussent pu, en effet, les mettre en relations. Tous deux connaissaient Denis de Borgo San Sepolcro, ce Florentin instruit qui professait à Paris, qui y devint le directeur spirituel de Pétrarque et auprès duquel il semble que Boccace ait pris des

leçons de droit canonique, lorsqu'il abandonna le commerce, et que son père, ne pouvant faire de lui un négociant, voulut l'obliger du moins à embrasser une étude plus lucrative que celle des lettres. Les Italiens, et particulièrement les Florentins, devaient d'ailleurs se réunir à Paris dans des lieux déterminés, où les nouveaux venus allaient chercher ceux de leurs compatriotes qui habitaient la grande ville. Boccace vit peut-être alors par hasard ou se fit montrer par curiosité le brillant voyageur qu'entourait déjà la célébrité. Ce serait une manière d'expliquer le passage d'une de ses lettres où il disait à François de Brossano, après la mort de Pétrarque : « il y avait quarante ans et même plus que je lui était dévoué. » A moins qu'on n'entende par là, ce qui ne serait pas moins vraisemblable, que depuis quarante ans, il était dévoué à la gloire de Pétrarque. Boccace put, en effet, du fond de son obscurité, connaître et admirer Pétrarque, dès 1333, sans que celui-ci sût même le nom de son admirateur. Que de gens s'intéressent aux hommes illustres, sans que ceux-ci s'en doutent ! Ce fut encore en spectateur inconnu, en simple témoin de sa gloire, que Boccace revit Pétrarque en 1341, lorsque le poëte, avant de recevoir, au Capitole, la couronne poétique, se rendit à Naples, pour subir un examen public devant le roi Robert. L'année même où le futur auteur du *Décaméron* essayait son génie en rimant la Théséide, il entendit prononcer cet éloquent discours,

dans lequel, en présence du roi et d'une nombreuse assemblée, l'auteur du *Canzoniere* exposait les avantages et la grandeur de la poésie avec tant de force, que son royal contradicteur, converti par lui au culte des Muses, regrettait d'avoir dévoué tout son temps à l'étude des sciences, et de connaître si tard le mérite des poëtes[1]. Le noble langage de Pétrarque excita dans l'âme du jeune Boccace un enthousiasme qui lui inspira sans doute, dès ce moment-là, un vif désir d'obtenir un jour l'amitié de son glorieux concitoyen.

L'occasion ne s'en présenta que neuf ans après, en 1350, quand Pétrarque visita pour la première fois Florence, sa patrie, en se rendant à Rome au jubilé. Boccace qui, dans l'intervalle, avait déjà acquis la réputation d'un savant et d'un poëte, lui souhaita la bienvenue, en lui adressant une pièce de vers latins, alla même au-devant de lui, malgré l'hiver, et lui offrit l'hospitalité dans sa maison. Leur amitié date de cette époque ; depuis lors ils s'écrivirent fréquemment, sans tomber toujours d'accord sur toutes les questions, mais sans qu'un seul nuage troublât leurs rapports. Leur correspondance est telle qu'on devait l'attendre de deux hommes très-attachés l'un à l'autre, très-sensibles à l'amitié, mais en même temps très-sincères. Elle est à la fois très-affectueuse et très-virile. Mille détails de leurs lettres prouvent qu'ils

[1] Boccac, *Geneal, Deor.*, lib. XIV, c. 22.

s'occupent beaucoup l'un de l'autre, que les moindres incidents de la vie de chacun d'eux les intéressent tous deux et qu'ils ne laissent échapper aucune occasion de se témoigner qu'ils s'aiment. Mais leur affection ne va pas jusqu'à la complaisance. Ils traitent l'amitié comme un sentiment sérieux. Non-seulement ils ne s'adressent point de compliments exagérés ni de vaines protestations, mais ils ne craignent même pas de s'écrire quelques-unes de ces vérités que nous n'aurions pas toujours le courage de nous dire à nous-mêmes, si nos amis ne nous les disaient pas. Dans leur opinion, cette franchise faisait partie des devoirs impérieux de l'amitié. Loin de s'en offenser, ils y voyaient une preuve d'attachement. Du reste, leurs dissentiments étaient rares. Ce qui domine, au contraire, dans leur correspondance, c'est leur parfait accord. Ils rivalisent d'attentions et de soins délicats l'un pour l'autre.

Peu de temps après le voyage de Pétrarque à Florence, où le poëte s'était plaint de ne pas avoir reçu un aussi bon accueil qu'à Arezzo, les Florentins résolurent de fonder une université. Aussitôt Boccace pensa que cette fondation offrait à sa patrie un moyen naturel de se réhabiliter auprès de Pétrarque ; il fit décider qu'on lui proposerait une chaire, en lui laissant le choix de l'ouvrage qu'il voudrait commenter, et qu'en même temps, par un décret, on lui rendrait, aux frais du trésor public, son

patrimoine confisqué depuis près de cinquante ans. Lui-même fut chargé d'aller porter cette nouvelle à son ami, et passa quelques jours à Padoue sous le toit de Pétrarque. Après avoir consacré la journée entière au travail, suivant l'usage de Pétrarque, celui-ci continuant ses travaux commencés, Boccace lisant ou copiant les œuvres de son hôte, les deux amis se réunissaient le soir dans un petit jardin, pour s'entretenir ensemble, au milieu des premières senteurs du printemps, des deux sujets qui les intéressaient le plus, la destinée des lettres et celle de la patrie italienne[1]. Lorsqu'ils se séparèrent, Pétrarque remit à Boccace, pour le sénat de Florence, une lettre de remercîments, conçue dans des termes emphatiques, mais probablement calculés pour faire valoir le négociateur et surtout pour éviter de répondre directement à l'offre des Florentins. Je ne crois pas que Pétrarque soit très-sérieux, quand il remercie ses compatriotes de l'avoir traité mieux que les Romains ne traitèrent Camille et Cicéron, mieux que les Grecs ne traitèrent Alcibiade, sous prétexte que les Romains et les Grecs n'ont rappelé ces illustres exilés que le jour où ils avaient besoin d'eux, tandis que lui, on le rappelle sans que sa patrie ait besoin de ses services[2].

Au fond, Pétrarque n'aimait pas Florence, il ne lui pardonnait ni l'exil de son père, ni la confiscation de

[1] Baldelli, *Vita di Boccaccio*, lib. II, 27.

[2] *Famil.*, XI, 5.

ses biens, ni sa longue hostilité contre les empereurs. D'ailleurs il n'avait aucun des préjugés ni des attachements du patriotisme local. Dante, malgré ses haines et ses griefs, Boccace, malgré ses longues absences, tiennent à la petite patrie qui a été le berceau de leur famille. Pétrarque s'en détache absolument; parmi les villes où il propose à ses amis de vivre en commun, il ne désigne jamais Florence, et ce beau nom de patrie, ce nom qui le remplit de si généreuses émotions, il ne l'applique jamais à la cité de ses ancêtres, mais à l'Italie entière, au pays dont il parle la langue, dont il n'accepte pas les divisions et qu'il voudrait voir réuni en un seul et puissant État. Il n'est pas Florentin, il est Italien. Lors donc qu'il écrit aux Florentins une lettre si flatteuse, au moment où il est parfaitement décidé à ne pas profiter de leurs offres, à n'accepter de chaire nulle part, mais chez eux moins qu'ailleurs, c'est dans sa pensée un simple artifice de rhétorique, une manière d'esquiver par des mots une réponse formelle et de paraître reconnaissant sans témoigner de reconnaissance. Il tenait aussi sans doute à ce que son ami fût bien accueilli, au retour de la négociation, et dans ses compliments le désir d'obliger Boccace entrait pour quelque chose. Mais, une fois Boccace parti, au lieu de prendre la route de Florence et de la chaire qui l'attendait, il prit celle d'Avignon. Les Florentins, les plus fins diplomates du monde, se rendirent si bien

compte de ses sentiments, qu'après lui avoir restitué ses biens, pour obtenir qu'il résidât dans leur ville, ils les lui reprirent dès qu'ils le virent résider ailleurs.

Cet échec n'empêcha pas Boccace de chercher de nouvelles occasions d'être utile ou agréable à son ami. Il connaissait la passion de Pétrarque pour les manuscrits de l'antiquité, lui-même la partageait, il se ruinait en achats de livres, et il eut plusieurs fois le plaisir d'envoyer au poëte des œuvres que celui-ci ne possédait pas. Il lui procura le commentaire de de saint Augustin sur les psaumes, que Pétrarque reçut avec reconnaissance, tout en prévoyant que la lecture d'un si grand ouvrage allait lui faire passer « bien « des jours sans manger et des nuits sans dormir[1]. » Une autre fois, il lui adressait des opuscules rares de Cicéron et de Varron, qu'il s'était donné la peine de copier de sa propre main, et, dans le premier mouvement de sa joie, Pétrarque répondait : « Je vais in« scrire ton nom au milieu de ceux de ces deux grands « hommes[2]. » Boccace aida aussi puissamment Pétrarque dans les efforts que celui-ci faisait pour apprendre la langue grecque et pour en répandre le goût en Italie. Mais parler de leur amour commun pour le grec, ce serait entamer d'avance un sujet que nous traiterons plus tard en signalant l'influence que Pétrarque exerça sur la renaissance des études classiques en Italie.

[1] *Famil.*, XVIII, 3.
[2] *Famil.*, XVIII, 4.

Pétrarque ne donna pas à Boccace moins de marques d'affection qu'il n'en recevait de lui. Tantôt il s'informait avec sollicitude d'une santé que l'embonpoint et peut-être aussi l'abus du plaisir compromettaient quelquefois[1], tantôt il arrachait son ami à des embarras d'argent, il n'attendait même pas pour lui offrir sa bourse qu'on l'en priât, et lorsque Boccace lui témoignait sa reconnaissance ou le désir de payer ses dettes, il lui répondait obligeamment : « Tu ne me dois « rien que ton amitié[2]. » Il essaya, à ce qu'il semble, de lui procurer des fonctions lucratives, que Boccace refusa par amour de l'indépendance. Mais surtout il ne cessa de mettre à sa disposition sa maison, ses livres, tout ce qui lui appartenait ; à Padoue, à Milan, à Venise, il le reçut comme un frère et le garda pendant des mois entiers. Lorsqu'il maria sa fille et l'installa chez lui avec son gendre François de Brossano, il leur inspira à tous deux une telle amitié pour Boccace, que celui-ci, en l'absence de Pétrarque, était reçu par le jeune couple comme un second père. Françoise l'embrassait, la petite fille courait vers lui en souriant, et François de Brossano, dont la stature était énorme, le serrait dans ses grands bras, comme il le raconte lui-même plaisamment[3], en lui glissant dans

[1] *Senil.*, V, 2. — *Famil.*, XXI, 15.
[2] *Senil.*, I, 4.
[3] De Sade, *Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque*, pièces justificatives, t. III.

la poche une petite somme d'argent. Jusqu'à la fin de sa vie, Pétrarque espéra réaliser avec Boccace ce rêve de la vie commune qu'il avait tant poursuivi avec Socrate et Mainard Accurse. « Je ne puis pas « t'enrichir, lui écrivait-il; si je le pouvais, ce n'est « pas par des paroles ni par la plume, mais par des « faits que je te répondrais. Mais j'ai de quoi suffire « abondamment à deux hommes qui n'auraient qu'un « cœur et qu'une maison. Tu me fais injure si tu dé- « daignes mes offres, encore plus si tu t'en défies[1]. »

La correspondance des deux amis ne se borne pas simplement à un échange de bons procédés et de marques d'affection. Quelquefois ils se trouvent en désaccord sur des choses importantes, et ils s'en expliquent avec la liberté affectueuse qu'autorise ou plutôt qu'exige l'amitié. Car ce n'est point aimer ses amis que de chercher à leur complaire en tout; on ne les aime véritablement que si on a le courage de les avertir ou de les blâmer, quand on croit qu'ils ont tort. Pétrarque et Boccace comptent trop bien l'un sur l'autre, ils sont trop sûrs de leur mutuelle affection pour s'offenser jamais d'une observation ou d'un conseil. D'ailleurs il y a une manière de faire des reproches qui est tout amicale, qui n'a rien que de

[1] Non sum qui ditare te hinc possim; quod si essem, non verbo, non calamo, sed reipsa tecum loquerer. Sum vero cui in tantum suppetit, quantum abunde sufficiat duobus, unum cor habentibus atque unam domum. Injuriosus es mihi si fastidis, injuriosior si diffidis. (*Senil.*, I, 4.)

bienveillant, qui émeut sans blesser, et c'est la seule qu'ils emploient. Malgré sa déférence pour Pétrarque, Boccace ne peut s'empêcher en quelques occasions de se séparer de lui. Il s'étonne, par exemple, qu'un homme tel que lui ne possède pas dans sa bibliothèque un exemplaire de la *Divine comédie*, et il insinue doucement que c'est donner au monde la tentation de croire que le poëte vivant est jaloux du poëte mort. Pétrarque se justifie avec bonne grâce de ce reproche ; mais il avait besoin de le faire et Boccace lui a rendu service, dans l'intérêt de sa gloire, en le forçant une fois pour toutes à dire le bien qu'il pensait de Dante. La postérité n'eût pas manqué de remarquer sans cela, comme le remarquaient déjà les contemporains, non-seulement qu'il évite soigneusement de le louer, mais qu'il prononce à peine son nom.

Une autre fois, pour un motif plus grave, à propos d'un incident sur lequel nous serons obligés de revenir, Boccace se croit obligé par devoir de blâmer son ami. Il s'agit du séjour que celui-ci fit à Milan en 1353, au moment où il quittait Vaucluse et la France pour toujours. En traversant la Lombardie pour revenir à Parme, Pétrarque s'arrêta près de l'archevêque Visconti, un des hommes les plus ambitieux, les plus entreprenants, les plus artificieux du temps et, gagné par ses caresses, il se laissa persuader de se fixer dans sa capitale. Ce fut un chagrin pour la plupart des amis du poëte qui méprisaient et craignaient les

Visconti, mais c'en fut un surtout pour Boccace qui, l'année d'avant, avait vu l'archevêque menacer Florence et qui, de sa personne, avait couru, au nom de ses compatriotes, lui chercher des ennemis jusqu'en Allemagne. Il exprimait très-franchement sa surprise et sa douleur dans une lettre qu'il écrivait à Pétrarque. « Je voudrais me taire, lui disait-il, et je ne « le puis. Le respect me commande le silence et l'in- « dignation me force à parler. Comment Silvain « (surnom poétique qu'il donnait à Pétrarque) a-t-il « fait pour oublier sa dignité, les entretiens que nous « avons eus sur l'état de l'Italie, sa haine pour l'ar- « chevêque, son amour pour la solitude et la liberté « si nécessaire aux lettres? Comment a-t-il pu se ré- « soudre à emprisonner les muses dans cette cour? A « qui peut-on se fier désormais si Silvain, qui appe- « lait Visconti tantôt un homme très-cruel, tantôt « Polyphème, tantôt Cyclope, s'est fait l'ami, s'est « soumis au joug de celui dont il condamnait avec « dégoût l'audace, l'orgueil, la tyrannie? Comment « Visconti a-t-il obtenu ce que ni le roi Robert, ni le « souverain Pontife, ni l'empereur, ni le roi de « France n'ont pu obtenir? Tu diras peut-être que « tu as accepté par indignation, parce que tu avais « été bafoué par tes concitoyens qui t'ont repris le pa- « trimoine qu'ils t'avaient restitué? Je ne désapprouve « pas une juste indignation pour un tel procédé. Mais « me préserve le ciel de croire qu'avec raison et

« honnêteté qui que ce soit, pour une injure reçue, « puisse travailler contre sa patrie[1] ! »

Ce dernier argument ne touchait guère Pétrarque, qui ne se considérait pas comme un citoyen de Florence, mais comme un citoyen de l'Italie, et qui se croyait le compatriote de Visconti tout aussi bien que celui des Florentins. D'ailleurs son parti était pris; il resta à Milan, quoique son ami dût en penser. Quand Boccace lui parlait de la perte de sa liberté, il répondait : « Ce n'est point à mon « âge qu'on apprend à servir; j'ai toujours été libre « jusqu'ici et je le suis encore. Je me crois même « plus libre que toi, car la tyrannie d'un seul, s'il « y a tyrannie, est plus supportable que celle d'un « peuple[2]. » Sur ce point les deux amis ne parvinrent jamais à s'entendre. Pétrarque réussit à faire venir Boccace à Milan pour le voir, mais il ne réussit pas à le réconcilier avec les Visconti. Même après son voyage, Boccace lui écrivait : Tu resteras donc toujours à Milan, et, quoiqu'il n'ajoutât rien, Pétrarque comprenait si bien que ce silence impliquait un blâme que lui-même se croyait obligé d'aller au-devant des objections et de les combattre[3]. Malgré la vivacité que Boccace apporta dans cette question et la résistance

[1] Baldelli, *Vita di Boccaccio*, lib. II, 31.

[2] Persuade tibi me hactenus liberrimum semper hominum fuisse.... Nitor tamen, et spero fore, ne discam servire senex.... pati hominem credo facilius quam tyrannum populum. (*Senil.*, VI, 2.)

[3] Var. xxv.

modérée, mais inébranlable, que Pétrarque lui opposa, il faut dire à l'honneur de tous deux qu'il n'en résulta entre eux aucun refroidissement.

Pétrarque, de son côté, ne ménageait pas les faiblesses de Boccace. Lui qui, vers l'âge de quarante ans, malgré les révoltes de son tempérament, avait renoncé par raison et par piété aux plaisirs des sens, il s'étonnait que son ami vieillit en épicurien et ne se corrigeât pas de son penchant pour l'amour. Dans leurs entrevues, il l'exhortait à changer de vie, à se ranger enfin et à mériter par ses mœurs le nom de sage, dont sa science le rendait déjà si digne. Boccace reconnaissait l'heureuse influence qu'avaient sur lui les conseils de Pétrarque, il en consacrait même le souvenir dans une églogue où, après avoir discuté avec Pétrarque sous le nom de Philostropus, il s'écrie qu'une nouvelle lumière brille à ses yeux[1]. Mais peut-être une forte secousse lui était-elle nécessaire pour l'arracher à ses habitudes sensuelles. Il lui vint un jour un avertissement qui ressemblait à un avertissement d'en haut, et aussitôt comme le font les natures faibles, il passa de l'indolence à la terreur et se porta tout d'un coup jusqu'à l'extrême limite de l'austérité. Ce fut alors à Pétrarque à le retenir, à le modérer, à l'empêcher de renoncer aux lettres, sous prétexte de se réformer.

[1] *Églog.*, XIV.

Voici ce qui donna lieu à ces nouveaux rapports des deux amis. Un chartreux de Sienne, Pierre Petroni, renommé pour la pureté de ses mœurs et la sainteté de sa vie, fit appeler avant de mourir un des moines de son couvent et le chargea d'aller dire à Jean Boccace que Jésus-Christ, qui lui était apparu, ordonnait à l'auteur du *Décaméron* de se repentir du scandale qu'avaient causé ses œuvres, de réparer par la pénitence le mal qu'il avait fait et de l'avertir qu'il ne lui restait que peu de temps pour se préparer à bien mourir. Épouvanté, Boccace songea immédiatement à vendre ses livres, à abandonner la poésie, à s'enfermer dans un couvent et il écrivit à Pétrarque une lettre lamentable. Celui-ci lui répondit avec beaucoup de fermeté et de raison, en le félicitant de vouloir se réformer, mais en le blâmant de pousser les choses si loin. Quoique le nom de Pétrarque ait été aussi prononcé par le chartreux, et que Pierre Petroni en mourant l'ait désigné comme un de ceux qui devaient être avertis, il ne partage pas l'épouvante de son ami. Il la partage d'autant moins que Boccace affirme qu'on lui interdit absolument l'étude de la poésie, et que Pétrarque a peine à croire qu'une telle prescription vienne de Dieu. Si Jésus-Christ a parlé, répond-il, assurément c'est une grande chose. Mais la question est précisément de savoir s'il a parlé. Il y a tant de gens qui croient avoir vu Jésus-Christ ou qui disent qu'ils l'ont vu, sans que cela soit

vrai. Pour ma part, je voudrais bien connaître ce moine dont tu m'annonces la visite. Je l'examinerais, je l'interrogerais, je le regarderais en face et je verrais bien alors s'il n'est, par hasard, ni un imposteur ni une dupe. En attendant, son message n'a aucun caractère divin. Que t'a-t-il annoncé? Ta mort prochaine. Mais ne savais-tu pas bien que tu devais mourir? Avais-tu besoin de lui pour apprendre que tu devais tous les jours te préparer à la mort? Quant à l'étude des lettres, ne nous en laissons détourner ni par d'ignorants conseils, ni par l'approche de notre fin. En quoi sont-elles contraires à la foi? Elles excitent, au contraire, l'honnête homme à la vertu et le soutiennent dans les épreuves de la vie. « Je sais, di-
« sait-il avec autant de force que de raison, je sais
« que beaucoup d'hommes sont arrivés sans lettres à
« une sainteté admirable, mais je sais aussi que per-
« sonne n'a été exclu de la sainteté par les lettres. Je
« crois plutôt, s'il est permis d'exprimer son propre
« sentiment, que l'ignorance offre un chemin tout
« uni, mais lâche, pour arriver à la vertu. Tous les
« gens de bien n'ont qu'une fin, mais il y a bien des
« routes pour l'atteindre et une grande variété parmi
« ceux qui y tendent. L'un y va plus lentement, l'au-
« tre plus vite; l'un avec plus d'obscurité, l'autre
« avec plus de lumière; l'un s'avance par un sentier
« plus bas, l'autre par un sentier plus élevé. Leur
« voyage à tous est heureux, mais le plus glorieux

« est certainement celui qui se fait par la route la plus « lumineuse et la plus haute. D'où il suit que l'igno-« rance, toute dévote qu'elle soit, n'est en rien com-« parable à la dévotion lettrée. Et dans ce troupeau « d'hommes illettrés tu ne me présenteras pas un seul « saint auquel je ne puisse opposer un homme plus « saint dans l'autre groupe[1]. »

Pétrarque terminait cette lettre si noble, si chrétienne et en même temps si exempte de superstition, cette lettre qu'auraient pu signer les grands Pères de l'Église, en priant son ami de ne pas se défaire de ses livres sans l'avertir. Il espère bien que Boccace se rendra à des raisons si fortes, et Boccace s'y rendit en effet, mais dans le cas où l'auteur du *Décaméron* persisterait dans sa résolution, il réclame la faveur d'acquérir sa bibliothèque. Il ne voudrait pas que les livres d'un ami et d'un savant fussent dispersés ou tombassent entre des mains profanes. Il désirerait, au contraire, les réunir aux siens, pour les déposer, en mourant, dans un lieu où l'on conserverait leur

[1] Scio multos ad sanctitatem eximiam sine litteris pervenisse; nullum litteris hinc exclusum scio. Quin potius, si de proprio loqui licet, ita sentio planum forsitan sed ignavum iter per ignorantiam ad virtutem. Unus est finis omnium honorum, multiplices autem viæ eodemque tendentium multa varietas. Ille tardius, hic ocyus; ille obscurius, hic clarius; ille depressius incedit, hic altius. Quorum quidem omnium peregrinatio est beata, sed ea certe gloriosor, quæ clarior, quæ altior; unde fit ut litteratæ devotioni comparabilis non sit, quamvis devota, rusticitas. Nec tu mihi tam sanctum aliquem, ex illo grege litterarum inopem dabis, cui non ex hoc altero sanctiorem numero objiciam. (*Senil.*, I, 4.)

mémoire. Et puis, ajoute-t-il avec une grâce exquise, tu réaliseras peut-être un jour la promesse que je t'ai demandée et que tu m'as faite si souvent de venir demeurer avec moi. Tu retrouverais alors chez moi tes instruments de travail, qui n'auraient pas changé de maître, qui t'appartiendraient encore et qui seraient simplement augmentés des miens.

Telle est la correspondance de ces deux grands hommes, affectueuse et virile, pleine de sentiments tendres et de sentiments élevés, pleine de délicatesse littéraire et de vigueur morale. On n'y surprend aucune petitesse. Si chacun d'eux y pense à soi-même, il y pense encore plus à son ami. Tous les deux veillent avec un soin jaloux l'un sur l'autre, sur leurs intérêts, sur leur gloire mutuelle. Ni l'envie ni la vanité qui divisent si souvent les écrivains, n'approchent de leurs âmes. Boccace, dans sa jeunesse, avait brûlé ses poésies en langue vulgaire, après avoir lu celles de Pétrarque, dans la crainte de ne pouvoir jamais les égaler, et c'est sans doute au sentiment de son infériorité poétique que nous devons le *Décaméron*. Pétrarque lui reprochait de s'être ainsi défié de lui-même. Qui te fait croire, lui disait-il, que je te sois supérieur? Pour moi, je n'ai aucune raison de le penser. Mais en admettant même que cela soit vrai, ce que je ne crois point, pourquoi rougirais-tu de me céder le pas? Je te déclare que pour mon compte, je n'éprouverais aucun chagrin de te voir placé avant moi.

Entre amis il n'y a pas de rang, il n'y a ni premier ni second, ni vainqueur, ni vaincu. La victoire de l'un d'eux est la victoire de tous deux[1]. Quelle simplicité et quelle noblesse ! quelle véritable supériorité d'esprit ! Nous voilà bien loin de ces explosions de vanité, qui font paraître si petits quelques-uns de nos grands hommes. L'histoire des lettres n'offre pas beaucoup d'exemples d'une telle union entre des rivaux de gloire. Je ne leur comparerais guère que Racine et Boileau ou Gœthe et Schiller. Lorsque je vois Pétrarque, à la fin de sa carrière, apprendre par cœur le dernier conte du *Décaméron*, l'histoire de Grisélidis, le réciter tout ému à ses amis et se donner la peine de le traduire en latin, pour le faire connaître davantage et le faire goûter par les beaux esprits du temps, je ne puis m'empêcher de penser à la sollicitude avec laquelle Gœthe suivait les progrès de la trilogie de *Wallenstein*, en préparait la représentation et travaillait à la couleur locale de *Guillaume Tell*, en mettant sous les yeux de Schiller, par ses notes de voyage, la grande poésie des paysages alpestres[2].

La correspondance des deux amis dura vingt-qua-

[1] *Senil.*, V, 2.

[2] Lewes, *The Life and works of Gœthe*, B, VI, c. 3. Voyez aussi sur l'amitié de Gœthe et de Schiller leur correspondance traduite par M. Saint-René Taillandier et les belles pages de Daniel Stern (*Dante et Gœthe*. Paris, Didier, 1866).

tre ans, de 1350 à 1374. Boccace fut presque le dernier survivant de ce groupe d'hommes aimables et distingués, qui s'étaient attachés à Pétrarque. L'année 1363 avait emporté presque en même temps Lélius, François de Nello (Simonide) et Barbate de Sulmone. En 1372 mourait Philippe de Cabassoles. Des vieux amis, Boccace seul vivait encore. Aussi Pétrarque, frappé de ces coups multipliés, redouble-t-il de tendresse pour ce cher et fidèle confident de ses plus secrètes pensées. Avant de mourir, lorsque déjà il n'écrit plus à personne, il lui écrit encore longuement, affectueusement, il le rassure sur sa santé, il cherche à le consoler de la misère où la fortune le réduit, il lui offre comme toujours la moitié de ce qu'il possède, de son pain, de son lit, de ses livres, et comme Boccace le supplie de se soigner et de se conserver, de ne pas mourir avant lui qui a tant besoin de son amitié, il lui répond par ces touchantes paroles : « Je désire au contraire mourir « pendant que vous vivez, laisser après moi des amis « dans la mémoire et dans les paroles desquels je « vive, dont les prières me secourent, dont je « sois aimé et regretté. Car, excepté la pureté de « la conscience, je ne crois pas qu'il y ait pour un « mourant de plus douce consolation [1]. » Quelque

[1] Opto ego vobis salvis mori et post me relinquere quorum in memoria et in verbis vivam, quorum precibus adjuver, a quibus amer

temps après que Pétrarque eut écrit cette lettre, la dernière qui soit sortie de sa plume, on le trouva étendu sans mouvement dans sa bibliothèque. Il était mort comme il avait vécu, en travaillant. Et quand on ouvrit son testament, on trouva qu'il léguait à Boccace cinquante florins d'or, avec le regret de laisser si peu de chose à un si grand homme.

Boccace apprit cette nouvelle par la voix publique d'abord, puis par une lettre de François de Brossano, qui lui envoyait le legs de son beau-père. Il répondit aussitôt qu'il aurait voulu courir à Arqua, pour rendre les derniers devoirs à son ami, mais qu'une maladie de langueur le retenait à Florence. Il était si ému qu'après la lecture de la lettre fatale, il avait passé toute la nuit à pleurer, et si faible qu'il lui fallut trois jours pour écrire sa réponse. Il lui restait encore néamoins assez de force pour s'intéresser aux œuvres de Pétrarque : il suppliait François de Brossano de ne pas les laisser tomber en des mains ignorantes, et il souhaitait ardemment que le poëme de l'*Afrique* si longtemps caché par Pétrarque, si longtemps attendu par ses admirateurs, eût échappé aux flammes, dont le poëte l'avait souvent menacé. Il ne demandait qu'à vivre assez pour voir et pour admirer

ac desiderer; præter enim conscientiæ puritatem, nullum reor solamen hoc gratius morienti (*Senil.*, XVI, 2).

le chef-d'œuvre inconnu. Mais cette joie lui fut refusée. La main de la mort était déjà sur lui, et le 21 décembre 1375, il allait rejoindre son ami, emporté le 20 juillet 1374:

CHAPITRE V

LA POLITIQUE DE PÉTRARQUE

Relations de Pétrarque avec les Colonna. — Son amitié et son admiration pour Rienzi. — Succès et revers du tribun. — Désastres des Colonna. — Embarras de Pétrarque. — Son idéal politique. — En quoi son idéal ressemble à celui de Dante. — Efforts que fait Pétrarque pour pacifier l'Italie. — Son désir de la voir unie et forte. — Pétrarque et l'empereur Charles IV.

I

Plus on étudie les relations de Pétrarque avec ses amis, plus on reconnaît que peu d'hommes ont mieux compris et mieux pratiqué que lui l'amitié. Mais nous n'écrivons pas un panégyrique ; nous cherchons la vérité, rien que la vérité. Nous sommes donc obligé de dire qu'il y a eu un jour où cette âme ordinairement si aimante, si tendre même, s'est gonflée d'amertume et de colère contre de vieux amis, où cette nature bonne et généreuse a brisé violemment des liens qui paraissaient sacrés. C'est que Pétrarque n'était pas seulement enclin aux sentiments affectueux. Son extrême sensibilité lui faisait épouser avec passion les idées auxquelles il s'attachait et le

transportait d'indignation contre les hommes, quels qu'ils fussent, qui en arrêtaient le triomphe. Ce qu'il voulait, il le voulait ardemment, et malheur aux obstacles qui se rencontraient sur sa route! Or il n'est pas toujours facile de réaliser ce qu'on veut, surtout en politique, et c'est précisément la politique qui le mit aux prises avec d'anciennes et chères amitiés. Cela s'est vu souvent dans le monde. Rien ne divise plus les esprits, rien ne les anime plus les uns contre les autres que les passions politiques. La grandeur des résultats à atteindre, la souveraineté du but, cette terrible maxime à laquelle chacun sacrifie plus ou moins, la considération toute-puissante de l'intérêt général, l'excitation et la fièvre de la lutte, étouffent fréquemment chez les politiques non-seulement le respect de l'intérêt particulier, mais celui même des plus vieilles affections. Les hommes les meilleurs n'échappent guère à la redoutable tentation de travailler à ce qu'ils appellent le bien public, fût-ce aux dépens de leurs amis, fût-ce sur les ruines de l'amitié. Nous avons vu tout ce qu'il y avait de bonté, de bienveillance, de générosité, de sensibilité vraie dans l'âme de Pétrarque. Et pourtant cet ami, qui sait si bien aimer ses amis, et leur prouver qu'il les aime, sera entraîné dans une lutte violente contre une famille, dont il a reçu, à laquelle il a donné les plus fortes preuves d'attachement ; il la combattra avec une étrange énergie, et il poussera la passion

jusqu'à faire bon marché même de la vie de ceux qu'il a aimés et vénérés. Nous touchons ici à un des chapitres les plus importants de la biographie de Pétrarque, et aussi à un des plus curieux épisodes de l'histoire de l'Italie au moyen âge.

Dès sa jeunesse, Pétrarque entra en liaison étroite avec la puissante famille des Colonna, par l'entremise de Jacques Colonna, évêque de Lombez, qui le présenta à son frère, le cardinal Jean, et à son père, le vieil Étienne Colonna, le plus redouté et le plus respecté des nobles romains au quatorzième siècle, homme d'un courage antique, que le poëte lui-même comparait « au plus grand des anciens[1]. » A Avignon, chez le cardinal, Pétrarque passa de longues années dans l'intimité de tous ses parents, traité par les plus âgés comme un fils, par les plus jeunes comme un frère. Aucun ami ne lui témoigna ni ne lui inspira une affection plus vive que cet aimable Jacques Colonna qu'il accompagna à Lombez, qu'il retrouva à Rome, auquel il écrivit quelques-unes de ses lettres les plus expansives et qu'il nous représente sous des traits si séduisants, comme un homme doux et modeste, quoique plein d'énergie, naturellement éloquent, capable d'entraîner une assemblée populaire aussi bien que de satisfaire l'auditoire le plus instruit, et d'une telle sincérité que sous son langage ou sous

[1] Cuilibet antiquorum par.

son style, on voyait tout de suite la transparence de sa pensée[1]. Il semble que l'évêque de Lombez soit le seul des amis de Pétrarque qui ose lui parler de son amour et essayer de l'en guérir pour une raillerie aimable. Pétrarque s'ouvre à lui, avec un entier abandon, il supporte de bonne grâce ses épigrammes, il témoigne même une sorte de respect pour la sagesse précoce et la maturité de son jeune ami. On dirait qu'il découvre chez lui une raison plus forte que la sienne, et qu'il y cherche comme un appui contre ses propres faiblesses. « Il n'y a que toi, lui écrit-il, qui « puisse complétement guérir les soucis de mon « cœur[2]. » Il pensait à lui d'une façon si tendre et si continue que, par un secret pressentiment, il fut averti de sa mort imprévue, le jour même où tout jeune encore, à la veille d'être fait cardinal, le noble prélat mourait à Lombez. Pétrarque le pleura comme un frère, et écrivit au cardinal Jean une lettre de condoléance d'où j'extrais ce bel éloge du défunt: « Si la justice, si la bonne foi, si la piété, si la « charité préparent le chemin vers Dieu; si une âme « dégagée des liens terrestres s'élève d'un vol plus « libre, si le ciel est le dernier et éternel séjour des « esprits bons et biens nés, nous avons la confiance « que ton frère y est monté[3]. »

[1] *Senil.*, lib. XV, 1.
[2] *Famil.*, IV, 6.
[3] Si justitia, si fides, si pietas, si charitas viam sternit ad superos;

Dans la maison de Jean Colonna, « le meilleur et « le plus innocent des cardinaux[1] », disait Pétrarque, le poëte passa plusieurs années, « non pas sous un « maître, mais sous un père, ou comme avec le frère « le plus tendre, comme s'il vivait chez lui et dans sa « propre demeure[2]. » Il y remplissait les fonctions de chapelain, et il y donnait quelques soins à l'éducation du jeune Agapit, un des petits-fils du vieil Étienne. C'est là, sous ce toit hospitalier, qu'il connut les principaux personnages du temps, attirés à Avignon par la présence de la cour pontificale, et chez le cardinal par le rang que lui assuraient parmi les autres cardinaux l'illustration et l'opulence de la famille Colonna; c'est de là aussi que sa jeune renommée fut portée à travers le monde par les nombreux visiteurs qui y entendaient réciter ses vers, et, de retour dans leur pays, en parlaient autour d'eux avec admiration. Lorsqu'il s'arrachait à Avignon pour s'arracher du même coup à son amour et tâcher de s'en guérir, en fuyant Laure, il restait en correspondance avec Jean Colonna et lui racontait ses voyages. En Italie, il retrouvait encore les nombreux parents du cardinal et recevait d'eux le plus affectueux accueil. La première

si terrenis laqueis expedita mens liberiore sursum tollitur volatu, si bonis et bene creatis spiritibus sedes ultima et æterna cœlum est; illuc fratrem tuum ascendisse confidimus (*Famil.*, IV, 12).

[1] *Senil.*, XV., 1.

[2] Epist. ad posteros.

fois qu'il voulut aller à Rome, il fut arrêté en chemin par la crainte de tomber entre les mains de quelques bandes armées qui ravageaient la campagne romaine; il séjourna à Capranica, dans la montagne, chez Orso comte d'Anguillara, un des gendres du vieil Étienne Colonna. Le fils aîné de celui-ci, Étienne, alors sénateur, et l'évêque de Lombez allèrent l'y chercher à la tête de cent hommes armés et le conduisirent en sûreté dans la ville éternelle, quoique la campagne fût occupée par cinq cents hommes du parti ennemi.

A Rome, il fut installé au Capitole où demeurait le sénateur, il y retrouva le chef de la famille qu'il avait déjà vu à Avignon, qui aimait à causer avec lui, qui l'entretenait affectueusement de ses affaires les plus intimes et qui, comme il le dit lui-même, ne faisait aucune différence entre lui et n'importe lequel de ses enfants[1]. C'est un autre Colonna, un frère du vieil Étienne, Jean de Saint-Vit, avec lequel il entretenait un commerce de lettres, qui lui montra les ruines de Rome et lui en expliqua l'histoire, en concurrence avec un autre seigneur romain, parent et ami des Colonna, Paul Annibaldi. C'est l'influence de cette puissante famille qui le rappela à Rome en 1340, en lui faisant offrir par le sénat romain la couronne poétique. La première personne à laquelle il annonça cette nouvelle fut le cardinal Jean Colonna; c'est ce

[1] Epistol. ad posteros.

même cardinal qui l'engagea à se faire couronner à Rome plutôt qu'à Paris ; c'est Orso, comte d'Anguillara, qui pressa la cérémonie, afin qu'elle s'accomplît pendant la durée de sa charge de sénateur ; enfin c'est Étienne Colonna, « homme divin et rare[1], » comme l'appelait le poëte, qui, après le couronnement, prononça devant le peuple assemblé l'éloge de Pétrarque.

Il y avait là bien des liens d'affection et de reconnaissance, bien des motifs pour que Pétrarque ne cessât jamais d'aimer les Colonna, d'impérieuses raisons qui, en tout cas, lui défendaient de les attaquer jamais. Mais les Colonna sont les chefs de cette noblesse turbulente qui dominait Rome au moyen âge, et qui étalait dans la ville éternelle le spectacle insolent de ses violences et de ses ambitions. Pétrarque, qui lit assidûment Virgile, Cicéron, Tite Live, qui se nourrit de la glorieuse histoire du peuple-roi, compare avec douleur le présent au passé, considère toujours Rome comme la reine du monde, aspire à la relever de son abaissement pour la rétablir dans son ancienne grandeur, et s'indigne intérieurement de la servitude où la retiennent quelques nobles. Comme Dante, il a sa chimère, et la même que Dante, moins précise cependant et moins rigoureusement exprimée. Il croit, lui aussi, à la prédestination

[1] *Famil.*, II, 12.

du peuple romain, au choix que Dieu a fait de la nation romaine, dès le temps d'Énée et des Troyens, pour gouverner un jour le monde et y établir l'unité, cette unité religieuse et politique que rêvent les grands esprits du moyen âge, et dont ils s'éprennent d'autant plus qu'ils souffrent davantage des maux qu'engendre la division et le morcellement infini du pouvoir. Comme Dante, il ne reconnaît qu'un siége de l'empire et de la papauté, le sol sacré de Rome et ces murailles, dont Alighieri disait « que les pierres « mêmes en étaient dignes de respect[1]. »

Là, dans cette enceinte consacrée par le souvenir des vainqueurs de l'univers et des martyrs du christianisme, doivent siéger l'un à côté de l'autre, absolument indépendants l'un de l'autre et également honorés, l'Empereur chef de la société civile, le Pape, chef de la société religieuse. L'un gouvernera les corps, l'autre les âmes. A ce prix seulement, la paix régnera sur le monde et la volonté de Dieu sera obéie. Mais si les pierres de Rome sont sacrées, que dire de ceux qui l'habitent, des descendants de ces vieux Romains que la Providence avait choisis, de toute éternité, pour conquérir la terre? N'est-ce pas en eux que revit l'esprit de Rome et ne forment-ils pas la plus auguste assemblée de l'univers? Dante ne leur accordait aucune place dans le système idéal

[1] E certo sono di ferma opinione, che le pietre che nelle mura sue stanno siano degne di reverenzia (*Il convito,* tr. IV, c. 5).

qu'il composait de toutes pièces; il cherchait chez leurs ancêtres les titres imprescriptibles de l'empereur et du pape au gouvernement universel ; mais, dans le présent, une fois qu'il avait installé ces deux maîtres au siége naturel de leur puissance, il concentrait en eux tous les droits et tous les pouvoirs du peuple romain. Il était difficile pourtant que les descendants du peuple-roi, dont on flattait ainsi l'orgueil, qui d'ailleurs gardaient le souvenir de leur ancienne grandeur, ne se crussent pas, eux aussi, investis de quelque autorité? Dès le treizième siècle, la commune de Rome s'attribuait le privilége de battre monnaie, elle prétendait à chaque élection pontificale conférer elle-même au nouveau pape l'autorité sur la ville, comme une délégation de son propre droit. Enfin, quoique ce ne fût point une règle générale et que, comme partout au moyen âge, il y eût à Rome une extrême confusion de pouvoirs, les assemblées populaires élisaient souvent les sénateurs, et aucun changement ne pouvait être introduit dans la constitution, sans que le peuple réuni ne l'eût voté. Les prétentions des Romains augmentèrent nécessairement, lorsque les papes s'établirent à Avignon. « Des deux soleils « qui devaient briller sur eux, » comme disait Dante, aucun ne les éclairait. Les empereurs ne venaient point et les papes étaient loin. Il en résulta que, du temps de Pétrarque, l'élément populaire fut plus en évidence qu'au temps d'Alighieri, et que, sans s'écar-

ter en principe de la théorie politique de celui-ci, son successeur put espérer qu'en l'absence du pape et de l'empereur, et leurs droits réservés, la régénération de Rome se ferait par le peuple romain lui-même. Mais comment le peuple romain témoignerait-il sa volonté, tant qu'il serait asservi par une poignée de nobles tels que les Orsini et les Colonna? Au moment où Pétrarque, couronné au Capitole, nommé citoyen romain, échauffé par la lecture des anciens, se prenait à rêver la résurrection de la grandeur romaine; où, après avoir inutilement essayé d'y intéresser deux souverains pontifes, il n'attendait plus rien de la papauté, il se trouva un homme qui cherchait, lui aussi, à relever Rome de ses ruines, qui se préparait de loin à la régénérer, mais qui n'y pouvait réussir qu'en brisant la puissance de la noblesse. Forcé de choisir entre ce nouveau venu et les Colonna, entre la réalisation de ses espérances et les droits de l'amitié, Pétrarque sacrifia ses amis et se tourna contre eux de toute l'énergie que les âmes ardentes et les esprits chimériques apportent dans la poursuite de leurs rêves.

II

Quel était donc le sauveur qui, apparaissant ainsi tout à coup, répondait si bien à l'appel intérieur, à la voix secrète du poëte? C'était un enfant de Rome, le fils d'un obscur cabaretier des bords du Tibre et

d'une porteuse d'eau, Nicolas, fils de Laurent, destiné à devenir célèbre sous le nom de Rienzi. Élevé à Anagni jusqu'à l'âge de vingt ans, le jeune Rienzi revint à Rome où il étudia passionnément les écrivains de l'antiquité, depuis Cicéron jusqu'à Boèce, qu'il appelait le dernier des Romains; où il s'appliqua à déchiffrer les inscriptions et à retrouver sur le marbre et sur la pierre quelques traces du passé[1]. A force de vivre dans le commerce des anciens, au milieu des vieilles gloires de la ville éternelle, il en vint, comme Dante et comme Pétrarque, à ressentir par comparaison les malheurs du temps présent, à souffrir de l'humiliation de sa patrie et à chercher les moyens de la tirer de son abaissement. Bien fait de sa personne, d'une belle figure, naturellement éloquent, capable de parler au peuple avec grâce ou avec force, il devait acquérir de l'ascendant sur ceux qui l'entouraient. Une sorte de légende augmentait son prestige: On disait — et il n'était pas fâché qu'on le crût — que neuf mois avant sa naissance l'empereur Henri VII avait passé quinze jours dans l'auberge de sa mère; on parlait d'un commerce mystérieux dont il eût été le fruit. A cette fable, qu'il exploitait habilement, il ajoutait des titres plus sérieux à la confiance publique. Il avait embrassé la profession de notaire, la plus noble après celle des armes, il s'en

[1] M. Villemain appelle spirituellement Rienzi « un tribun antiquaire. » *Tableau de la littérature au moyen âge*, t. II, leçon XIII[e].

servait pour défendre les veuves, les orphelins, les opprimés, dont il s'intitulait publiquement le consul. Peu à peu son influence grandissait et, lorsqu'en 1343, le peuple ayant modifié la constitution et remplacé les sénateurs par treize notables (*buoni uomini*), on envoya une ambassade à Clément VI pour lui soumettre ce changement, Rienzi fut adjoint aux ambassadeurs et spécialement chargé de porter la parole. Il peignit au souverain pontife les malheurs de Rome d'une manière si touchante, et il inspira un tel intérêt à quelques personnes de la cour pontificale, probablement grâce aux recommandations de Pétrarque, que Clément VI le renvoya en lui confiant la charge de notaire de la chambre urbaine [1].

A partir de ce moment, il ne songea plus qu'à exécuter le dessein qu'il avait conçu depuis longtemps, peut-être depuis l'époque où, un de ses frères ayant été assassiné, il n'avait même pas pu obtenir qu'on recherchât le meurtrier, tant il était difficile de se faire rendre justice dans une ville sans lois, sans police, livrée à l'insolence de quelques nobles. Il s'appliqua d'abord à réveiller autour de lui chez ses compatriotes le sentiment de l'honneur national, à leur présenter de temps en temps l'image de leur gloire passée et à les faire rougir de leur humiliation

[1] Voir pour tous les détails qui concernent Rienzi, l'excellent ouvrage de Papencordt : *Rienzi et Rome à son époque*, traduit de l'allemand par Léon Boré, et Zefirino Re, *Vita di Rienzi*. Florence, 1854.

présente. Homme d'imagination, s'adressant à un peuple artiste, qu'on séduit facilement par les yeux, il composait des scènes destinées à émouvoir la foule et les faisait peindre à fresque sur les murs du Capitole ou de quelque église. Tantôt c'était un vaisseau à demi submergé sur lequel on voyait une femme agenouillée, vêtue de deuil, les cheveux épars, les mains croisées et implorant miséricorde. Tantôt c'était une matrone, qu'un ange guidé par saint Pierre et saint Paul arrachait aux flammes, sur le front de laquelle un petit oiseau venait déposer une couronne de myrte. Dans chacune de ces allégories, tristes ou consolantes, le peuple romain se reconnaissait lui-même et trouvait tour à tour un motif d'indignation ou une espérance.

Mais Rienzi agissait surtout directement, par la parole, en remuant les cœurs, en frappant les imaginations. Quand il eut essayé assez souvent l'effet de son éloquence sur les masses populaires pour être sûr de les gouverner et de les entraîner à son gré, il commença l'attaque. Après avoir réuni le peuple une dernière fois sur l'Aventin qu'il avait choisi exprès, à cause des souvenirs que rappelait cette colline de la liberté, après avoir obtenu que tous les membres de l'assemblée s'engageassent à établir dans la cité un meilleur gouvernement, il guetta le moment où le plus redoutable des nobles, le vieil Étienne Colonna, l'ami de Pétrarque, quittait la ville, et aussi-

tôt il se rendit au Capitole, suivi d'une foule compacte, il y proposa une constitution nouvelle et la fit voter d'urgence aux acclamations de tous les assistants. Tout meurtrier devait être puni de mort. Les procès devaient être terminés au plus tard en quinze jours. Les forteresses, les ponts et les portes appartenant à la ville seraient désormais gardés non plus par les barons, mais par un commandant au choix du peuple. Les barons n'occuperaient plus de lieux fortifiés, veilleraient à la sûreté des routes et ne donneraient asile ni aux voleurs ni aux malfaiteurs. Rienzi, auquel on conféra le droit de vie et de mort, prit d'abord le titre de recteur, puis celui de tribun, de libérateur du peuple, et se fit donner comme collègue le vicaire du pape, l'évêque d'Orvieto, afin de témoigner de sa déférence pour le Saint-Siége et de s'abriter au besoin sous l'autorité pontificale. Les barons, contre lesquels la révolution était dirigée, n'eurent pas le temps de se mettre en défense. Le mouvement fut si soudain et si général qu'ils n'essayèrent même pas de résister. Pour résister d'ailleurs, il eût fallu s'entendre, et leurs longues inimitiés, les haines violentes qui les armaient les uns contre les autres, depuis tant d'années, empêchaient qu'aucun accord s'établît entre eux. Rienzi avait eu raison de compter sur leurs divisions pour le succès de son entreprise. Il ne s'était pas trompé non plus en pensant que le besoin d'ordre, de sécurité, de paix, le désir d'échapper enfin à

l'anarchie grouperait autour de lui la population romaine. La ville avait tant souffert qu'elle accepta avec enthousiasme le régime nouveau.

Il y eut alors comme une détente dans la rudesse des mœurs générales, dans les habitudes violentes de cette société si longtemps livrée aux caprices de la force. Il suffit que Rienzi prononçât avec émotion ces beaux mots de la langue chrétienne et humaine si oubliés au moyen âge et à Rome plus qu'ailleurs, mais qui représentent des idées impérissables, les mots d'union, de concorde, de fraternité, pour qu'un souffle généreux circulât dans la foule. Quand, au nom du Christ, il supplia ses concitoyens de se réconcilier, de se pardonner leurs offenses réciproques, il vit des larmes couler des yeux, il entendit sortir de toutes les bouches des paroles de pardon et, et par la seule vertu de son éloquence, il obtint que dix-huit cents inimitiés se terminassent pacifiquement. En même temps, il se montrait sévère pour tous ceux qui osaient encore troubler la paix, pour les brigands et pour leurs protecteurs. Quelques exécutions énergiques arrêtèrent immédiatement le brigandage et firent régner à Rome, autour de Rome, dans la campagne romaine, une sécurité inconnue jusque-là.

Là ne devait pas se borner l'ambition de Rienzi. Il rêvait, sinon pour lui, de moins pour sa patrie, un plus grand rôle. Il ne suffisait pas que la tranquillité régnât dans la ville éternelle. De Rome, il

voulait répandre les idées pacifiques à travers l'Italie, et reconquérir, pour elle, par la propagande de la paix, la suprématie qu'elle avait conquise autrefois par les armes. Aussi envoya-t-il des messagers dans toute la péninsule aux communes et aux seigneurs, en priant chaque État de désigner deux plénipotentiaires qui se réuniraient pour former au Capitole une assemblée générale où l'on traiterait du salut et de la pacification du pays. Le nom de Rome était encore si grand, le succès de Rienzi paraissait si merveilleux, la proposition répondait si bien à ce vague besoin de concorde et d'union qui tourmentent les sociétés divisées, que, presque partout, d'un bout à l'autre de l'Italie à Venise et à Naples, à Florence et à Milan, ses messagers furent accueillis favorablement. Le pape lui-même, quoique surpris et un peu mécontent de n'avoir pas été consulté, reconnut la révolution en confirmant le pouvoir de Rienzi. Dans le premier moment, l'opinion de la cour pontificale se prononça en sa faveur et lui sut beaucoup de gré d'avoir obtenu un si grand changement sans porter atteinte au pouvoir des souverains pontifes. Mais, de toutes les personnes qui s'intéressaient à son œuvre, aucune n'en reçut la nouvelle avec plus de joie que Pétrarque. Le rêve du poëte commençait enfin à se réaliser. Rome relevait la tête, Rome parlait en reine; déjà elle envoyait des messages à l'Italie, elle en enverrait bientôt au monde entier. Pétrarque s'enor-

gueillissait de cette résurrection de la grandeur romaine, il se flattait non-seulement de l'avoir souhaitée, espérée, attendue, mais d'y avoir, lui aussi, travaillé à son heure. N'avait-il pas reçu, peut-être avant tout le monde, les confidences de Rienzi, lorsque Rienzi séjournait à Avignon en 1343? Ne l'avait-il pas encouragé et poussé à agir? Il eût pu citer, à l'appui de cette prétention, la curieuse lettre où il nous apprend que le futur tribun s'était ouvert à lui, qu'il avait été profondément ému de ses ouvertures, et que, depuis lors, il attendait dans la fièvre le jour de la délivrance. « Lorsque je me rappelle la con« versation si sainte et si grave que tu as eue avec « moi devant la porte de ce temple ancien et reli« gieux (il paraît que Rienzi l'avait tiré à l'écart, à la « porte d'une église), je m'enflamme fortement et je « je suis dans un tel état que je crois qu'un oracle « est sorti du sanctuaire, que j'ai entendu un Dieu, « non un homme. Tu m'as paru si divinement dé« plorer l'état présent de la république ou plutôt sa « chute et sa ruine; tu m'as paru enfoncer si profon« dément les doigts de ton éloquence dans nos bles« sures, que chaque fois que le son de tes paroles « revient à la mémoire de mes oreilles, le chagrin « saute à mes yeux, la douleur remonte dans mon « âme; et mon cœur qui brûlait tandis que tu parlais, « lorsque maintenant il se rappelle, lorsqu'il pense, « lorsqu'il prévoit, se résout en larmes, non pas en

« larmes de femme, mais en larmes viriles, mas-« culines. Si l'occasion s'en offre, j'oserai entre-« prendre quelque acte pieux, et, pour ma part, « j'éclaterai pour la défense de la vérité. Souvent j'étais « avec toi par la pensée, mais depuis ce jour j'y suis « plus souvent que d'habitude. Souvent le désespoir « me prend, souvent l'espérance, souvent aussi mon « esprit flotte entre les deux et je me dis : Oh ! si ja-« mais !... Oh ! si cela arrivait pendant ma vie !... « Oh ! si je pouvais prendre ma part d'une œuvre si « illustre et d'une si grande gloire[1] ! »

Ce qu'il désirait si ardemment, cette révolution qu'il attendait et dont la seule perspective le troublait à ce point arriva enfin, et ce jour-là, comme il l'avait promis à Rienzi, il épousa énergiquement sa cause.

[1] Dum sanctissimum gravissimumque sermonem repeto, quem me-cum anto religiosi illius ac veteris templi fores habuisti, concalesco acriter et ita sum ut oraculum a divis penetralibus emissum putem, et Deum mihi videar audisse, non hominem. Adeo mihi divine præsentem statum, imo casum ac ruinam reipublicæ deplorare, adeo profunde digitos eloquii tui in vulnera nostra dimittere visus eras, ut quoties verborum tuorum sonus ad memoriam aurium mearum redit, saliens mœror ad oculos, dolor ad animum revertatur; et cor meum quod dum loquebaris, ardebat, nunc dum meminit, dum cogitat, dum prævidet, resolvatur in lacrymas, non quidem fœmineas, sed viriles, sed masculas, et, si detur, pium aliquid ausuras, proquo viri-li portione usque ad justitiæ patrocinium erupturas. Cum sæpe igitur antea, tum præcipue post eum diem solito sæpius tecum sum : sæpe subit desperatio, sæpe spes, sæpe autem inter utramque fluitante animo mecum dico : Oh ! si unquam... Oh ! si in diebus meis accidat... Oh ! si tam clari operis et tantæ gloriæ sim particeps! (*Famil.*, t. III, appendix litterarum. *Epist.* II. Édit. Fracassetti.)

Les lettres qu'il écrit à cette époque au tribun respirent un enthousiasme juvénil. Il le félicite, il l'applaudit, il ne veut voir que l'aspect favorable de l'entreprise, il le remercie d'avoir si adroitement concilié la majesté du peuple romain et le respect de l'autorité pontificale, il lui annonce que l'entourage du pape est satisfait de sa conduite, mais il l'engage en termes pressants, à garder toujours la même mesure; il l'avertit que ses lettres agitent Avignon, que tout le monde veut les lire, qu'on les fait passer de main en main ; qu'il faut, par conséquent, ne rien faire, ne rien écrire légèrement, parce que l'Italie, la cour pontificale, l'univers ont les yeux fixés sur lui[1]. Il lui adresse ces beaux vers italiens où il groupe autour de sa jeune renommée toutes les vieilles gloires de Rome. « Je te parle, lui dit-il, parce qu'ailleurs je « ne vois pas un seul rayon de vertu ; elle est éteinte « dans le monde, et je ne trouve personne qui ait « honte de mal faire... Les vieux murs que le monde « craint et aime encore, devant lesquels il tremble, « quand il se souvient du temps passé et qu'il regarde « en arrière, les pierres où furent enfermés des « hommes qui ne seront jamais sans gloire tant que « l'univers ne tombera pas en dissolution ; tout ce « qu'une même ruine enveloppe, tout cela espère être « guéri par toi de tous ses maux. O grands Scipions,

[1] Var., 38.

« ô fidèle Brutus, quelle joie pour vous si là-bas vous « est arrivé le bruit d'une dignité si bien placée (celle « de tribun)! Comme je crois que Fabricius se ré- « jouit en entendant cette nouvelle! Il dit : Ma Rome « deviendra belle encore. Et si dans le ciel on s'oc- « cupe des choses d'ici-bas, les âmes qui vivent là- « haut, qui ont abandonné leurs corps sur la terre te « prient de finir les longues haines civiles... Il y a « déjà plus de mille ans que Rome est veuve de ces « nobles âmes qui l'avaient placée si haut. Le nou- « veau peuple, démesurément altier, manque de res- « pect à une si grande, à une telle mère. Toi seul es « son mari, son père. Elle attend de toi tout secours[1]. »

[1] Io parlo a te, però ch' altrove un raggio
Non veggio di vertù, ch' al mondo è spenta,
Nè trovo chi di mal far si vergogni.
. . . .
L'antiche mura, ch' ancor teme ed ama,
E trema 'l mondo quando si rimembra
Del tempo andato e 'n dietro si rivolve;
E i sassi, dove fur chiuse le membra
Di ta', che non saranno senza fama,
Se l'universo pria non si dissolve;
E tutto quel ch' una ruina involve,
Per te spera saldar ogni suo vizio.
O grandi Scipioni, o fedel Bruto,
Quanto v' aggrada, se gli è ancor venuto
Romor laggiù del ben locato offizio!
Come cre' che Fabrizio
Si faccià lieto, udendo la novella!
E' dice: Roma mia sarà ancor bella.
E se cosa di qua nel ciel si cura,
L'anime, che lassù son cittadine,
Ed hanno i corpi abbandonati in terra,

Presque en même temps Pétrarque adressait au peuple romain et à Rienzi une longue lettre, destinée à être lue publiquement, où il les engage tous, citoyens et tribun, à persévérer dans leur entreprise, où il les adjure de ne pas faillir, où il leur montre que l'énergie est leur seul salut, et où il les pousse aux résolutions les plus vigoureuses. Le ton en est véhément, passionné. C'est un appel à tous les sentiments patriotiques des Romains, c'est le chant de triomphe du gouvernement nouveau, c'est en même temps un cri de guerre contre les oppresseurs de Rome. Vous touchez de la main la liberté, leur dit-il, la liberté sans laquelle la vie n'est qu'un jeu. Pensez sans cesse à votre servitude passée. Qui de vous alors, pourvu qu'il lui reste un peu de sang romain dans les veines, n'aimera mieux mourir libre que vivre esclave! Vous, les maîtres du monde, vous avez été asservis par quelques tyrans, par des hommes qui, méprisant le beau titre de citoyens romains, se sont fait appeler princes. Vous avez versé votre sang pour eux, vous les avez

Del lungo odio civil ti pregan fine.
. . . .
Passato è già più che 'l millesim' anno,
Che 'n lei mancar quell' anime leggiadre
Che locata l' avean là dov' ell' era.
Ahi nova gente oltra misura altera,
Irreverente a tanta ed a tal madre!
Tu marito, tu padro;
Ogni soccorso di tua man s' attende.

(Canz. 2.)

engraissés de vos biens. Qu'avez-vous reçu d'eux en échange? Du mépris et des outrages. Ils se sont emparé de tout ce qui vous appartenait, ils se sont partagé les quartiers de la ville et les magistratures, ils ont trafiqué des monuments de votre gloire, mis à prix vos vieux palais, vos arcs de triomphe, vendu vos colonnes de marbre et jusqu'aux degrés de vos temples. Il est temps de mettre fin à ces iniquités. Mais Pétrarque se défie de l'influence que conservent encore les nobles, il craint que de vieilles habitudes d'obéissance et de respect pour les barons ne remettent la population sous leur joug. Aussi les dénonce-t-il avec une violence inouïe. Ce sont des traîtres, des ennemis du bien public. Point de quartier pour ces spoliateurs et ces larrons ! « Toute sévérité à leur égard est pieuse, toute pitié est inhumaine[1]. » Il compare Rienzi au premier Brutus et, en vertu de cette ressemblance, il lui demande d'être prêt à égorger ses meilleurs amis pour la patrie. Lui-même donne l'exemple. Car il ne souhaite pas moins que l'extermination de la noblesse, et il sait cependant qu'au premier rang de ces nobles se trouvent ses hôtes, ses amis, ses protecteurs, les Colonna; il le sait même si bien qu'il les désigne presque nominativement aux coups du peuple romain. Il s'endurcit pour se rapprocher de l'esprit des vieux descendants de Romulus,

[1] Omnis severitas pia, misericordia omnis inhumana est.
(Var. 48.)

il s'approprie leurs maximes féroces, et lui, cet homme aimant et sensible, il professe qu'il n'y a plus d'affections dès qu'il s'agit de l'intérêt public.

Voilà jusqu'où la passion politique devait entraîner une des natures les plus délicates et les plus tendres du monde moderne. Dans son délire de patriotisme, en poursuivant sa chimère de restauration romaine, il en arrivait à oublier les liens les plus sacrés, les bienfaits reçus, les devoirs de la reconnaissance mêlés à ceux de l'amitié, tout jusqu'à la mémoire de l'évêque de Lombez, de cet ami cher et vénéré, dont le souvenir eût dû défendre les Colonna contre les violences de leur ancien client. N'était-il pas encore leur hôte, ne vivait-il pas encore sous le toit du cardinal Jean? La lettre où il excitait les Romains à massacrer les Colonna, n'avait-elle pas été écrite dans la demeure de l'un d'entre eux? Cette situation fausse ne pouvait durer. Pétrarque était lui-même trop sincère pour désirer qu'elle durât. Il la trancha énergiquement en se séparant du cardinal. Si on en juge par l'églogue où il a raconté leur séparation, ils se quittèrent avec une grande froideur. Il représente le cardinal qui, sous le nom de Ganymède, essaye de le retenir, en lui parlant de leur union passée, de l'affection que tous les siens lui ont témoignée, de leurs longues parties de chasse, du plaisir avec lequel ils écoutaient ses vers. Pétrarque répond que les goûts changent avec les années. Il y a assez long-

temps qu'il sert un maître. On ne peut pas vieillir dans l'esclavage[1]. Ce maître d'ailleurs est devenu difficile et lui-même a moins de patience qu'autrefois pour supporter un joug. Je t'aimerai toujours, dit-il, je ne t'oublierai jamais, mais ma patrie m'appelle. J'ai d'autant moins de scrupules à te quitter, ajoute-t-il sèchement, « que je suis arrivé pauvre « chez toi et que j'en sors plus pauvre[2]. » Ce n'était plus comme jadis un de ces congés que le poëte demandait au cardinal lorsqu'il voulait voyager, et qu'il obtenait toujours avec peine, parce qu'on ne le voyait jamais partir sans tristesse. Cette fois, c'était une rupture définitive. Pétrarque ne voulait pas avouer ce qui le rappelait en Italie, mais il y allait pour s'associer de sa personne à la politique de Rienzi, peut-être même pour l'accuser davantage, pour combattre à outrance les Colonna et, décidé qu'il était à les traiter en ennemis, il ne pouvait, sans se mentir à lui-même, recevoir l'hospitalité de leur famille. Quand les rapports changeaient à ce point, la loyauté la plus vulgaire ordonnait au moins de ne pas dissimuler le désaccord sous des apparences de complaisance.

Les relations de Pétrarque et de ses vieux amis

[1] Triste senex servus! Sit libera nostra senectus! (*Eglog.*, VIII.)

[2] Ecce etenim veni ad tua gramina pauper,
Pauperiorque domum redeo (*Id.*).

s'altéraient tellement, en effet, un tel abîme paraissait se creuser entre eux, que le poëte ressentit à peine le malheur qui frappa la famille Colonna, le 20 novembre 1347. Ce jour-là, les barons que Rienzi avait tenus en son pouvoir, presque tous, mais qu'il avait commis l'imprudence d'humilier inutilement pour les mettre ensuite en liberté, et qui, depuis lors, s'étaient coalisés contre leur ennemi commun, partaient de Palestrine, forteresse des Colonna, avec l'espoir de pénétrer par surprise dans Rome, grâce à la connivence des amis qu'ils y conservaient encore. Mais le tribun était sur ses gardes. Les conjurés trouvèrent les portes de la ville fermées et bien défendues. S'apercevant que leur entreprise était découverte, ils se retiraient en bon ordre, en passant le long des murailles, par une sorte de bravade chevaleresque, lorsque le plus jeune des Colonna en état de porter les armes, l'espoir de la famille, Jean, petit-fils du vieil Étienne, vit s'ouvrir un des battants de la porte Saint-Laurent; il crut que ses partisans l'appelaient, et, emporté par la fougue de son caractère, il se précipita dans la ville, suivi d'un seul cavalier allemand. Les soldats de Rienzi, étonnés d'abord et déconcertés de cette impétueuse attaque, reprirent courage en voyant que leurs assaillants n'étaient point suivis, et précipitèrent l'imprudent jeune homme dans un bourbier, où ils le tuèrent. Son père, Étienne Colonna, qui accourait à son secours, fut lui-même

atteint par une pierre lancée du haut du portail, renversé de cheval et assommé par la foule. Encouragés par ce succès, les Romains firent une sortie, se jetèrent sur la petite armée des barons, la poursuivirent jusqu'à trois heures de l'après-midi, tuèrent deux autres Colonna, cinq de leurs parents et quatre-vingts partisans de leur maison.

Quelle que fût la passion de Pétrarque, un tel désastre devait le toucher profondément. Il savait toutes les espérances que fondaient les Colonna sur le courage et sur les brillantes qualités du jeune Jean ; il avait vu, comme il le rappelle lui-même, l'empereur Charles IV à Avignon s'appuyer familièrement sur l'épaule de ce dernier représentant de leur famille[1]. Pour son compte, il le connaissait et l'aimait de longue date. Quels regrets ne devait pas lui causer aussi la mort du père de Jean, de cet Étienne qui avait été autrefois le chercher à Capranica, pour le conduire en sûreté à Rome, qui l'avait installé chez lui au Capitole, et qui, le jour de son couronnement, avait prononcé son éloge devant le peuple assemblé! Pouvait-il en même temps ne pas compatir à la douleur des derniers survivants de cette malheureuse famille, du vieil Étienne, qui, à plus de quatre-vingt-dix ans, perdait un fils et un petit-fils, du cardinal qui perdait un frère et un ne-

[1] *Famil.*, XIX, 4.

veu si chers? Il ne témoigna cependant, à ce qu'il semble, aucune douleur. Il n'écrivit même pas une lettre de consolation à ces amis de sa jeunesse, dont il n'eût dû se rappeler, dans un tel moment, que les bienfaits et l'affection. Et quand, plusieurs mois après, à la suite des reproches qu'on lui faisait d'Avignon sur son silence, il se décida à donner signe de vie au cardinal, il le fit d'une manière si embarrassée et avec une froideur si marquée, qu'il eût peut-être mieux valu ne point écrire[1]. Il ne suffit pas, en pareil cas, d'assurer qu'on s'est creusé la tête pour trouver des consolations sans y réussir, qu'on a commencé trois ou quatre lettres sans pouvoir les achever, et de se rejeter tout de suite sur les lieux communs de morale. Le cardinal n'avait guère besoin qu'on lui rappelât « que les mortels sont écrasés « par un joug dont ne les délivrent ni la naissance, « ni la beauté, ni les richesses, ni le génie, ni les « armes, ni les satellites, ni les amis, ni les légions, « les flottes et les armées, mais la patience, la lon- « ganimité, la constance. » Était-ce le moment de faire un jeu de mots sur la maison des Colonna, en disant qu'elle venait de perdre quelques colonnes, mais qu'il lui restait encore des fondements solides? Quelques paroles émues eussent mieux valu que toute cette rhétorique, et Pétrarque ne les trouva pas.

[1] *Famil.*, VII, 13.

L'embarras qu'il éprouvait alors, ne venait pas seulement, il faut bien le dire, de la violence momentanée de ses passions politiques. Au fond, il se sentait partagé entre des souvenirs d'amitié qu'il ne pouvait ni ne voulait fouler aux pieds, et une conviction que les événements récents faisaient entrer plus avant dans son âme. Plus il réfléchissait aux moyens de rétablir à Rome un gouvernement qui rappelât la liberté républicaine, puis il se persudait qu'on n'y réussirait jamais que par la destruction de la noblesse. Il persistait dans cette opinion longtemps après la chute de Rienzi, et il tirait ses arguments les plus forts de la ruine même du tribunat. Lorsque en 1351 Clément VI nomma quatre cardinaux pour réformer la constitution romaine et en détruire les abus, Pétrarque fut consulté. Il écrivit aussitôt deux lettres qui ne sont pas autre chose qu'un acte d'accusation contre les nobles de Rome et une glorification du peuple romain. Les conseillers du souverain pontife se demandent s'il faut admettre un élément populaire dans le gouvernement de la cité. On les réunit précisément pour savoir quelle satisfaction et quelle part dans les affaires il convient de donner au peuple. Pétrarque tranche résolûment la question. Il s'étonne même qu'on la pose. Pour lui il n'y a de Romains à Rome que le peuple. Ce n'est pas une partie de l'autorité, c'est toute l'autorité qu'il faut remettre entre les mains des plébéiens. Eux seuls représentent le vieil

esprit de la république, eux seuls ont dans leurs veines le sang des vainqueurs du monde. Que sont les nobles en comparaison? Des étrangers, des nouveaux venus, des usurpateurs. Pétrarque rappelle avec insistance que les Orsini viennent de Spolète, et les Colonna, suivant une vieille légende, des bords du Rhin. De quel droit ces barbares régneraient-ils dans la ville de Romulus? Est-ce du droit de leurs richesses? Mais ils ne les ont acquises qu'en dépouillant le peuple. Est-ce du droit de leurs titres honorifiques? Mais il n'y a qu'un titre à Rome, celui de citoyen romain, et c'est le seul qu'ils ne prennent pas. En résumé, Pétrarque conseille aux cardinaux de ne nommer sénateurs que des gens du peuple et d'écarter des fonctions publiques toute la noblesse. Seulement il prévoit que les barons n'accepteront pas de bonne grâce cette déchéance. Mais il recommande de les y forcer. « Forcez-les, même malgré eux, dit-il; et, quoiqu'ils « réclament, arrachez-leur une tyrannie empestée[1]. » On ne peut pas prêcher plus clairement la guerre. Il sait bien avec quelle énergie et quelle fierté résisteront les Colonna, et quand il demande qu'on les oblige à n'être plus rien dans l'État, eux qui jusque-là y ont tenu une si grande place, c'est comme s'il demandait leur extermination. Il le dit, du reste, en propres termes, dans une lettre où il juge la conduite de

[1] Cogite vel invitos pestiferamque tyrannidem licet reclamantibus extorquete (*Famil.*, XI, 17).

Rienzi, après sa chute. Il reproche surtout au tribun sa faiblesse et, faisant allusion à un mouvement de générosité auquel a cédé Rienzi, il l'accuse d'avoir pu d'un seul coup écraser tous les ennemis de la liberté et de les avoir renvoyés en armes[1]. Il approuvait donc la ruse dont s'était servi le tribun pour réunir un jour au Capitole les principaux barons, parmi lesquels se trouvaient le vieil Étienne Colonna et son petit-fils Jean, et il ne le blâmait que d'une chose, c'était d'avoir renoncé au projet de les faire périr. Tout au moins eût-il voulu — et encore laisse-t-il voir que c'eût été un acte de faiblesse — qu'on les dépouillât de tous moyens de nuire, et qu'on détruisît leurs palais.

Conclurons-nous de là, que Pétrarque haïssait les Colonna? En conclurons-nous même que tout sentiment de reconnaissance et d'affection pour eux fût éteint dans son cœur? Ce serait mal connaître la complexité de la nature humaine. Nous sommes tous composés de contrastes. Mais ces contrastes éclatent surtout chez les hommes très-sensibles. Leur sensibilité les livres aux impressions du moment auxquelles ils résistent moins que les caractères froids, et la vivacité passagère de leurs sentiments les expose à exprimer très-fortement des opinions qu'ils

[1] Libertatis hostes quum opprimere simul omnes posset, quam facultatem nulli unquam imperatori fortuna concesserat, dimisit armatos (*Famil.*, XIII, 6).

ne sont pas sûrs de ne pas contredire plus tard avec une égale force. Leur défaut ou leur charme, suivant les occasions, est de se laisser absorber par les choses présentes, au point de perdre un peu de vue les choses passées. En réalité, Pétrarque n'alla jamais jusqu'à haïr les Colonna : lorsqu'il a l'air de les abandonner et de les sacrifier, il ne les sacrifie pas tout à fait pour cela; il subit simplement l'influence momentanée d'une passion qui domine tout à ses yeux, et qui ne lui permet plus de songer à ce qu'il leur doit. Quand la passion sera apaisée ou que du moins elle ne s'élèvera plus entre eux et lui, il redeviendra ce qu'il était pour eux autrefois, ce qu'au fond il ne cesse pas d'être, un ami. Il y a une phrase de lui, dans sa lettre aux cardinaux, qui, sans qu'il s'en doute, nous éclaire sur l'état d'esprit dans lequel il se trouvait en les combattant. On ne m'accusera pas, dit-il, d'apporter de la haine dans mes sentiments à l'égard de la noblesse romaine. « Des deux grandes « familles de Rome, il y en a une que je ne hais pas « (les Orsini) ; quant à l'autre (les Colonna), il est « inutile de rappeler que je l'ai entourée toujours « non-seulement d'affection, mais d'une sorte de dé- « férence familière, et que dans tout l'univers, il n'y « a pas de famille princière qui me soit plus chère. « Mais la chose publique m'est plus chère, Rome[1]

[1] Sed carior res publica, carior Roma, carior Italia (*Famil.*, XI, 16).

« m'est plus chère, l'Italie m'est plus chère. »

Au moment où il écrit ces mots, il n'a plus d'yeux que pour la politique. Rome et l'Italie l'absorbent. Mais qu'il sorte de ces préoccupations violentes, qu'il n'ait plus à choisir entre de vieux amis et des idées qui le passionnent, il ne trouve pour les Colonna que des paroles et des sentiments affectueux. Dans tout ce qui ne touche pas à la politique, il ne leur témoigne que de l'amitié. D'ailleurs il ne nie jamais les bienfaits qu'il a reçus d'eux. Il proclame volontiers ses obligations et sa reconnaissance vis-à-vis d'eux. « Je te dois tout, écrit-il au cardinal, même après leur « séparation. Ta maison n'a pas été moins utile à « mon esprit qu'à mon corps, qu'à ma fortune. J'ai « été nourri sous toi dès ma jeunesse ; c'est sous toi « que j'ai grandi et que je me suis instruit[1]. » Vienne une circonstance où il pourra franchement s'associer aux sentiments de ses anciens amis, où la politique ne les séparera plus, il leur écrira aussi amicalement qu'autrefois. Il n'a pas pleuré la mort d'Étienne et de Jean Colonna, tués à Rome, parce que tous deux sont tombés les armes à la main, dans une lutte contre Rienzi et contre les idées que celui-ci représentait ; les plaindre, c'eût été abandonner le tribun, renier la cause pour laquelle Pétrarque venait de se

[1] Fatebor tibi me omnia debere... Neque enim minus aula tua animo meo contulit quam corpori quam fortunis. Sub te nutritus a juventute mea, sub te auctus atque eruditus sum. (*Famil.*, VII, 13.)

prononcer avec tant d'ardeur. Mais qu'en dehors de la lutte, sans que la politique y soit pour quelque chose, un Colonna meure; aussitôt Pétrarque s'émeut et ne se rappelle plus que son amitié. Autant il a été froid à la nouvelle du désastre militaire de ses amis, autant il est touché de la mort du cardinal, que la peste emporte à Avignon en 1348.

Qu'on rapproche la lettre embarrassée et déclamatoire qu'il écrit tardivement, à propos du premier malheur, et celle que lui inspire la seconde catastrophe, le jour même où il l'apprend, on ne les croirait ni écrites de la même main ni adressées à la même famille[1]. C'est que cette fois aucune arrière-pensée ne refroidit son émotion. Il écrit à ce vieil Étienne Colonna qu'il admirait tant, à cet homme héroïque dont il disait que c'était « le plus courageux et le plus invincible de « ses contemporains[2], » il voit ce vieillard de quatre-vingt-dix ans, survivre à tous les siens, ensevelir successivement tous ses fils, et cette grande infortune lui arrache des larmes qui, des yeux, passent dans le style. Rien de plus pathétique que le passage où Pétrarque rappelle une conversation qu'il avait eue à Rome, quelques années auparavant, avec Étienne Colonna. Tous deux se promenaient dans la *via Lata*, entre le Capitole et le palais des Colonna; le poëte cherchait à réconcilier le vieillard et un de ses fils

[1] *Famil.*, VII, 13 et *Famil.*, VIII, 1.
[2] Var. 58.

que de récentes discussions séparaient. Tout d'un coup ils s'arrêtèrent, à l'angle d'une rue, au milieu d'une solitude complète. Le chef de famille se tourna vers Pétrarque et lui dit : « Mon fils, ton ami, auquel « tu me forces à témoigner des sentiments paternels, « a vomi contre ma vieillesse des choses qu'il eût été « plus honnête de contenir. Mais, comme je ne puis « te refuser ce que tu me demandes, oublions tout « le passé et comme on dit, rayons-le. Désormais « tu ne verras chez moi, même en paroles, aucune « trace de colère. Il y a une seule chose sur laquelle « je ne me tairai pas, et dont je te fais juge en tout « temps. On me reproche souvent de manquer à « l'honneur de mon âge, en m'embarrassant dans « plus de luttes qu'il ne convient : je laisserai, dit-« on, à mes fils une hérédité de haines et de dis-« cordes. Mais j'atteste Dieu que je n'ai qu'un motif « d'entreprendre la guerre, c'est l'amour de la paix. « Tout me fait désirer le repos, mon extrême vieil-« lesse, mon cœur qui déjà se refroidit dans cette « poitrine de fer, ma longue contemplation des vi-« cissitudes humaines. Mais je suis fermement résolu « à ne pas tourner le dos à la fatigue. J'aimerais mieux « une vie plus tranquille. Mais si le sort le veut, j'ar-« riverai au tombeau en combattant plutôt que d'ap-« prendre à servir dans ma vieillesse. Quant à ce « qu'on dit de l'hérédité, je n'ai qu'une chose à ré-« pondre : Plût à Dieu que je laissasse à mes fils

« quelque héritage ! Mais le destin en a décidé autre-« ment ; je le dis avec tristesse, l'ordre de la nature « sera interverti, et je serai l'héritier de tous mes « fils[1]. » Je vois encore, ajoutait Pétrarque, le lieu de la scène, le tombeau de marbre sur lequel chacun de nous s'appuyait, je vois encore l'expression douloureuse de ton visage, et il me semble que j'entends le son de ta voix dans mes oreilles. Quel tableau ! quels souvenirs touchants pour le vieillard auquel il s'adresse ! En peu de mots il a rappelé leur étroite amitié, la grandeur d'âme d'Étienne et ses lugubres pressentiments, hélas ! si justifiés. Cette lettre causa au malheureux père une profonde et salutaire émotion. Je savais, disait Pétrarque plus tard, qu'il rete-

[1] Filius meus, amicus tuus, de quo me cogis ut paterne sim affectus, in senectutem meam quæ honestius continuisset evomuit. Sed quoniam negare tibi hoc non possum, præteritorum omnium oblivio et, ut aiunt, abolitio sit. Post hanc diem, nullum mihi, vel in verbo, iræ vestigium videbis. Unum non silebo, cujus te tempus in omne testem facio. Mihi quidem objicitur in primis, quod contra ætatis meæ decus, pluribus me bellis implicem, quam oportet; hanc filiis odiorum ac discriminum hereditatem relicturus. Ego vero Deum testor, nullam me aliam ob causam, nisi amore pacis, bella suscipere. Quietis avidum me vel senectus ultima, et in hoc jam ferreo pectore frigescens animus, vel longa humanorum casuum reddidit observatio. Verum ita fixum atque firmatum habeo, labori terga non vertere. Mallem tranquilliora ; sed si ita sorstulerit, ad sepulcrum potius pugnando perveniam, quam discam servire senex. Ad id sane quod de hereditate dicitur, hoc unum respondisse velim, et hic fige in me oculos animumque : utinam hereditatem aliquam filiis dimitterem ! Sed... aliud fato visum (quod mœstus dico) : siquidem, confuso naturæ ordine, filiorum meorum omnium heres ero. (*Famil.*, VIII, 1.)

nait ses larmes, j'ai voulu le forcer à en répandre pour le soulager et j'y ai réussi. Il lut, en effet, ce que lui écrivait le poëte, avec une telle abondance de pleurs et de tels sanglots qu'on craignit pour sa vie. Puis, après avoir lu, il essuya ses yeux et jura qu'il ne pleurerait plus, lors même que l'univers entier tomberait, car il avait pleuré jusqu'à satiété et versé tout ce qu'il avait de douleur dans l'âme [1].

Dans sa vaste correspondance, Pétrarque prononce souvent le nom des Colonna et, chaque fois qu'il ne s'agit point des affaires romaines, il le prononce toujours avec autant d'affection que de respect. Peut-être même se repent-il d'avoir tant insisté, pour qu'on les écartât de Rome et du gouvernement. En tout cas, son affection donne un démenti à ses idées politiques, lorsqu'il écrit à Lélius qu'il lui serait impossible d'habiter Rome, depuis que ces amis de sa jeunesse ont cessé de vivre. « Si seulement l'un des « trois vivait, dit-il, ou ce merveilleux vieillard « (Étienne Colonna) ou ce glorieux jeune homme « (Étienne le jeune), ou ce magnanime adolescent « (Jean Colonna), si nous n'avions pas été jugés « dignes d'être privés en même temps de toutes nos « lumières et de toutes celles de notre patrie, je n'hé-« siterais pas [2]. » Voilà comment il parle après coup

[1] Var, 58.

[2] Si e tribus unus viveret, aut ille mirificus senex, aut gloriosus ille juvenis, aut ille magnanimus adolescens, nec digni visi essemus

de ceux dont il demandait l'extermination, de ceux qui sont morts en combattant Rienzi, et dont alors il ne regrettait pas la perte. On voit l'influence qu'exercent sur cette vive imagination les passions du moment. Quand la passion cesse, l'amitié reprend ses droits.

Les Colonna du reste, semblent avoir pardonné à Pétrarque de les avoir momentanément sacrifiés à ses idées politiques. Le vieil Étienne lui en voulait si peu qu'il recevait, ainsi que nous l'avons vu, une de ses lettres avec un profond attendrissement. D'autres membres de la famille restèrent en relations cordiales avec lui. Il écrit plusieurs fois et dans les termes les plus affectueux, à un Étienne Colonna, petit-neveu du vieil Étienne, autrefois homme de guerre, vainqueur des Orsini, célébré dès sa jeunesse par Pétrarque pour ses exploits guerriers[1], plus tard entré dans les ordres et devenu prévôt de Saint-Omer. Son ancien élève Agapit vivait misérablement à Bologne et, tout en reconnaissant les soins que Pétrarque lui avait donnés dans son enfance, il reprochait à son maître de le négliger un peu depuis qu'il était pauvre et malheureux. Pétrarque se défend d'éprouver un si mauvais sentiment, dans une lettre pleine d'aménité et de caresses. Il n'y a entre eux sur ce sujet qu'une querelle toute affec-

qui omnibus simul nostris ac patriæ luminibus privaremur, nihil dubietatis occurreret (*Famil.*, XV, 8).

[1] Sonn. XI.

tueuse ; aucun d'eux ne fait la moindre allusion à leurs divisions politiques, et ne paraît en garder un souvenir amer[1]. Enfin Pétrarque porte le plus vif intérêt au dernier rejeton des Colonna, au jeune Étienne, frère puîné de Jean, petit-fils du vieil Étienne. Il demande à Lélius ce que fait ce jeune homme, si on découvre en lui quelques étincelles de courage, si la gloire de ses ancêtres le touche, si on peut attendre de lui des vertus dignes de sa race[2]. Plus tard, au risque de démentir tout ce qu'il avait dit autrefois contre l'influence des Colonna, il engage le secrétaire apostolique, François Bruni, à appeler dans les conseils du pape ce même Étienne, en même temps qu'Agapit, évêque d'Ascoli[3]. Il se félicite d'avoir reçu à la campagne, près de Milan, la visite du jeune Colonna et, peu de temps avant de mourir, il lui écrit une lettre où je trouve cette phrase touchante : « Ils seront toujours mes ancêtres et ils seront toujours « aussi mes fils, ceux qui sont sortis de cette tige que « j'ai aimée, que j'aimerai toujours[4]. » Étienne Colonna répondait non moins affectueusement en priant Pétrarque de se rendre à Rome, de la part du pape. Il n'y eut donc en réalité dans les relations de Pétrar-

[1] *Famil.*, XX, 8.
[2] *Famil.*, XV, 8.
[3] *Senil.*, IX, 2.
[4] Erunt semper mei domini meique simul erunt filii quicunque ex illa radice prodierint quam dilexi et diligam (*Senil.*, XIV, 2).

que et de ses vieux amis, qu'une éclipse momentanée d'amitié. La passion politique fit de lui leur plus ardent adversaire, mais non leur ennemi : tout en les combattant, tout en travaillant même à leur ruine, il ne cessa pas de les aimer. Et dès que la politique ne l'éloigna plus d'eux, il retrouva au fond de son cœur, avec tous ses souvenirs de jeunesse, tous les sentiments de reconnaissance et d'affection qu'il leur devait. Leur mort d'ailleurs effaça dans son âme toute trace d'amertume. Condamné à leur survivre, il ne songeait plus qu'à leurs vertus ou à leurs bienfaits, et leur mémoire le touchait encore si profondément qu'au déclin de sa vie il oubliait, en faveur de leurs derniers descendants, ses vieilles rancunes contre l'aristocratie romaine et ses professions de foi plébéiennes.

III

Cet épisode de la vie de Pétrarque jette un grand jour sur ses idées politiques. C'est par là surtout, que nous apprenons de quelles chimères il se nourrissait, quelle admiration lui inspirait l'histoire romaine, et quel vague espoir il conservait encore de voir revenir les beaux temps de l'antiquité. A ses yeux l'Italie, malgré ses malheurs, restait toujours la reine du monde, et Rome la capitale prédestinée de l'univers. Mais quelles causes empêchaient donc

qu'une théorie si flatteuse pour l'orgueil italien, passât du domaine des conceptions abstraites dans celui de la réalité? Pourquoi les nations ne s'inclinaient-elles ni devant la puissance de l'Italie ni devant celle de Rome? Pétrarque croyait que cela tenait uniquement aux divisions de la péninsule, que le jour où l'Italie ne se déchirerait plus elle-même de ses propres mains, où ses habitants vivraient en paix, elle reconquerrait un empire qu'elle ne perdait que par sa faute. Aussi ne cesse-t-il de prêcher aux Italiens la concorde, comme la meilleure garantie de leur prospérité. Lui-même cherchait un remède aux maux dont souffrait sa patrie et pensait le trouver, dès 1337, en plaçant la péninsule sous le sceptre du plus juste et du plus éclairé des princes italiens, du roi Robert de Naples. « Aucun doute ne nous est laissé, disait-il ; une « monarchie est excellente pour rassembler et répa- « rer les forces de l'Italie, qu'a dispersées la longue « fureur des guerres civiles... J'avoue qu'une main « royale est nécessaire à nos maux[1]. » Le besoin de l'unité se faisait sentir si impérieusement à lui, qu'à vrai dire il l'eût acceptée, de quelque partie de la péninsule et de quelque main qu'elle vînt. C'était pour lui la première condition du salut public. A ne

[1] Nulla prorsus apud nos dubitatio relinquitur, monarchiam esse optimam relegendis reparandisque viribus Italis, quas longus bellorum civilium sparsit furor... Fateor regiam manum nostris malis necessariam esse (*Famil.*, II, 7).

consulter que le droit et les principes, il la voulait théoriquement ainsi que Dante l'avait voulue, comme une tradition romaine et par l'influence de Rome; mais en pratique, il eût certainement soutenu quiconque eût loyalement cherché à la réaliser. Comment avec un tel système, n'eût-il point applaudi à l'entreprise de Rienzi? Lui qui au fond tenait moins aux principes qu'Alighieri et qui jusqu'à la fin de sa vie, eût à la rigueur employé tous les moyens pour atteindre cette unité sans laquelle il sentait bien que l'Italie ne redeviendrait jamais une grande nation, comment n'eût-il pas été heureux de la voir s'annoncer de la manière la plus logique, au lieu même d'où le signal devait partir, dans l'enceinte de la ville éternelle, par l'initiative d'un citoyen romain parlant au nom du peuple romain? Rienzi ne faisait que mettre en action une pensée de Pétrarque, en appelant les députés des États et des communes de l'Italie, à former un congrès qui se réunirait à Rome pour le règlement pacifique des affaires italiennes. Pétrarque, de son côté, s'associait au tribun jusque dans la déclaration audacieuse par laquelle celui-ci restituait au peuple romain tous ses anciens droits, accordait la liberté aux habitants de l'Italie, et leur conférait le titre de citoyens romains.

Toutes ces idées étaient-elles autre chose que des chimères généreuses sorties de deux cerveaux exaltés? Était-il possible de les faire passer dans les

faits? Un grand homme et un grand peuple eussent peut-être pu y réussir. Mais Rienzi ne possédait qu'une partie des qualités d'un grand homme. Quoiqu'il aimât sincèrement sa patrie, quoiqu'il ne fût dépourvu ni de générosité, ni de noblesse ni de dévouement au bien public, son esprit manquait de précision, son caractère de fermeté et de mesure. Sa vive et mobile imagination le portait facilement aux extrêmes, aujourd'hui aux plus folles espérances, demain au découragement le plus profond. Sa rapide élévation, l'heureux début de son gouvernement, l'accueil que reçurent ses envoyés dans toute l'Italie, la terreur des barons, les éloges de Pétrarque, les compliments du souverain pontife l'enivrèrent. Après un si beau commencement, il se crut assuré de la fortune, à l'abri de toute disgrâce. Il s'attribua en même temps tout l'honneur de son succès, et les fumées de l'orgueil lui montèrent à la tête. Cet enfant du peuple, élevé dans la pauvreté, presque dans la misère, auquel la modestie convenait si bien et paraissait devoir être si facile, prétendit vivre en prince et s'entourer de tout le luxe d'une cour. Il ne se montrait plus en public que dans un costume somptueux; il ordonnait qu'on portât devant lui des bannières aux couleurs éclatantes; il offrait aux Romains des festins splendides; il restait assis, lorsque les plus grands seigneurs venaient le voir et les forçait à rester debout, tête nue, en sa

présence; il voulait que sa femme ne sortît jamais qu'accompagnée des dames romaines de la plus haute naissance. Il multipliait les cérémonies et s'y réservait toujours un grand rôle. Un jour il prenait solennellement un bain dans le fameux baptistère de Saint-Jean-de-Latran, où l'on disait que Constantin avait reçu le baptême des mains du pape Sylvestre, et au sortir de là se faisait armer chevalier; une autre fois il se faisait offrir sept couronnes qu'on posait successivement sur sa tête, comme pour attester que les sept dons du Saint-Esprit descendaient sur lui. Il agissait en parvenu, et il cédait peut-être aussi à ce besoin de mise en scène, à ces goûts de représentation théâtrale qui caractérisent souvent les natures italiennes. Pendant qu'il provoquait ainsi, par son faste et par son insolence, beaucoup d'inimitiés inutiles, il n'acquérait pas les vertus qui lui eussent permis de leur résister. Il ne pouvait se passer d'une armée; il lui fallait des soldats pour soutenir son pouvoir, pour lutter contre les barons, ses adversaires, et il ne savait pas les commander.

Il n'avait ni l'éducation ni le tempérament d'un homme de guerre. Il semblait même qu'il fût dépourvu de cet autre courage plus nécessaire encore que le courage militaire à ceux qui veulent gouverner les hommes. Il n'était pas résolu à donner sa vie pour sa cause. On surprend chez lui d'étranges défaillances, de soudaines faiblesses aux jours de crise, et

comme la peur de mourir. Une certaine lâcheté naturelle le paralysait et le désarmait quand il se croyait vaincu et qu'il n'eût pu regagner la victoire qu'à force d'audace. Il tomba misérablement, à la première apparence de danger, sans avoir même essayé de se défendre, trop occupé de sauver sa vie pour oser résister. Une émeute sans importance, une simple collition entre ses gens et un noble, l'effraya au point de le décider à fuir, avant même qu'un péril sérieux ne le menaçât. Il avait promis de mourir pour le bien du peuple, dit son biographe, et il ne montra même pas le courage d'un petit garçon. Il a fui du Capitole, disait Pétraque, et nulle part il n'eût pu mourir plus glorieusement[1] !

Si Rienzi avait eu moins d'orgueil et plus de résolution, s'il eût commis moins de fautes, eût-il réussi davantage ? Non sans doute, quoi qu'en pensât Pétrarque. Le point d'appui lui eût toujours manqué. Que peut faire un grand homme sans un peuple qui le suive ? De toutes les chimères qui assiégeaient l'esprit du tribun et celui du poëte, la plus étrange était de croire qu'il restait encore dans le peuple romain quelque chose des vertus et des traditions de la République, comme si les guerres lointaines, les guerres civiles, la longue domination des Césars, les invasions des barbares et dix siècles de décadence n'avaient

[1] *Famil.*, XIII, 6.

pas effacé dans la Rome nouvelle jusqu'aux derniers vestiges de la Rome ancienne. Avant Sylla, avant Marius, Scipion Nasica reprochait déjà aux plébéiens de n'être plus que des faux fils de l'Italie. Il ne pouvait se résigner à appeler citoyens ces étrangers, ces affranchis, qui déjà envahissaient la ville éternelle. Qu'eût-il donc dit de la plèbe dégénérée que payait César et que ses successeurs devaient conduire au dernier degré de l'ignominie? C'était pourtant de cette vile populace, et non des Romains de la République, que descendaient les Romains du moyen âge. Pétrarque et son ami faisaient trop bon marché de l'histoire en supprimant d'un trait de plume tout ce qui avait suivi l'avénement de l'empire. Ils parlaient toujours de Rome et de ses citoyens, comme si elle n'avait jamais produit que des Cincinnatus, des Fabricius, des Scipions et des Brutus. Ils oubliaient que les triumvirs, Néron, Domitien, Caracalla avaient passé par là, versé des flots de sang pur et vicié le reste.

La chute même de Rienzi et le peu d'appui qui lui avait été prêté par ceux qu'il voulait délivrer, ne guérissaient pas Pétrarque de ses illusions. Il s'obstinait à croire à la vitalité aussi bien qu'aux droits du peuple romain. Il s'indignait que la cour pontificale osât mettre en jugement le tribun, pour avoir voulu délivrer Rome, et il parlait de ses accusateurs avec une sanglante ironie. « Il est entré à la cour pontifi-
« cale humble et méprisé, celui qui, dans tout l'uni-

« vers, a fait trembler et épouvanté les méchants, « celui qui a rempli les bons de l'espérance et de « l'attente la plus joyeuse; celui qu'accompagnaient « autrefois tout le peuple romain et les premiers « citoyens des villes italiennes; maintenant flanqué « de deux satellites, il s'avançait, le malheureux, « au milieu de la foule avide de voir le visage de « l'homme dont récemment elle avait tant entendu « prononcer le nom illustre. C'était le roi de Rome « qui l'envoyait au pontife de Rome. O merveilleux « marché!... Dès qu'il fut arrivé, aussitôt le souve- « rain pontife donne sa cause à juger à trois princes « de l'Église, auxquels il est ordonné de décider de « quel genre de supplice est digne l'homme qui a « voulu que la république fût libre... On ne lui re- « proche rien de ce qui déplaît à tous les gens de bien. « Ce n'est pas sa fin, c'est son commencement qu'on « accuse. On ne lui reproche pas de s'être attaché aux « méchants, d'avoir abandonné la liberté, d'avoir fui « du Capitole, lorsque nulle part il ne pouvait ni vivre « plus honnêtement ni mourir plus glorieusement. « Quoi donc? On lui fait un crime d'une seule chose, « et, s'il était condamné pour cela, non-seulement « il ne me paraîtrait pas infâme, mais décoré d'une « gloire éternelle. Il a osé vouloir que la Répu- « blique fût sauvée et libre, qu'on décidât à Rome « de l'empire romain et des dignités romaines. O « crime digne de la croix et des vautours! Un ci-

« toyen romain s'est plaint de voir sa patrie qui « de droit est la maîtresse de toutes, asservie aux « hommes les plus vils. Voilà le résumé de l'accu- « sation; c'est pour cela qu'on demande son sup- « plice[1]. »

S'il y avait quelque chose de chimérique dans ces idées de Pétrarque et de Rienzi, tout n'y était cependant pas chimérique. Tous deux se trompaient absolument sur les conditions comme sur les tendances de la société moderne, en rêvant au profit de Rome une résurrection de l'empire, une nouvelle domination du monde par les Romains. Les nations se décomposaient, au contraire, en groupes trop

[1] Intravit curiam humilis atque contemptus is qui malos orbe toto tremefecit ac terruit, bonos spe lætissima atque expectatione complevit; et universo quondam populo Romano, Italicarumque urbium primatibus comitatus, nunc duobus hinc illinc stipatus satellitibus ibat infelix plebe obvia videndique avida faciem ejus, cujus modo tam clarum nomen audierat. Erat autem a Romano rege ad Romanum pontificem missus. O mirum commercium!... Ut ergo pervenit, illico pontifex maximus tribus e numero principum Ecclesiæ causam ejus discernendam dedit, quibus impositum est, videant quo supplicii genere dignus sit qui rempublicam liberam esse voluit... Nihil enim ex eis quæ bonis omnibus in illo viro displicent arguitur, neque omnino finis sed principii reus est. Non sibi objicitur quod malis adhæserit, quod libertatem destituerit, quod e Capitolio fugerit, cum nusquam honestius vivere, nusquam gloriosius mori posset. Quid ergo? Illud unum sibi crimen opponitur unde, si condemnatus fuerit, non mihi quidem infamis, sed æterna decoratus gloria videbitur, quod scilicet cogitare ausus sit ut salvam ac liberam vellet esse rempublicam, et de Romano imperio deque Romanis potestatibus Romæ agi. O cruce vulturibusque dignum scelus! Civem Romanum doluisse quod patriam suam jure omnium dominam, servam vilissimorum hominum videret! Hæc certe criminis summa est; hinc supplicium poscitur. (*Famil.*, XIII. 6.)

distincts et trop puissants pour se laisser jamais absorber dans une seule unité qui les eût confondus sous la même main. Mais si l'on avait tort de rêver l'unité pour le monde, avait-on tort de la rêver pour l'Italie? Était-ce demander à la péninsule un effort au-dessus de ses forces, ou contraire à ses besoins, que de la supplier de mettre enfin un terme à ses longues discordes, aux divisions qui la coupaient en morceaux, et qui la livraient en proie aux ambitions étrangères? Pétrarque tenait-il un langage insensé et impolitique, lorsqu'il disait aux princes, aux cités, aux républiques de l'Italie : Vous parlez la même langue, vous êtes les enfants de la même patrie, vous descendez des mêmes ancêtres. Ne vous épuisez donc pas en luttes fratricides. N'oubliez jamais que vous êtes frères. Vivez en paix, unissez-vous, et au lieu de rester faibles et opprimés comme vous l'êtes, vous redeviendrez une grande et puissante nation. Tous les esprits généreux de l'Italie, au moyen âge et dans les temps modernes, ont vu le mal dont souffrait leur pays et en ont cherché le remède dans l'union de tous les États italiens. Que l'union se fît par une confédération, comme le demandaient quelques-uns, qu'elle se fît par Florence et par les Médicis, comme le souhaitait Machiavel, ou bien par Rome et par le souverain pontife, comme le voulait Jules II, peu importait. La grande idée, l'idée féconde, celle de la concorde, se transmettait de génération en génération avec les

œuvres des poëtes et des écrivains de génie jusqu'au commencement de ce siècle, où de courageux publicistes l'affirmaient de nouveau, en face de l'étranger, et où d'héroïques jeunes gens donnaient périodiquement leur vie pour elle. Si l'unité est devenue un jour possible en Italie, si elle n'y a pas rencontré plus de résistance, c'est qu'elle était déjà faite dans les esprits éclairés avant de passer dans les faits. Les lettres, qui ont tant servi à la gloire de l'Italie, n'y ont pas été moins utiles à l'idée patriotique. Elles ont devancé le temps, elles ont été unitaires quand les politiques n'osaient pas encore l'être. Que vous enseignait-on dans les universités italiennes, demandais-je un jour à un étudiant qui y avait pris ses grades, avant la guerre, sous les anciens gouvernements. On nous enseignait l'unité, me répondit-il. C'était alors le mot d'ordre secret de tout enseignement indépendant; mot d'ordre qui ne datait pas d'hier, car le premier professeur de l'unité italienne s'appelait Dante, le second Pétrarque, le troisième Machiavel.

Je sais bien tout ce qu'on peut dire contre l'unité actuelle de l'Italie. Je sais qu'elle ne s'est pas faite sans violences et sans douleurs. Les Italiens ont commis des fautes, ils en commettront sans doute encore; mais si j'accepte quelques-unes des accusations qu'on porte contre eux, je ne puis supporter qu'on les accuse d'être des novateurs, d'avoir improvisé, sous

l'empire des circonstances, leurs théories unitaires. Il n'y a pas, au contraire, d'idée plus ancienne en Italie, que l'idée de l'unité. Elle remonte à l'origine même de la langue et de la littérature italienne. Le jour où Dante créait un idiome national, il relevait dans la péninsule la vieille idée de nationalité. N'y a-t-il pas d'ailleurs une raison historique pour qu'elle date de si loin et pour qu'elle ait duré? N'est-elle pas le contre-coup des invasions étrangères? Elle est née du sang et des malheurs de l'Italie. Que pouvait souhaiter un pays ou s'abattaient successivement tous les peuples voisins, que se disputaient tour à tour les Lombards et les Francs, les Allemands, les Français et les Espagnols? Il devait nécessairement aspirer à devenir un jour plus fort, afin de n'être pas sans cesse écrasé et conquis; et cette force qui l'eût sauvé des invasions, il sentait bien qu'il ne la trouverait jamais que dans l'union de tous ses enfants. Récemment encore, qu'est-ce donc qui a maintenu l'union un peu artificielle du Nord et du Midi de la péninsule? Pourquoi Naples, malgré ses frémissements, a-t-elle supporté l'unité piémontaise? C'est qu'il restait encore sur le sol italien une armée étrangère, et que tous savaient bien, d'un bout à l'autre du pays, qu'ils ne l'en chasseraient jamais, qu'en combattant sous le même drapeau, qu'en tendant vers ce but commun toutes les volontés patriotiques. Peut-il être question de morcellements, de divisions, de con-

fédération même, quand l'ennemi est aux portes, et que pour le vaincre il faut concentrer contre lui toutes les forces de la patrie? Il nous est facile, à nous qui avons conquis notre unité depuis des siècles, de parler froidement et à notre aise de celle des autres, comme d'une matière de discussion spéculative. Mais quand je vois un peuple mutilé travailler, par les seuls moyens qui lui soient laissés, à réunir les morceaux de la patrie saignante, je pense à ce que nos pères devaient souffrir, lorsque avant Jeanne d'Arc, une armée ennemie occupait la moitié de la France; je me rappelle les récits indignés que nous font encore les témoins oculaires de nos derniers malheurs, et je ne puis m'empêcher de saluer au passage une idée généreuse, une idée devant laquelle nous sommes tenus de nous incliner tous, quelles que soient nos préventions, quels que soient nos intérêts, parce que dans l'ordre politique il n'y a rien de plus sacré en ce monde, que le sentiment qui pousse un peuple à tout souffrir et à tout oser plutôt que de supporter la main de l'étranger.

IV

Pour un homme qui s'intéresse autant que Pétrarque à la gloire et à la grandeur de l'Italie, aucun spectacle n'est plus douloureux que celui des guerres que se font entre eux les États italiens. Il

sent trop bien que l'Italie ne peut reprendre son rang dans le monde que par l'union de tous ses enfants, pour ne pas déplorer amèrement les inimitiés qui les séparent. C'est là une douleur que malheureusement ses compatriotes ne lui épargnent pas. Pendant qu'il cherche à les unir, la géographie même de l'Italie, à laquelle Rome a fait violence pour un temps, et, plus encore que la configuration du sol, la différence des intérêts compliqués des ambitions locales, les divise et les met aux prises. L'histoire des républiques italiennes au moyen âge n'est qu'un long récit de leurs sanglantes rivalités. Pétrarque assiste avec une douleur profonde à ces déchirements de la patrie; quelquefois même, quand il s'agit d'une lutte plus grave que les querelles ordinaires, plus grave que les démêlés si communs des petits États entre eux, lorsque la guerre éclate entre deux cités puissantes et jette le trouble dans toute la péninsule, le poëte patriote ne résiste pas à la tentation d'intervenir au milieu des combattants et de plaider publiquement la cause de la paix. S'il eût vécu quelques années plus tôt, il eût essayé de réconcilier Florence et Pise, ces vieilles ennemies, au plus fort de leur combat. Au temps où il vit, au milieu du quatorzième siècle, il entreprend de faire déposer les armes à Venise et à Gênes armées l'une contre l'autre. Pensée chimérique si l'on veut, mais digne assurément d'un grand esprit et d'une âme patriotique!



Dans les lettres qu'il adresse au doge de Venise Dandolo, son ami particulier et l'un de ses contemporains les plus éclairés, je trouve des phrases pleines de patriotisme, des passages qu'on croirait écrits par un Italien de nos jours, tant les sentiments de l'Italie moderne y sont exprimés avec force. « Je suis ému, lui dit-il, et très-ému... Italien, « je pousse une plainte italienne. — Combien il serait « plus digne que les Vénitiens et les Génois ne fissent « qu'un au lieu de déchirer le beau corps de l'Italie[1] ! » Non content d'écrire au doge de Venise qu'il connaît, il écrit aussi au doge de Gênes, qu'il ne connaît pas, et il invoque également pour justifier l'émotion que lui cause la guerre, sa qualité de compatriote des belligérants : « Il convient à un homme d'être « touché des maux de l'humanité, à un Italien d'être « touché des maux de l'Italie[2]. » Il appelle cette lutte « une guerre italienne et sociale[3]. » Ce n'est point encore assez. Voyant que ses lettres n'ont pu ni empêcher le commencement des hostilités ni les arrêter, une fois commencées, il va de sa personne à Venise, auprès de Dandolo, et il y passe un mois à plaider

[1] Moveor equidem et valde permoveor... Italicus homo ad Italicam querelam venio... Quanto dignius fuerat Venetos cum Januensibus unum fieri, quam formosum corpus Italiæ lacerari. (*Famil.*, XI, 8.)

[2] Cum nec hominem dedeceat humanis, nec Italicum Italicis malis tangi (*Famil.*, XIV).

[3] Ab hoc Italico et sociali bello (*Ibid.*).

la cause de la paix. Pétrarque ne pardonne pas à ses contemporains ces haines fratricides qui déchirent l'Italie, mais il leur reproche surtout d'y faire intervenir des étrangers, de chercher des secours chez les peuples voisins. Il ne voit pas sans indignation les Italiens appeler des barbares contre les Italiens. Comment des citoyens peuvent-ils livrer leur patrie aux armées étrangères? Dès sa jeunesse, dès l'âge de 29 ans, il éprouvait déjà ce sentiment patriotique, et le traduisait énergiquement, dans une épître en vers latins, où il protestait contre l'invasion de la péninsule par les soldats du comte d'Armagnac. « Je ne suis pas autrement, disait-il, « que si, debout sur le rivage, je voyais tristement « ma mère chérie ballottée au milieu des flots[1]. » Plus tard il faisait un crime aux Vénitiens de s'allier avec les Aragonais et avec les Grecs contre les Gênois. « Jusques à quand, malheureux que nous sommes, « irons-nous chercher les secours des barbares, pour « égorger notre patrie et causer la mort publique? « Jusques à quand louerons-nous à prix d'or des « gens qui nous égorgent? Je dirai à haute voix ce « que je pense : il n'y a rien de plus insensé que de « nous voir nous, Italiens, payer avec tant de soins

[1] Haud aliter quam si charam stans littore matrem
Aspiciam mediis jactatam mœstus in undis.
(*Epist. ad Æneam Senensem*. Edit. Rossetti, t. I, p. 36.)

« et à si haut prix, les dévastateurs de l'Italie[1]. » Quelques expressions de ses lettres d'alors, rappellent l'admirable *canzone* qu'il adresse aux princes italiens contre les mercenaires étrangers, et ces beaux vers si souvent cités : « Que font ici tant d'épées étran-« gères? Pourquoi la terre verte se peint-elle du sang « des barbares?... quels étranges déserts vomissent « le déluge qui inonde nos douces campagnes?... « La nature a bien pourvu à notre salut, quand elle « a mis le rempart des Alpes entre nous et la rage « tudesque[2]. »

Pour établir en Italie cette paix universelle qu'il ne pouvait obtenir ni de la bonne volonté des princes, ni de celles des peuples, Pétrarque compte principalement sur une grande institution à laquelle il attache ses dernières espérances. Comme Dante, il attend de l'Empire le salut et la pacification de sa patrie. Il esquisse pour son compte, la théorie qu'Alighieri développe dans le traité *de la Monarchie*, et, de même que son glorieux prédécesseur saluait Henri VII, comme le sauveur de l'Italie, il appelle l'empereur Charles IV au secours de la péninsule, avant même

[1] Quousque enim miseri in jugulos patriæ et in publicam necem barbarica circumspiciemus auxilia? Quousque qui nos strangulent pretio conducemus? Dicam clara voce quod sentio ; inter omnes mortalium errores, nihil insanius quam quod tanta diligentia tantoque dispendio Italici homines Italiæ conducimus vastatores. (*Famil.*, XVIII, 16.)

[2] Voyez l'Introduction de ce volume.

d'être connu de lui, sachant bien que sa gloire lui sert d'introduction auprès des plus grands personnages de son temps. Il lui écrit comme au chef suprême, comme au libérateur prédestiné de la nation italienne. Il lui promet que les gens de bien se soulèveront en sa faveur et l'accueilleront avec enthousiasme. Mais, comme l'Empereur, qui aimerait mieux une armée de bons soldats que cette vague promesse d'une armée d'honnêtes gens, lui répond avec défiance en énumérant les difficultés d'une descente en Italie, il lui reproche de manquer de foi et il lui rappelle ce qu'un simple citoyen de Rome, un homme sans aïeux et sans illustration personnelle, a pu faire pendant quelque temps, par la seule vertu de sa croyance dans les destinés immortelles du peuple romain. Si un tribun a failli restaurer la grandeur romaine, quel succès n'obtiendrait pas un Empereur entouré de tous les souvenirs et de tout le prestige de l'Empire!

Après quatre ans d'hésitation, en 1354, l'Empereur se décida à suivre le conseil de Pétrarque, moins pour satisfaire le poëte que pour répondre à l'appel de Florence qui, malgré ses vieilles traditions guelfes, redoutait les Visconti plus que l'Empire et leur opposait volontiers un adversaire aussi redoutable que paraissait l'être Charles IV. Jamais empereur n'entra en Italie dans des conditions plus favorables. La ville qui avait résisté le plus longtemps

et le plus énergiquement à la domination impériale, l'ennemie opiniâtre et heureuse de son grand-père Henri VII, lui ouvrait elle-même les portes de la péninsule. Aussi Pétrarque, en apprenant sa venue, crut-il l'Italie sauvée, et se livra-t-il à des transports lyriques tout à fait analogues à ceux que Dante éprouvait, quand Henri VII partit de Lucerne pour franchir les Alpes. « Que dirai-je? par où commencerai-je? « lui écrivait-il. Tu as soulagé mon cœur de beaucoup « d'angoisses, et tu l'as rempli de joie... Déjà tu n'es « plus pour moi le roi de Bohême, mais le roi du « monde, l'empereur de Rome, le vrai César[1]. » Tu n'es plus un Allemand, ajoute-t-il. Dès que tu as mis le pied en Italie, tu deviens un Italien. C'est, en effet, par cette ingénieuse explication que Pétrarque, comme Dante, échappait au reproche d'appeler en Italie un prince étranger. Il revendiquait pour l'Empereur le droit d'être Italien, sinon de naissance, du moins par adoption, comme héritier du peuple romain et des Césars.

Au cœur de l'hiver, Charles IV arriva à Mantoue et manda immédiatement Pétrarque auprès de lui. Tous deux passèrent ensemble huit jours dans des entretiens familiers qui duraient quelquefois depuis le matin jusqu'au soir. Par son esprit, par sa

[1] Quid dicam? Unde ordiar? Vacuasti cor meum multis angoribus atque implesti gaudio... Jam mihi non Bohemiæ, sed mundi rex, jam Romanus imperator, jam verus Cæsar es. (*Famil.*, XIX, 1.)

grâce, par la liberté même de ses manières, le poëte exerça sur l'Empereur la séduction qu'il exerçait presque toujours sur ceux qui l'approchaient. Il ne parlait cependant pas en courtisan, mais auprès d'un homme bienveillant comme Charles IV, la hardiesse de son langage était un mérite de plus, une nouveauté qui donnait plus de piquant et de sel à sa conversation. « J'usai avec lui, dit Pétrarque, de « cette liberté dont j'ai résolu de me servir, surtout « avec les grands, liberté qui est un don de la na- « ture mais qu'augmente encore le voisinage de la « vieillesse[1]. » Il fit entre autres au souverain cette libre réponse. Comme l'Empereur l'interrogeait sur son livre *des Hommes illustres* et y demandait une place, le poëte lui répondit : « Je te la promets si tu « as assez de mérite et moi de vie, » voulant dire par là, comme du reste il l'explique lui-même, qu'il ne suffisait pas, pour être rangé parmi les hommes illustres, de porter une couronne, mais qu'il fallait mériter cet honneur par de belles actions. Un autre jour, il offrit à l'Empereur des médailles d'or et d'argent qui représentaient des empereurs romains et particulièrement Auguste, en lui disant : Voilà tes prédécesseurs, voilà les hommes sur lesquels tu dois te régler, que tu dois imiter. Par tous les moyens, le poëte

[1] Occurri libertate illa mea, qua cum majoribus magis uti propositum est, quam mihi quidem contulit natura, auxit vero vicina jam senectus. (*Famil.*, XIX, 3.)

cherchait à enflammer son interlocuteur et à lui communiquer quelque chose de l'enthousiasme qui l'animait lui-même. L'Empereur voulait l'emmener à Rome et lui témoigna toujours, à partir de cette rencontre, une extrême bienveillance. Plus tard il lui envoya le diplôme de comte palatin; une autre fois, une coupe richement ciselée. A la naissance de son premier enfant, qui fut une fille, l'impératrice prit elle-même la peine d'écrire au poëte pour lui annoncer son heureuse délivrance. Enfin toute la cour impériale lui fit à Prague l'accueil le plus empressé, et l'Empereur essaya, à plusieurs reprises, de le retenir dans ses États.

Comme simple particulier, Pétrarque obtint tout ce qu'il voulait, plus même qu'il ne demandait de la courtoisie de Charles IV. Mais en politique, il en fut tout autrement. L'Empereur manquait des grandes qualités qui l'eussent fait réussir dans le rôle difficile que lui réservait le poëte. C'était un homme affable, doux, d'un commerce facile, mais sans une seule étincelle de ce feu sacré, de cette ardeur héroïque dont Pétrarque dit, quelque part, que les rois ne peuvent se passer. Par une sorte d'indolence germanique, il aimait la paix, les loisirs tranquilles; l'activité de la lutte répugnait à son génie pacifique. Là où Pétrarque s'attendait à trouver un héros, il ne trouvait qu'un bourgeois plus occupé de bien administrer sa maison, de mettre ses finances en bon ordre, que d'entreprendre de grandes choses.

Pour un souverain, il y a un certain degré de bonhomie qui va jusqu'à l'oubli de la dignité personnelle et qui dégénère facilement en faiblesse. Charles IV ne se respectait pas assez lui-même, il n'était pas assez pénétré de ce qu'il devait à la majesté impériale; faute de savoir garder son rang, il acceptait des situations qu'une âme plus fière eût énergiquement repoussées. Rien de plus humiliant que le voyage qu'il fit à Milan pour y recevoir la couronne de fer. Les orgueilleux Visconti l'obligèrent à entrer dans leur ville avec une escorte désarmée, et comme pour étaler plus clairement sous ses yeux le spectacle de leur puissance en regard de sa faiblesse, ils se plurent à faire défiler devant lui, plusieurs fois par jour, les seize mille hommes armés que renfermait leur capitale. A Rome, il se soumit sans résistance à la condition que lui imposait le souverain pontife, de n'y pas coucher même le jour de son couronnement, et après avoir mis sur sa tête la couronne impériale, il alla passer la nuit à Saint-Laurent hors les Murs. Enfin il usait son crédit et son autorité dans de misérables intrigues locales, à Sienne, à Pise, à Lucques, et lorsqu'il quittait l'Italie, un an après y être entré, il en sortait avec de grosses sommes d'argent, mais tellement déconsidéré et avili que les Visconti ne gardant même plus avec lui les dehors de la bienséance, lui refusaient l'entrée des villes de leur territoire, et ne consentaient à le rece-

voir pour une nuit dans Crémone, qu'après l'avoir séparé de toute sa suite et avoir désarmé son escorte. Treize ans après, en 1368, l'Empereur rentrait en Italie et à Rome, mais uniquement cette fois pour conduire par la bride jusqu'à Saint-Pierre le cheval du souverain pontife Urbain V, et pour servir comme diacre à la messe de couronnement de sa quatrième femme.

Pétrarque, déjà mécontent des actes de l'Empereur, fut consterné en apprenant son départ précipité, et lui écrivit sur-le-champ une lettre véhémente où il poussa très-loin la liberté du langage, sans que l'Empereur ait paru s'en offenser. « Ainsi donc, lui dit- « il, ce que ton aïeul et tant d'autres ont poursuivi « au milieu de tant de sang, par tant de fatigues, « l'Italie apaisée et ouverte, Rome t'ouvrant ses portes, « le sceptre facile, l'empire pacifique et sans troubles, « un diadème non ensanglanté, tu abandonnes tout « cela et tu retournes vers ton royaume barbare[1]... « Toi, maître de l'empire romain, tu ne soupires qu'a- « près la Bohême... Et cependant, je crois que ni « l'art de commander ni celui de faire la guerre ne

[1] Ergo tu, Cæsar, quod avus tuus innumerique alii tanto sanguine quæsierunt tantisque laboribus, sine labore adeptus et sanguine, complanatam apertamque Italiam, patens limen urbis Romæ, sceptrum facile, imperturbatum ac pacificum imperium, incruenta diademata... ad barbarica rursus regna revolveris!... Tu imperii dominus Romani, nil nisi Bohemiam suspiras... Quamvis ergo tibi nec imperandi scientiam deesse crediderim, nec bellandi, fons actionum omnium voluntas deest. (*Famil.*, XIX, 12.)

« te manquent. Mais la source de toutes nos actions, « la volonté te manque. » Six ans après, en 1361, Pétrarque, dans une nouvelle lettre, revenait sur le même sujet et rappelait Charles IV en Italie, en lui faisant honte de son ancienne fuite. Qui donc a pu te faire peur, lui disait-il ? Craignais-tu les difficultés? Mais ne savais-tu pas qu'il n'y a pas de mer sans flots, de montagne sans vents, d'empire sans soucis ? Il s'indigne surtout que le pape ait eu l'audace d'interdire à l'Empereur le séjour de Rome, et que l'Empereur ait eu la faiblesse de se soumettre à cette interdiction. A ses yeux, ainsi qu'aux yeux de Dante, ces deux grands pouvoirs qui dominent le monde matériel et le monde moral, l'Empire et la Papauté, sont absolument indépendants l'un et l'autre et, en vertu d'un droit égal, par une délégation spéciale de Dieu, tous deux doivent avoir leur siége à Rome, l'un comme successeur des Césars, l'autre comme héritier de saint Pierre. Le chanoine et l'archidiacre Pétrarque n'hésite pas à protester contre les prétentions pontificales. « Quel orgueil, dit-il en parlant du souverain « pontife, quel orgueil de priver de sa liberté le « prince des Romains, l'auteur de la liberté publique, « de façon que celui de qui tout doit dépendre ne « s'appartienne pas à lui-même[1]! » Puis il para-

[1] Nunc vero quænam ista superbia est, principem romanum publicæ libertatis auctorem libertate privare, ut cujus esse debent omnia, ipse non sit suus? (*Famil.*, XXIII, 2.)

phrase les beaux vers de Dante, il présente à Charles IV l'image de Jérusalem, veuve, dénuée de tout, captive, esclave, misérable, qui n'attend et n'espère de secours que de lui. Mais il était trop tard. Charles IV lui-même ne pouvait pas réparer le mal qu'il avait fait. Son premier voyage avait tué l'idée de l'Empire en Italie. Quand il y retourna, il ne restait plus dans la mémoire des hommes que l'ombre de ce grand nom.

Ainsi, les deux plus grands poëtes de l'Italie, au quatorzième siècle, poursuivirent le même rêve, crurent tous deux qu'ils le verraient se réaliser et le virent au contraire se dissiper comme une vaine illusion. Henri VII du moins méritait qu'on s'enflammât pour lui. Il avait l'enthousiasme d'un chevalier et l'âme d'un empereur. S'il n'eût fallu que de la vertu et de l'héroïsme pour rétablir l'empire universel, il l'eût rétabli. Dante ne regrettait pas d'avoir mis sa confiance en lui; il pouvait, sans le flatter, lui réserver une place dans son paradis. Pétrarque, moins heureux, n'eut pas la ressource d'attribuer à la fortune, à une mort précipitée, à la mauvaise foi des ennemis de l'Empire, l'échec de son héros. Il le savait seul responsable, seul coupable, et il ne lui restait même pas la consolation de croire à un insuccès immérité. Au fond, il en était réduit à mépriser intérieurement l'homme qu'il appelait jadis au gouvernement de l'Italie et du monde.

Cette dernière douleur du poëte italien servit du moins à l'instruction de sa patrie. On cessa depuis lors de caresser l'idée chimérique de l'empire universel et de chercher, hors de l'Italie, les moyens de la bien gouverner. L'impuissance des Empereurs guérit les Italiens de la tentation de recourir à eux. Il se détachèrent ainsi de toute espérance d'intervention étrangère, et s'habituèrent à ne plus compter que sur leur propres forces pour se régénérer. Les successeurs politiques de Dante et de Pétrarque réclament, comme ceux-ci, l'union, la pacification, la grandeur de la péninsule; mais ce n'est plus aux Empereurs qu'ils les demandent, c'est aux efforts et aux vertus de l'Italie. Tel est le progrès qui s'accomplit de Dante à Machiavel. Le vieil Alighieri croit encore à la puissance de l'Empire. Machiavel, instruit par l'expérience, ne croit plus qu'à celle de l'Italie. C'est des Italiens seuls qu'il attend le salut et la régénération de leur patrie. Vue pratique, profonde, philosophique, applicable non-seulement à l'Italie moderne, mais à tous les pays dans tous les temps! Conception par laquelle ce grand esprit, si vigoureux et si logique, remonte aux principes mêmes et aux lois fondamentales de la politique! Dante et Pétrarque commettaient tous deux la même erreur en faisant dépendre d'un homme le salut d'une nation. Il est rare qu'un homme ait assez de vertu et de génie pour sauver un pays. Mais fût-il même assez

grand pour cela, il ne le sauverait jamais que pour un temps, après lequel il faudrait que le peuple sauvé se protégeât tout seul. Les véritables sauveurs des peuples, ce sont les peuples. Le sort des nations est entre leurs mains, non dans celles de quelques hommes. Chacune d'elles fait sa destinée, comme chacun de nous fait la sienne, par l'effort, par l'énergie, par la patience, par l'amour du bien public, par le sentiment de ses devoirs soutenu du sentiment de ses droits.

CHAPITRE VI

RAPPORTS DE PÉTRARQUE AVEC LES SOUVERAINS PONTIFES

Sa sévérité pour les papes. — Jean XXII. — Benoît XII. — Clément VI. — Innocent VI. — Urbain V. — Églogues et lettres secrètes de Pétrarque. — Causes principales de son animosité contre les papes et les cardinaux français. — Son patriotisme italien. — Ce que Dante et Pétrarque pensent des Français. — La France jugée par les écrivains étrangers.

I

Pétrarque qui, comme Dante, veut réunir à Rome l'Empereur et pape, n'échoue pas seulement dans sa tentative de restauration impériale. Il ne réussit pas mieux avec avec les souverains pontifes qu'avec Charles IV. Né à l'époque même où un pape transportait le saint-siége à Avignon, il passe sa vie à souhaiter, à demander que les papes retournent dans la ville éternelle, leur séjour obligatoire, providentiel ; il voit pendant un demi-siècle, quatre souverains pontifes se succéder, sans qu'aucun d'eux réalise son rêve ; un cinquième répond enfin à ses espérances, ramène à

[1] *Famil.*, XXIII, 2.

Rome la cour pontificale, mais bientôt découragé par les obstacles, rentre en France pour y mourir et, quatre ans après, Pétrarque meurt lui-même sans emporter dans la tombe la consolation de penser que la capitale du christianisme a définitivement reconquis son chef spirituel.

De là, l'irritation de Pétrarque contre les souverains pontifes qui précèdent Urbain V. Jean XXII, Benoît XII, Clément VI et Innocent VI sont des hommes de caractères très-différents, plusieurs d'entre eux le traitent personnellement avec faveur et lui offrent ou lui font offrir, à leur cour même, un poste de confiance. Néanmoins il n'aime aucun d'eux et, dans ses églogues ou dans ses lettres secrètes, il parle de tous avec une extrême animosité, en style de pamphlétaire, dans les termes les plus violents et les plus injurieux. Il les traite si mal qu'on est tenté de les défendre contre lui et que, l'histoire à la main, on trouve en leur faveur des arguments que le poëte passe sous silence. Sa passion l'aveugle. Dans son enthousiasme pour l'Italie et pour Rome, il ne pardonne aux papes de son temps ni d'être Français, ni de tenir à la France, ni d'y demeurer.

D'abord il déteste Avignon. Cette ville où son père a cherché un refuge, pendant l'exil; où il a vécu enfant, où, jeune homme, il a été si bien accueilli, à son retour de l'université; où les Colonna lui ont ouvert leur maison hospitalière, où il a obtenu ses premiers

succès, où il a connu tant d'hommes de mérite ; cette ville où il a vu et aimé Laure, qui à tant de titres, devrait lui être chère, il la compare « à un égout dans « dans lequel viendraient se réunir toutes les immon- « dices de l'univers ou à un marais infect[1]. » « On y « méprise Dieu, on y adore l'argent, on y foule aux « pieds les lois divines et humaines, on s'y moque « des gens de bien[2]. Judas avec ses trente deniers y « serait le bienvenu ; mais le Christ pauvre en serait « repoussé[3]. Tout y respire le mensonge ; l'air, la terre, « les maisons et jusqu'aux chambres à coucher[4]. » Les mœurs de Babylone, l'orgueil de Nemrod et de Cambyse, les infâmes voluptés de Sémiramis, toutes les turpitudes de l'antiquité se reproduisent à Avignon[5]. Tout ce qu'on a entendu raconter, tout ce qu'on a lu, dans quelque livre que ce soit, sur la perfidie, sur la ruse, sur l'inhumanité, sur l'orgueil, sur l'impudicité, tout ce qu'il y a sur la terre ou tout ce qu'il y a eu çà et là d'impiété, de mœurs détestables, tout cela se retrouve accumulé et amoncelé sur les bords du Rhône[6].

[1] *Famil.*, XII, 2.
[2] Ubi Deus spernitur, adoratur nummus, calcantur leges, irridentur boni. *Epist.* sine titulo IX.
[3] Ubi et Judas, si triginta illos suos argenteos, pretium sanguinis attulerit admittetur, et pauper a limine Christus arcebitur (*Epist.*, sine titulo, XV).
[4] *Epist.*, sine titulo, XII.
[5] *Epist.*, sine titulo, VIII.
[6] *Epist.*, sine titulo, XV, 7.

II

Dans ce cadre sinistre, Pétrarque introduit successivement les figures des souverains pontifes en les chargeant des couleurs les plus sombres. S'ils ont quelques vertus, à peine en parle-t-il. Mais il prend plaisir à mettre en relief et à grossir leurs défauts. Au contemporain de sa jeunesse, à ce Jean XXII, qui après deux ans de débats entre les membres du conclave, succéda à Clément V, il accorde le goût de l'étude et l'amour des livres; mais il ajoute aussitôt que c'était un homme d'un esprit violent, engagé dans des luttes acharnées et inextricables avec l'empire romain[1]. Ailleurs il l'accuse d'avoir promené la guerre en Italie, et d'avoir traité cette noble contrée comme si c'était l'Égypte ou la Syrie. Il raconte même qu'un jour un cardinal dit au pape: Ton dessein est clair, tu veux ruiner l'Italie. Mais tu ne t'y prends pas comme il faudrait. Il y a pour cela un moyen bien simple, c'est de transporter la papauté à Cahors (patrie de Jean XXII), et l'empire en Gascogne. Insensé, répondit le pontife, ne vois-tu pas que dans ce cas, mes successeurs ne seraient plus que des évêques de Cahors et les Empereurs que des préfets de Gascogne? Le véritable pape demeurerait toujours l'évêque de

[1] Vehementioris animi... Simultates acerbas et inextricabiles agens cum imperio romano (*Edit. Bas.* f. 429).

Rome, le véritable empereur celui qui régnerait à Rome. Au lieu de diminuer l'Italie, tu la grandirais encore. Arrangeons-nous au contraire pour rester les maîtres du pontificat romain, et tâchons qu'il ne tombe plus dans des mains italiennes[1].

Nous nous figurons sans peine l'indignation que de telles paroles, vraies ou fausses, attribuées au souverain pontife, devaient exciter dans l'âme patriotique de Pétrarque. Peut-être cependant un lettré tel que Pétrarque, eût-il dû pardonner quelque chose à Jean XXII, en faveur des efforts que fit celui-ci pour ranimer partout les fortes études, en faveur des mesures qu'il prit pour que les dignités ecclésiastiques fussent conférées de préférence aux prêtres instruits, aux gradués des universités, en faveur de la protection qu'il accorda aux universités de Paris, d'Oxford et de Cambridge. Il eût été juste de la part du poëte de se souvenir que le pontife, dont il parlait si durement, fondait des écoles à Cahors, à Pérouse, et voulait établir des colléges latins jusqu'en Arménie. Mais Jean XXII n'aimait pas l'Italie, et ce fut un crime irrémissible aux yeux des écrivains italiens. Dante qui, à la mort de Clément V, écrivait aux cardinaux pour les supplier de nommer un pape italien, n'épargna pas plus que Pétrarque le Français qui venait de s'asseoir sur le siége de saint Pierre. « Sous le vêtement des pas-

[1] *Epist.*, sine titulo, XV.

« teurs, dit-il au vingt-septième chant du Paradis, « on voit des loups rapaces dans tous les pâturages. O « protection de Dieu, pourquoi t'endors-tu ? Les gens « de Cahors (Jean XXII) et les Gascons (Clément V) « s'apprêtent à boire de notre sang[1]. »

III

Le successeur de Jean XXII, Benoît XII, moine cistercien, moins instruit, mais aussi moins dur et moins rapace que son prédécesseur, fit souvent preuve de bonté et d'humanité en réprimant les excès de l'inquisition dominicaine. C'était assez pour que les historiens ne dussent parler de lui qu'avec sympathie. Mais les Italiens, dont il faut se défier, chaque fois qu'il parlent des papes français, ne le ménagent pas davantage que les autres pontifes d'Avignon. Ils prétendent même qu'étonné de son élection à laquelle ni lui ni personne ne s'attendait, Benoît dit aux cardinaux : « Vous avez élu un âne. » Injure qu'on ne se fait guère à soi-même et que méritait d'ailleurs moins que personne un théologien, un docteur de Paris, qui avait écrit sur les psaumes et sur l'évangile de saint Matthieu ! Pétrarque lui adressa une longue lettre en vers pour l'engager à reporter le saint-siége à

[1] Del sangue nostro Caorsini e Guaschi
S'apparechian di bere.
(*Paradis.*, c. XXVII, v. 58.)

Rome. Le pape répondit à cette épître en faisant bâtir le grand palais pontifical d'Avignon, comme pour annoncer que le saint-siége n'en sortirait plus, et en permettant aux cardinaux de construire de magnifiques résidences au delà du Rhône. « Pendant que, dans la « nouvelle Babylone, disait Pétrarque, nous construi- « sons des tours inutiles et absurdes, pour que notre « orgueil monte jusqu'au ciel, d'où il retombera en « ruines, il n'est personne qui protége et qui venge « la très-humble demeure du Christ. La capitale de « toutes les villes qui sont sous le ciel, ajoutait-il, est « par terre; les maisons des apôtres s'écroulent... et « ils (les cardinaux) bâtissent des palais dorés. » C'est sans doute pour se venger du chagrin que lui causaient ces constructions françaises que le poëte représente le souverain pontife sous les traits d'un vieillard appesanti par l'âge et par l'ivresse[1]. Les Italiens accusent, en effet, Benoît XII, de n'avoir pas été assez sobre et inventent pour lui le proverbe « *bibere papaliter.* » Un dominicain milanais, mécontent sans doute de la résistance que le pape oppose aux fureurs inquisitoriales, l'appelle un buveur d'élite, *potator egregius*[2]. Pétrarque lui reproche surtout son mépris pour l'Italie, son ignorance des choses italiennes, et en

[1] Vino madidus, ævo gravis ac soporifero rore perfusus.
(*Epist.*, sine titulo, 1.)

[2] *Histoire littéraire de la France au quatorzième siècle.* LA PAPAUTÉ.

cite comme preuve une piquante anecdote. On avait envoyé au pontife des anguilles du lac de Bolsena ; il en fit une ample distribution aux cardinaux, ne s'en réservant pour lui qu'une très-petite part. Mais, quand il en eut goûté, il regrettait naïvement d'avoir été si généreux, et disait : « Je ne croyais pas qu'il y eût « en Italie d'aussi bonnes choses. » A quoi le cardinal Colonna, aussi Italien que Pétrarque, répondait : « Je « m'étonne qu'un homme aussi instruit que Votre « Sainteté ne sache pas que l'Italie ne donne que « d'excellents produits[1]. »

IV

Clément VI, en sa qualité de Français, ne trouva pas grâce non plus devant les Italiens. Les historiens de ce pays oublient, en parlant de lui, quelques beaux traits de sa vie : sa courageuse conduite pendant la peste d'Avignon, le dévouement avec lequel il portait des secours aux malades, le soin qu'il prit, dès le début de la maladie, d'appeler des médecins de toutes parts, d'acheter un champ où l'on ensevelissait les morts; la généreuse protection qu'il accordait aux juifs, que l'opinion populaire accusait de tout le mal, et l'énergie qu'il montrait, lui chef de l'Église, pour les arracher à l'inquisition. On oublie aussi qu'il fit de louables efforts pour délivrer Rome du brigan-

[1] *Senil*, VII, 1.

dage, et que, dans le premier moment, il s'associa franchement à l'entreprise réformatrice de Rienzi. Enfin on oublie sa bonté, sa constante bienveillance, son inépuisable charité et cette clémence qui répondait si bien à son nom, que Pétraque lui-même ne pouvait s'empêcher de l'admirer [1].

Pour sa part, le poëte eut à se reprocher de ne pas se souvenir assez, en jugeant Clément VI, du bien que le souverain pontife lui avait fait et avait voulu lui faire. C'était Clément VI qui l'avait nommé prieur de Saint-Miliriano, dans le diocèse de Pise, puis chanoine de Pavie; qui l'avait envoyé en ambassade à Naples; qui avait légitimé et fait chanoine de Vérone, à quatorze ans, son fils Jean Pétrarque; qui lui avait offert, le premier, le poste si honorable et si lucratif de secrétaire apostolique. Ces souvenirs eussent dû défendre à Pétrarque d'écrire l'outrageante églogue où il livre le pape aux reproches et aux anathèmes de saint Pierre. Clément VI, né dans une noble famille, élevé en gentilhomme, aimait plus la société des femmes qu'il ne convenait à un pape, recevait trop souvent dans ses appartements la belle vicomtesse de Turenne, et vivait peut-être avec trop de faste et de magnificence. Mais ce n'était ni à son obligé, ni à l'amant de Laure, ni au chanoine, père d'un enfant, qu'il appartenait de juger si sévèrement ses mœurs.

[1] Nulli major inest clementia.

On regrette que ce soit Pétrarque qui fasse tenir à Clément VI, répondant aux admonestations de saint Pierre, cet étrange langage : « Mon épouse (l'Église), « étincelle de pierreries; des colliers courent autour « de son cou, et tranquille elle repose avec moi dans « l'ombre brune. Elle n'est plus ni raidie par la « glace et la neige, ni brûlée par le soleil, comme « l'était autrefois ta honteuse vieille femme, pendant « que tu occupais la campagne (le trône pontifical)... « Çà et là jouent les chevreaux dans les vallées her- « beuses et dans les beauges leur volupté native ras- « semble et roule les pourceaux paresseux » (les cardinaux)... « En chantant, j'ai trouvé une douce amie « (Avignon), et je travaille à être beau. Je hais le soleil « et je recherche les antres frais. Vous autres, vantez- « vous de vos amies inconnues, pourvu que mon Épy « (Avignon) me réchauffe de ses perpétuels embras- « sements[1]. » Et saint Pierre lui répond : « Ton

[1] Sponsa nitet gemmis collumque monilibus ambit,
Et mecum fusca secura recumbit in umbra;
Non glacie nivibusque rigens, nec solibus usta,
Qualis erat tua turpis anus, dum rura tenebas.
. . . .
Tum passim herbosis ludunt in vallibus hœdi;
Inque volutabris segnes innata voluptas
Conglomerat versatque sues. . . . .
. . . Dulcem cantando nactus amicam,
Formosus fieri studeo, solemque perosus
Antra umbrosa colo. . . . .
. . . Vos ignotas jactetis amicas;
Me mea perpetuis foveat complexibus Epy.
(*Eglog.*, VI.)

« épouse erre depuis longtemps déjà, dans des collines « inconnues, elle est sortie de la maison paternelle « et de son lit pudique. Cette fameuse courtisane « (Avignon) lui succède triomphante, et entraîne avec « elle ses prétendants lascifs et les boucs à l'odeur « fétide (les cardinaux), auxquels plaît déjà l'herbe « d'un marais étranger[1]. »

Innocent VI, successeur de Clément VI, ignorant et crédule, n'avait aucun droit à la bienveillance de Pétrarque qu'il croyait sorcier, parce que Pétrarque, lisait Virgile, transformé lui-même en magicien par une légende fort répandue au moyen âge. Aussi le poëte témoigna-t-il toujours un grand éloignement pour un homme qui le connaissait si mal. Peu de temps après l'avénement du nouveau pape, appelé à Avignon par les cardinaux de Talleyrand et de Bologne, qui voulaient le présenter à Innocent VI, il apprit que son fermier de Vaucluse venait de mourir; il retourna aussitôt à sa maison de campagne et n'en voulut plus sortir, avant de partir pour l'Italie, où il se rendait sans aucune pensée de retour. Quand on le pressait de venir saluer le nouveau pape, il répondait : « J'aime mieux ne pas le voir. Je crain-

[1] Uxor enim jampridem ignotis in vallibus errat,
Et patrium limen thalamumque egressa pudicum:
Illa sequetur ovans meretrix famosa, procosque
Secum aget ardentes et olentes turpiter hircos,
Herba peregrina quibus est jam grata paludis.
(*Eglog.*, VI.)

« drais que ma magie ne lui fît du mal, ou que sa « crédulité ne m'en fît[1]. » Plus tard le pape, revenu de son erreur, lui faisait offrir auprès de sa personne le poste de secrétaire apostolique que Pétrarque refusait, comme il l'avait déjà refusé sous Clément VI.

V

Ce ne sont pas seulement les souverains pontifes que le poëte juge avec sévérité; il maltraite aussi leur entourage et particulièrement ce groupe de cardinaux français qui, formant la majorité dans le conclave, élisaient toujours un pape français et retenaient ainsi la papauté en France. Il les appelle quelque part « des satrapes[2]. » Suivant lui, ce sont des gens qui, parce qu'ils portent un petit morceau de pourpre rouge, se croient supérieurs au reste des hommes et méprisent le genre humain tout entier[3]. Les successeurs des apôtres aiment le luxe, habitent des palais somptueux, se couvrent d'or, mettent des housses dorées sur le dos, des mors dorés à la bouche de leurs chevaux; bientôt ils les feront ferrer en or. Ils sont avides comme les despotes de l'Asie ; il faut les aborder avec des présents. Ils ne reçoivent bien que

[1] Ne aut illi mea magia aut mihi molesta sua credulitas esset (*Senil.*, I, 3).
[2] *Senil.*, XII, 2.
[3] *Senil.*, XV, 4.

ceux les payent[1]. Ils se livrent à d'infâmes voluptés. Leur pourvoyeurs battent le pays pour leur découvrir et leur amener de belles jeunes filles[2]. Ils mentent effrontément. Pétrarque raconte qu'un jour deux d'entre eux qui n'avaient pas pu voir le saint-père sortaient du palais pontifical. A la porte les attendait une troupe de solliciteurs faméliques qui leur demanda aussitôt des nouvelles des intérêts qu'on leur avait confiés. Sans hésitation et sans embarras, le plus habile des deux répondit sur-le-champ à ceux qui l'interrogeaient qu'il avait reçu de bonnes paroles du souverain pontife qu'en réalité il n'avait pas vu, et se mit à énumérer une liste fantastique de promesses dont aucune ne leur avait été faite. Resté seul avec son collègue, comme celui-ci s'étonnait de tant de mensonges: « Il faut que tu aies l'esprit bien lent, ré« pondit-il, pour n'avoir pas encore appris le manége « de la cour. » Cette petite anecdote est un échantillon modéré des vices que Pétrarque attribue aux cardinaux de son temps. Mais si on veut se faire une idée du mépris avec lequel il les traite, il faut lire sa septième églogue, où il les passe en revue les uns après les autres, et où, sauf quelques exceptions, il les représente sous les traits les plus grossiers, comme des avares, des luxurieux et des gens d'un insupportable

[1] *Epist.* sine titulo, IV.

[2] Voyez dans les lettres secrètes de Pétrarque l'histoire de ce cardinal qui se revêt de son costume de pourpre pour vaincre les scrupules d'une jeune fille.

orgueil. Tout ce qu'il dit d'eux dans cette étrange pièce de vers, ne pourrait guère se citer qu'en latin. L'abbé de Sade qui, grâce à sa connaissance des archives pontificales, aurait pu retrouver les noms de presque toutes ces victimes de Pétrarque, recula devant une telle entreprise dans la crainte du scandale[1].

VI

A l'avénement d'Urbain V, Pétrarque qui ne le connaissait pas personnellement, mais qui entendait parler de sa sainteté, conçut de grandes espérances, mêlées toutefois d'appréhension et d'inquiétude. Il supposait que le nouveau pape se déciderait enfin à reporter le saint-siége à Rome; mais il avait été si souvent trompé dans cet espoir, qu'il n'osait pas s'y abandonner avec confiance. Au milieu du trouble de son esprit, il prit le parti d'écrire à Urbain, comme il avait écrit déjà à Benoît XII et à Clément VI. Sa lettre, très-longue et un peu diffuse, renferme quelques morceaux d'une véritable éloquence. Il peint au souverain pontife l'état de Rome veuve et désolée, presque dans les mêmes termes et avec la même force que Dante, lorsque celui-ci y appelait l'Empereur[2].

[1] *Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque*, t. III, p. 276.

[2] Dante dit :

Vieni a veder la tua Roma che piange
Vedova e sola... (*Purgat.* c. VI.)

Pétrarque dit : « Ægra, inops, miserabilis, sola est. »

Puis, après un tableau poétique de la dévastation de la ville éternelle, il emploie les arguments les plus serrés et les plus propres à émouvoir un pape dont il entend louer la vertu. Urbain V admettra-t-il que les villes les plus humbles possèdent leur évêque et que la ville de saint Pierre ne possède pas le sien? Le successeur des apôtres pourrait-il vivre en paix dans son palais somptueux d'Avignon, sous ses lambris dorés, quand Saint-Jean de Latran tombe en ruines, quand les saintes demeures de Pierre et de Paul, quand les édifices consacrés par le sang des premiers martyrs du christianisme s'affaissent et s'en vont en poussière. Sans doute il comprend que le pape tienne à sa patrie. Mais bientôt viendra le moment où il n'y aura plus pour le chef de l'Église, comme pour tous les hommes, que deux patries : le séjour des bons et celui des méchants; que lui importera alors sa patrie terrestre?

Je ne résiste pas au plaisir de citer comme une nouvelle preuve de la hardiesse et de l'énergie de Pétrarque, quelques-unes des phrases de cette lettre. On y verra de quel ton le poëte ose parler aux plus grands personnages; on y verra aussi quelle liberté pouvait s'arroger un simple clerc, même vis-à-vis du chef de l'Église, dans ce moyen âge que tant d'écrivains ignorants ou superficiels nous représentent tous les jours comme une époque de discipline et de soumission absolue à la volonté du saint-

siége. « Lorsque tu seras arrivé devant le tribunal du « Christ, écrit-il au souverain pontife, là où tu ne « seras plus le maître et nous les serviteurs, mais où « lui seul sera le maître, où tous nous serons éga- « lement ses serviteurs, ne penses-tu pas qu'il te dira : « Tu étais pauvre, je t'ai pris à terre, je t'ai fait sor- « tir de ton humilité ; non-seulement je t'ai placé à « côté des princes, mais au-dessus des princes ; j'ai « voulu qu'ils fussent prosternés à tes genoux et à tes « pieds. Et toi, où as-tu laissé cette Église que je « t'avais confiée ? Toi que j'ai orné de beaucoup de « présents particuliers, que m'as-tu donné en échange « de plus que les autres ? Tu t'es assis sur la roche « d'Avignon et tu as oublié la roche Tarpéienne[1]. » Quand on lit, dans les œuvres complètes de Pétrarque, tant de lettres du même genre, toutes hardies et viriles, on n'est plus tenté de lui reprocher, comme le font encore ceux qui le connaissent mal, la mollesse et la fadeur de son style ; ou du moins si l'on maintient ce reproche pour quelques parties du *Canzo-*

[1] Cum ad tribunal Christi igitur ventum erit, ubi non tu dominus et nos servi, sed unus ille dominus, nos conservi omnes erimus, nonne putas tibi dicturus sit ? Ego te a terra inopem suscitans et de humilitate tua erigens, non solum cum principibus sed super principes collocavi, eosque tibi ad genua pedesque procumbere volui. Tu Ecclesiam meam tibi creditam, ubinam gentium reliquisti ? Tu multis a me singularibusque insignitus donis, quid singulare mihi præter cæteros reddidisti ? Nisi quod sedisti in rupe Avinionensi, Tarpeiæ rupis oblitus. (*Senil.*, VII, 1.)

niere, on s'aperçoit que Pétrarque, bien loin de se révéler tout entier dans ses sonnets langoureux, se nourrit, pendant une grande partie de sa vie, des pensées les plus fortes, des plus mâles desseins.

Le pape se décida enfin à partir pour Rome sur des galères vénitiennes. Pétrarque apprit à Venise, où il résidait alors, les détails du voyage et l'accueil qu'avait reçu le souverain pontife dans la ville éternelle. Il écrivit aussitôt à Urbain V, pour le féliciter de son courage. Il savait quels obstacles ce projet avait rencontrés. La France, dont la politique avait attiré le saint-siége à Avignon et l'y maintenait depuis soixante ans, ne pouvait voir avec plaisir le départ des papes : elle essaya de les retenir. Nous possédons encore le discours latin qu'adressa, sur ce sujet, le 24 décembre 1363, le savant Nicole Oresme, au nom de Charles le Sage, à Urbain V et au sacré collége Trois ans après, une autre envoyé de la France prononça dans le même sens et devant les mêmes auditeurs, une harangue qui établissait un dialogue entre le roi de France et le pape, et qui commençait par cet énergique début : « Saint-Père, où vas-tu? « — A Rome. — Te faire crucifier de nouveau [1]. »

Mais les principaux obstacles viennent des cardinaux. Pétrarque apprend tout ce qu'ils ont dit par les commandants des galères vénitiennes qui les trans-

[1] *Histoire littéraire de la France au quatorzième siècle.* PAPAUTÉ.

portaient. Il écrit au pape qu'il lui semble entendre de loin les plaintes et les supplications dont Sa Sainteté a dû être assaillie, avant le départ. Il ne laisse pas échapper cette occasion de dire encore une fois, même au pape, ce qu'il pense de ces cardinaux français, auxquels il ne pardonne pas de s'opposer sans cesse au retour du saint-siége à Rome. Qu'est-ce donc qui les retient à Avignon? Leurs plaisirs, leurs palais somptueux, les vins de France, le Rhône qui leur apporte les productions recherchées de tous les pays. Voilà maintenant ce qui fait le prix d'une résidence aux yeux des successeurs des apôtres. La terre à habiter, ce n'est pas celle qui renferme le plus de gens de bien, mais celle où l'on récolte le vin de Beaune. Des chrétiens, des prêtres, des prélats, les plus hauts dignitaires de l'Église, des hommes voués à la pauvreté et à l'abstinence, osent-ils bien regretter le sol de la France, parce qu'on y mange et qu'on y boit mieux qu'en Italie? Le pape fera bien, pour les obliger à rentrer en eux-mêmes, pour les rappeler au sentiment de leurs devoirs les plus élémentaires, de les conduire au lieu où leurs ancêtres, saint Pierre et saint Paul, ont subi le martyre. Ils verront alors combien peu l'Église d'aujourd'hui ressemble à l'Église primitive[1].

[1] *Senil.*, IX, 1.

VII

D'où vient que Pétrarque parle avec tant d'amertume des souverains pontifes, excepté d'Urbain V, de la cour pontificale et des membres du sacré collége? Sont-ce là des propos d'hérétique? Pétrarque serait-il un des précurseurs de la réforme, ainsi que l'ont pensé quelques esprits excessifs? Ses lettres secrètes et ses églogues exprimeraient-elles une pensée d'opposition à l'Église? Nous ne pouvons douter au contraire ni de sa foi ni de sa piété. S'il ne ménage pas le haut clergé de son temps, jamais dans ses plus violentes invectives il ne porte la moindre atteinte au dogme : même quand il dit le plus de mal des chefs de l'Église, il ne témoigne pour l'Église elle-même que du respect. Sa vie d'ailleurs est une vie religieuse; à l'accomplissement des devoirs religieux il ajoute même des pratiques monacales, des jeûnes austères et des prières nocturnes. Il pense, il agit en chrétien convaincu et fervent. Mais, comme beaucoup de chrétiens du moyen âge, il assiste à des scandales qui le blessent et qui l'irritent; il éprouve le besoin de protester contre les richesses insolentes, contre les molles habitudes et les vices de certains prélats. Il n'entend pas pour cela, alors même qu'il s'indigne le plus, faire un acte hostile à l'Église. Il ne se plaint pas pour diminuer le respect qui est dû à la religion,

mais pour ramener, au contraire, à la pratique des devoirs de leur profession, les ecclésiastiques qui, en s'en écartant, compromettent la foi aux yeux des fidèles.

Pendant tout le moyen âge, il y a toujours eu, au sein même de l'Église, d'énergiques protestations contre le luxe ou la débauche de quelques prêtres, particulièrement contre la corruption des plus hauts dignitaires. Que de voix chrétiennes, orthodoxes, s'élèvent à toutes les époques pour demander que les successeurs des apôtres reviennent à la simplicité de la primitive Église! Que de fois on oppose, dans une intention pieuse, sans aucune pensée d'agression contre le dogme, à l'opulence, au faste, à l'orgueil du haut clergé, la pauvreté et l'humilité des premiers chrétiens! Sur ce point, Pétrarque n'en dit pas plus que les membres les plus autorisés de la communauté chrétienne, que les deux évêques qui présentent un mémoire au concile de Vienne, pour la réforme des mœurs ecclésiastiques; ni qu'une religieuse que l'Église elle-même a canonisée, sainte Catherine de Sienne. Dante, le grand croyant, s'attaque dans plusieurs passages de son poëme aux mêmes vices que Pétrarque. N'exige-t-il pas des souverains pontifes, des prélats, des cardinaux, le sacrifice de leurs richesses et de leur magnificence? Ne leur rappelle-t-il pas, avec une amère ironie, que saint Pierre et saint Paul « ne s'engraissaient pas « dans l'opulence, qu'ils ne couvraient pas leurs

« palefrois de riches manteaux, mais que tous deux, « maigres et pieds nus, prenaient leur nourriture « dans n'importe quelle hôtellerie? » L'Église ne doit rien posséder, leur dit-il dans son hardi langage; tout ce qu'elle garde, tout l'argent dont elle n'est que la dépositaire, appartient aux pauvres ou, pour employer sa belle expression « à ceux qui demandent « au nom de Dieu. » Aux prêtres enrichis, « aux « moines dont les capuchons sont des sacs pleins de « mauvaise farine, » il cite tantôt la vie austère de saint Benoît, qui a fondé son ordre par la prière et par le jeûne, tantôt la pauvreté sublime de saint François d'Assise. C'est avec un sentiment analogue et tout chrétien que Pétrarque compare les prélats de son temps, si opulents et si magnifiques, aux apôtres de la Galilée et à ces humbles pêcheurs du lac de Génésareth qui tendaient leurs filets la nuit, sans savoir s'ils en retireraient même la nourriture du jour. Ne nous méprenons pas sur la pensée du poëte; il ne songe ni à modifier ni à réformer la religion établie. C'est au contraire au nom du christianisme, en sa qualité de chrétien zélé et pratiquant, qu'il s'indigne des abus qui compromettent la foi et qui obscurcissent dans les imaginations populaires les divins souvenirs de la vie du Christ.

[1] . . . . Magri e scalzi,
Prendendo il cibo di qualunque ostello.
(*Paradis.*, c. XXI, v. 128 et 129.)

VIII

Nous savons d'ailleurs quel est le sentiment particulier, qui rend Pétrarque plus sévère encore pour les papes d'Avignon, pour les cardinaux français, que ne l'exigeaient ses scrupules religieux. Son amour pour sa chère Italie, son patriotisme exclusif et intolérant, lui font voir avec douleur la puissance pontificale, les traditions de l'Église, la vieille grandeur romaine tombées dans des mains françaises. Il sent tout ce que le prestige de la cour pontificale ajoute à la gloire et à la force réelle de la France. Chez lui aussi bien que chez Dante, on voit percer la jalousie, je dirais presque la terreur que lui inspire l'ascendant que nous exerçons dans le monde. Tous deux veulent que l'Italie reste à la tête des nations, et tous deux s'aperçoivent qu'il s'élève, à côté de leur patrie, un peuple plus uni et plus énergique, qui la dépossède déjà de sa suprématie par le grand mouvement intellectuel dont sa capitale est le centre, par la diffusion européenne de sa langue, par l'habileté politique de ses rois et par le brillant courage de ses soldats. A leurs yeux, la France est une menace pour l'Italie; elle a déjà fait invasion dans la péninsule par la langue d'oc et par la langue d'oïl; elle a confisqué la papauté, elle a envoyé des armées à Florence et à Naples : que ne doit-on pas craindre de l'ambi-

tion et de l'audace d'une telle puissance? C'est là qu'est l'ennemi, c'est de là que viendront les dangers dans l'avenir, et c'est pour cela que les deux premiers grands poëtes de l'Italie parlent de nous avec la même animosité.

Indépendamment des ombrages qu'inspire à son patriotisme la puissance de la France, Dante a contre nous un grief particulier. C'est un prince français, Charles de Valois, qui, envoyé à Florence par Boniface VIII, avec le titre de pacificateur, au lieu de pacifier la ville, l'a livrée pendant six jours aux vengeances des Guelfes Noirs, au pillage, à l'incendie, a ruiné le parti des Blancs auquel appartenait Alighieri et fait prononcer contre plus de six cents personnes, parmi lesquelles le poëte figure au premier rang, une sentence d'exil. Dante exilé par Charles de Valois, ne pardonne pas à la nation française d'avoir produit l'ennemi, le destructeur de son parti. Il parle sans ménagements de notre vanité, quoiqu'il nous trouve encore moins vaniteux que les Siennois[1]. Il prend plaisir à nous rappeler nos revers, la bataille de Roncevaux, les Vêpres siciliennes, le siége de Forli. Mais il en veut plus à la maison royale de France, qu'à la nation française elle-même. Il est dur surtout pour nos rois. Il représente leur race sous la figure du lion,

[1] Or fu giammai gente si vana come la Sanese?
Certo non la Francesca si d'assai.
(*Inferno*, c. XXIX.)

d'un des trois animaux qu'il rencontre au sortir de la forêt du désordre, et qui font obstacle au bonheur du monde encore plus qu'à son propre bonheur. Il appelle le fondateur de notre troisième dynastie, Hugues Capet, « le fils d'un boucher de Paris, » en répétant avec une malveillance évidente, quelque mensonge inventé et répandu dans le peuple par les grands vassaux. Il dit qu'après le mariage de la fille du comte de Toulouse avec Alphonse, père de saint Louis, la maison de France « commence ses rapines par la force et par le mensonge[1], » prend le Ponthieu, puis la Normandie, puis la Gascogne. Il accuse Charles d'Anjou, l'autre frère de saint Louis, d'avoir été en Italie, « d'avoir fait de Conradin une victime et d'a« voir renvoyé au ciel saint Thomas d'Aquin[2], » c'est-à-dire d'avoir empoisonné ce dernier, ce qui est absolument contraire à la vérité historique. Puis il voit sortir de France un autre Charles (Charles de Valois son ennemi personnel) « qui se fera encore mieux « connaître, lui et les siens. Celui-ci sort sans autres « armes que la lance avec laquelle combattit Judas « (la trahison), et la pointe de telle façon qu'il crève

[1] Li cominciò con forza e con menzogna
La sua rapina.
(*Purgat.*, c. xx., v. 64.)

[2] Vittima fe de Curradino ; e poi
Ripinse al ciel Tommaso.
(*Purgat.*, c. xx, v. 68.)

« le ventre de Florence[1]. » Ailleurs il reproche à Philippe le Hardi d'être mort, après son désastre d'Espagne, en fuyant et en déshonorant les fleurs de lis[2]. Ce même Philippe le Hardi se confesse un instant après d'être le père du mal de la France. Et quel peut être ce mal, sinon Philippe le Bel, la principale cause des malheurs de l'Italie et de Florence, Philippe le Bel que Dante déteste autant que Boniface VIII, et qu'il prend plaisir, à deux reprises différentes, à mettre en regard du souverain pontife autrefois son allié, maintenant sa victime? « Je vois, « dit-il, dans Anagni entrer les fleurs de lis et dans « son vicaire le Christ être captif; je le vois une au« tre fois livré à la dérision, je vois se renouveler pour « lui le vinaigre et le fiel, je le vois mourir entre de « nouveaux larrons. Je vois le nouveau Pilate (Phi« lippe le Bel), si cruel que cela ne le rassasie pas en« core et que, sans droit, il porte dans le Temple « (destruction de l'ordre des Templiers) ses voiles « avides[3]. » Au trente-deuxième chant du Purgatoire,

[1] Senz' arme n' esce, e solo con la lancia
Con la qual giostrò Giuda; e quella ponta
Sì, ch' a Fiorenza fa scoppiar la pancia.
(*Purgat.*, c. xx, v. 75.)

[2] Morì fuggendo e disfiorando il giglio.
(*Purgat.*, vii, 105.)

[3] Veggio in Alagna entrar lo fiordaliso,
E nel vicario suo Cristo esser catto.
Veggiolo un, altra volta esser deriso;

Dante peint encore la cour de Rome sous la forme d'une courtisane que le roi de France, sous la forme d'un géant, fouette des pieds à la tête pour l'empêcher de jeter autour d'elle des regards lascifs.

Et cependant, malgré sa haine et ses griefs contre nos rois, Alighieri qui vint en France au moins deux fois, peut-être trois, qui la seconde fois y séjourna au moins deux ans (1308-1311), qui remplit le *Purgatoire* de souvenirs français, est un esprit trop élevé pour ne pas reconnaître ce qu'il y a de grand dans notre pays. Si je voulais rechercher nos titres de gloire à cette époque, je ne choisirais pas d'autre juge, d'autre témoin que cet ennemi de la France. La *Divine comédie*, toute pleine qu'elle soit d'invectives contre les princes français, suffirait à rappeler au monde ce qu'ont eu de glorieux au moyen âge les lettres françaises et les armes françaises. L'illustre exilé avait entendu, pendant plusieurs années, dans nos écoles, l'enseignement de ces maîtres qui attiraient alors toute la jeunesse studieuse de l'Europe et que tant d'autres Italiens, comme lui avides de science, entendirent à leur tour avant et après lui. On

Veggio rinnovellar l'aceto e il fele,
E tra nuovi ladroni essere anciso.
Veggio il nuovo Pilato si crudele,
Che ciò nol sazia, ma senza decreto,
Porta nel tempio le cupide vele.
(*Purgat.*, c. xx, v. 86.)

dit même qu'il prit des grades à l'Université de Paris, qu'il y fut reçu bachelier, puis maître, et qu'il ne lui manqua qu'un peu d'argent pour s'y faire recevoir docteur. En tout cas, il gardait un profond souvenir des libres discussions, des leçons éloquentes auxquelles il assista, et dans son *Paradis*, il réservait une place d'honneur à un professeur parisien, « à la « lumière éternelle de Siger qui, en professant dans « la rue du Fouarre, mit en syllogismes d'importunes « vérités[1]. » Dans ce même *Paradis*, comment peuple-t-il la planète de Mars, dont il fait le séjour des preux et des héros? N'y place-t-il pas en première ligne les paladins et les chevaliers de la France, Charlemagne, Roland, Guillaume d'Orange, Rainouart[2]? Là où sont les braves, la justice l'oblige à placer des Français. Nons n'avons donc point à redouter pour notre pays, le jugement de ceux mêmes qui lui sont le moins favorables : à travers leurs témoignages notre grandeur perce, comme celle d'Annibal éclate sous les récits des Romains, ses ennemis.

[1] Essa è la luce eterna di Sigieri,
Che leggendo nel vico degli Strami,
Syllogizzò invidiosi veri.
(*Paradis.*, c. x, v. 136.)

Voir à propos de Siger, les belles recherches qu'a faites sur ce maître de nos écoles le regretté M. Victor Le Clerc, *Hist. litt. de la France*, t. XXI, p. 96.

[2] *Paradis.*, c. XVIII.

Pétrarque a contre nous les mêmes griefs généraux et particuliers que Dante. Comme Alighieri, son père Petracco a été exilé par l'intervention de Charles de Valois dans les affaires de Florence; comme Alighieri, lui-même redoute pour son pays l'influence politique et l'humeur conquérante des Français; l'éclat et la popularité de notre littérature, l'inquiètent également pour sa chère Italie, en même temps que le séjour prolongé des papes à Avignon l'indigne comme un outrage qui serait fait à la péninsule. Néanmoins c'est un trop grand et trop noble esprit, pour ne pas nous rendre justice, dans les occasions où cette justice ne coûte rien à son patriotisme. Au milieu de quelques contradictions apparentes, il n'est pas difficile de démêler les vrais sentiments que nous lui inspirons. Il ne craint pas de dire du bien de nous, chaque fois qu'il ne voit pas en nous les rivaux de l'Italie. Mais disputons-nous à l'Italie la suprématie qu'il lui attribue, prenons-nous dans le monde une plus grande place qu'il ne convient aux intérêts italiens, aussitôt le poëte se tourne contre nous. Dès qu'il y a débat entre sa patrie et nous, il nous traite en ennemis. Quand le débat cesse, il redevient juste. Le roi de France envoie-t-il le comte d'Armagnac et des chevaliers français, pour aider Jean de Luxembourg à fonder un établissement en Italie, Pétrarque nous rappelle violemment que nos pères, les Gaulois, ont été vaincus par Camille au Capitole, par César en

Gaule, et nous prédit le même sort[1]. Les papes français s'obstinent-ils, malgré ses instances, à retenir la papauté sur les bords du Rhône; les cardinaux français encouragent-ils cette tendance française et s'opposent-ils, de tous leurs efforts, au retour des souverains pontifes en Italie, Pétrarque écrit contre les uns et les autres ses églogues latines et ses lettres secrètes.

Apprend-il qu'un savant français, Nicole Oresme, vient d'être envoyé par le roi de France à la cour d'Urbain V, pour essayer de retenir celui-ci à Avignon, en démontrant la supériorité de la France sur l'Italie, il s'irrite et il vante l'Italie avec d'autant plus de vivacité qu'il croit qu'on l'a injustement rabaissée. Dès qu'on le pousse à établir un parallèle entre les deux pays rivaux, il le fait à nos dépens. Dans quel pays les lettres ont-elles jamais été plus cultivées qu'en Italie? Quel pays a produit plus de poëtes, plus d'orateurs, plus d'historiens que l'Italie? La langue latine, cette latinité dont la Gaule est si fière, ne vient-elle pas de l'Italie? Aux Virgile, aux Horace, aux Cicéron, aux Tite Live qu'oppose la France? Rien autre chose que « le fracas de la rue du Fouarre[2]. » Il va jusqu'à nous contester tout mérite littéraire, jusqu'à dire contre toute évidence, qu'il n'y a pas « un seul Français savant, pas

[1] *Epistol. ad Æneam Senensem*. Édit. Rossetti, t. I, p. 36.
[2] Fragosus straminum vicus. *Senil.*, IX, 1.

« un seul savant en France[1]. » Puis il fait de nous un portrait ironique. Il nous accorde que nous sommes « des « gens gais[2], » de gestes et de paroles légères, que nous jouons volontiers, que nous chantons joyeusement, que nous aimons le bon vin et la table. Mais « la vraie « gravité, la vraie moralité, » ne se trouvent qu'en Italie[3]. Sans doute on dira que l'Église de France est noble et opulente. Mais où siége la véritable Église, si ce n'est en Italie et à Rome? De quel titre les prêtres français sont-ils le plus fiers ? N'est-ce pas du titre de prélats romains?

Cette lettre de Pétrarque à Urbain V, colportée sans doute, ainsi que le furent beaucoup d'autres pièces de sa correspondance, comme un modèle d'art oratoire et de latinité, lui attira, de la part d'un Français, resté anonyme, une réponse plus passionnée qu'éloquente. Notre défenseur, dont le talent n'égale pas la bonne volonté, s'indigne surtout qu'on se permette de traiter les Français de barbares. Qu'est-ce que la barbarie, sinon l'ignorance, la rudesse, la grossièreté? Rien de plus poli, au contraire, de plus aimable et de plus civilisé que les Français. C'est leur adversaire qui parle en barbare. Ne montre-t-il pas sa barbarie en disant du mal du vin de Beaune, « le plus doux, le plus salutaire, le plus agréable des

[1] Nullus est Gallicus, nullus doctus in Gallia. (*Senil.*, XI, 1.)
[2] Facetos homines. (*Ibid.*)
[3] Vera gravitas, realis moralitas. (*Ibid.*)

« vins[1] ? » Quelle injustice encore que de comparer Avignon à un marais ! Avignon qui fait partie de la Province Romaine par excellence, qui appartient à un pays où Grecs et Latins ont fondé à l'envi de si grands établissements! Pétrarque accuse la France de ne produire aucun savant. Le Français lui répond en citant la liste des docteurs célèbres de l'Université de Paris. Pétrarque parle avec dédain du fracas de la rue du Fouarre. On n'entend pas dans toute l'Italie un bruit semblable, répond avec fierté l'avocat de la France qui termine son plaidoyer en invoquant le témoignage d'un ennemi, de Jean l'Anglais, auquel Paris semble si admirable qu'il l'appelle « la rose du monde, le « baume de l'univers[2]. »

Le factum de notre défenseur anonyme ne parut que quatre ans après la lettre de Pétrarque. Celui-ci y répondit sur-le-champ, et mit les rieurs de son côté par son incisive ironie. Son vif esprit s'anime en discutant, et, dans la chaleur de la lutte, il trouve des mouvements et des expressions qui rappellent la verve des pamphlétaires les plus mordants. Quand on lit ses œuvres de polémique, on ne se douterait guère qu'elles sortent de la même plume que ses sonnets. Toute trace de langueur et de fadeur disparaît. Ce n'est plus une âme tendre et délicate qui raffine sur les sentiments les plus doux; c'est une âme passionnée

[1] Super cætera vina dulce, salutiferum et jucundum.
[2] Rosa mundi, balsamus orbis.

qui exprime avec véhémence les sentiments les plus violents. L'extrême sensibilité amène chez le même homme de ces contrastes imprévus. Quiconque sent vivement peut passer tout à coup, sous l'impression de la colère, de la tendresse la plus caressante aux emportements les plus redoutables. Aussi rien n'est-il plus piquant pour ceux qui connaissent bien Pétrarque que de lui entendre reprocher la monotonie de ses peintures, comme s'il n'était pas au contraire un exemple frappant de la diversité des aptitudes du génie. Le poëte qui se rapproche d'Ovide dans le *Canzoniere*, et de Juvénal dans ses églogues, mérite-t-il qu'on l'accuse de se trop répéter lui-même? Il est fâcheux pour notre amour-propre que sa verve de polémiste s'exerce à nos dépens : mais aucun de ses pamphlets n'a plus de saveur que celui qu'il écrit contre nous. Il ne nous y traite pas comme nous voudrions être traités. Et cependant tout n'est pas inexact ni exagéré dans le mal qu'il dit de nous. A travers ses épigrammes, nous démêlons plus d'un trait du caractère national, et, tout en nous irritant de la blessure que nous recevons, nous sommes quelquefois obligés de convenir que le coup a porté juste. Il nous accuse, par exemple, et non sans raison, « d'être habi-« tués à nous réjouir de peu de chose, pour des motifs « frivoles[1]. » Heureuse nation, dit-il, en parlant de

[1] Parvis et frivolis ex causis soliti gaudere. Il nous appelle aussi

nous, qui a toujours la meilleure opinion d'elle-même et la plus mauvaise des autres ! C'est encore lui qui dit, avec malice, que Paris ressemble à une corbeille où l'on réunirait les plus beaux fruits de tous les pays ; que les Parisiens ne comptent pas un seul écrivain vraiment illustre, et que les meilleurs élèves de leur école sont des étrangers. Là-dessus, il cite des Italiens qui ont fait leur études en France, Pierre Lombard, Thomas d'Aquin, Bonaventure, Gilles de Rome. « Il « lui eût été facile d'en citer bien davantage, dit à « ce propos avec autant d'esprit que de patriotisme, « M. Victor Le Clerc, s'il n'avait craint peut-être de « laisser voir tout ce que l'Italie devait à la France[1]. » Le passage le plus vigoureux et le plus heureux de sa réplique, est celui où il répond à son adversaire qui insiste sur la déchéance de Rome : « Oui, sans doute, « Rome est déchue, mais il n'y a que les grandes « choses qui peuvent déchoir. Avignon, elle, ne tom- « bera pas. De quelle hauteur tomberait et comment « décroîtrait ce qui n'est rien en soi[2] ? »

Voilà comment Pétrarque nous juge, quand on échauffe sa bile en mettant la France au-dessus de l'Italie. Toute idée de comparaison à notre avantage

« gens argutula, promptula, facetula... grato saltem semper læta « mendacio. Amicum Gallis est mendacium, » dit-il encore en forçant la note qui, sans cette exagération, restait juste.

[1] *Hist. litt. de la France au quatorzième siècle*, t. II, p. 81.

[2] Unde enim caderet aut quomodo decresceret quæ est nihil?

entre les deux pays l'irrite et le rend injuste pour nous. Il sait mieux que personne ce que valent les fictions de nos trouvères, lui qui les imite quelquefois. Mais il ne peut supporter l'idée qu'on les compare aux belles œuvres des écrivains latins. Quand il envoie à Gui de Gonzague le roman de la Rose avec une épître en vers que j'ai déjà citée, il a soin de prévenir son ami que le poëte français n'est qu'un rêveur et qu'il faut bien se garder de le mettre sur la même ligne qu'Horace et que Virgile, comme le faisaient sans doute, même en Italie, les partisans trop zélés de la France. Après qu'il a quitté notre pays vers l'âge de cinquante ans, qu'on n'essaye pas non plus de l'y rappeler. Il déclare qu'il ne sait plus vivre hors de l'Italie, et lorsqu'il traverse les Alpes, en quittant Avignon pour la dernière fois, il salue la terre italienne avec un enthousiasme qui n'a rien de flatteur pour la terre qu'il abandonne, mais que nous devons lui pardonner en faveur de la beauté de ses vers. « Salut, dit-il alors, terre très-sainte, chère à Dieu, « salut, terre de refuge pour les bons, terre redou« table aux orgueilleux... demeure des Muses, riche « en or et en hommes, sur laquelle l'art et la nature « se sont penchées en même temps pour la combler « des plus rares faveurs et qu'elles ont donnée pour « maîtresse au monde!... Maintenant, après un long « temps, je retourne avidement vers toi pour t'habiter « toujours. Tu donneras un agréable repos à ma vie

« fatiguée. Tu me fourniras autant de terre qu'il en « faudra un jour pour couvrir mes membres refroi- « dis. O Italie, joyeux je te vois du sommet verdoyant « du mont Genèvre... Les nuages (c'est-à-dire la « France) restent derrière mon dos, un souffle calme « frappe mon visage, et l'air en mouvement me reçoit « avec de douces caresses. Je reconnais ma patrie et je « la salue avec joie. Salut, noble mère, gloire de la « terre, salut[1] ! »

Qu'un Français, Philippe de Vitry, ait l'imprudence de plaindre un cardinal envoyé de France en Italie et que sa lettre tombe entre les mains d'un admirateur de l'Italie tel que Pétrarque, on comprend sans peine le sentiment qu'éprouve celui-ci et la vivacité avec laquelle il prend le parti de son pays contre ce détracteur. Il prend plaisir à énumérer les villes belles ou célèbres que verra le voyageur, Pa-

[1] Salve, cara Deo tellus sanctissima, salve,
Tellus tuta bonis, tellus metuenda superbis
. . . .
Cujus ad eximios ars et natura favores
Incubere simul mundoque dedere magistram.
Ad te nunc cupide post tempora longa revertor,
Incola perpetuus. Tu diversoria vitæ
Grata dabis fessæ. Tu quantam pallida tandem
Membra tegant, præstabis humum. Te lætus ab alto
Italiam video frondentis colle Gebennæ.
Nubila post tergum remanent; ferit ora serenus
Spiritus, et blandis assurgens motibus aer
Excipit. Agnosco patriam, gaudensque saluto.
Salve, pulchra parens, terrarum gloria, salve *.

* *Epist.*, t. I, p. 266. Édition Rosetti.

doue et Venise, Ravenne et Pérouse, Rome et Florence, Bologne, Milan et Gênes. Puis, quand il a passé en revue les merveilles de la péninsule, il s'arrête pour dire ironiquement à ce Français dédaigneux, à ce Parisien qui ne peut pas s'arracher aux délices du Petit-Pont et au murmure de la Seine : « Toi pendant ce temps-là, chaque fois que tu « contempleras les prés Saint-Germain et la mon« tagne Sainte-Geneviève, il te semblera que tu as « parcouru l'Orient et l'Occident[1]. »

Mais, dès qu'il ne s'agit plus d'établir une comparaison entre la France et l'Italie, au préjudice de l'Italie, Pétrarque ne demande pas mieux que de reconnaître les mérites de la France. Il ne cache pas la joie qu'il ressent lorsque le chancelier de Notre-Dame, son compatriote Robert de' Bardi, l'invite à venir recevoir à Paris la couronne poétique. Il nous fait l'honneur d'hésiter entre Paris et Rome qui lui offre, le même jour, la même faveur. Et quand, par patriotisme, il s'est décidé pour le Capitole, il sent néanmoins tout ce qu'il nous doit. « Rome, dit-il, est « la capitale du monde, mais Paris est la nourrice des « études de notre temps[2]. » Il craint même, en acceptant l'invitation des Romains, que Paris ne soit blessé

[1] Tu vero quotiens prata Germani et Genovefæ collem contemplabere, ortum solis tibi lustrasse videberis et occasum. (*Famil.*, IX, 13.)

[2] Altera mundi caput, nutrix altera nostri temporis studiorum. (*Famil.*, t. V, 6.)

et que « cette grande Université, » comme il l'appelle, « juge qu'il n'a point assez fait pour elle[1]. » Il est aussi singulièrement flatté des efforts que fait pour l'attirer à sa cour le roi Jean le Bon, qu'il appelle « tantôt le fils généreux de Philippe, tantôt le plus « doux des rois[2]. »

Il témoigne également pour nos malheurs une sympathie dont nous devons lui savoir gré. Le jour où nous ne sommes plus à craindre, où d'effroyables revers nous ont écrasés, il exprime en termes sincères et émus, la pitié que nous lui inspirons. Son premier voyage à Paris, en 1333, avait été un voyage d'observation, presque de défiance. Il regardait partout autour de lui, avec curiosité, peut-être avec jalousie, cherchant surtout à savoir, comme il le confesse lui-même, si Paris méritait sa grande réputation et ce qu'il y avait de vrai dans ce qu'on en disait[3]. Son second voyage s'accomplit au contraire dans de tout autres conditions, sous l'inspiration d'un autre sentiment. Il ne va plus en France cette fois, avec l'inquiétude d'un homme qui craint de trouver la France trop grande et supérieure à l'Italie. Il y va, dans un moment de grande humiliation pour nos armes, à une époque de notre histoire où nos ennemis

[1] Sed illa quoque ingens universitas factum sibi satis existimet. (*Famil.*, IV, 5.)

[2] Proles generosa Philippi, mitissimus omnium regum.

[3] *Famil.*, I, 3.

mêmes doivent être désarmés par nos malheurs. En 1361, il apporte au roi Jean le Bon, qui vient de sortir de captivité, les compliments de Galéas Visconti, seigneur de Milan, et un anneau précieux perdu par le roi à la bataille de Poitiers, racheté depuis par Visconti. Chef d'ambassade, escorté de quatre chevaliers et d'un maître ès arts, Pétrarque fut reçu à la cour de France avec beaucoup d'égards et d'honneurs. Il représentait un prince auquel le roi avait les plus grandes obligations, puisque c'était Galéas qui, par vanité, pour obtenir qu'une alliance se fît entre son fils et une fille de France, venait de payer la plus grande partie de l'énorme rançon exigée de Jean le Bon par l'Angleterre. Lui-même d'ailleurs était personnellement fort admiré du monarque français qui, dès 1353, essayait de l'attirer à sa cour. En présence du roi, du dauphin et de la plus belle assemblée, Pétrarque prononça une harangue latine très-pédantesque où il parle beaucoup trop des vicissitudes de la fortune, où il mêle trop arbitrairement les citations de la Bible à celles d'Horace, mais où il exprime, pour la France, un sentiment de sympathie plus vif que ne l'exigeait un simple compliment de circonstance, où il montre qu'il ressent pour nous une pitié respectueuse et sincère, confirmée d'ailleurs par plusieurs passages de sa correspondance[1].

[1] La harangue de Pétrarque, conservée parmi les manuscrits de

En nous voyant humiliés et abattus, en jugeant par ses propres yeux de nos malheurs, le poëte oublia complétement les préjugés de son patriotisme. Il ne songea plus qu'à nos souffrances. Le changement qu'il remarqua dans l'état de la France, lorsqu'il la comparait à ce que lui rappelaient ses souvenirs de jeunesse, le frappa et l'affligea tellement qu'il en parle à plusieurs reprises dans ses lettres. « Étant retourné en mission à Paris, dit-il, je n'ai « plus rien reconnu de cet opulent royaume de « France. Toutes les maisons qui ne sont pas protégées par des enceintes de murailles sont renver- « sées... Maintenant où est Paris? Il était à la vérité « au-dessous de sa réputation, il devait beaucoup aux « mensonges de ses habitants; mais pourtant c'était « une grande chose. Où sont à présent ces armées « d'écoliers, cette chaleur pour l'étude, ces richesses « des citoyens, ces joies universelles?... Au lieu « de syllogismes, au lieu de discours, partout des « gardes, partout des béliers qui résonnent en frappant les murailles. Le voyageur, inquiet pour sa « sûreté, chemine en silence. Les remparts frémis- « sent, les forêts se taisent, à peine est-on en sûreté « dans les villes... Qui eût pu prévoir que le roi « des Français, le plus invincible des hommes, quant

Vienne, a été publiée en 1854, par M. Barbeu du Rocher, Académie des inscriptions. *Mémoires des savants étrangers*, t. III, 2e partie, p. 172.

« à lui seul, serait vaincu, emprisonné et racheté « pour un prix énorme[1]. » Ailleurs il écrit à Pierre de Poitiers : « Quand j'étais jeune, les Bretons que l'on « nomme Angles ou Anglais, passaient pour les plus « timides des barbares ; maintenant c'est une nation « très-belliqueuse. Elle a accablé les Français, long- « temps florissants par la gloire des armes, de revers « si nombreux et si inespérés, que ceux qui autrefois « étaient inférieurs aux vils Écossais, outre la ca- « tastrophe misérable et indigne d'un très-grand « roi que je ne puis me rappeler sans soupirs, ont « tellement écrasé le royaume tout entier par le « fer et par le feu, que moi, qui récemment le tra- « versais pour affaires, je pouvais à peine me per- « suader que c'était là le royaume que j'avais vu « autrefois ; tant régnaient partout une solitude « malheureuse, la tristesse, la dévastation ; tant les « campagnes étaient affreuses et incultes, les mai-

[1] Quo cum nuper ex negotio rediissem, vix aliquid omnium recognovi, opulentissimum in cineres versum regnum videns, et nullam pæne domum stantem, nisi urbium mœnibus cincta esset... ubi est enim illa Pariseos, quæ licet semper fama inferior, et multa suorum mendaciis debens, magna tamen haud dubie res fuit, ubi scholasticorum agmina? Ubi studii fervor, ubi civium divitiæ, ubi cunctorum gaudia?... Non syllogismi, non sermones, sed excubiæ atque arietes muris impacti resonant, cessat clamor ac sedulitas viatorum, strepunt mœnia, silent sylvæ, vixque ipsis in urbibus tuti sunt... quis hoc unquam, quæso, divinasset, quod Francorum rex, quamvis quod ad se unum attinet, invictissimus hominum, vinceretur, et in carcerem duceretur et ingenti protio redimeretur? (*Senil*, X, 2.)

« sons désertes ou détruites... tant en tous lieux « restaient de tristes vestiges des Anglais, et de ré- « centes et horribles cicatrices des blessures que « leurs épées avaient faites[1]. »

Ces passages de la correspondance de Pétrarque, d'autres encore qu'il serait trop long de citer prouvent que la défaite de la chevalerie française et la victoire des Anglais, avaient étonné toute l'Europe, tant on se faisait partout une haute idée de notre puissance. Pétrarque répète souvent que c'est là un des événements les plus surprenants, les plus inattendus de son temps. Nos malheurs du reste n'ébranlent pas l'opinion que se font les étrangers, de la vitalité de de notre pays. « Vous avez supporté vos malheurs, « dit au roi l'ambassadeur de Visconti, d'un cœur si « invincible et si royal, que la fortune en a rougi. » Et il ajoute ces paroles significatives qui renferment quelque chose de plus qu'un compliment banal, qui

[1] Adolescentulo me, Britanni, quos Anglos sive Anglicos vocant, omnium barbarorum timidissimi habebantur : nunc bellicosissima gens Gallos diu bellica gloria florentes stravit tam crebris insperatisque successibus, ut qui modo vilibus Scotis impares fuerant, præter miserabilem et indignum summi regis casum, quem sine suspirio meminisso non possum, sic regnum omne igne ferroque contriverint, ut mihi nuper illuc iter ex negotio agenti vix persuaderi posset regnum illud esse quod videram. Sic ubique solitudo infelix et mœror et vastitas; sic ubique horrida et inculta arva, sic dirutæ desertæque domus, nisi quæ cinctæ arcium mœnibus aut urbium evasissent, sic demum omnibus locis Anglorum mœsta vestigia et recentes fædæque cicatrices gladiorum extabant (*Famil.*, XXII, 14).

ressemblent à l'expression d'une confiance sympathique dans les ressources et dans les destinées de la France. « Il n'y a, dit-il, du moins je le crois, per« sonne qui soit assez peu intelligent pour ne pas com« prendre que vous occupez encore le rang le plus « élevé, et que votre royaume, quoique fatigué, est « sorti du naufrage le premier, le plus grand de tous[1]. » Nous surprenons ici notre ennemi en flagrant délit d'admiration. Cette fois ce n'est plus la passion patriotique qui le fait parler. Il n'a plus peur de nous. Il nous rend d'autant mieux justice qu'il nous craint moins. C'est la vérité que la force des choses et une sincérité naturelle arrachent à une âme honnête. Il sent, sous nos malheurs, sous notre abaissement passager, la persistance de notre grandeur politique et, comme il n'a plus de raison patriotique pour la contester, il la confesse. C'est ainsi que le témoignage de nos adversaires nous fait souvent paraître plus grands que celui de nos historiens eux-mêmes. Quelle curieuse histoire de notre pays n'écrirait-on pas, en puisant avec suite aux sources étrangères! que de titres de notre gloire nationale nous conservent non-seulement les historiens, mais les poëtes, les lettrés de toute l'Europe! Que de fois en lisant ou Machiavel ou le Tasse, ou Chaucer, ou Milton, on trouve des

[1] Proinde neminem tam obtusi pectoris esse reor, qui non intelligat vos adhuc summum obtinere locum, regnumque omnium primum et maximum, licet fessum, e tanto naufragio enatasse.

preuves irrécusables, des marques de sympathie ou de haine qui attestent l'influence intellectuelle et politique que nous avons exercée de tout temps en Europe! Quelle lumière admirable jette un simple récit de Gœthe sur l'enthousiasme qui saisit la France en 1792, en face de l'étranger! Quel commentaire des idées généreuses de la révolution française que les drames de Schiller! La France n'a rien à perdre à être jugée par ses ennemis. Le bien que nous disons de nous-mêmes paraît toujours un peu suspect. Mais, qui pourrait nous contester les mérites que nous ne revendiquerions que sur la foi des étrangers?

CHAPITRE VII

PÉTRARQUE RESTAURATEUR DES LETTRES

Son admiration pour les écrivains de l'antiquité. — Ses efforts pour retrouver leurs œuvres. — Son culte pour Cicéron. — Mérite particulier des œuvres latines de Pétrarque. — Son poëme de l'*Afrique*. — Ses épîtres. — Ses lettres familières. — Influence qu'exercent les travaux de Pétrarque sur le goût public en Italie. — Indépendance de ses jugements. — Il inaugure l'esprit critique. — Sa lutte contre les astrologues et les médecins. — Ses efforts pour vulgariser l'étude du grec. — Les continuateurs de Pétrarque.

I

Le patriotisme exclusif et ombrageux de Pétrarque n'était point seulement ce sentiment vulgaire d'amour pour la patrie qui se retrouve au fond du cœur de presque tous les hommes. Pétrarque avait pour aimer son pays des raisons plus fortes que la plupart de ses contemporains, plus fortes mêmes que celles qui inspirent d'ordinaire le patriotisme. Ce qu'il aimait en Italie, c'était moins encore la terre natale, moins encore la beauté du sol et du climat, quoiqu'il en ait souvent parlé avec enthousiasme, que les grands souvenirs de la gloire de Rome, et, comme nul de son temps ne les connaissait aussi bien que lui, nul n'y pensait avec un plus légitime orgueil.

Tout ce qu'il savait des merveilles de l'antiquité romaine, — et il en savait tout ce qu'un homme du quatorzième siècle pouvait en savoir, — augmentait son attachement pour une si glorieuse patrie. Quel peuple avait fait d'aussi grandes choses que les Romains? A quelle race valait-il mieux appartenir qu'à la race romaine? On comprend qu'un homme qui, depuis sa jeunesse, étudiait les titres de gloire de ses ancêtres, regardât de haut les nations nouvelles. On comprend aussi quel sentiment d'amertume et d'inquiétude devait lui inspirer la comparaison de l'état présent de l'Italie avec sa grandeur passée. Les susceptibilités de son patriotisme tenaient précisément à ce qu'il voyait autour de lui d'autres peuples grandir, tandis que son pays déclinait. Au lieu d'opposer sans cesse aux prétentions rivales des exemples tirés de l'histoire ancienne, il eût mieux aimé défendre l'Italie par des arguments tirés du présent.

Sa connaissance profonde de l'antiquité excitait et embarrassait en même temps sa fierté patriotique. Elle lui fournissait presque tous les motifs de son admiration pour son pays, mais elle l'humiliait en lui apprenant combien l'Italie avait été grande autrefois, grande par la gloire des armes, grande par celle des lettres. Quand des splendeurs du passé il reportait les yeux sur les misères du présent, une tristesse involontaire se mêlait à son enthousiasme. De là les efforts qu'il fit sans cesse pour réveiller

l'amour-propre national des Italiens, pour les exciter à redevenir un peuple puissant et lettré. S'il ne réussit pas à leur faire partager ses rêves de résurrection politique, il fut plus heureux dans sa tentative de propagande littéraire et il contribua puissamment, avec le concours de son ami Boccace, à restaurer en Italie les études classiques dont Dante lui-même n'avait pu qu'imparfaitement ranimer le goût. Le zèle qu'il déploya toute sa vie, pour faire connaître et pour faire aimer dans son pays les lettres antiques, restera avec le *Canzoniere* son principal titre de gloire.

Sa vocation littéraire se révéla dès ses premières années. A Bologne, comme à Montpellier, pendant sept ans, il n'étudia le droit qu'avec répugnance, pour obéir à la volonté paternelle; mais en revanche il lisait les anciens en cachette. Tout le monde sait que son père lui arrachait Cicéron et Virgile pour les jeter au feu. Dès qu'il redevint maître de ses actions, à la mort de Petracco, il abandonna sur-le-champ l'étude du droit et il retourna aux lettres vers lesquelles il se sentait attiré par un penchant irrésistible. Il s'occupa activement d'étendre le domaine des études antiques en cherchant lui-même et en demandant qu'on cherchât dans tous les pays les manuscrits latins que renfermaient les bibliothèques des particuliers, des couvents ou des villes. Ses nombreuses relations, la présence dans Avignon

des étrangers instruits que les princes, suivant la coutume du moyen âge, envoyaient comme ambassadeurs à la cour des souverains pontifes, la facilité qu'il eut de les rencontrer presque tous dans la maison du cardinal Colonna lui permirent de pousser ses recherches dans toute l'Europe, en France, en Espagne, en Allemagne, en Angleterre et jusqu'en Orient[1].

Lorsque ses amis se séparaient de lui pour retourner dans leur pays, il les suppliait de lui envoyer tous les manuscrits qu'ils y découvriraient. Lui-même, dans ses fréquents voyages, fouillait partout et se détournait même souvent de sa route pour aller frapper à la porte de quelque monastère écarté où il espérait découvrir quelques restes de l'antiquité. Sa passion pour Laure, si vive qu'elle fût, ne ralentit jamais sa passion pour les anciens, et, dès que son amour se modéra et s'attiédit, il se livra sans distractions à son goût pour l'étude. Dans une lettre qu'il écrivait, vers l'âge de trente-six ans, à un moine de Florence, son parent, pour le prier de faire faire des recherches au fond des couvents, et chez les savants de la Toscane, il déclare qu'il est en train de se guérir de toutes ses passions, mais qu'il y en a une à laquelle il ne résiste pas, dont il ne veut pas se corriger : celle des livres. « Je ne puis me ras-

[1] *Senil.*, XV, 1.

« sasier de livres, dit-il en propres termes, et ce-« pendant j'en ai peut-être plus qu'il ne faut[1]. » Les jouissances extérieures de ce monde, la richesse, le luxe des appartements, des habits, de vastes domaines, la possession de beaux tableaux et de beaux chevaux sont des jouissances de surface qui ne laissent derrière elles aucune impression durable. « Mais « les livres nous charment jusqu'à la moelle, nous « parlent, nous donnent des conseils et sont unis à « nous par une sorte de familiarité vivante et har-« monieuse[2]. »

Il possède dans sa riche bibliothèque, il a lu, annoté et appris en grande partie par cœur tous les écrivains latins qu'on connaissait de son temps, non-seulement les poëtes et les prosateurs célèbres, tels qu'Horace, Térence, Stace, Pline, Sénèque, Quintilien, mais des auteurs beaucoup moins connus, tels que Lactance, Aulu-Gelle et Macrobe. Grâce à son excellente mémoire et à sa constante application, il s'est si bien assimilé leurs œuvres qu'il en cite dans sa correspondance un très-grand nombre de fragments. En écrivant pour son propre compte, il s'est souvenu plus d'une fois de la spirituelle concision de Sénèque et de la grâce d'Horace. Il témoigne un

[1] Libris satiari nequeo : et habeo plures forte quam oportet (*Famil.*, III, 18).

[2] Libri medullitus delectant, colloquuntur, consulunt, et viva quadam nobis atque arguta familiaritate junguntur (*Ibid.*).

goût particulier pour la lecture de Tite Live, qui lui procure à la fois un plaisir patriotique et un plaisir littéraire. Il y trouve racontés dans un noble langage les exploits de ces grands Romains auxquels il a voué un culte pieux, qu'il admire comme des types d'héroïsme et dont il propose les vertus pour modèles à ses contemporains. Tite Live, dont on ne connaît de son temps que la première, la troisième et la quatrième Décade, qu'il cherche inutilement à compléter, le transporte, malgré ses mutilations, au sein de la société romaine à la plus belle époque de Rome. C'est là, c'est auprès des Romains de la République, des Fabricius, des Cincinnatus, des Scipions, qu'il aime à se réfugier, lorsque le spectacle des bassesses contemporaines soulève son cœur. Comme les natures idéalistes, il cherche à se soustraire aux tristesses du présent en essayant de revivre par la pensée dans un monde qui n'est plus. « Je te lis, « écrit-il à Tite Live, chaque fois que je veux oublier « ces lieux, ce temps, ces mœurs... Tu me fais ou- « blier les maux présents, tu m'introduis dans des « siècles plus heureux[1]. »

Machiavel se consolait aussi par la lecture des anciens dans le village où le confinait la politique soupçonneuse des Médicis. Après une journée passée à

[1] Quoties hæc loca, hæc tempora vel hos mores oblivisci volo... Oblitum sæpe præsentium malorum sæculis me felicioribus inseris. (*Famil.*, XXIV, 8.)

chasser des grives, à couper du bois, à jouer et à se quereller dans une auberge avec des paysans, « le « soir venu, écrivait-il à son ami François Vettori, « je retourne chez moi, j'entre dans mon cabinet, « et, sur le seuil, je me dépouille de mes habits de « campagne, pleins de fange et de boue; je mets « des vêtements de cour, et, vêtu comme il convient, « j'entre dans les cours antiques des hommes anti- « ques. Reçu par eux avec amour, je me nourris de « cet aliment qui est le seul fait pour moi, le seul « pour lequel je sois né. Je ne rougis pas de causer « avec eux et de leur demander la raison de leurs « actions. Ils me répondent avec politesse. Et pen- « dant quatre heures de temps, je ne sens aucun « ennui, j'oublie tout chagrin, je ne crains pas la « pauvreté et je n'ai pas peur de la mort. Je me « transporte tout entier en eux[1]. » De ces études solitaires devaient sortir le *Prince* et les *Discours sur Tite Live*.

[1] Venuta la sera, mi ritorno a casa, ed entro nel mio scrittojo, ed in sull' uscio mi spoglio quella veste contadina piena di fango e di loto, e mi metto panni reali e curiali, e rivestito condecentemente entro nelle antiche corti degli antichi uomini, dove da loro ricevuto amorevolmente mi pasco di quel cibo che *solum* è mio, e che io nacqui per lui; dove io non mi vergogno parlare con loro, e domandare della ragione delle loro azioni, e quelli per loro umanità mi rispondono; e non sento per quattro ore di tempo alcuna noja, sdimentico ogni affanno, non temo la povertà, non mi sbigottisce la morte; tutto mi trasferisco in loro (*Prefazione alle Opere del Machiavelli*, ediz. del 1782).

Machiavel, politique et historien, étudie avec prédilection l'histoire de Rome. Pétrarque aussi admire et aime Tite Live. Et cependant Tite Live n'est point son écrivain favori. Il lui en préfère deux autres, un surtout auquel il donnerait sans hésiter le premier rang, s'il n'écoutait que ses préférences. « Notre « Cicéron, dit-il, est le père de la langue latine; « Virgile vient immédiatement après lui. Ou bien, « comme je vois quelques personnes émettre des « doutes sur le rang que j'attribue à chacun d'eux, « Cicéron et Virgile sont certainement les pères de « l'éloquence latine[1]. » Quand il place Virgile sur la même ligne que Cicéron, il fait une concession. En réalité il accorde bien que Virgile est le premier des poëtes; il dit même dans une de ses lettres que, s'il y a eu en Italie beaucoup de poëtes dignes d'éloges, Virgile seul est admirable[2]. Mais au fond il aime mieux et il admire davantage Cicéron.

II

Cicéron est celui des anciens avec lequel il a le plus vécu. C'est l'ami de son enfance. Son père lui en faisait des lectures dans un manuscrit très-élégant

[1] Cicero noster summus latini eloquii parens est; proximus illi Virgilius; seu, quoniam de hoc ordine dubitasse quosdam video, sunt certe romanæ facundiæ parentes Tullius et Maro (*Famil.*, XVI, 14).

[2] Cum enim multi vatum e numero nostrorum laudabiles, unus ille mirabilis est (*Famil.*, XXIII, 19).

que Pétrarque conserva toujours comme la partie la plus précieuse de l'héritage paternel. A l'âge où il ne comprenait pas encore le sens des mots latins, quand on lui lisait une page de Cicéron, il était déjà charmé par la mélodie des paroles et par le mouvement musical de la phrase; tant il y avait d'affinités entre son goût naturel pour la musique et le style si harmonieux du grand orateur[1]. Plus tard, il chercha les manuscrits de Cicéron avec une infatigable curiosité. Au fond de la Belgique, à Liége, il trouvait deux de ses discours inconnus, copiait l'un et priait un ami de copier l'autre, quoiqu'il fût difficile de trouver de l'encre dans cette ville barbare, disait-il dédaigneusement. A Verceil, suivant Biondo; à Vérone, suivant Méhus, il eut la bonne fortune de découvrir les *Lettres familières* de son auteur favori qu'il copia de sa propre main et dont la copie faite par lui existe encore à la bibliothèque Laurentienne de Florence. Il réunit en un seul ouvrage divers fragments des *Questions académiques* qui lui avaient été apportés séparément et qu'on lui présentait comme des œuvres distinctes. Il avait même possédé pendant quelque temps le traité *de la Gloire*, cadeau du jurisconsulte Raimond Soranzo, qu'il eut l'imprudence de prêter à son vieux maître Convennole, que celui-ci, toujours besoigneux, mit en gage chez un

[1] *Senil.*, XV, 1.

inconnu ; qui ne se retrouva plus à la mort de Convennole; dont on ne put découvrir le détenteur, faute de renseignements, et que Pétrarque chercha depuis dans toute l'Europe sans jamais parvenir à le retrouver[1].

Quelques traits de sa vie sont comme un touchant témoignage de son goût pour Cicéron. Un de ses amis lui avait envoyé un manuscrit très-rare, une collection de discours du grand orateur. Pétrarque voulait faire prendre une copie de l'ouvrage pour le renvoyer ensuite. Malheureusement les copistes lui manquaient. Il était très-difficile de trouver des hommes qui eussent assez d'instruction pour bien lire et bien comprendre le latin, une assez belle écriture pour bien copier et en même temps assez de modestie ou de besoins pour se contenter de l'humble métier de copiste. Pétrarque en réunissait quelquefois chez lui trois ou quatre, pour lesquels il avait toujours de la besogne prête. Mais à ce moment-là, il n'en trouvait aucun, et quoique fort occupé lui-même de ses travaux personnels, il se mit résolûment à copier le manuscrit qu'il venait de recevoir. Seulement, comme il n'en avait jamais lu le texte, il éprouvait à chaque instant la tentation de s'arrêter pour lire ; sa plume n'allait pas assez vite à son gré ; ses yeux dévoraient les pages avant qu'il eût eu le

[1] *Sen.*, XV, 1.

temps matériel de les transcrire. A ce compte, il aurait fait traîner indéfiniment la copie, lisant toujours au lieu d'écrire. Mais il voulait néanmoins la terminer, et, avec une force de volonté qui lui coûta plus d'un effort, il s'imposa l'obligation de ne lire qu'à mesure qu'il écrivait[1]. Ce fut un excellent stimulant pour son travail. Le désir de pousser plus avant une lecture qui le charmait, animait sa plume et la rendait plus rapide. Cependant il sentit la fatigue. A un moment, ses doigts lui refusaient le service et il allait s'arrêter lorsqu'il tomba sur un passage où Cicéron raconte qu'il a lui-même, de sa propre main, copié les discours de Cassius. Aussitôt il se réveilla, « comme un soldat qui aurait entendu les « reproches d'un chef aimé[2], » et il se remit à l'œuvre en se disant : Comment! Cicéron a copié les discours d'un autre et toi tu ne copierais pas ceux de Cicéron!

Son auteur favori faillit un jour lui coûter cher. Pétrarque gardait toujours auprès de lui le manuscrit des *Lettres familières* qu'il avait copiées; il s'en servait très-fréquemment, et, pour l'avoir plus à sa portée, il le dressait contre la porte de sa bibliothèque. Mais en passant par là et en pensant à autre chose,

[1] Sic igitur calamo frenanti oculum atque oculo calamum urgente provehebar (*Famil.*, XVIII, 12).

[2] Quo lecto sic exarsi quasi verecundus miles cari ducis voce increpitus (*Ibid.*).

il renversa plusieurs fois le livre qui vint chaque fois le frapper à la jambe gauche et à la même place. Il en résulta une blessure qu'il négligea d'abord, qui le fit ensuite beaucoup souffrir, qui le retint au lit plusieurs jours, et qui le mit en danger de perdre la jambe.

Son amour pour Cicéron allait jusqu'à l'enthousiasme. Il n'admettait pas qu'on pût lui comparer un seul prosateur de l'antiquité, et il s'indignait que ses contemporains se permissent de lui opposer des rivaux. Il rappelait ce que les anciens disaient de lui. N'était-ce pas, d'après Sénèque, « le seul génie « qui fût égal à la grandeur de l'empire romain [1] ? » Quintilien ne dit-il pas que le nom de Cicéron n'est plus le nom d'un homme, mais celui de l'éloquence même? Pour Pétrarque, Cicéron est « un homme « unique, une voix unique, un génie unique [2]. » Il ne l'adore pas tout à fait comme un Dieu, mais « il l'ad- « mire et le vénère comme un homme d'un génie « divin [3]. » Dans une lettre qu'il lui adresse, comme il en adressa à tous les grands écrivains de Rome, il le loue noblement en ces termes : « O père suprême « de l'éloquence latine, nous te rendons grâces, non

[1] Quod solum populus romanus par imperio suo habuit (*Famil.*, XVIII, 14).

[2] Unus est enim ille vir, una illa vox, unum illud ingenium (*Famil.*, XVIII, 12).

[3] Eumque ipsum non ut Deum adoro, sed ut divini ingenii virum miror ac veneror (*Famil.*, XVIII, 14).

« pas moi seulement, mais tous ceux qui sont ornés « des fleurs de la langue latine ; c'est en puisant à ta « source que nous arrosons nos prés ; tu nous guides, « tu nous aides, tu nous soutiens, tu nous éclaires de « tes lumières, nous l'avouons ingénument ; enfin, « c'est sous tes auspices, pour ainsi dire, que nous « sommes arrivés à cette faculté d'écrire que nous « possédons, si petite qu'elle soit[1]. »

Pétrarque n'admirait pas seulement l'éloquence de Cicéron. Il aimait sa philosophie morale et en tirait profit pour lui-même. Il regardait les *Tusculanes* comme un excellent recueil de sages préceptes où un chrétien même trouvait quelque chose à apprendre. Le premier livre, disait-il, nous enseigne à dompter la crainte de la mort ; le second à dominer la douleur corporelle ; le troisième à calmer les maladies de l'âme ; le quatrième à déraciner les passions[2]. Il recommandait à un de ses amis qui se plaignait de la goutte la lecture du second livre. Je

[1] O Romani eloquii summe parens, nec solus ego, sed omnes tibi gratias agimus, quicunque linguæ latinæ floribus ornamur ; tuis enim prata de fontibus irrigamus ; tuo ductu directos, tuis suffragiis adjutos, tuo nos lumine illustratos ingenue confitemur : tuis denique, ut ita dicam, auspiciis ad hanc, quantulacunque est, scribendi facultatem ac propositum pervenisse (*Famil.*, XXIV, 4).

[2] Prima equidem pars rugitu terrifico impendentem ubique mortalibus mortis metum interficit. Secunda asperum atque vulnificum dolorem corporis domat. Tertia mentis ægritudinem cœcis vaporibus æstuantem comprimit. Quarta venenosas atque multiplices animi passiones a stirpe convellit. (*Famil.*, XVIII, 14.)

voudrais, lui disait-il, que tu l'eusses toujours dans les mains chaque fois que tu sentiras l'approche d'un accès ; cela te soulagerait. Son christianisme éclairé s'accommodait sans répugnance de la morale païenne. Je ne découvre rien dans Cicéron, écrivait-il, qui soit contraire au Christ. Cicéron croit à l'unité de Dieu. Cicéron exprime sur la vertu, sur la sagesse humaine, des vérités qui ne peuvent être agréables qu'au Dieu de vérité. Il ne doutait pas que Cicéron ne fût mort chrétien si la parole du Christ lui avait été révélée. Il n'allait point cependant jusqu'à se faire illusion sur le caractère de son auteur favori. Il sentait un désaccord manifeste entre les principes et les actions de l'orateur romain. Il évitait lui-même trop soigneusement l'agitation des grandes affaires, il tenait trop à son repos, à sa liberté d'esprit, à ses studieux loisirs, pour ne pas s'étonner qu'un philosophe tel que Cicéron se fût jeté de gaieté de cœur au milieu des luttes des partis. C'était bien la peine d'enseigner de si belles choses, de parler de la vertu en termes si nobles, pour y conformer si peu sa conduite, pour montrer tant d'ambition, de versatilité et d'inconstance, pour accabler d'éloges tant de gens qu'il devait ensuite déchirer, pour devenir le flatteur d'Auguste après avoir défendu contre Antoine la république et la liberté ! Ne valait-il pas mieux vieillir en sage, à la campagne, dans une retraite tranquille, et sans atta-

cher tant de prix aux vicissitudes de la vie mortelle, se préparer paisiblement à l'éternité?

Conseil excellent, sans doute, digne de la sagesse pratique de Pétrarque, mais qu'avec son ardeur généreuse pour toutes les grandes causes il n'eût certainement pas suivi lui-même s'il avait vécu au temps de César, en face des triumvirs, au milieu des ruines de la république; conseil que ne pouvait suivre en tout cas un Romain habitué aux luttes du forum, un témoin ému des plus redoutables crises qu'ait traversées Rome, un citoyen dévoué à son pays, tel que Cicéron!

Pétrarque se croyait le plus fervent admirateur de Cicéron, lorsqu'il eut un jour la surprise de trouver à Vicence, où il passait quelques heures, un vieillard qui n'admettait même pas qu'on pût reprocher un seul défaut à l'orateur romain, qui défendait sa vie aussi bien que ses écrits, qui parlait de lui comme d'un dieu, qui, chaque fois qu'on rappelait une de ses erreurs, étendait la main et fermait les yeux en criant : Je vous en supplie, épargnez mon Cicéron... Tout en s'efforçant de rectifier les idées de cet enthousiaste, le poëte avoua qu'il se réjouissait de voir quelqu'un qui professât le culte du grand écrivain et qui, dans un âge avancé, témoignât pour lui l'admiration aveugle et sans réserve qu'il lui avait vouée dans sa jeunesse.

III

Cette admiration pour l'antiquité romaine et plus encore peut-être le désir de la faire partager à ses contemporains, entraînèrent Pétrarque à se servir de la langue latine, dans sa vaste correspondance en prose et en vers, dans son grand poëme, dans ses différents traités. C'était la langue que parlaient les vieux Romains, la langue que consacraient tant de chefs-d'œuvre. Pétrarque voulait en relever le culte en même temps qu'il relevait celui de la patrie. Il essaya de montrer aux hommes de son temps, qu'on pouvait la parler encore avec éclat, se rapprocher de la forme antique et faire sortir de l'Italie renouvelée, mais demeurée fidèle à ses traditions, une seconde littérature latine, non moins glorieuse que la première. Il persuada aux premiers lecteurs de ses œuvres, qu'il avait retrouvé le secret de l'élégance classique, et lui-même crut sincèrement qu'il devrait sa renommée dans l'avenir au mérite de sa latinité plus qu'à l'éclat de ses poésies en langue vulgaire. Dans les dernières années de sa vie, il ne parlait du *Canzoniere* que comme d'un recueil de bagatelles, tandis qu'il attachait le plus grand prix à tout ce qu'il écrivait en latin. Sur ce point la postérité n'a confirmé ni le jugement de ses contemporains ni le sien. On est même passé assez vite, comme cela se voit souvent,

d'un engouement excessif à un mépris peu justifié pour les productions latines de Pétrarque. Les puristes l'accusent de parler un latin quelquefois obscur, souvent incorrect et plus souvent encore pédantesque. Sans doute, il écrit moins purement que les grands latinistes modernes, il manie la langue de Cicéron avec moins de grâce que Bembo ou Politien. Mais il serait plus juste de le comparer à ses prédécesseurs qu'à ses successeurs. Qu'on lise en regard de ses œuvres non pas celles des écrivains latins du quinzième ou du seizième siècle, mais celles des latinistes antérieurs à lui, et l'on verra à quelle hauteur il s'élève au-dessus de ceux-ci. Les fautes qu'il a commises étaient presque inévitables, quand on songe qu'il n'avait entre les mains ni une grammaire bien faite, ni un bon dictionnaire et qu'il ne se guidait que d'après le souvenir de ses lectures. Combien d'ailleurs ne lui attribue-t-on pas d'incorrections dont il est innocent, qui ne sont imputables qu'aux copistes maladroits de ses manuscrits ou à l'ignorance de ses premiers éditeurs! Avant de porter un jugement absolu sur sa latinité, il serait bon de la juger sur un texte moins corrompu que celui des vieilles éditions. La grande édition de Bâle fourmille de fautes d'impression qui ont été corrigées par M. Rossetti pour les épîtres, et par M. Fracassetti pour les lettres familières, mais qui subsistent pour tout le reste des œuvres latines. Il est incontestable cependant qu'il échappe

quelquefois à Pétrarque des solécismes, et surtout des fautes de quantité. Son style latin n'est pas plus exempt que son style italien de certains défauts, qui sont ceux mêmes de son esprit. Dans les deux langues il aime à jouer sur les mots, à combiner des antithèses laborieuses, à faire étalage de son érudition. Il a même en latin un défaut de plus qu'en italien, défaut qui tient au moins autant à une sorte de gêne et d'inexpérience, qu'à l'imitation fréquente de Cicéron, et à son goût naturel pour la rhétorique; il emploie volontiers des formes solennelles et ampoulées. Il met souvent dans son style plus de majesté qu'il ne faudrait, et je crois qu'il serait plus simple s'il connaissait mieux la langue familière des Latins.

Mais ces taches du langage n'enlèvent point à Pétrarque le rare mérite d'avoir, le premier dans le monde moderne, appliqué la langue latine à l'expression des pensées et des sentiments les plus variés, au récit des événements historiques aussi bien qu'au développement des considérations morales, à la peinture des épanchements de l'amitié, à la description des scènes de la nature, à la vive et spirituelle critique des travers de l'humanité en même temps qu'aux plus poétiques effusions de l'enthousiasme lyrique. Pétrarque fait de la politique et de la philosophie en latin, il aime en latin, il raille en latin, il badine en latin, il raconte en latin les plus petits événements de

sa vie, il expose en latin les mouvements les plus secrets de son cœur. Personne avant lui, parmi les modernes, n'avait mis en latin toute son existence morale et individuelle, toutes ses idées, toutes ses émotions, jusqu'aux moindres agitations de son esprit. Personne n'avait fait passer dans une langue morte le souffle d'un vivant. Aussi son style latin, malgré ses nombreuses imitations, est-il empreint d'une vigoureuse originalité. On sent qu'il a vécu ce qu'il écrit. On signalera bien çà et là, dans sa prose, quelques pastiches de Cicéron, de Sénèque, de saint Augustin. Mais à côté de ces réminiscences que de choses qui n'appartiennent qu'à lui et qui, grâce à lui, se traduisent pour la première fois dans un idiome que leur nouveauté rajeunit!

Un esprit de cette force, si véhément, si abondant, qui se met tout entier dans son œuvre, doit triompher quelquefois de l'imperfection de l'instrument qu'il emploie et arriver à la beauté par l'intensité du sentiment. Les belles pages sont moins rares qu'on ne pense dans les œuvres latines de Pétrarque. Je ne parle pas de ce poëme qu'il avait commencé avec tant d'ardeur, si impétueusement fini après une course à travers les forêts de l'Apennin, mais dont il rougissait plus tard comme d'un ouvrage médiocre, dont il ne pouvait entendre parler sans un déplaisir évident, qu'il ne voulut jamais communiquer à un seul de ses amis et qu'il menaça sérieusement de jeter

au feu. L'*Afrique* était sans aucun doute jugée moins favorablement par son auteur que par le public qui, sans la connaître, l'admirait de confiance et l'attendait avec une impatience enthousiaste. Pétrarque à coup sûr n'eût jamais consenti à ce qu'on la publiât et eût mieux aimé la détruire que de la laisser arriver à la postérité dans l'état où elle nous parvient, mutilée, défigurée, en désordre, criblée de fautes d'impression, de fautes de quantité et de vers faux commis par les imprimeurs. Ce n'est donc pas là qu'il faut aller chercher les titres de gloire de Pétrarque comme latiniste. Ce serait faire une injure gratuite à son génie. Et pourtant, au milieu de cette confusion et de cette barbarie, au milieu de tous ces discours qui se succèdent sans lien et sans variété, discours de Scipion, discours de Lélius, discours de Syphax, discours d'Annibal, discours d'Asdrubal, discours de Magon, éclatent çà et là quelque beautés qui rappellent le grand poëte et qui ne viennent pas de Silius Italicus dont on peut assurer que Pétrarque ne connaissait pas le poëme. Je citerai seulement l'énergique description de la bataille de Zama, la touchante rencontre des ambassadeurs et des prisonniers carthaginois dans les murs de Rome, et le songe d'Ennius dont M. Patin a si bien parlé[1].

[1] *Journal des savants*, juin 1855, p. 186.

C'est à Vaucluse, le samedi saint de l'année 1339, que Pétrarque

Pour juger la poésie latine de Pétrarque, ce n'est pas l'*Afrique* qu'il faut lire, mais les épîtres dans la belle édition qu'en a donné Rossetti. Là, par moments, se retrouvent l'accent et l'inspiration du *Canzoniere*.

conçut l'idée d'écrire un poëme en l'honneur de Scipion l'Africain. Il raconte ainsi, dans son *Épître à la postérité*, comment il commença son œuvre : « Illis in montibus vaganti sexta quadam feria majoris « hebdomadæ cogitatio incidit et valida, ut de Scipione Africano illo « primo, cujus nomen, mirum unde, a prima mihi ætate carum fuit, « poeticum aliquid heroico carmine scriberem. » Il interrompit bientôt son travail, d'après son propre aveu : « Quod tunc magno cœp- « tum impetu, variis mox distractus curis intermisi. » Mais il le reprit ensuite avec une soudaine vivacité et une sorte de fièvre, en se promenant dans la grande forêt de l'Apennin qu'on appelle *selva Piana*, aux environs de Reggio. Il était à ce moment, comme il le dit lui-même, possédé du désir ardent de mériter par quelque grande œuvre le laurier poétique qu'il venait de recevoir à Rome. On avait couronné l'auteur du poème de l'Afrique, sans que le poëme fût terminé, sur sa simple réputation. Pétrarque tenait à montrer le plus tôt possible que l'Italie n'avait pas conçu une trop haute opinion de son génie, en le croyant capable de rajeunir la gloire des lettres latines et de composer à son tour une nouvelle Énéide. C'est au milieu de l'excitation de cette pensée, en face d'un des plus beaux paysages de l'Italie, qu'il se remit au travail. « Suscepti memor honoris solli- « citusque ne indigno collatus videretur, cum die quodam in mon- « tana conscendens, forte trans Entiam amnem Rheginis in finibus « silvam quæ Plana dicitur adiissem, subita loci specie percussus, ad « intermissam Africam stilum verti ; et fervore animi qui sopitus vi- « debatur excitato, scripsi aliquantulum die illo, post continuis diebus « quotidie aliquid, donec Parmam rediens et repostam ac tranquil- « lam nactus domum..... tanto ardore opus illud, non magno in « tempore, ad exitum deduxi, ut ipse quoque nunc stupeam. »

Pétrarque dit ici, en propres termes, qu'il termina son poëme. Il ne s'agit évidemment que du premier jet de l'improvisation. Car il ne considéra jamais son œuvre comme terminée. Un esprit tel que le sien, amoureux de la perfection, qui jusqu'à son dernier jour corrigea les vers du *Canzoniere*, ne pouvait se contenter si facilement. L'*Afrique*, telle qu'elle avait été finie à Parme, ne lui parut jamais

L'épître qu'il s'adresse à lui-même pour s'engager à se repentir, pour ne pas remettre au lendemain la pénitence de ses fautes, n'aurait été ni mieux écrite ni plus piquante en italien. Il serait difficile de mieux

qu'une ébauche indigne de sa gloire, indigne de son ambition ; qui aurait eu besoin, pour voir le jour, d'être longuement et minutieusement retravaillée. Aussi redoutait-il extrêmement qu'on la publiât, dans la crainte que sa renommée n'en souffrît. A Parme même, peu de temps après l'avoir composée, pendant une grave maladie où il crut mourir, il faillit brûler son poëme pour le soustraire à la curiosité de ses amis, à leur imprudente admiration et à la publicité qu'on lui aurait infailliblement donnée. (*De contemptu mundi*, dial. 3.) Il ne pardonna jamais à Barbate de Sulmone, qu'il aimait cependant très-tendrement, d'avoir publié trente-quatre vers de l'*Afrique* que cet ami enthousiaste lui avait arrachés, à force d'importunités, en promettant de n'en parler à personne, mais sans avoir la force de tenir sa promesse (*Senil.* I, 2).

Du vivant de Pétrarque, on ne connut de son poëme que ces trente-quatre vers. C'était plus que Pétrarque ne voulait qu'on en connût. Il avait évidemment condamné son œuvre et ne pouvait en entendre parler sans déplaisir. Les plus intimes confidents do sa pensée le savaient si bien qu'en apprenant sa mort, Boccace écrivit à François de Brossano, pour lui demander des nouvelles de l'*Afrique*, sans dissimuler qu'il craignait que l'ouvrage n'eût été brûlé. Boccace n'aurait pas eu cette crainte si Pétrarque n'avait parlé devant lui à plusieurs reprises de jeter l'*Afrique* au feu. François de Brossano retrouva cependant lo manuscrit du poëme dont il fit faire immédiatement une copie pour satisfaire les amis du poëte qui, malgré tout ce que Pétrarque avait pu leur dire, admiraient d'avance, de confiance et avec enthousiasme, un ouvrage abandonné et condamné par son auteur. Boccace étant mort pendant que la copie se faisait, ce fut Coluccio Salutati qui la reçut à sa place et qui découvrit immédiatement une immense lacune entre lo quatrième et le cinquième livre. On eut beau chercher dans la bibliothèque de Pétrarque, on ne retrouva pas les vers qui manquaient. Cette partie de l'œuvre avait-elle été égarée pendant les nombreux voyages que fit le poëte, entre 1342, date de la fin de son travail, et 1374, date de sa mort ? Un ouvrage manuscrit qu'on garde trente-deux ans sans y toucher, dont il n'existe aucune copie et qu'on

exprimer qu'il ne le fait ailleurs son désir ardent d'être enseveli sous la terre italienne et la joie qu'éprouvera sa dépouille de se reposer enfin près des tombeaux des ancêtres. Que de grâce dans les vers où il raconte à Guillaume de Pastrengo qu'en revoyant à Vaucluse la maîtresse de son ami, il croyait le revoir lui-même, tant ces deux souvenirs s'associaient dans sa pensée! Mais c'est surtout de la prose latine de Pétrarque et particulièrement de sa vaste correspondance qu'on pourrait extraire de beaux fragments, des passages touchants ou gracieux sur l'amitié, d'agréables récits de voyages, des observations pénétrantes sur la mobilité du caractère humain, d'admirables réflexions sur les services que les lettres rendent aux hommes, et sur le charme qu'ajoute à la vie le commerce des grands esprits. Quiconque aura le courage de lire sérieusement les lettres du poëte en sera récompensé par la découverte d'une foule de pages dont la latinité n'a rien de barbare et dont le fond est plein d'agrément. M. Fracassetti

promène avec soi de pays en pays, court de grands risques. L'indifférence de Pétrarque pour son œuvre — il atteste à plusieurs reprises qu'il l'a complétement abandonnée — suffit à expliquer la lacune qui existe. Peut-être aussi voulut-il prendre ses précautions contre ses amis et brûla-t-il, de propos délibéré, une portion de son poëme pour en rendre la publication impossible.

Le travail le plus complet et le meilleur qui ait été fait sur le poëme de l'*Afrique* est le discours préliminaire que D. Rossetti a mis en tête de son édition des épîtres et des églogues de Pétrarque (*Poesie minori del Petrarca*, t. I, Milan, 1829).

a bien mérité du monde lettré en mettant à la portée d'un plus grand nombre de lecteurs, des œuvres qu'on oubliait trop et dont les vieilles éditions, incorrectes et incomplètes, rendaient la lecture peu attrayante.

IV

Malgré d'évidentes beautés, les ouvrages latins de Pétrarque valent moins par eux-mêmes que par l'influence qu'ils ont exercée. Leur plus grand mérite est d'avoir fait connaître et aimer l'antiquité classique. Pétrarque a passé une partie de sa vie à étudier les anciens, et au moins autant de temps à répandre dans le public, par ses nombreux écrits, les résultats de ses vastes lectures. Il a vulgarisé le premier une incroyable quantité d'idées et de faits empruntés aux textes classiques. On est émerveillé de tout ce qu'à lui seul il a pu apprendre à ses contemporains. Dans presque tous les ordres des connaissances humaines, il a restitué à l'humanité des notions perdues ou oubliées. Personne, par exemple, n'a plus travaillé que lui au moyen âge à retrouver les principaux traits de l'histoire romaine si souvent altérée par des légendes romanesques. Il a compulsé les annales de Rome avec la double passion d'un savant et d'un patriote, avec le désir général de s'instruire aiguillonné par le désir particulier de rétablir dans leur intégrité les

titres de gloire de sa patrie. Ce fut un des plus grands soucis de sa vie. En même temps qu'il composait son poëme de l'*Afrique* et qu'il célébrait les belles actions de Scipion, son héros, il recueillait des matériaux et il méditait, dans sa laborieuse solitude de Vaucluse, d'écrire un jour l'histoire entière de Rome, depuis le règne de Romulus jusqu'à celui de Titus. Œuvre immense, comme il le disait lui-même, « œuvre qui exigeait beaucoup de travail, beaucoup de « temps [1], » et que pourtant il mena presque à bonne fin, autant que le permettait l'état des sciences historiques au quatorzième siècle, dans un livre peu connu, qui n'a jamais été publié sous sa forme primitive, et dont il nous a laissé lui-même un résumé! La *Vie des hommes illustres* que contiennent les vieilles éditions de Pétrarque n'est qu'un abrégé, fait en grande partie par l'auteur, d'un travail beaucoup plus considérable sur le même sujet demeuré manuscrit, mais traduit en italien par un ami même de Pétrarque, par le grammairien Donato de Pratovecchio. Là, l'ensemble de l'histoire romaine reparaît pour la première fois, non pas dans une œuvre méthodique, comme l'avait d'abord voulu le poëte, mais en détail, à propos de la vie de chaque grand citoyen de Rome, et avec une merveilleuse abondance d'informations et de citations précises. C'est comme la quintessence de tout ce que

[1] Opus immensum, temporisque et laboris capacissimum agressus es (*De contemptu mundi*).

Pétrarque avait appris sur Rome en lisant les écrivains latins, et comme la première révélation de l'histoire romaine qu'ait reçue le monde moderne. Après bien des siècles d'ignorance, on n'a véritablement commencé à connaître Rome qu'à partir de la composition de cet ouvrage et de la publication du poëme de l'*Afrique*, où perce à chaque page une prodigieuse connaissance de l'antiquité latine. La vie de Jules César, où l'on a tant puisé, et qu'on attribue d'ordinaire à J. Celse, personnage imaginaire, n'est pas autre chose qu'un fragment du grand travail de Pétrarque. L'œuvre entière, composée d'abord pour l'instruction de François de Carrare, seigneur de Padoue, fut ensuite abrégée et réduite à une sorte d'index ou de catalogue, sur la demande du même seigneur, pour servir d'indicateur dans une galerie de portraits de grands hommes qu'il réunissait à Padoue, et devint sous cette nouvelle forme le manuel obligé de tous ceux qui étudiaient l'histoire[1]

Pétrarque contribua aussi à répandre quelques connaissances historiques en réunissant la première collection de médailles qu'il y ait eu chez les modernes. Il possédait notamment plusieurs pièces de monnaie à l'effigie des empereurs qu'il mit un jour sous les yeux de Charles IV, pour éveiller en lui

[1] Voyez, sur la *Vie des hommes illustres* de Pétrarque, le curieux et savant travail de Dominique Rossetti (*Petrarca, Celso e Boccaccio*, Trieste, 1828).

l'amour de la gloire et exciter son émulation. La géographie ne l'intéressait pas moins que l'histoire. Il aimait à connaître les lieux comme les hommes. Son tempérament voyageur l'eût même entraîné, il le confesse, dans des expéditions lointaines et dans de véritables voyages de découvertes s'il avait pu emporter ses livres partout avec lui, et retrouver partout l'usage de la langue latine. Il se consolait du moins de ne pas visiter les lieux inconnus en poussant les autres à faire des recherches. Il écrivait à un Anglais, Richard de Bury, pour l'engager à rechercher l'emplacement de l'île de Thulé, et par son *Itinéraire syriaque*, le premier ouvrage en ce genre qui parut chez les modernes, il ressuscitait les études géographiques.

V

Pétrarque n'a pas seulement l'ambition de tout apprendre et de tout savoir; il ne tient pas seulement à s'assimiler tout ce qu'ont pensé, tout ce qu'ont su les grands écrivains de l'antiquité. Il y a dans son érudition autre chose que le labeur persévérant d'un esprit avide de s'instruire. Il vivifie ses patientes études par l'indépendance et par l'originalité hardie de sa critique. S'il s'approprie ce qu'enseignent les autres, il ne les croit pas timidement sur parole. Il n'accepte pour vrai que ce qui est d'accord avec sa raison. En

ce sens encore, il donne à son siècle plus d'un grand exemple par l'énergie avec laquelle il repousse des erreurs accréditées, par l'audace avec laquelle il émancipe l'esprit humain de quelques-uns de ses préjugés. Ses attaques contre des superstitions séculaires retentissent au milieu de la crédulité presque générale de son siècle comme la voix de la critique moderne qui réclame enfin le droit de tout juger, de tout contrôler dans le domaine de la science. Seul il ose s'attaquer à des puissances que le monde adore, que l'Église ménage, et devant lesquelles s'inclinent respectueusement les plus fiers esprits. Presque tous ses contemporains croient à l'alchimie et à l'astrologie, ou, s'ils n'y croient pas, affectent d'y croire pour ne pas paraître braver l'opinion. A Bologne, à Padoue, dans ces foyers d'études, l'astrologie est publiquement enseignée comme une science certaine, ayant sa méthode et ses lois. L'Église, au lieu de montrer l'inanité de cette prétention, la confirme par ses craintes en répandant le bruit que les astrologues sont les collaborateurs du démon. Pétrarque seul soutient que l'alchimie n'est pas autre chose que l'art de tromper, et si quelqu'un espère s'enrichir par ce moyen, il lui répond : « Qu'attendez-vous de l'alchimie, je vous prie, « excepté de la fumée, de la cendre, de la sueur, des « soupirs, des paroles, des mots, des ruses, de l'ignominie[1]? » Il méprise les alchimistes comme des

[1] Spero alchimiæ successum. — Et quem, quæso, præter fumum,

charlatans et ceux qui les consultent, d'abord comme des gens sottement possédés du désir de s'enrichir, puis comme des dupes ridicules. Il ne ménage pas davantage les astrologues, quoiqu'il les voie entourés presque partout de respect, et même d'une sorte de terreur superstitieuse. A la cour des Visconti, il ne garde aucun ménagement pour leur astrologue officiel, et un jour que celui-ci l'a interrompu au moment où il parlait publiquement, il refuse de continuer son discours en déclarant qu'après une telle interruption il ne lui reste plus rien à dire. Il va même jusqu'à reprocher à ce malheureux sa profession, jusqu'à obtenir de lui cet aveu que son astrologie n'a d'autre vertu que de lui faire gagner son pain.

Dans la même réprobation, il enveloppe les médecins pour lesquels il ressentit de très-bonne heure une invincible aversion. On a beau lui parler des médecins de l'antiquité, faire sonner à ses oreilles les noms vénérés de Galien et d'Hippocrate. Il ne conteste pas leur autorité, mais il refuse absolument de croire que leurs successeurs aient hérité de leur science. Il prend trop souvent ceux-ci en flagrant délit d'ignorance pour s'incliner sur parole devant leur jargon pédantesque et leurs merveilleuses recettes. Peut-être la médecine est-elle une science, peut-être l'a-t-elle été et pourrait-elle le redevenir encore, si on l'étudiait

cinerem, sudorem, suspiria, verba, dolos, ignominiam? (*De remediis utriusque fortunæ*, lib. I, dial. 111.)

sérieusement. Mais en tout cas, on ne lui persuadera pas qu'un seul de ses contemporains la possède. A cet égard, sa conviction était inébranlable. Comme Boccace lui écrivait un jour qu'il venait d'échapper à une maladie dangereuse, grâce à Dieu et à son médecin, Pétrarque répondait : « Dieu seul a bien suffi à « cette besogne. Sois assuré que ton médecin n'est « pour rien dans ta guérison, » et à quelque temps de là, Boccace ayant avoué en effet que le médecin ne s'était pas mêlé de sa maladie, Pétrarque écrivait : « A la bonne heure, je comprends maintenant ta gué« rison. Elle me paraissait invraisemblable avec le « secours d'un médecin, mais maintenant que je sais « que la médecine y a été étrangère, je me l'explique « sans peine. » Dans la même lettre, il demandait qu'on choisît deux cents hommes également bien portants, qu'on les divisât en deux bataillons de cent hommes, qu'à une de ces bandes on donnât des médecins sans en donner à l'autre, et il affirmait non-seulement qu'on se porterait mieux, mais qu'on mourrait beaucoup moins du côté où il n'y aurait pas de médecins. A Clément VI, malade et assiégé par les médecins, il rappelait qu'un empereur avait fait mettre sur son tombeau : *Turba medicorum perii.*

Dans la pratique, il ne se relâchait pas de ses préventions contre la médecine. Il ne faisait pour lui-même aucun cas des ordonnances, et il avait enjoint à ses domestiques, dans le cas où il perdrait

connaissance et ne pourrait se défendre, de ne jamais consentir à lui administrer les remèdes qu'on prescrirait pour sa santé. Cette précaution lui sauva la vie, une nuit, où après un grand accès de fièvre les médecins voulaient qu'on le réveillât pour lui donner une potion. Par obéissance à ses ordres, ses gens ne le réveillèrent point. Quelques instants de profond sommeil le guérirent absolument, et le lendemain, les médecins qui, en apprenant qu'on ne leur avait point obéi, croyaient le trouver mort, le trouvèrent assis comme d'habitude et déjà au travail. Il resta convaincu que le repos l'avait sauvé, qu'il serait mort si on l'avait réveillé, et il n'en fut que plus hostile à la médecine. On se tromperait en ne voyant dans cette opposition aux médecins qu'un caprice ou un trait d'originalité. C'était la conséquence même de la haute idée que Pétrarque se faisait de la science et de son hostilité systématique contre ceux qui abusaient de ce nom pour tromper les hommes, en cachant leur ignorance sous des paroles sonores. Dans aucun genre d'études, il ne voulait ni qu'on se payât soi-même ni qu'on payât les autres de vaines formules. Il entendait n'être jamais dupe des mots et n'y attacher de prix qu'autant que ces mots exprimaient des pensées vraies ou des faits précis.

De là son profond mépris pour cette argumentation syllogistique qui régnait encore dans les écoles, qu'il avait vu triompher dans des luttes de paroles à Mont-

pellier, à Bologne, à Paris, et dont la jeunesse universitaire s'éprenait follement, comme du plus noble emploi des facultés humaines. Il n'en méconnaissait pas la valeur, il savait quelle souplesse l'habitude de discuter donne à l'esprit. Mais il s'irritait qu'on discutât sur tout, à propos de tout, et que la dialectique devînt l'unique aliment de l'intelligence, au lieu de servir simplement à l'aiguiser, à l'exercer, comme la gymnastique exerce le corps de l'enfant. « Aie soin « de ne pas devenir un disputeur vide, mais un tra- « vailleur effectif[1], » écrivait-il à un jeune homme, en se rappelant sans doute ces combats brillants auxquels il avait assisté dans sa jeunesse, mais qui ne lui avaient laissé que le vain souvenir d'un cliquetis de mots et d'une sorte d'escrime intellectuelle. « Je « sais, écrivait-il à Thomas de Messine, que la dia- « lectique est un des arts libéraux et un degré à « franchir pour ceux qui visent haut; pour ceux qui « marchent dans les sentiers difficiles de la philoso- « phie, ce n'est point une armure inutile. Elle excite « l'intelligence, elle marque la route de la vérité, « elle enseigne à éviter les piéges, et enfin, si elle ne « sert point à autre chose, elle rend les esprits agiles

[1] Dialectici passim multi sunt, philosophi autem veri nulli. De artibus ad quas te contulisti elice quod tibi utile, quodque animæ moribusque tuis salutiferum experiris. Reliqua ut venenum abjice..... Multa sunt quæ nescire ea demum scientia summa est... Cura ut fias non ventosus disputator, sed realis artifex. (*Senil.*, XIII, 5.)

« et ingénieux. Je ne nie pas cela... Mais si on a « raison de passer par là, on aurait tort de s'y arrê- « ter. Il n'y a que le voyageur insensé auquel l'agré- « ment de la route fasse oublier le but qu'il s'était « fixé[1]. »

Pour lui la science des écoles n'est qu'un moyen, non un but. Il comprend que les jeunes gens la cultivent, mais il ne connaît rien de plus ridicule qu'un vieillard qui combine des syllogismes. Il faut l'entendre aussi se moquer sans ménagements des thèses puériles que soutenaient les candidats au doctorat, et du futile appareil avec lequel les Universités délivraient les grades les plus élevés. « Un jeune sot « arrive dans le sanctuaire. Ses précepteurs le louent, « ses parents et ses amis applaudissent. Lui-même « reçoit l'ordre de monter en chaire. Il regarde déjà « toutes choses de haut, et il murmure je ne sais quoi « de confus. Alors les anciens à l'envi le portent aux « nues, comme s'il avait parlé divinement. Pendant « ce temps les cloches sonnent, les trompettes reten- « tissent; on l'embrasse, on lui met sur la tête une « coiffure ronde et noire (le bonnet de docteur). Quand

[1] Scio quod una liberalium est, et gradus ad alta nitentibus; interque philosophorum dumeta gradientibus, non inutilis armatura : excitat intellectum, signat veri viam, monstrat vitare fallacias, denique, si nihil aliud, promptos et perargutulos facit. Hoc ita esse non inficior, sed non statim qua honeste transimus, laudabiliter immoramur. Quin imo viatoris insani est amœnitate viarum metam, quam destinaverat, oblivisci. (*Famil.*, I, 6.)

« tout cela est achevé, celui qui était un sot en montant « redescend sage. C'est une admirable métamorphose « qu'Ovide ne connaissait pas. C'est ainsi que se font « aujourd'hui les savants[1]. »

Les défenseurs de la scholastique se réfugient derrière l'autorité d'Aristote, leur dieu, et obligent Pétrarque, l'admirateur et le prôneur de l'antiquité, à se prononcer sur ce grand nom. Il ne le fait pas sans embarras, mais il le fait avec courage. Il lui en coûte infiniment de toucher au piédestal sur lequel le moyen âge élève un de ces anciens pour lequel il réclame l'admiration de ses contemporains. Il essaye d'abord d'échapper à la nécessité de le juger en le mettant hors de cause, en s'en prenant à ses commentateurs, aux Juifs et aux Arabes qu'il accuse de le défigurer. Il conteste le titre d'aristotéliciens aux disputeurs éternels qui parlent toujours, sans rien écrire, et leur rappelle que, si leur maître discutait, il écrivait encore plus. Qu'ils écrivent donc, au lieu de parler; mais tant qu'ils n'auront d'autre talent que de débiter des phrases vides, qu'ils ne se disent pas

[1] Venit juvenis stultus ad templum; præceptores illum sui prædicant, celebrant... plaudunt affines et amici. Ipse jussus in cathedram scandit, cuncta jam ex alto despiciens, et nescio quid confusum murmurans. Tunc majores certatim, ceu divina locutum, laudibus ad cœlum tollunt; tinniunt interim campanæ, strepunt tubæ, figuntur oscula, vertici rotundus et niger pannus imprimitur. His peractis, descendit sapiens qui stultus ascenderat. Mira prorsus transformatio, nec Nasoni cognita. (*De remediis utriusque fortunæ*, dial. 12.)

les disciples d'un homme beaucoup plus connu par son génie d'écrivain que par son habileté à discuter. Un jour cependant les précautions oratoires disparaissent. Pétrarque en vient, dans la chaleur de la querelle, à mettre en doute l'autorité du maître lui-même. Il prononce une parole mémorable, la plus hardie peut-être qu'ait entendue le moyen âge. Il ose dire qu'après tout Aristote n'est qu'un homme et n'a pu tout savoir[1]. Aristote, l'idole de la science profane et de la science sacrée, Aristote, que la théologie et les écoles divinisent, Aristote, « le maître de ceux « qui savent[2], » trouve enfin quelqu'un qui résiste publiquement au prestige de sa renommée. Avec ce mot de Pétrarque, l'esprit critique des temps modernes s'éveille et affirme son droit de juger en s'attaquant, pour commencer, à la plus haute des autorités.

En même temps s'annonce une manière toute nouvelle de considérer l'antiquité. Qui donc l'étudiait, avant Pétrarque, à un point de vue littéraire, qui donc y cherchait les principes de l'art et le sens divin de la beauté de la forme? Qui donc se serait occupé du style d'Aristote et aurait distingué chez lui l'écrivain du penseur? Pétrarque introduit dans la critique un élément encore inconnu, lorsqu'il exprime des doutes sur la perfection de la langue que parle

[1] *De sui ipsius et multorum ignorantia.*
[2] Il maestro de color che sanno (*Inferno*, c. III).

le philosophe grec, lorsqu'il déclare qu'en reconnaissant la grandeur de son esprit, il ne découvre dans ses œuvres aucune trace d'éloquence. Là où Cicéron et Sénèque l'entraînent et l'émeuvent par la magie du langage, il avoue qu'Aristote l'instruit sans le toucher. Celui-ci lui apprendra ce que c'est que la vertu, ce que c'est que le vice; les autres seuls sauront l'art de lui faire aimer le bien, haïr le mal.

C'est dire assez le prix que Pétrarque attache à la beauté du style, et c'est en inaugurant ainsi la critique littéraire, même au prix d'une erreur causée par son ignorance du grec, qu'il rend peut-être le plus de services aux lettres modernes. En donnant à ses contemporains les premières leçons de goût qu'ils aient reçues, en leur apprenant à rechercher les qualités et les défauts du langage, il éveille ou il développe en eux le sentiment de la beauté. Il leur fait voir dans l'antiquité non plus seulement une école de science et de philosophie, mais la plus grande école d'art que le monde ait jamais eue. Il leur apprend qu'il faut étudier le latin ailleurs que dans Donat ou dans Priscien, lire Cicéron et Horace pour en tirer autre chose que des règles ou des exemples de grammaire, les citer pour autre chose que pour appuyer quelque système de philosophie ou quelque conception théologique. Il leur enseigne qu'il y a quelque différence entre le génie de Cicéron, l'art de Sénèque et le talent de Boèce, et qu'il serait ridicule de mettre

Valère Maxime ou Florus sur la même ligne que Salluste et Tite Live. Rien ne pouvait plus servir à la renaissance des lettres que son admiration enthousiaste pour les plus grands des écrivains latins, que son culte pour Cicéron et pour Virgile, que ces beaux fragments de poésie, que ces beaux vers qu'il insérait à chaque instant dans ses œuvres latines et qu'il popularisait ainsi parmi les lettrés.

Dante assurément connaissait et aimait l'antiquité; l'éloge qu'il fait de Virgile, la place qu'il assigne dans le *Limbe* à Horace, à Lucain, à Ovide, prouvent même qu'il y avait déjà dans sa manière de juger et de classer les poëtes de Rome un grand sens littéraire. Mais il ne passe pas sa vie, comme Pétrarque, à poursuivre les belles œuvres des anciens, à les répandre dans le public, à leur chercher partout des copistes, des lecteurs, des admirateurs, des disciples. Il ne s'est point donné pour tâche, comme Pétrarque, de conquérir le monde à l'admiration et à l'imitation des lettres antiques. Dès qu'il s'agit de l'antiquité, Pétrarque a la foi et l'enthousiasme d'un apôtre. Comme ces missionnaires qui portaient aux peuples barbares la divine lumière de l'Évangile, il veut ouvrir les âmes de ses contemporains à la connaissance et au culte de la littérature classique, les arracher à ces arides formules de la scholastique, à ces vaines discussions de l'école dans lesquelles l'esprit humain use ses forces sans les renouveler jamais; les déshabituer de cette barba-

rie du langage qui éteint, sous l'imperfection des termes et sous l'indécision de la phrase, la flamme de la pensée; éveiller en eux le goût de l'harmonie, de l'élégance, de la pureté, et leur révéler, par l'exemple des latins, ce que la beauté de la forme, ce que le soin du style ajoutent à la valeur et à la durée des choses. Noble et généreuse ambition qui méritait de tenter un grand esprit, qui réussit, comme réussissent toujours les idées désintéressées servies par un grand courage, et qui marque d'une trace lumineuse le passage de Pétrarque à travers son siècle!

VI

Sa vie est une époque mémorable dans l'histoire de l'esprit humain. C'est de là que date le réveil des études classiques et cela seul suffirait à sa gloire. Dans l'intervalle qui s'écoule de sa naissance à sa mort, il s'est accompli en Italie un progrès littéraire dont l'honneur lui revient. Si on cherche de tous côtés des manuscrits anciens, si on multiplie les copies de ceux qu'on possedait déjà, si on place les textes des grands écrivains entre les mains des jeunes gens, si on s'étudie à les imiter, si on écrit le latin avec plus de correction et de délicatesse, si le goût s'épure, si le sens du beau se développe, c'est à lui surtout qu'on le doit. Tout ce qu'il a fait pour répandre les ouvrages de Cicéron a profité à la culture littéraire de son pays.

Avant lui, à peine connaissait-on le grand orateur; Dante n'avait lu qu'un petit nombre de ses œuvres. Après lui, il n'y a pas de lettré qui ne se pique de le connaître et de l'imiter. Au commencement du quinzième siècle, Cicéron compte déjà des milliers de lecteurs. N'est-ce pas là une des circonstances qui ont le plus influé sur le culte de la langue latine en Italie, et par suite sur le développement de la littérature italienne? Tout ce qu'il y a de cicéronien dans le génie de certains prosateurs italiens ne vient-il pas de là et ne remonte-t-il pas jusqu'à Pétrarque? N'est-ce point encore Pétrarque qui, à l'imitation des anciens, pour répondre au besoin de perfection que la lecture de leurs œuvres augmentait en lui, a donné, le premier, l'exemple public de revoir jusqu'à la fin de sa vie et de retoucher ses écrits? N'est-ce point lui qui, vingt fois dans ses lettres, recommande à ses amis d'être difficiles pour eux-mêmes, de soumettre leurs œuvres à une révision rigoureuse et contribue ainsi plus que personne à faire naître chez les écrivains italiens ce goût de l'élégance, ce souci de la pureté de la langue qui caractérise un si grand nombre d'entre eux, même parmi les médiocres?

Les lettres lui doivent la conservation de bien des ouvrages qu'il exhuma de la poussière où ils dormaient depuis des siècles, qu'il fit copier à ses frais et qu'il préserva de tout accident ultérieur en les déposant dans sa riche bibliothèque. Ce fut sa collection de

livres qui servit de type aux bibliothèques de l'Italie. Il eût voulu qu'elle ne se dispersât pas après sa mort, il souhaitait même qu'elle se fondît avec celle de Boccace. Son gendre en décida autrement. Mais les œuvres qu'il avait recueillies n'en furent pas moins sauvées de la destruction, et lui-même avait pris soin de mettre à l'abri de tout outrage ses livres les plus précieux, en les offrant à la République de Venise, qu'il engageait ainsi à donner un asile public aux lettres.

Ses efforts ne se bornèrent pas à réunir tous les débris qu'il put trouver de l'antiquité latine. Il s'intéressa aussi à l'étude du grec dont il soupçonnait plutôt qu'il ne sentait la beauté, qu'il admirait de confiance, d'après le témoignage des écrivains latins; qu'il essaya d'apprendre deux fois sans y réussir, mais dont il voulait répandre le goût en Italie, avec la conscience qu'il travaillerait ainsi à la gloire littéraire de son pays. Lorsqu'on cherche les premiers commencements des études grecques en Italie, c'est encore à lui et à Boccace qu'il faut remonter. Ce ne sont pas les montagnards qui continuaient à parler grec en Calabre, ce ne sont pas non plus les traductions d'Aristote et de Galien faites pour les écoles, ni celle de saint Jean Chrysostome faite pour l'Église, qui réveillèrent en Occident l'amour de la littérature grecque. La vraie renaissance du grec ne date que de l'époque où le jeune Boccace apprenait, à Naples, les

premiers éléments de la langue hellénique, où Pétrarque prenait des leçons à Avignon auprès du moine Varlaam, ambassadeur de l'empereur Andronic à la cour des souverains pontifes, recevait, de Nicolas Siger, le premier Homère qui eût été envoyé d'Orient en Occident, depuis le grand schisme, et réclamait de son correspondant à Byzance les œuvres d'Hésiode et d'Euripide. C'était pour les contemporains un spectacle instructif, un encouragement et un exemple que de voir Pétrarque, entouré de gloire, admiré du monde entier, se mettre d'abord à l'école de Varlaam, puis à celle de Léonce Pilate, un autre Calabrais, afin d'apprendre dans son âge mûr, presque dans sa vieillesse, les premiers éléments de la langue de Platon. Ce fut Boccace, d'accord avec Pétrarque, qui alla chercher à Venise Léonce Pilate, en 1360, qui l'attira à Florence dans sa maison, qui supporta courageusement sa saleté, sa misanthropie, son mépris pour l'Église latine; qui fit créer pour lui la première chaire de grec, fondée en Occident, et qui entendit de sa bouche la première explication des œuvres d'Homère qu'ait entendue l'Italie moderne. C'est encore aux deux amis qu'est due la première traduction latine du grand poëte grec. Pilate la fit, sous les yeux et avec la collaboration de Boccace, qui la copia ensuite de sa propre main, tandis que Pétrarque, malheureusement empêché d'y travailler efficacement par son ignorance de la langue, y travaillait de

loin par ses perpétuelles exhortations, par les appels pressants qu'il faisait au traducteur et par l'argent qu'il y consacrait.

Assurément nul ne croira que, même après ces efforts, l'étude du grec fût florissante en Italie. Varlaam et Léonce Pilate n'étaient lettrés ni l'un ni l'autre. L'ouvrage de Boccace sur la *Généalogie des Dieux* fourmille d'erreurs que l'auteur du *Décaméron* tenait de son maître de grec. Rien de plus misérable que la traduction latine si impatiemment attendue par Pétrarque, et dans laquelle il était réduit à admirer les beautés d'Homère. Mais l'impulsion était donnée. L'ignorance presque absolue de la littérature grecque dans laquelle les Italiens avaient vécu jusque-là commençait à se dissiper. La gloire de la Grèce sortait enfin des ténèbres qui l'obscurcissaient aux yeux des peuples de l'Occident. Une curiosité nouvelle allait porter vers ce monde encore inexploré de l'antiquité grecque une élite d'esprits cultivés. Ce grand nom de la Grèce qui, depuis des siècles, résonnait par tradition aux oreilles des Italiens, comme un vague souvenir, comme l'écho lointain d'une gloire disparue, allait enfin reprendre un sens pour les générations nouvelles. Pétrarque qui se plaignait, dans sa lettre à Homère, que le grand poëte grec ne comptât en Italie qu'une dizaine d'amis, cinq au plus à Florence, deux à Vérone, un seul à Bologne, ce vaste foyer d'études, un à Mantoue, un dans la petite

ville de Sulmone, aucun à Rome[1], contribua par ses plaintes et par son exemple à en augmenter le nombre. Grâce à lui, ils étaient déjà plus nombreux à sa mort et à la fin du siècle, quelques années seulement après lui, un véritable savant, le grec Chrysoloras, infiniment plus instruit que Varlaam et Léonce Pilate, relevait avec éclat à Florence la chaire de grec autour de laquelle le Calabrais Pilate n'avait jamais pu réunir plus de cinq personnes[2].

Les grands hommes ne laissent pas seulement des ouvrages. En général, ils laissent aussi des élèves. L'ardeur avec laquelle Pétrarque se livrait à l'étude des lettres antiques se communiqua, de son vivant, à beaucoup d'esprits et laissa des traces après sa mort. On sait quelle admiration enthousiaste il inspira à Boccace, quelle heureuse influence il exerça sur son ami, avec quel zèle il réchauffa sans cesse l'amour de celui-ci pour l'antiquité. Boccace, un peu enclin à la paresse et aux plaisirs des sens, aurait-il appris tout ce qu'il apprit, composé tous les ouvrages qu'il écrivit, s'il n'avait été stimulé par l'infatigable activité et par l'inépuisable curiosité de Pétrarque? Sans le désir de répondre à l'attente de celui qu'il

[1] *Famil.*, XXIV, 12

[2] Sur la renaissance des études grecques en Italie, voy. Baldelli, *Vita di Boccaccio*, et surtout Voigt, *Die Wiederbelebung des classischen Alterthums*, Berlin, 1859, ouvrage auquel je renvoie tous ceux qui voudront connaître tous les services que Pétrarque et Boccace ont rendus aux études classiques.

appelait son maître, dont il se disait l'esclave, aurait-il rassemblé toutes les notions mythologiques qu'il recueille dans la *Généalogie des Dieux;* aurait-il énuméré dans une vaste compilation tous les malheurs des hommes et des femmes illustres, et éparpillé, dans son livre sur les *Montagnes*, les éléments d'un véritable dictionnaire de géographie? N'y a-t-il pas quelques traces des conseils qu'il avait reçus de Pétrarque dans le discernement avec lequel il compare les différents manuscrits d'un même auteur et cherche à tirer de cette comparaison des textes plus corrects? Si on rapproche ce qu'ils ont écrit tous deux sur l'antiquité, on voit que Pétrarque parle comme le maître, Boccace comme le disciple. Les jugements du premier sont beaucoup plus indépendants, plus hardis, plus personnels que ceux du second. Pétrarque se permet de critiquer les écrivains anciens, en homme qui ne reçoit pas de seconde main sa science toute faite, mais qui la doit à un effort individuel et persévérant. Il juge Aristote, il juge Sénèque; il juge même ses deux idoles, Virgile et Cicéron. Boccace est beaucoup plus timide, il ne parle des écrivains qu'il cite qu'en s'inclinant respectueusement devant leur autorité, peut-être faute de vigueur et de décision dans l'esprit, mais sans doute aussi faute de cette connaissance approfondie des textes, de cette science solide et de première main que Pétrarque devait à ses immenses lectures.

A Florence, où Boccace et Simonide entretenaient l'admiration de leurs compatriotes pour Pétrarque, se forma toute une école dont il demeurait, après sa mort, commé le chef invisible; au-dessus de laquelle planait, comme une émanation de son grand esprit, l'amour profond de l'antiquité. C'était d'abord une académie de jeunes gens lettrés qui se réunissaient dans un couvent des Augustins, dans le lieu même où fut recueillie la bibliothèque de Boccace, pour s'entretenir de questions littéraires et philosophiques. C'était Louis Marsigli, le plus brillant de ces académiciens, qu'on avait amené enfant à Pétrarque, auquel Pétrarque avait promis la gloire, s'il vivifiait ses études théologiques par des études littéraires, qui avait enseigné la théologie à Paris, que les Florentins avaient réclamé pour évêque, qui parlait avec grâce et qui, à l'exemple de son maître, citait plus volontiers, même dans ses sermons, Cicéron, Sénèque et Virgile que les pères de l'Église. C'était encore Coluccio Salutati, auquel Pétrarque avait adressé une des lettres de sa vieillesse; Coluccio Salutati qui, à défaut de Boccace mort trop tôt, hérita du poëme de *l'Afrique* et envoya un ami pour le copier à Padoue; Coluccio Salutati, un des plus grands patriotes de la Toscane, âme vraiment romaine, digne de ces vieux citoyens de Rome que les ouvrages de son maître lui avaient appris à admirer et dont il se proposait de reproduire les vertus; Coluccio Salutati

qui, pendant trente ans chancelier de Florence, introduisit, le premier, dans le style des chancelleries l'élégance et l'agrément dont il avait reçu les premières leçons d'un ami de Pétrarque, du grammairien Pierre de Muglio, et qu'après lui, tous les États de l'Italie, Venise, Gênes, Sienne, Naples, Milan, exigèrent de leurs chanceliers ou de leurs secrétaires. De l'école de Pétrarque sortait aussi le meilleur professeur du siècle, Jean de Ravenne, que le poëte avait gardé chez lui pendant trois ans, lui inculquant l'amour de la belle latinité, lui faisant copier ses œuvres et celles des écrivains latins; qui avait quitté Pétrarque malgré celui-ci, par amour du changement et par goût pour les voyages; qui fit en effet voyager la science et qui allait de ville en ville, à Carrare, à Padoue, à Venise, à Florence, donner des leçons, expliquer Cicéron et Virgile, former une foule d'élèves et répandre partout ce goût d'éloquence et de poésie qu'il avait puisé, tout jeune, à sa source la plus pure.

Ainsi, sous l'énergique impulsion d'un seul homme, l'Italie se reprenait à aimer l'antiquité, d'un amour éclairé et délicat, non plus pour y chercher des arguments d'école, mais avec le sentiment tout nouveau de la beauté de l'art antique, avec le désir de s'initier par cette étude aux secrets du grand style et de se rapprocher de la perfection des maîtres. Florence surtout, la patrie de Pétrarque, devenait le centre de

la plus haute culture littéraire et comme une capitale intellectuelle où le goût des Italiens se formait à la connaissance et à la pratique du beau langage. Sur ce sol si bien préparé, les Grecs, chassés de Constantinople, devaient apporter, près d'un siècle plus tard, des richesses qu'attendaient déjà, qu'auraient été bientôt chercher jusqu'à Byzance un groupe d'esprits cultivés, et qu'aucun lieu du monde, aucune génération, n'étaient plus dignes de recevoir. On date généralement de l'arrivée des Grecs en Italie la renaissance des lettres dans le monde moderne. Mais il ne faut pas oublier que ce glorieux réveil de l'esprit littéraire avait été précédé par une première et féconde renaissance dont le nom de Pétrarque personnifie l'éclat. C'est lui qui, plus d'un siècle avant la chute de Byzance, avait ressuscité, par ses écrits, par ses recherches, par ses exhortations, l'étude de la littérature classique, éveillé le sens du beau chez ses compatriotes, révélé, par son admiration intelligente de Virgile et de Cicéron, le prix inestimable que l'art d'écrire donne aux productions de l'esprit humain, entrevu Homère, deviné Platon et communiqué à plusieurs générations de savants, avec sa soif de savoir, sa conviction profonde que l'avenir intellectuel de l'humanité dépendait de l'estime dans laquelle seraient tenues désormais les lettres grecques et latines. Le quinzième siècle a recueilli les fruits de cette généreuse propagande, et si l'on comparait, comme on le fait quelquefois, la dé-

couverte de l'antiquité à celle du nouveau monde, on pourrait dire que Cosme de Médicis n'en a été que l'Améric Vespuce, mais que Pétrarque en fut avant lui le Christophe Colomb.

CHAPITRE VIII

LE CARACTÈRE DE PÉTRARQUE

Sa grande popularité. — Causes de la rapidité et de la durée de l'enthousiasme qu'il inspire à ses contemporains. — En quoi son caractère sert à sa renommée. — Il est à la fois très-aimable et très-indépendant. — Nature de ses relations avec les princes. — Pétrarque et les Visconti. — En quoi Pétrarque, malgré certaines faiblesses, se distingue des courtisans. — Fierté de son attitude, hardiesse de son langage. — Sa vie intérieure. — Sa sincérité avec lui-même. — Force de sa volonté. — Idéal de vertu auquel il aspire sans cesse. — Son regret de ne pouvoir l'atteindre. — Son goût pour la méditation religieuse. — Son attachement au christianisme. — Sa passion pour l'étude jusqu'à la dernière heure.

I

Pétrarque est de tous les écrivains modernes, sans en excepter Voltaire et Gœthe, celui qui, de son vivant, a recueilli le plus de gloire, celui qui a obtenu de ses contemporains le plus de marques d'admiration. L'histoire littéraire n'offre pas d'exemple d'une renommée plus facilement acquise ni plus universellement acceptée. La rapidité et l'étendue de son succès littéraire ont quelque chose de merveilleux, surtout lorsqu'on songe aux difficultés qui entouraient ses débuts. En 1326, à l'âge de 22 ans, fils d'un exilé de

Florence, obscur et pauvre, il quittait l'Université de Bologne pour aller recueillir les minces débris de l'héritage paternel à Avignon, sur la terre étrangère, dans un lieu où l'on ne parlait même pas sa langue, où aucun appui, aucune amitié secourable ne l'attendait, et quatorze ans plus tard, en 1340, son nom était déjà si grand, si populaire dans toute l'Europe, que, le même jour, il recevait de l'Université de Paris et du sénat de Rome l'offre d'une couronne poétique qu'aucune de ces deux villes n'avait encore accordée à personne. Malgré la difficulté des voyages, de nombreux visiteurs venaient de tous les pays pour le voir, le poursuivaient jusque dans sa solitude de Vaucluse et se faisaient même précéder de magnifiques cadeaux pour obtenir la faveur d'être admis en sa présence. En même temps les plus grands princes se disputaient l'honneur de le recevoir, et les gens du peuple l'entouraient partout où il résidait d'une respectueuse vénération.

Quatre papes, Clément VI, Innocent VI, Urbain V, Grégoire XI, voulaient l'attacher à leur personne; deux rois de France, Jean le Bon et Charles V, le suppliaient de vivre à leur cour; le roi Robert de Naples regrettait de ne pouvoir le couronner de sa main au Capitole; les princes italiens les plus puissants, les Visconti, les Carrare, les Gonzague le retenaient auprès d'eux; dans une cérémonie publique, l'aristocratie de Venise lui décernait la place d'hon-

neur à la droite du doge, et le sénat de la même ville décidait, par un décret, qu'il n'y avait, ni dans le présent, ni dans le passé, aucun philosophe, aucun poëte chrétien, qui pût lui être comparé. Une impératrice d'Allemagne lui écrivait de sa propre main pour lui annoncer la naissance de sa fille. Un vieux maître d'école aveugle de Pontremoli traversait tout le sud de l'Italie à pied, avec l'espérance de le trouver à Naples, et ne l'y ayant pas rencontré, revenait à Parme, à travers l'Apennin, afin d'entendre une fois en sa vie le son de cette voix fameuse. Un orfévre de Bergame place le portrait du poëte dans tous les coins de sa demeure, fait dorer la chambre où il lui offre l'hospitalité, et, après l'avoir reçu une seule nuit sous son toit, déclare que personne ne couchera jamais dans le lit de pourpre où Pétrarque a dormi. A Arezzo, ses compatriotes le conduisent en triomphe devant la maison où il est né, maison que l'on conserve comme une relique nationale. Lorsqu'il passe dans les rues de Milan, tous les regards le saluent, toutes les têtes se découvrent sur son passage. Au milieu des troubles de l'Italie du nord, lorsque, sur les deux rives du Pô, des armées sont rangées en bataille, que des barques garnies de soldats sillonnent le fleuve, Pétrarque le descend paisiblement et, sur sa route, ne reçoit des combattants, à quelque parti qu'ils appartiennent, que des témoignages de respect.

Hommes du peuple et grands seigneurs, toutes les

classes de la société saluent en lui la plus incontestable des royautés, celle du génie. Le prestige de son nom, qu'il a rendu glorieux dès sa jeunesse, se conserve pendant toute sa vie et ne diminue point avec les années. A peine, dans sa longue carrière, quelques voix isolées et sans crédit essayent-elles d'entamer sa renommée. Lui-même les réduit au silence par une vigoureuse polémique, et l'opinion publique le venge de ces attaques par un redoublement d'admiration pour ses écrits. Il meurt à 70 ans, en pleine gloire. Son ami, François de Carrare, seigneur de Padoue, lui fait des funérailles princières; des villes prennent le deuil, et l'Italie entière s'émeut à la nouvelle de sa mort. Il laisse dans la mémoire de ceux qui l'ont connu un souvenir ineffaçable. Le plus grand de ses contemporains, Boccace, pleure des nuits entières en pensant qu'il ne le reverra plus. Le froid Villani, si peu accessible à l'émotion, le considère comme le modèle de toutes les vertus, et croit qu'une nuée blanche est sortie de sa bouche, au moment de sa mort, pour attester sa sainteté. Dominique d'Arezzo, qui voudrait composer son éloge, se met à trembler et à pleurer au lieu d'écrire chaque fois qu'il prend la plume. Les lettrés attendent, comme le plus grand événement du siècle, l'apparition du poëme de *l'Afrique*, et prédisent à la nouvelle épopée les destinées de *l'Énéide*.

II

Comment s'explique un triomphe si éclatant et si durable? D'où vient, pendant quarante ans, ce concert de louanges, cette unanimité d'admiration en faveur d'un seul homme. Le génie de Pétrarque, si grand qu'il soit, est-il la seule cause d'une si merveilleuse fortune? Si ce n'était là qu'une question de génie, pourquoi Dante serait-il allé en exil, pour n'en jamais revenir, à l'âge où Pétrarque obtenait, au Capitole, la couronne poétique? Pourquoi l'un n'aurait-il reçu des princes italiens qu'une hospitalité douteuse, peut-être même insolente, si l'on en croit ce qu'ont dit les chroniqueurs sur sa résidence à Vérone, auprès de Can Grande della Scala, tandis que l'autre dictait aux souverains les conditions de son séjour dans leurs États? Pétrarque eut d'abord l'avantage de rester en dehors des querelles locales qui divisaient les cités italiennes et de ne pas s'exposer, comme Alighieri, à tomber avec un parti. Mais ce qui fait surtout la différence de la destinée des deux poëtes, c'est celle de leurs caractères. C'est à son caractère, plus encore qu'à son génie, que Pétrarque doit la précocité, la durée et l'éclat de ses succès. Caractère extraordinaire, unique dans l'histoire des lettres, composé des qualités les plus diverses, de grâce et de force, de souplesse et de fierté, de sensibilité et d'énergie, mêlé

de défauts, mais où les défauts mêmes ont du charme; où domine d'ailleurs comme le trait essentiel, un perpétuel travail de l'homme sur lui-même, un effort permanent pour réaliser un jour, par la lutte de la volonté contre les passions ou contre les choses, les plus grands desseins et les ambitions les plus hautes!

Aux dons heureux qu'il tenait de la nature, Pétrarque ajoute sans cesse tout ce que l'art et la méditation peuvent ajouter au génie. Il se rend de très-bonne heure un compte rigoureux de ses actes, comme il se rend compte, dans ses vers, des moindres nuances de style ou de versification. A coup sûr, il attire tout d'abord ceux qui l'approchent par la vivacité et par la délicatesse de son esprit, mais il se les attache ensuite pour toujours, il fixe leurs sympathies par l'irrésistible séduction de son commerce. Parmi ceux qui le connaissent, il y en a bien peu qui ne l'aiment, et parmi ceux qui l'aiment il n'y en a guère qui l'abandonnent. Par sa conversation ou par ses lettres, il a conquis tous ceux qu'il voulait conquérir, et, une fois conquis, il les a presque tous gardés pour admirateurs ou pour amis. Dans sa jeunesse, la beauté de ses traits, la pureté de son teint, l'éclat de ses yeux noirs prévenaient en sa faveur et lui valurent d'être partout bien accueilli. Ce fut pour l'avoir remarqué, sans le connaître, à l'Université de Bologne, que Jacques Colonna se le fit présenter et l'introduisit dans sa famille. Il raconte lui-même que, pendant les pre-

mières années de son séjour à Avignon, il fut recherché sans savoir pourquoi par les plus grands personnages. Sa bonne mine, son esprit et son génie naissant y furent pour quelque chose, mais aussi son savoir-faire et son tact. « J'ai toujours désiré, dit-il « ailleurs, connaître les hommes illustres. » S'ils allèrent si facilement à lui, c'est qu'il avait su les y engager. Ses relations avec tous les grands personnages de son temps sont généralement un chef-d'œuvre de diplomatie. On y voit se déployer l'étonnante souplesse de son caractère. Il tient à les connaître, mais comme il tient en même temps à sa liberté, il réussit à provoquer leurs avances, sans se livrer lui-même. Il a trouvé moyen de concilier et de satisfaire deux sentiments en apparence contradictoires, un très-vif amour de l'indépendance et un goût prononcé pour la société des grands. Son talent avec eux est de recevoir leurs ouvertures, sans en faire, et de paraître toujours leur accorder quelque chose, lors même qu'ils répondent, en lui témoignant des égards, à ses désirs secrets.

Pour en arriver là, il faut conquérir dans le monde une situation exceptionnelle et supérieure, être placé par l'opinion au niveau de toutes les grandeurs et puiser sa force dans le sentiment d'une puissance acceptée de tous. La gloire suivit de près les premiers vers de Pétrarque. Ce thème éternel de l'amour, renouvelé avec tant de grâce, cet harmonieux

langage, ce style si pur, si élégant, si doux, enchantaient les esprits. C'était comme une musique qui résonnait aux oreilles charmées. Les vives mémoires des pays méridionaux retenaient naturellement les vers du *Canzoniere*, comme on retient un air connu et aimé. « Mes vers coulaient si doucement, dit Pé-« trarque, que même les vieillards ne pouvaient s'em-« pêcher de les prononcer. » Pourtant ce n'était point assez pour l'ambition du jeune poëte. Il ne lui suffisait pas que son nom retentît dans l'Europe lettrée. Il voulait une consécration publique de sa gloire, un signe en quelque sorte matériel de sa royauté littéraire. C'est pour cela qu'il aspirait au laurier poétique dont la conquête lui coûta des efforts qu'il confessait plus tard et qui le faisaient rougir, quand il y pensait dans un âge plus mûr. Ce n'est pas, en effet, sans beaucoup de peine, sans avoir vaincu bien des résistances, triomphé de bien des hésitations, qu'il put décider l'Université de Paris à lui conférer un honneur inusité, et le sénat de Rome à ressusciter pour lui un usage aboli depuis le temps des empereurs. Que de démarches et que de lettres dut lui coûter sa couronne! Il n'en reste cependant aucune trace dans sa correspondance. Tout ce qu'il avait écrit à ce sujet fut probablement brûlé par lui-même avec intention, ainsi qu'un grand nombre d'épîtres et de pièces de vers intimes.

Nous savons du moins comment il associa le roi

Robert de Naples à son ambition. C'est un des traits qui peignent le mieux son caractère. Dans la pensée qu'un jour il lui serait utile d'être connu du roi, il avait fait préparer les voies auprès de lui par leur ami commun, le père Denis de Borgo San Sepolcro, confident des projets de Pétrarque. A l'instigation de ce moine, Robert engagea le premier une correspondance avec le poëte, en lui soumettant une pièce de vers latins. Sûr de la bonne opinion que le prince avait d'avance conçue de lui, lorsqu'on lui proposa d'être couronné au Capitole, Pétrarque eut la coquetterie de prendre Robert pour juge et de ne prétendre à la couronne qu'après en avoir été reconnu digne par le souverain de Naples, dans un examen public. Par cette flatterie détournée, il gagna les bonnes grâces du roi le plus lettré de l'Europe, sans rien sacrifier de sa propre gloire. La cérémonie de Naples, précédant celle de Rome, enchanta Robert et tourna en même temps au profit de Pétrarque par les témoignages d'admiration qu'elle lui valut. Il n'y a rien là d'absolument blâmable. On ne peut cependant s'empêcher d'y voir ce que nous verrons souvent chez Pétrarque : de l'adresse et de l'art. Ce souvenir, du reste, est d'autant moins embarrassant pour sa mémoire qu'en honorant et en louant Robert, il ne dépassa pas la mesure réelle de son admiration pour lui, et ne lui adressa pas une louange qu'il n'eût exprimée, avant de le connaître

personnellement, pas un éloge qu'il n'eût répété souvent après la mort de ce roi. A ses yeux, Robert fut toujours le seul vrai roi qu'il eût connu dans sa jeunesse. « Les autres, disait-il, savent juger de la va-« leur des mets, du vol des oiseaux, mais non des es-« prits. » Il ne se rappelait pas sans attendrissement que le vieux monarque, apprenant l'aversion de Philippe de Valois pour la littérature, s'était écrié : « S'il fallait choisir, j'aimerais mieux me passer de « ma couronne que des lettres[1]. »

III

Malheureusement les relations de Pétrarque avec d'autres princes durent lui coûter plus de sacrifices. Comment fut-il si lié, par exemple, avec Azzo de Corrége, plusieurs fois traître à sa famille et connu surtout par la duplicité de son caractère? Qu'il lui soit resté fidèle dans le malheur, qu'il l'ait toujours aimé et défendu dans son exil, dans sa ruine, au milieu de ses souffrances physiques; qu'il ait même composé pour le consoler le traité des *Remèdes de l'une et l'autre fortune*, rien de mieux. Mais comment s'attacha-t-il à lui dans la prospérité et se fixa-t-il à Parme par amitié pour lui? Dans cette même

[1] At ego jam dulciores et multo cariores mihi litteras esse quam regnum; et si alterutro carendum sit, æquanimius me diademate quam litteris cariturum (*Famil.*, I, 1).

ville, pourquoi se lia-t-il étroitement avec le podestat Paganino Bezozzi, dont les historiens racontent de nombreux traits de cruauté? Il eût répondu sans doute à ce reproche que l'amour des lettres seules l'unissait à ces deux hommes, qu'il n'y avait d'autre lien entre eux que leur commun désir de s'instruire, qu'il resta absolument étranger à tous les actes de leur gouvernement, et qu'auprès d'eux, chez eux, il s'était réservé la solitude et la liberté.

Sur ce point nous pourrions le croire sans difficulté. Ce fut, en effet, un de ses grands soucis. Recevoir des honneurs, être entouré d'hommages, recueillir les témoignages de l'estime et de l'admiration des princes, mais en même temps rester libre, n'aliéner à aucun prix son indépendance, n'accepter aucune fonction assujettissante ; voilà le rêve qu'il parvint à réaliser, quelque invraisemblable que cela parût. Sa grande renommée et le soin de sa gloire lui servaient en pareil cas de défense. Grâce à la réputation qu'il avait acquise, quelque honneur qu'on lui fit en l'accueillant, il demeurait toujours évident que ses hôtes étaient plus honorés par sa présence qu'il ne pouvait l'être lui-même par leur accueil. Il en avait le sentiment et, sans le laisser voir hors de propos, il se servait habilement de cette force, que lui assurait l'opinion, pour réserver sa liberté. Il restait en quelque sorte sous-entendu, lorsqu'il consentait à vivre chez un prince, qu'on lui devait de ce séjour beaucoup plus

d'obligations qu'il n'en devait lui-même. Il lui appartenait donc plus qu'à ceux qui le recevaient de régler les conditions de sa résidence. Il y stipulait expressément son droit de vivre à l'écart; en dehors des affaires, d'employer son temps à sa guise, et de poursuivre ses travaux sans aucun dérangement. L'importance même de ces travaux devenait un argument décisif, en faveur de ses loisirs. Qui eût osé troubler la solitude studieuse d'où sortaient tant de chefs-d'œuvre, dérober des heures si bien employées pour l'honneur de l'esprit humain, pour le progrès des lettres? En défendant son temps, Pétrarque semblait défendre et défendait en réalité non-seulement sa propre cause, mais celle même de la poésie et de la science.

La dextérité de son esprit, l'art avec lequel il sut toujours s'assurer partout la situation la plus grande et la plus respectée, se montrèrent surtout dans ses relations avec les Visconti qui lui furent si reprochées, de son vivant même, par ses meilleurs amis. Elles n'étaient point en effet faciles à justifier; elles semblaient en contradiction flagrante avec les principes et avec la conduite antérieure de Pétrarque. Celui-ci quittait Avignon, en refusant énergiquement toutes les charges que la cour pontificale voulait lui offrir, il invoquait pour s'y soustraire, son profond amour de la solitude, son besoin absolu d'indépendance; à l'entendre, il ne voulait plus vivre que dans la re-

traite, loin des hommes et du bruit des villes; et voilà qu'à peine entré en Italie, il s'arrête à Milan, à la cour de l'archevêque Jean Visconti. Puis on apprend qu'il y reste et qu'il s'y fixe. Il y avait de quoi étonner le monde. On s'en étonnait d'autant plus que les Visconti passaient pour les princes les plus ambitieux et les moins scrupuleux de la Péninsule. Était-ce à leur cour qu'un sage, un philosophe comme Pétrarque devait chercher asile? Il vaudrait assurément mieux pour sa gloire qu'il n'y fût point allé. On éprouve quelque embarras à rapprocher le nom de Pétrarque du nom de ce Mathieu Visconti, si débauché et si détesté des habitants de Milan, que ses deux frères l'empoisonnèrent pour n'être pas compromis par ses débauches. Quand on lit l'épître que Pétrarque compose en l'honneur du fils de Barnabé Visconti, dont il avait accepté d'être le parrain, les éloges qu'il y distribue à toute la famille et la recommandation qu'il adresse à l'enfant de marcher sur les traces des siens, on ne peut s'empêcher de penser aux épouvantables cruautés de ce même Barnabé; on se représente les malheureux que cet imitateur d'Ezzelin le Féroce commdamnait, après la prise de Pavie, à quarante jours de supplice, auxquels il faisait d'abord donner cinq tours d'estrapade, puis boire de l'eau mêlée de chaux et de vinaigre, puis enlever la peau de la plante des pieds, arracher successivement les deux yeux, couper le nez, les oreilles, les mains et les pieds, avec des

intervalles calculés entre chaque torture pour prolonger en même temps la vie et les souffrances, et l'on se demande quels liens ont pu exister entre un tel homme et le plus tendre des poëtes.

Je ne me chargerai pas de justifier Pétrarque de ces relations, quoiqu'on pût dire pour sa défense qu'il connut peut-être fort peu Barnabé, qu'il ne paraît en tout cas avoir été lié qu'avec l'oncle, et surtout avec le frère de celui-ci, Galéas Visconti, un des meilleurs princes du temps. Il importe seulement, pour l'étude de son caractère, de bien expliquer quelle fut sa situation à la cour de Milan. Lui-même revient sur ce sujet dans plusieurs de ses lettres avec l'intention évidente de se laver, aux yeux de ses amis, de tout soupçon de complaisance pour les maîtres du Milanais. D'abord il n'a jamais demandé à rester auprès d'eux. C'est lui au contraire qui en a été sollicité. Il traversait Milan par hasard lorsque l'archevêque Visconti, dans les termes les plus caressants et les plus flatteurs, l'a prié d'y séjourner. Il s'est longtemps défendu, il a invoqué son désir de rester libre; on lui a répondu qu'il le serait. On ne lui a rien demandé que sa présence, et il n'a rien promis de plus[1]. Il ne vit pas chez les Visconti en courtisan, il y vit en pleine liberté, loin de la cour, dans une maison isolée, à une extrémité de la ville, près de la basilique de Saint-

[1] *Famil.*, XVI, 11.

Ambroise, dont il voit de ses fenêtres le toit et les tours. Plus tard, il choisit une habitation encore plus écartée, hors de l'enceinte de la cité, au cloître de Saint-Simplicien, avec une longue promenade entourée de haies, de beaux arbres, des ombrages et un corridor secret qui lui permet de se dérober à la foule des visiteurs. S'il n'entendait de loin les vagues rumeurs de la grande ville, il pourrait se croire en pleins champs, tant la retraite est champêtre. Pendant la chaleur, il habite la campagne, tantôt Garignano, à trois mille pas de Milan, tantôt la résidence plus éloignée de Saint-Colomban. Il a gardé toute son indépendance, il tient à ce qu'on le sache, et il le déclare fréquemment. Son attitude est celle d'un homme qui n'a pris pour sa part aucun engagement, dont on s'est engagé au contraire à respecter la liberté, et qui ne reste qu'à cette condition.

Il n'entrait pourtant pas dans la politique des Visconti, si ambitieux et si habiles, de garder auprès d'eux un homme de ce mérite et de cette réputation, sans se servir de lui quelquefois pour le succès de leurs grands desseins. Indépendamment du relief que son séjour à Milan donnait à la cour, ils avaient bien compté, en l'attirant chez eux, utiliser dans leurs négociations ultérieures le prestige de son nom et de son éloquence. Malgré ses protestations de détachement absolu des affaires, Pétrarque ne leur refusa pas ce service, mais il fallut qu'on l'en priât,

qu'on le lui demandât comme une faveur à laquelle on attachait un grand prix, et il ne se prêta aux projets de ses hôtes que dans la mesure où lui-même y trouvait son compte. Tout ce qu'il fit pour les Visconti était d'accord avec ses propres idées. Il ne lui en coûtait certainement pas d'aller défendre à Venise, en leur nom, la politique de conciliation, de rapprochement et de concorde qu'il prêchait sans cesse aux États italiens, ni d'aller visiter à Prague un empereur dont il attendait le salut de l'Italie, ni de porter à un roi de France, dont il se savait personnellement aimé, dont il déplorait publiquement les malheurs, des preuves convaincantes de l'amitié du Seigneur de Milan. Toutes ces missions avaient le double mérite de lui plaire en elles-mêmes, et de grandir encore sa situation dans le monde. Plus tard il estimait à sept mois de sa vie le temps qu'elles lui avaient coûté, et, quoique ce fût un temps perdu pour l'étude, il ne le regrettait pas. Il serait donc absolument injuste de voir en lui, comme le font quelques critiques, un flatteur ou un courtisan des Visconti. Ses rapports avec eux sont au contraire empreints de la dignité la plus fière. Excepté deux épîtres de louanges banales, comme il est bien difficile d'en refuser aux princes quand on vit près d'eux, ils n'obtinrent de lui aucune concession d'opinion, aucune modification à ses habitudes ni à son genre de vie. On sent qu'en toute occasion Pétrarque reste le maître de diriger sa vie, et

que, s'il reçoit l'hospitalité de ces rois de la Lombardie, il croit la payer assez en l'acceptant[1].

Était-il possible de pousser plus loin encore l'énergie du caractère et de fuir des princes dont un honnête homme ne pouvait approuver tous les actes? Il eût mieux valu sans doute vivre à l'écart, il eût été plus sage, plus conforme à la philosophie que professait Pétrarque, de se renfermer dans une retraite éloignée des cours. Avant de blâmer le poëte de l'espèce de démenti qu'il se donnait à lui-même en acceptant une hospitalité princière, il faut néanmoins se rendre compte des difficultés de la vie au temps où il vivait. Sa petite maison de Vaucluse, où il avait passé autrefois des jours si heureux et si calmes, lui était définitivement fermée par le voisinage d'Avignon, dont il avait horreur, par les importunités qui l'y avaient poursuivi, et plus encore par les dangers sérieux qu'il pouvait y courir. Des bandes de brigands erraient aux alentours. On avait mis le feu à son hermitage et essayé de le piller. L'hostilité de l'évêque, l'absence ou la mort de ses vieux amis, l'éloignaient de son autre Parnasse, de la modeste habitation qu'il avait achetée dans la ville de Parme. Résolu, comme

[1] « De nom j'étais avec les princes, écrit-il fièrement à Boccace; mais en réalité ce sont eux qui étaient avec moi. Je n'ai jamais assisté à leurs conseils, très-rarement à leurs repas. Quant tout le monde entrait au palais, moi j'allais dans les bois ou je restais dans ma chambre avec un livre. » (*Senil.*, XVI, 2.)

il l'était, à vivre désormais en Italie, à ne plus retourner en France, où trouverait-il un asile sûr, au milieu des guerres perpétuelles de la Péninsule? Quel lieu serait assez écarté pour le mettre à l'abri de l'invasion des bandits, des soldats, ou de ces troupes de mercenaires sans emploi qui, sous le nom de *grandes compagnies*, ravageaient la contrée? Le parti le plus prudent n'était-il pas de se couvrir de la protection d'un prince puissant? Y en avait-il de plus puissants que les Visconti, et si ceux-ci commettaient quelques méfaits, les autres valaient-ils mieux qu'eux. Tous ces usurpateurs qui confisquaient au profit de leurs familles l'indépendance des vieilles républiques italiennes, obéissaient-ils à d'autres principes qu'au soin de leur intérêt? N'abusaient-ils pas tous à peu près également de ce droit du plus fort qui régissait de fait la société du moyen âge? Pétrarque n'approuvait certes pas tout ce que faisaient les Visconti. Mais ailleurs, sans trouver plus de vertus, il eût trouvé à coup sûr moins de goût pour les lettres et une protection moins efficace.

A ces raisons sérieuses s'en joignaient d'autres qui l'étaient moins, mais qui tenaient au caractère de Pétrarque. Sans être précisément payé par les Visconti, il est certain qu'il devait à leur libéralité une aisance qu'il n'avait point connue jusque-là, et que lui rendaient plus nécessaire qu'autrefois la nécessité d'élever son fils et sa fille. Tout désintéressé qu'il fût

— et il prouva plus d'une fois qu'il l'était, soit en refusant des places lucratives, soit en abandonnant à des amis pauvres les bénéfices qu'on lui conférait — il redoutait la pauvreté, moins encore à cause de la gêne qu'elle impose que parce qu'elle ôte à l'esprit sa liberté et le détourne des travaux de la pensée. Il craignait que la misère ne pesât sur la vie de son fils et ne lui enlevât à lui-même quelque chose de la vigueur de son génie. Les Visconti l'élevaient au-dessus du besoin, au-dessus même du souci de la pauvreté, tandis que ni les Colonna, comme il le reprochait au cardinal Jean, ni les papes n'avaient assuré son indépendance matérielle. Ne lui était-il pas permis d'éprouver quelque satisfaction à se voir enfin en possession de cette *aurea mediocritas*, qu'il poursuivait toujours, qu'il atteignait même par la modération de ses désirs, mais dont en réalité il devait aux Visconti la première jouissance complète? J'ajoute qu'avec sa soif de gloire et de renommée, Pétrarque n'était point insensible à la grande situation que lui faisait dans le monde l'amitié empressée, presque respectueuse des plus puissants souverains de l'Italie. Les honneurs publics qu'il recevait chez eux, la déférence que lui témoignaient en toute occasion ces princes si fiers, les ovations que lui prodiguait le peuple de Milan, le confirmaient dans cette royauté intellectuelle qu'il ambitionnait depuis sa jeunesse, et dont il ne voulait pas déchoir. Il ne lui suffisait pas d'avoir emporté le

succès à force de persévérance et d'adresse ; il ne fallait pas que cette difficile conquête s'échappât de ses mains. Ce qu'il avait conquis avec tant de peine ne pouvait pas non plus se conserver sans travail. Il ne se donna pas moins de mal pour entretenir sa renommée que pour l'établir. Ses relations avec les princes, les liaisons qu'il formait à leur cour, l'admiration qu'il y recueillait, faisaient partie de ses moyens de succès. Il n'eût point consenti à rester toujours auprès d'eux ; mais il tenait à apparaître de temps en temps sur les scènes les plus brillantes du monde pour y rajeunir sans cesse sa glorieuse réputation. C'était là le plus puissant de tous les motifs qui l'attiraient parfois auprès des princes, malgré son amour sincère de la retraite et de la solitude. Il allait y chercher de nouveaux théâtres pour sa gloire.

On ne rendrait pas pleine justice au caractère de Pétrarque si l'on ne disait aussitôt que, tout en se ménageant par l'habileté de sa conduite les bonnes grâces des plus grands personnages, il s'est toujours réservé le droit de leur parler librement et hardiment[1]. Jamais il n'a accepté d'eux d'assez grands services pour enchaîner la liberté de sa parole. Il

[1] « S'il était vrai que les grands poëtes fussent mis au monde pour « être les conseillers des rois et des peuples, a dit M. Viennet, per- « sonne n'eût rempli cette mission presque divine avec autant de di- « gnité que Pétrarque » (Pétrarque et son siècle, *Revue contemporaine*, avril et mai 1852).

aime trop la vérité pour subir une situation qui l'obligerait à la déguiser, ou qui simplement l'empêcherait de la dire. Sa parfaite véracité était si connue, dès sa jeunesse, qu'un jour, à l'occasion d'une rixe survenue dans la maison du cardinal Colonna, celui-ci obligea tous ses domestiques, tous les membres de sa famille, à prêter serment en sa présence, et ne dispensa que Pétrarque de cette obligation, tant il se croyait sûr de la sincérité du jeune poëte. Partout Pétrarque arrivait précédé de cette réputation que lui avait faite son premier protecteur, et partout il la justifia. Non-seulement on ne réussit jamais à lui faire dire le contraire de ce qu'il pensait, mais on n'obtint même pas de lui qu'il ne dît pas tout ce qu'il pensait. En plusieurs occasions, sa sincérité éclata beaucoup plus que ne l'auraient voulu ses puissants amis. Qui l'eût retenu? Il était par tempérament inaccessible à la crainte, il se sentait entouré d'un prestige qui le défendait contre toute violence. D'ailleurs il ne relevait d'aucune autorité humaine, il ne voulait dépendre et ne dépendait en réalité de personne. Il n'avait permis à personne de lui fermer la bouche par de l'argent ou par des bienfaits. Même quand il recevait une faveur, il réservait expressément son entière indépendance. Quoique vivant de l'Église, il ne voulut jamais rien demander aux souverains pontifes. La cour pontificale l'engagea plus d'une fois à exprimer des désirs, en lui promettant

de les satisfaire. Il répondit que ce n'était pas à lui à solliciter, qu'on savait mieux que lui ce qui lui convenait et il attendit les effets de la bonne volonté des papes, sans consentir à les provoquer. Il fit même insérer, dans une bulle par laquelle Clément VI lui conférait un bénéfice, qu'il ne l'avait ni demandé ni fait demander par d'autres. Il prenait ses précautions contre le reproche possible d'ingratitude. Aussi ne craignit-il pas d'adresser de sévères remontrances aux plus grands princes de son temps, à ceux-mêmes qui lui témoignaient le plus de bienveillance. Aucun de ses contemporains n'eût osé écrire, comme il le fit, à l'empereur Charles IV; aucun n'eût osé prendre publiquement, avec autant de véhémence et de persévérance que lui, le parti de Rienzi; aucun n'eût signé cette fameuse invective contre les prélats d'Avignon, par laquelle il saluait l'avénement d'Urbain V au trône pontifical, ces paroles amères qui faisaient trembler François Bruni, le secrétaire apostolique, et qui exaspéraient les cardinaux. Les rapports du poëte avec les grands ne sont jamais ceux d'un flatteur timide, mais ceux d'un homme qui se sent libre, qui ne subit aucun joug, qui ne porte aucune chaîne, qui se sait investi par l'opinion d'une puissance morale supérieure à toutes les puissances matérielles, qui ne se croit ni le serviteur, ni le débiteur, mais au moins l'égal des plus puissants souverains, et qui, s'il le faut, leur parle plus hardiment du haut de son génie

qu'ils n'oseraient eux-mêmes lui parler du haut de leur trône.

IV

Cette partie en quelque sorte extérieure de la vie de Pétrarque est facile à observer. Ce qui l'est moins, mais ce qui nous intéresse davantage, c'est sa vie intérieure, insuffisamment connue jusqu'ici, et que j'ai essayé d'étudier d'après lui-même. L'effort y est visible, comme dans le rôle qu'il prétend jouer vis-à-vis du monde. Mais l'effort ici a un but plus noble. Il ne s'agit plus de paraître grand aux yeux des hommes. Il s'agit de se corriger de ses défauts, de vaincre ses passions, de devenir meilleur et d'arriver peu à peu avec le sentiment du progrès qu'on accomplit sur soi-même, au bonheur qui vient de la satisfaction de la conscience, aux jouissances intimes qu'assure la paix de l'âme. Si Pétrarque se donne du mal pour acquérir la renommée, il faut reconnaître à sa louange qu'il s'en donne plus encore pour perfectionner son être moral. Né avec d'heureux instincts qu'il n'avait pas besoin de contenir, il se sentait d'un autre côté assailli par des passions qui le troublaient profondément, dont il eût voulu s'affranchir et contre lesquelles s'unissait, sans réussir à les dompter toujours, tout ce qu'il avait en lui de raison et de piété. Il dit quelque part, et je l'en crois volontiers, qu'il avait de l'incli-

nation naturelle pour la vertu. Cette inclination très-réelle lui inspire généralement le désir plutôt qu'elle ne lui donne la force d'être vertueux. Elle ne l'empêche pas de commettre des fautes, mais elle l'avertit qu'il les a commises et le pousse à s'en repentir. Il lui doit de ne pas s'abuser sur lui-même, de ne pas se croire meilleur qu'il n'est et de travailler, par conséquent, à le devenir. Le signe le plus caractéristique de la bonté originelle de sa nature, c'est qu'il n'ait été aveuglé ni par la réputation, ni par les honneurs, ni par l'estime publique, et qu'au moment où le monde admirait sa sagesse, il ne se soit jamais cru véritablement sage. Les grandes âmes seules ont de ces retours sur elles-mêmes et de ces clartés intérieures. A certains moments elles s'humilient, elles se méprisent, et c'est le sentiment douloureux de leur imperfection qui les fait plus grandes que d'autres.

L'extrême sensibilité de Pétrarque devint pour lui, en même temps qu'une source de jouissances très-pures, une cause presque permanente de trouble. L'amitié même, à laquelle il était naturellement si enclin, dont il sut si bien jouir, le livra plus d'une fois à de cruelles perplexités, lorsqu'il s'inquiétait du sort de ses amis, et à des désespoirs accablants lorsqu'il les perdait. Tout en s'abandonnant à ces faiblesses, il se les reprochait comme indignes d'un chrétien et d'un philosophe formé à l'école des anciens. J'ai ra-

conté longuement ce que son amour lui fit souffrir. Que de fois il essaya de s'y soustraire, que de luttes entre sa passion et lui, que de voyages entrepris pour l'éteindre, que de fuites précipitées, quelle fièvre de solitude et de travail pour donner un autre cours à ses pensées! Nulle autre circonstance de sa vie ne nous fait mieux voir avec quelle sincérité il se jugeait, combien il avait peu de complaisance pour lui-même, ce que sa volonté était capable d'entreprendre contre ses plus chères affections. Un penchant irrésistible l'entraîne vers Laure; la mode, le goût du temps justifient son amour; le monde y applaudit; lui-même a d'autant moins de raisons de se le reprocher, que sa vertueuse maîtresse ne lui accorde aucune faveur. Il en rougit pourtant, il se traite avec moins d'indulgence que l'opinion ne lui en accorde. Il démêle sous les aspirations élevées, sous l'excitation morale et intellectuelle qu'il doit à son amour, des désirs sensuels mal cachés et mal contenus, il sent que la situation d'un homme d'église, d'un chanoine et d'un archidiacre aimant une femme mariée, offense la loi morale, et, sans se laisser prendre aux sophismes par lesquels l'amour platonique se défend, il lutte courageusement pour remonter le courant qui l'entraîne. Je sais bien qu'il ne remporta pas la victoire; que si Laure avait été plus facile, il aurait été moins vertueux, et que, si elle n'était pas morte, il ne se serait peut-être jamais guéri de sa passion pour elle.

Mais en pareil cas, il y a du mérite même à combattre. Ce qui importe pour la connaissance du caractère de Pétrarque, ce n'est pas précisément qu'il ait triomphé, c'est que, dans la plus grande crise de sa vie, au lieu de céder mollement, comme l'eût fait une nature faible, il ait voulu, énergiquement voulu résister aux assauts les plus furieux de la passion.

En toutes choses, il s'exerce à vouloir, il s'applique à se gouverner lui-même, à diriger ses pensées et ses actes d'après des règles certaines. Les lignes principales de sa biographie se ramènent à l'étude d'une volonté aux prises avec des instincts. A chaque instant chez lui l'être moral réagit contre l'être instinctif. Dans l'ordre des sens, il travaille à dompter son corps, comme il essaye de dompter son âme dans l'ordre moral. On connaît ses faiblesses amoureuses et les deux enfants naturels qui en furent la conséquence. Il avoue qu'il était naturellement enclin aux plaisirs des sens. Son tempérament de feu, la vigueur de son corps dont un médecin disait qu'il n'en avait jamais vu de plus sain ni de plus robuste, l'exposaient à de terribles tentations. « J'en suis quelquefois si « assailli, écrivait-il, que je voudrais être un rocher « immobile pour y échapper. Mon corps est un âne « indompté, » disait-il ailleurs. Ceux qui avaient vécu avec lui connaissaient si bien ce penchant qu'à son dernier voyage à Avignon, personne ne pouvait croire à sa guérison. Son ancienne maîtresse, vrai-

semblablement la mère de ses deux enfants, assiégeait sa porte nuit et jour, persuadée qu'il n'aurait pas la force de résister à ses avances. Il y résista pourtant, il renonça à la société des femmes en pleine maturité, dans toute la vigueur de la santé, vers l'âge de quarante ans, et après avoir cru, dans sa jeunesse, qu'on ne pouvait pas vivre sans elles, il raconte qu'il eut désormais horreur de leur compagnie et de leurs faveurs.

V

Qu'on triomphe ou qu'on succombe, tous ces combats ne se livrent pas sans souffrances. Pétrarque souffrit beaucoup dans le cours d'une vie en apparence si heureuse. Il y a même cela de touchant dans sa destinée, qu'avec tous les dehors du bonheur il fut fréquemment malheureux. Une âme légère eût joui sans trouble de tous les biens que lui accordait la fortune. Mais les âmes profondes ne prennent pas pour le bonheur les signes extérieurs de la prospérité. Leurs jouissances réelles leur viennent d'elles-mêmes et non des choses. Qu'importe que tout leur réussisse, si elles ne réussissent pas à se satisfaire elles-mêmes. Pétrarque avait beau conquérir la gloire, dépasser même par l'éclat de ses succès ses plus ardents désirs, à peine possédait-il ce qu'il avait tant souhaité

qu'il en sentait déjà le vide et le néant. Il avait la maladie des grands cœurs. Il aspirait toujours, pour lui-même et pour les autres, à un état de perfection idéale que la faiblesse humaine est incapable d'atteindre. Ses chagrins venaient presque tous du désaccord qu'il découvrait à chaque instant entre la beauté de ses rêves et la laideur de la réalité. Il souhaitait que l'Italie fût unie et il la voyait divisée; il la voulait puissante et il la trouvait faible. Il rêvait le retour de l'Église à la simplicité des mœurs évangéliques et il était témoin, dans Avignon, du luxe, des débauches, de la rapacité des cardinaux. Il se figurait que la justice et la paix devaient régner parmi les hommes, et il n'entendait parler autour de lui que de violences ou d'iniquités. S'il rentrait en lui-même, il n'avait pas moins sujet de s'attrister. Sa conduite ne répondait guère mieux que celle des autres à son incessante ambition. Il prenait chaque jour la résolution de se corriger de quelque défaut dont il ne se corrigeait pas. Il se flattait d'étouffer ses passions, et, au moment où il croyait les dominer, elles se déchaînaient impétueusement. Il cherchait la paix de l'âme et cette paix le fuyait toujours. « Je « suis, disait-il quelquefois, comme un malade qui « se retourne sur sa couche sans trouver le repos. » Il a eu presque toute sa vie un fond d'inquiétude et d'agitation dont la source était en lui seul, dans la vivacité de ses impressions, dans l'intensité de ses

sentiments, et qu'une âme moins noble n'eût jamais connues[1].

De là son perpétuel besoin de changer de lieu, son amour du déplacement, ses départs précipités et ses retours inattendus. Il ne peut se fixer nulle part, parce qu'il ne se trouve bien nulle part. Il passe sa vie à errer de pays en pays, sans adopter une résidence, toujours frappé des inconvénients de celle qu'il habite, espérant toujours qu'il en découvrira une meilleure. Ni la distance, ni la difficulté des chemins, ni les dangers même des voyages ne l'arrêtent. Il traverse plusieurs fois, pour satisfaire un simple caprice, des contrées dévastées par la guerre ou infestées de brigands. Au bout d'un certain nombre de mois ou même de jours, il faut qu'il parte. Quels que soient les obstacles qui s'opposent à son départ, il s'en ira, sauf à revenir, lorsque d'autres lieux lui seront devenus à charge. Que de fois il passe, par exemple, de France en Italie ou d'Italie en France! Dans l'Italie du Nord, que de visites successives à Parme, à Milan, à Vérone, à Padoue, à Venise! Que de promenades entre ces différentes villes! On s'imagine quelquefois, peut-être même se persuade-t-il qu'il vient de s'établir définitivement quelque part.

[1] Il y a plus d'un rapport entre le caractère de Pétrarque et celui de Rousseau. Le *Secret* de l'un fait penser aux *Confessions* de l'autre. M. Pierre Leroux l'a déjà remarqué dans un curieux article de la *Revue indépendante*, t. IV, 1842.

On le croit fixé d'abord à Vaucluse, puis à Parme, puis à Milan; il n'en est rien pourtant et il va mourir, loin de ces lieux qu'il a aimés, dans une retraite nouvelle. Il trompe son mal en s'agitant ainsi; il ne le guérit pas. Car ce ne sont point les objets extérieurs, ce n'est point la nature qui lui inspire à la longue du dégoût ou de l'ennui; c'est lui-même qui se fatigue de lui. Il a beau changer de résidence; il porte partout au fond de son âme la blessure que lui font ses pensées. « Les différentes parties de mon « âme combattaient entre elles, écrit-il dans sa vieil- « lesse, elles troublaient ma vie et mon repos par des « dissensions perpétuelles et par une sorte de guerre « civile. J'étais devenu pour moi-même un fardeau, « une fatigue, un supplice[1]. » Quand il fit sa dernière visite à Avignon, « je suis retourné en France, disait-il, « moins par le désir de revoir des choses mille fois « vues que par l'espoir de remédier à mes ennuis, en « changeant de lieu, comme les malades. » C'est cet état de malaise qu'il appelle dans son *Secreta ægritudo animi* ou *acidia*, c'est la haine de soi, l'impuissance de supporter plus longtemps les misères de la condition humaine, c'est la nostalgie de l'exilé qui a quitté les joies du ciel et qui, dépaysé sur la terre, y cherche partout une patrie sans la trouver. « Les âmes les

[1] Quippe pugnantibus inter se animæ partibus et dissensione perpetua ac civilibus velut bellis vitæ statum pacemque turbantibus, ipse mihi pondus et labor et supplicium factus eram (*Senil.*, VIII, 3).

« plus nobles, écrivait-il avec une sorte de subtilité « mystique, éprouvent un insatiable désir de voir des « lieux nouveaux. C'est qu'elles viennent du ciel. Le « ciel n'est-il pas toujours en mouvement[1]? »

Cette vie agitée a néanmoins ses heures de calme et de paix. La solitude, les beautés naturelles exercent sur l'âme du poëte leur bienfaisante influence. Les scènes de la vie champêtre, les riants aspects de la campagne, font entrer en lui une sérénité inaccoutumée. Il aime les beaux sites et les lieux solitaires; il respire plus librement, il se sent plus à l'aise, loin des hommes, dans le voisinage immédiat de la nature, en étroite communication avec elle. C'est peut-être à Vaucluse, sur les bords déserts de la Sorgue, au pied du rocher qui semblait le séparer du monde entier, qu'il a passé ses meilleurs jours. Il en gardait le plus doux souvenir; il en parle, à toutes les époques de sa vie, avec émotion. Il rappelle souvent dans sa correspondance le temps heureux où il vivait en paysan dans sa maison rustique, où il se nourrissait de raisin, de figues, de noix, d'amandes; où il n'entendait que le mugissement des bœufs, le bêlement des moutons, le chant des oiseaux et le continuel murmure de la rivière; où le matin il errait sur la colline; où à midi

[1] Sed hoc dico, Dei sedem in cœlo esse... cœli vero perpetuum motum esse, quod ipsis oculis videmus... Nobilioribus animis præsertim visendi nova loca et mutandarum regionum est innata cupiditas (*Famil.*, XV, 4).

il se réfugiait sous la voûte qui reliait sa demeure à l'un de ses deux jardins ; où le soir, après une promenade à travers les prés, il venait s'asseoir sur un roc, au milieu des eaux, en face de la source bouillonnante ; où son âme enfin délivrée, se révoltait contre tous ses soucis[1]. A Milan, dans l'asile qu'il s'était choisi, près de la basilique de saint Ambroise, s'il aimait à regarder les tours de l'église où avait vécu un si grand homme, où saint Augustin s'était converti, s'il recherchait volontiers tout ce qui pouvait lui rappeler ces deux chères mémoires, il éprouvait aussi un plaisir quotidien à contempler de sa fenêtre les vastes rizières de la Lombardie, les longues allées d'arbres et bien loin, à l'horizon, les Alpes neigeuses[2]. Tous les lieux où il s'est plu, où il s'est arrêté par choix sont heureusement situés. De la colline de saint Colomban où il passa l'été plus d'une fois, il apercevait la plaine immense du sein de laquelle s'élèvent Pavie, Plaisance, Crémone, les rives du Pô, les rivières qui s'y jettent, et il écrivait à ses amis, assis sur l'herbe, à l'ombre d'un grand châtaignier, en regardant le soleil se coucher à la limite de ce vaste

[1] *Famil.*, XIII, 8.

[2] Habito interim in extremo urbis ad occiduam plagam secus Ambrosii Basilicam. Saluberrima domus est, lævum ad Ecclesiæ latus, quæ ante se plumbeum templi pinnaculum, geminasque turres in ingressu, retro autem mœnia urbis et frondentes late agros atque Alpes prospicit nivosas (*Famil.*, XVI, 11).

paysage[1]. Jeune, il ne redoutait pas les aspects les plus sauvages, pourvu qu'il y trouvât la solitude, comme le prouve son amour pour Vaucluse. Plus tard, il préférait les lieux riants et aimables. De sa maison de Parme, il ne voyait que des prairies herbeuses et des rangées d'arbres gracieusement rattachés les uns aux autres par des guirlandes de vignes. Au lever et au coucher du soleil seulement, les pentes abruptes de l'Apennin, derrière la ville, lui offraient comme une imitation affaiblie de l'étrange beauté des rochers de la Sorgue. A Arqua, dans ce coin des monts Euganéens où il voulut mourir, le paysage est simple et tranquille. Sous ses fenêtres, une gorge étroite, parsemée d'oliviers et de mûriers, descendait en pente douce vers une vallée plus large. Des collines nues fermaient l'horizon. Mais au besoin, d'une hauteur qui dominait sa maison, il pouvait apercevoir les cimes des Alpes et rentrer en communication avec les grands aspects de la nature.

La solitude avait la vertu d'apaiser momentanément ses agitations et ses inquiétudes. Elle amortissait ses désirs, elle lui faisait prendre en pitié les soucis qui troublent la vie, elle l'affermissait contre les épreuves, elle le guérissait pour un temps du besoin de paraître et d'occuper le monde de sa gloire.

[1] Scripsi igitur hæc ad vesperam... non multo ante solis occasum, solus ibi herboso cespiti insistens, sub ingentis umbra castaneæ (*Famil.*, XVII, 5).

C'est dans les longues heures qu'il a passées loin des hommes, seul avec ses livres, en face d'une belle nature, que son génie se déploie tout entier, que son caractère se révèle sous le jour le plus favorable. Là, l'exercice continuel de la pensée, le mouvement d'une intelligence toujours ardente, les élans d'une imagination enthousiaste et généreuse, éteignent les appétits vulgaires, étouffent les petits calculs d'ambition, d'égoïsme ou de vanité. Pétrarque n'est jamais si grand que lorsqu'il s'entretient librement avec lui-même, sans tenir compte de l'opinion des hommes. Dans sa retraite, de quoi s'occupe-t-il avant tout? Quel emploi fait-il de ce temps qu'il dérobe à la vie sociale? Comment justifie-t-il son amour de l'isolement? Nous savons ce que, dans sa jeunesse, il donnait à l'amour, ce qu'à toute époque il donna à l'amitié. Le reste de ses heures, c'est-à-dire tout son temps pendant bien des années, appartient aux deux plus nobles soucis qui puissent travailler l'âme humaine, à la méditation religieuse et à l'étude.

VI

De très-bonne heure, Pétrarque s'inquiéta du problème de notre destinée et des devoirs de l'homme envers Dieu. Des critiques superficiels soutiennent qu'il vécut, pendant la plus grande partie de sa vie, en amoureux, en artiste, en poëte, et qu'il ne se

composa une philosophie religieuse que dans sa vieillesse. Rien de plus inexact. Dès ses premières lettres, il paraît préoccupé de morale autant que de littérature. Il répète à chaque instant dans sa correspondance qu'il est bon d'être instruit, mais qu'il vaut encore mieux être honnête. Le récit du voyage qu'il fit à trente-deux ans au mont Ventoux, révèle déjà une grande habitude de s'observer soi-même, un désir profond de conformer ses actions à des principes religieux solidement établis. Il dit, dans son *Épître à la postérité*, qu'il était né surtout pour la philosophie morale et pour la poésie, mettant ainsi sur la même ligne les deux ordres de travaux auxquels il s'est livré. L'ensemble de ses opinions religieuses et philosophiques se dégage du reste sans effort, de l'étude de ses œuvres.

Pétrarque est un chrétien convaincu, qui ne se contente pas d'accepter la foi comme une tradition de famille, mais qui croit fermement à la vérité du christianisme, qui s'en pénètre toujours davantage par la méditation et qui cherche le repos de l'âme, la consolation de ses souffrances, le remède à ses maux dans l'accomplissement des devoirs religieux. Les pratiques d'une piété scrupuleuse lui sont habituelles et tiennent une place régulière dans sa vie. Chaque nuit il se relève pour prier Dieu ; pendant les courtes nuits d'été, s'il ne se réveille pas, il est debout au point du jour et commence la journée par la prière. Tous les

vendredis, il se soumet à un jeûne rigoureux et ne se nourrit généralement que de pain trempé d'eau. Il professe une dévotion particulière pour la Vierge et forme le projet de lui bâtir une chapelle à Arqua. Il ne se fait du reste aucune illusion sur la valeur de ces actes religieux, tant que la pureté de sa vie n'en atteste pas l'efficacité. Il ne s'estime pas bon chrétien, parce qu'il prie et parce qu'il jeûne. Il se croit tenu à d'autres preuves de son orthodoxie et c'est en suivant les préceptes du Christ, en s'appliquant à devenir meilleur, en combattant ses passions, qu'il espère prouver la sincérité de sa foi. Son inquiétude habituelle vient précisément de ce qu'il ne vit pas aussi chrétiennement qu'il le voudrait. Il est faible, il est assailli de tentations auxquelles sa croyance lui ordonne de résister, auxquelles il succombe par faiblesse, tout en sachant bien qu'il a tort d'y céder. C'est pour cela qu'il aime tant les *Confessions* de saint Augustin. Dans la peinture des erreurs du fils de sainte Monique, dans le récit douloureux des agitations de cette âme ardente, dans ces élans vers la vertu suivis de découragements et de chutes, dans ces alternatives de contrition et d'espérances, Pétrarque se reconnaît lui-même. « Chaque fois que je lis ce livre, « écrit-il, il me semble que je lis ma propre histoire[1]. » « C'est un livre plein de larmes, dit-il ailleurs[2]. » Lui

[1] *De contemptu mundi*, dial. 1.
[2] Scatentes lacrymis Confessionum libros, Var. 29.

aussi il pleure sur son impuissance, il essaye de secouer les chaînes du passé, il aspire à devenir enfin maître de lui, à dominer ses passions, et toujours le vieil homme qu'il croit avoir terrassé se relève avec tous ses vices.

C'est saint Augustin qu'il choisit pour témoin de sa vie, pour confesseur, et avec lequel il engage ces dialogues *sur le Mépris du monde* qu'il appelait son *Secret*, où il nous fait entrer si profondément dans la connaissance de ses pensées les plus intimes. C'est à ce juge incorruptible qu'il avoue successivement toutes ses faiblesses, l'anxiété continuelle de son esprit agité de trop de soins; l'orgueil que lui inspirent la beauté de ses traits, la force et la santé de son corps, le sentiment de son génie; l'ambition qui le pousse à se mêler aux hommes, à rechercher les honneurs, à poursuivre sinon la richesse, du moins tous les agréments de l'*aurea mediocritas;* la mélancolie qui l'accable à certains moments, et qui tourne toutes ses joies en amertume; la fièvre dévorante que son imagination allume dans son sein, la folie de son amour et son insatiable passion pour la gloire.

Le christianisme de Pétrarque ressemble à celui de l'auteur des *Confessions*, avec cette différence que Pétrarque le pratique avec moins d'énergie et de vertu que son modèle. Il croit tout ce que croit saint Augustin, sans réussir à faire tout ce que fait l'illustre converti. Il y a même d'autant plus d'affi-

nités dans leurs croyances que leur orthodoxie se combine sans efforts avec une admiration profonde pour la philosophie païenne. Dans son ouvrage sur *la vraie Religion*, saint Augustin s'inspire fréquemment de Platon et de Cicéron. Toutes ses œuvres sont comme imprégnées de la doctrine platonicienne. Pétrarque aussi se met à l'école des philosophes anciens. Il ne doute pas que leurs traités de morale ne puissent enseigner beaucoup de choses, même à un chrétien. Sans s'attacher exclusivement à aucun d'eux, il emprunte à chacun d'eux la fleur de ses idées et se compose ainsi, par un éclectisme éclairé, une philosophie personnelle. « Parmi les opinions philosophiques, « écrit-il, les unes me plaisent, les autres pas du « tout, car je n'aime pas les sectes, mais la vérité; « aussi suis-je tantôt péripatéticien, tantôt stoïcien, « quelquefois de l'Académie, et souvent rien de tout « cela[1]. »

Sénèque, comme saint Augustin, lui offre le spectacle d'une destinée semblable à la sienne, d'un désaccord fréquent entre la sévérité des principes et la faiblesse des actes. Le traité *de la Tranquillité de l'âme* lui montre un homme qui voudrait vivre dans la retraite et que l'amour de la gloire entraîne, contre ses opinions, sur un théâtre où son talent ne peut

[1] Ex opinionibus quædam placent; aliæ autem minime. Non etenim sectas amo, sed verum. Itaque nunc peripateticus, nunc stoicus sum, interdum academicus; sæpe autem nihil horum (*Famil.*, VI, 2).

briller qu'aux dépens de sa sagesse; un homme affamé de sincérité qui se plaint de porter un masque et de ne pas se montrer tel qu'il est; un esprit indépendant qui se condamne, par ambition, à mener une vie artificielle contre laquelle sa raison proteste. Pétrarque se reconnaît dans ces contradictions maladives, comme il s'est reconnu dans les *Confessions*. Il répéterait volontiers, après le philosophe ancien : « Mon esprit est faible, hésitant, et ne se tourne courageusement ni vers le bien ni vers le mal. » Mais il sent en même temps tout ce qu'un tel livre renferme d'instructif, surtout pour ceux qui souffrent d'une maladie analogue, et il copie de sa main les principales pensées de Sénèque, afin d'y recourir dans ses mauvais jours comme à des ordonnances salutaires contre les agitations de son esprit. Son principal maître en philosophie n'est pourtant point Sénèque, mais Cicéron. Il incline, comme celui-ci, vers les doctrines de l'Académie. Il aime à philosopher sans dogmatisme; il avoue volontiers que les hommes ne savent rien de certain sur la plupart des choses; il croit qu'on cherche la vérité plutôt qu'on ne la trouve. « Je ne suis pas, dit-il, un scolastique, mais un habitant des bois, un solitaire qui néglige les sectes, « qui a soif de vérité. Je me défie de moi-même, je « crains d'être enveloppé dans l'erreur et j'embrasse « le doute comme la vérité! Aussi suis-je devenu « peu à peu académicien, ne m'accordant rien, n'af-

« firmant rien, doutant de chaque chose, excepté de « celles dont je considère comme un sacrilége de « douter[1]. »

La limite de ce scepticisme aimable est marquée par la foi. Dès qu'on va au fond des choses, le chrétien reparaît sous l'élève des anciens. Pétrarque, tout en ne voyant dans l'esprit humain qu'un tissu de contradictions, incapable de connaître par lui-même la vérité, croit cependant que la révélation éclaire ces ténèbres. Il n'affirme rien ni sur les causes ni sur la nature des choses, mais il affirme que nous pouvons connaître clairement toutes les prescriptions de la loi morale et que nous sommes tenus de nous y soumettre. Il ramène même toute la philosophie à l'observation de cette loi. Ni l'étude purement scientifique des phénomènes de la nature, ni les spéculations méthaphysiques ne l'attirent. Dans l'ordre philosophique, il n'estime que ce qui peut contribuer à nous rendre meilleurs, nous aider à bien vivre. Et, quand il s'agit de la pratique de la vertu, quel guide plus sûr que la foi chrétienne? Malgré tout son amour pour l'antiquité, quoiqu'il ait été une fois jusqu'à dire que, sur un point de morale, il aimait mieux « s'en

[1] Non scholasticus quidem sum; sed silvicola, solivagus... sectarum negligens, veri appetens... Sæpe diffidens mei ne erroribus implicer, dubitationem ipsam pro veritate amplector. Ita sensim academicus evasi, nil mihi tribuens, nil affirmans, dubitansque de singulis, nisi de quibus dubitare sacrilegium reor. (*Senil.*, lib. I, ep. 5.)

« rapporter à Cicéron qu'aux docteurs chrétiens[1], » Pétrarque place l'autorité de la parole du Christ au-dessus de celles des plus grands philosophes. « Si « c'est être cicéronien que d'admirer Cicéron, dit-il, « je suis cicéronien. Mais s'agit-il de la religion, de la « vérité suprême, de la vraie félicité et du salut éter- « nel, je ne suis certes plus ni cicéronien, ni platoni- « cien, mais chrétien[2]. » Tu veux être sage, écrit-il à « un jeune homme, sois pieux; aime la science, mais la « vertu encore plus. Sois ami d'Aristote, mais encore « plus ami du Christ[3]. » Il disait dans sa vieillesse: « La vraie sagesse de Dieu, c'est le Christ. Pour que « nous philosophions véritablement, c'est surtout lui « que nous devons aimer et honorer. Rapportons « tout à l'Évangile comme à la suprême forteresse de « la vérité. Le vrai philosophe aime la vraie sagesse. « Mais le Christ est la vraie sagesse de Dieu le père[4]. »

[1] Cui nescio quomodo in hac re prope plus quam catholicis testibus apud me fidei est (*Famil.*, X, 5).

[2] Si mirari Ciceronèm hoc est ciceronianum esse, ciceronianus sum. At ubi de religione, de summa veritate, de vera felicitate deque æterna salute agitur, non ciceronianus certe aut platonicus, sed christianus sum. (*De sui ipsius et multorum ignorantia.*)

[3] Vis esse sapiens, esto pius; amator scientiæ, sed virtutis magis; amicus Aristotelis, sed amicior Christi, sine quo fundamento quidquid ædificas procul dubio ruiturum est (*Senil.*, XIII, 5).

[4] Vera Dei sapientia Christus est; ut vere philosophemur, ille imprimis amandus nobis atque colendus est. Ante omnia christiani simus; ad Evangelium velut ad summam veri arcem referenda sunt omnia... Verus philosophus veræ sapientiæ est amator, vera autem Dei sapientia Christus est. (*De vera sapientia.*)

Qu'on ne croie pas d'ailleurs que ce fut là chez lui une pensée nouvelle, inspirée par l'âge et par l'approche de la mort; il écrivait déjà dans sa jeunesse cette phrase caractéristique : « Les philosophes les « plus illustres de l'antiquité, avec leur génie, se « sont souvent trompés. Dieu au contraire a révélé « la vérité au plus humble des chrétiens[1]. »

Il est rare cependant qu'il oppose aux écrivains anciens les croyances chrétiennes. Il insiste plutôt sur les nombreuses ressemblances de la morale païenne et de la morale de l'Évangile. Dans son traité de *la vraie Sagesse*, il emprunte indifféremment ses arguments à la philosophie de Socrate et au christianisme. Il y combat les subtilités et les vaines argumentations de la scolastique avec les armes dont le philosophe d'Athènes se sert contre les sophistes. Comme Socrate, il retire le titre de sage aux orgueilleux qui croient tout savoir pour ne l'accorder qu'à ceux qui s'efforcent d'apprendre. Lui aussi prend pour point de départ le Γνῶθι σεαυτόν. La philosophie grecque et la philosophie chrétienne recommandent également de commencer par se connaître soi-même, et, pour devenir sage, de ne pas tout d'abord se croire sage. C'est la méthode même de Pétrarque. Bien souvent, au plus fort de ses méditations religieuses, il appelle à son secours l'autorité des anciens. Platon ne pro-

[1] Quod sapientibus abscondit parvulis revelare dignatus est (*Famil.*, VI, 2).

nonce-t-il pas une parole profondément chrétienne, lorsqu'il dit que la vraie philosophie c'est d'aimer Dieu? Aucun père de l'Église a-t-il donné une plus belle définition de la loi que Cicéron? Ces grands esprits ne recevaient-ils pas directement, avant le Christ, quelque inspiration de l'Esprit-Saint? N'auraient-ils pas été chrétiens s'ils avaient connu la révélation[1]?

Pétrarque trouve ainsi mille concordances entre les beaux ouvrages des philosophes anciens et la doctrine de l'Évangile. Mais qu'on n'essaye pas d'invoquer contre le dogme l'autorité de la philosophie païenne, qu'on n'ébranle pas la foi par des textes grecs ou latins. Car alors il n'écoute plus que son devoir de chrétien et il défend résolûment, même aux dépens de ses chers anciens, la religion attaquée. La secte hardie des Averroïstes eut à se repentir de l'avoir amené sur ce terrain. Quelques jeunes gens de Venise, fanatiques d'Aristote qu'ils ne connaissaient guère que par ses commentateurs et surtout par Averroès, formaient entre eux une sorte de société secrète, une franc-maçonnerie philosophique, dont les initiés se piquaient de s'élever au-dessus de la crédulité du

[1] *Famil.*, XVII, 1. Sur la philosophie de Pétrarque, voyez la thèse présentée à la Faculté des lettres de Paris par M. Bonifas (*De Petrarca philosopho.* Paris, Durand, 1863). Ce sujet avait déjà été traité, en 1843, par M. Maggiolo, sous ce titre : *Essai sur la philosophie morale de Pétrarque.*

vulgaire, de secouer le joug des traditions, de n'accepter aucune discipline, pas même celle de l'Église, et de ne reconnaître d'autre autorité que le raisonnement. Tout ce qui ne se réduisait pas en une formule scientifique, tout ce qui ne se démontrait pas par le syllogisme leur paraissait vain et puéril. Quatre d'entre eux allaient souvent trouver Pétrarque dans sa bibliothèque, lui exposaient leurs idées et se figuraient qu'ils l'y convertiraient sans peine en se couvrant du nom d'Aristote. Pétrarque leur résistait de toute la force de ses convictions religieuses. Un jour même où l'un d'eux se vantait de ne pas croire à l'Écriture, traitait de fables les *Confessions* de saint Augustin, les ouvrages de saint Paul, et soutenait l'éclatante supériorité d'Averroès sur « ces bavards, » sur ces « discurs de riens; » le poëte révolté, blessé dans ses plus chères affections, perdit patience, mit son interlocuteur à la porte et avoua qu'il eut bien de la peine à ne pas le frapper[1]. Aussitôt la secte prononça contre lui une sentence d'ignorance, et déclara que ce prétendu savant n'était qu'un « bon- « homme dépourvu de connaissances littéraires[2]. » Le « bonhomme » répondit par le traité *de Sui ipsius et multorum ignorantia*, où il relève spirituellement

[1] Exarsi, fateor, et vix manum ab illo impuro et blasphemo ore continui (*Senil.*, V, 3).
[2] Virum bonum sine litteris (*De sui ipsius et multorum ignorantia*).

les nombreuses contradictions des doctrines philosophiques, et oppose aux incertitudes des philosophes la netteté, la simplicité, le caractère divin des dogmes chrétiens. Ce fut une réfutation passionnée de l'incrédulité, un vigoureux plaidoyer en l'honneur du christianisme. Pétrarque, qui avait alors soixante-six ans, l'écrivit avec l'ardeur d'un jeune homme. Il retrouvait toute sa vigueur à la pensée de combattre pour la foi. « Plus j'entends attaquer la croyance du Christ, « disait-il, plus j'aime le Christ, plus je m'attache à « sa croyance. Il m'arrive ce qui arrive à un fils qui « aime d'autant plus son père qu'il l'entend atta- « quer[1]. » On se tromperait à coup sûr en doutant de son orthodoxie, puisqu'il revendique ainsi lui-même le rôle de défenseur, d'apologiste du christianisme.

Mais cette orthodoxie n'enchaîne pas la liberté de sa pensée. Pétrarque ne se soumet qu'aux dogmes. Dans toutes les matières qui ne sont pas de foi, il réserve l'indépendance absolue de ses jugements. Son respect pour l'Église ne l'empêche ni de voir ni de dire publiquement tout ce qu'elle contient de germes de faiblesse et d'imperfections humaines. Il se plaint que les hommes chargés de conserver et de propager

[1] Quo plura contra Christi fidem dici audio, eo Christum magis amem et in Christi fide sim firmior. Ita mihi nempe accidit ut si quis in patris amore tepentior de illo audiat obloquentes, amorque qui sopitus videbatur illico inardescit, ita enim eveniat necesse est si verus est filius. (*De sui ipsius et multorum ignorantia.*)

l'œuvre divine dans sa pureté céleste y mêlent l'alliage mondain de leurs passions grossières. Il s'indigne que les héritiers des pauvres pêcheurs du lac de Génésareth se couvrent d'or et de pourpre, qu'au nom d'un Dieu né dans une crèche, mort sur la croix comme le plus humble des enfants des hommes, quelques prêtres insolents donnent au monde le spectacle de leur faste et de leur orgueil, qu'une puissance exclusivement spirituelle, qu'un roi « qui n'est pas de ce monde » poursuive des intérêts temporels, possède des biens, des territoires, des sujets, et ne prétende à rien moins qu'à la direction politique des sociétés humaines. Il renvoie les papes et les cardinaux à la lecture de l'Évangile, pour qu'ils y prennent des leçons d'humilité, et s'il reconnaît quelque part la vraie tradition de l'Église, le pur esprit du christianisme, ce n'est point à la cour d'Avignon ni parmi les membres du haut clergé, c'est dans les rangs de l'humble milice de saint François d'Assise, parmi ces moines austères dont, avant lui déjà, la main de Giotto et le génie de Dante immortalisaient l'héroïque pauvreté.

Il n'a pourtant aucune tendance monacale. Tout en admirant la vie de son frère le chartreux, il ne se propose jamais de l'imiter. Non qu'il craigne les austérités du cloître. Il impose à son corps des privations presque aussi dures, en ne lui accordant qu'un repas par jour, qu'une nourriture très-simple et que peu de sommeil. Mais ni la régularité de la disci-

pline, ni les pratiques d'une dévotion minutieuse, ni le temps consumé en longs offices ne conviendraient à son humeur indépendante, à son esprit actif et avide de savoir. Le cloître ne lui assurerait pas une liberté dont il ne peut se passer, la liberté de ses études. Il faut qu'à toute heure de jour et de nuit il puisse lire, écrire, travailler, sans être dérangé par d'autres devoirs. C'est là sa passion dominante, l'intérêt principal de sa vie. C'est pour garder cette libre disposition de ses loisirs qu'il ne consent à accepter aucune fonction assujettissante, qu'il ne veut être ni curé, ni secrétaire apostolique, ni évêque, quelques offres qu'on lui fasse. Toute charge entraîne avec elle des obligations auxquelles il ne se sent pas la force de se soumettre. Son temps appartient à l'étude, non à des soucis vulgaires. Quand on l'examine sous cet aspect, on reconnaît en lui un véritable tempérament de lettré, de savant, pour qui il n'y a pas de devoir plus sacré que de s'instruire et de communiquer sa science aux autres. Ses principes religieux ne s'y opposent point. Sa piété n'a aucune peur de la lumière. Quand il travaille, il fait œuvre pie. A ses yeux, les lettres n'éloignent pas de Dieu ; elles en rapprochent, lorsqu'on les cultive avec un cœur pur. A toutes les époques de sa vie, il proteste contre la répugnance qu'inspire la haute culture de l'esprit à des théologiens timides ou ignorants. Jeune, il défendait la poésie de Virgile, même au point de vue moral ; vieux,

il ne permettait pas qu'on accusât devant lui les poëtes romains de frivolité et d'obscénité. « La poé« sie, disait-il, est comme toutes les bonnes choses « dont on peut faire un mauvais usage. Elle n'est « mauvaise que chez un poëte immoral [1]. » Un chrétien la fait servir à la gloire du Christ. A l'appui de son opinion, il invoquait l'exemple de saint Jérôme, de Lactance, de saint Augustin que leur amour pour les lettres, pour l'histoire, pour la philosophie, pour l'éloquence, avaient rendus plus forts contre l'hérésie, plus capables de défendre la vraie religion et de lui conquérir les âmes [2]. J'ai cité la belle lettre qu'il adresse à son ami Boccace, lorsque celui-ci, épouvanté par les menaces d'un chartreux de Sienne, songeait à se retirer dans un couvent, à vendre ses livres, à abandonner tous ses travaux. Il y a là une phrase caractéristique. « Je sais, écrivait-il, que beaucoup « d'hommes sont arrivés à une admirable sainteté « sans les lettres, mais je sais aussi que personne n'en « a été exclu par les lettres [3]. »

Tel est le fond de la pensée de Pétrarque. Quelquefois, dans des accès d'ascétisme passager, il se reproche de ne pas se préparer assez à comparaître devant Dieu, de ne pas consacrer tout son temps à la méditation de la mort. A la fin du *Secret*, il se fait

[1] *Senil.*, XIV, 11.
[2] *Senil.*, XIV, 2; I, 4.
[3] *Senil.*, I, 4.

ordonner par saint Augustin de renoncer à ses grands travaux historiques et poétiques, pour mieux se recueillir, pour penser sans distractions à sa fin prochaine. Mais ce ne sont là que des velléités fugitives d'austérité monacale, contre lesquelles tous ses instincts se révoltent. Dès qu'il rentre dans son état naturel, il retourne à ses chers livres. Lui-même en convient, en répondant à saint Augustin. Il avoue qu'il vaudrait peut-être mieux pour lui qu'il ne s'occupât plus que de la grande affaire du salut, mais il n'en a pas la force[1]. Les lettres l'attirent et l'attireront jusqu'à sa dernière heure. En définitive, il a vécu par elles et pour elles. Elles ont été la passion, le charme et l'inspiration de sa vie. Que de fois il a oublié le temps dans la lecture des beaux ouvrages de l'antiquité ou dans la fièvre ardente de la composition ! Il ne peut pas plus se passer de ses travaux littéraires que de l'air qu'il respire. Une fois, pendant qu'il écrivait l'*Afrique*, un de ses amis le voyant fatigué, craignant qu'il ne tombât malade, lui prescrivit un repos de six jours et lui retira les clefs de sa bibliothèque. Le premier jour lui parut aussi long qu'un siècle. Le second jour il souffrit, depuis le matin jusqu'au soir, d'un violent mal de tête. Le troisième jour, des symptômes de fièvre se déclarèrent. On le tuait en voulant le guérir. Son ami re-

[1] Il répète la même pensée dans une de ses lettres (*Famil.*, XIV, 4).

connut que sa santé dépendait de son travail, et lui rendit ses livres[1]. « Je ne cesserai d'écrire qu'en cessant de vivre, » dit-il quelque part[2]. Quand il est penché sur ses parchemins, quand il use ses yeux et ses doigts, « il devient insensible aux objets extérieurs, au point de ne plus même s'apercevoir ni « de la chaleur ni du froid[3]. »

Il n'aime la solitude qu'à la condition de la remplir et de l'animer par l'activité de l'esprit. « Je ne « veux pas, dit-il, d'un repos inerte et inutile, je « veux un repos fécond... Je défends à l'esprit de se « détendre dans le repos si ce n'est pour se relever « et se féconder davantage par cette interruption[4]. » Dans le livre qu'il composa en l'honneur de la vie solitaire, ce n'est pas la placidité du cloître qu'il présente à ses lecteurs comme son idéal, ce sont les jouissances de l'homme d'études vivant avec ses livres, en face de la nature. En écrivant ces pages que l'évêque de Cavaillon se faisait lire jusque pendant les repas, pour ne point interrompre le plaisir qu'elles lui causaient, Pétrarque pensait à lui-même, à la vie tranquille et occupée qu'il mena si longtemps dans sa retraite de Vaucluse. Levé au point du jour, il se promenait dans la montagne

[1] *Famil.*, XIII, 7.
[2] Scribendi enim mihi vivendique unus (ut auguror) finis erit.
[3] *Famil.*, XIII, 7.
[4] De vita solitaria.

aride, sur les bords aimables de la Sorgue ; il jouissait de la beauté des lieux qui l'entouraient, de la pureté de l'air, des frais ombrages, du calme des grottes silencieuses; mais partout, hors de la maison comme à la maison, qu'il marchât à travers les rochers, qu'il s'assît à l'ombre des saules sur l'herbe humide, ou qu'il rentrât dans sa bibliothèque, son ardent esprit poursuivait sans relâche les travaux commencés; il pensait, il lisait, il écrivait. Penser! lire! écrire! les trois joies de ma vie, disait-il, en résumant ainsi la meilleure part de son existence. Cette chère solitude, il la peuplait d'ailleurs en imagination de tous les êtres qu'il avait aimés, et de ces grands esprits de l'antiquité dans le commerce desquels il vivait depuis sa jeunesse. « Là, disait-il, « tous les amis que j'ai et que j'ai eus, non-seulement ceux que j'ai éprouvés dans l'intimité et qui « ont vécu avec moi, mais ceux qui sont morts bien « des siècles avant moi, que je ne connais que par le « bienfait des lettres, tous ceux dont j'admire ou les « actions et le courage, ou les mœurs et la vie, ou « la langue et le génie, tous ceux-là, de tous les lieux « et de tous les âges, je les rassemble dans cette « étroite vallée, et j'aime mieux converser avec eux « qu'avec tant de gens qui ont l'air de vivre[1] ! »

[1] Hic omnes quos habeo amicos vel quos habui nec tantum familiari convictu probatos et qui mecum vixerunt, sed qui multis ante me sæculis obierunt, solo mihi cognitos beneficio litterarum, quorum

Plus il avance en âge, plus il donne de temps à l'étude. « Je vais plus vite, écrit-il, je suis comme un « voyageur fatigué. Jour et nuit, alternativement, je « lis et j'écris, passant d'un travail à l'autre, me repo- « sant de l'un par l'autre[1]. » Il diminue autant qu'il le peut les heures qu'exigent le sommeil et les repas. Pour lui, le sommeil, c'est la mort; le lit, c'est un tombeau. Il ne se couche que lorsque la fatigue l'accable. « Il sera temps de dormir, dit-il à un de ses « amis, quand nous serons étendus sous la terre. » Le matin, il ne se laisse jamais bercer par les douceurs du demi-sommeil, si chères aux paresseux; dès qu'il se réveille, il se lève et il court à sa bibliothèque. Il accorde six heures au repos, deux heures aux différentes nécessités de la vie. Les seize autres heures appartiennent au travail de la pensée. A table, à moins qu'il n'ait des invités, il lit, il écrit, il écoute une lecture ou dicte à son secrétaire. A cheval, il compose. Souvent, au milieu de la nuit, il se réveille, une pensée se présente à son esprit; pour ne pas la laisser échapper, il saisit une plume qui reste toujours attachée à son oreiller et il écrit à tâtons, dans

sive res gestas atque animum, sive mores vitamque, sive linguam ingeniumque miror, ex omnibus locis atque omni ævo in hanc exiguam vallem sæpe contraho, cupidiusque cum illis versor quam cum iis qui sibi vivere videntur (*Famil.*, XV, 3).

[1] Magis accelero ceu fessus viator... Itaque diebus ac noctibus vicissim lego et scribo, alterum opus alterno relevans solatio, ut unus labor alterius requies ac solamen sit. (*Famil.*, XIX, 16.)

les ténèbres ou à la lueur vacillante d'une veilleuse[1].

Jusqu'à sa mort, il vécut ainsi, travaillant chaque jour, ajoutant chaque jour quelque chose à sa science déjà si vaste, à ses œuvres déjà si nombreuses. Quand ses amis, inquiets de l'affaiblissement de ses forces, lui recommandaient le repos, il leur répondait : « Le « travail et l'attention sont l'aliment de mon esprit. « Lorsque j'aurai commencé à me reposer et à me « ralentir, je cesserai bientôt de vivre. Je connais mes « forces. Je ne suis plus propre à d'autres travaux. Lire « et écrire, c'est à peine une fatigue pour moi ; c'est « plutôt un repos doux qui me fait oublier des travaux « plus pénibles. Il n'y a pas de fardeau plus léger ni « plus agréable qu'une plume. Les autres plaisirs fuient « et vous font mal tout en vous charmant. La plume « vous charme quand vous la prenez dans vos mains. « Elle vous ravit encore quand vous la déposez, et elle « sert non-seulement à son maître, mais souvent aussi « à beaucoup d'autres qui ne sont pas là, quelquefois « même à la postérité, après des milliers d'années[2]. »

[1] *Famil.*, XXI, 12.

[2] Labor jugis et intentio pabulum animi mei sunt; cum quiescere cœpero atque lentescere, mox et vivere desinam ; nosco ipse vires meas, non sum idoneus ad reliquos labores. Legere hoc meum et scribere quod laxari jubes, levis est labor ; imo dulcis est requies, quæ laborum gravium parit oblivionem. Nulla calamo agilior sarcina, nulla jucundior ; voluptates aliæ fugiunt et mulcendo lædunt ; calamus et in manu sumptus mulcet, et depositus delectat, ac prodest non domino suo tantum, sed aliis multis sæpe etiam abeuntibus, nonnunquam et posteris, post annorum millia. (*Senil.*, XVI, 2)

Peu de jours avant de mourir, il écrivait encore à Boccace : « De toutes les jouissances terrestres, de « même qu'il n'y en a pas de plus honnête que les let- « tres, il n'y en a pas de plus durable, de plus douce, « de plus fidèle, il n'y en a pas qui, à travers tous les « accidents, accompagne son possesseur avec si peu « d'appareil, avec si peu de dégoût[1]. » Ces belles paroles, presque les dernières qu'il ait écrites, résument les instincts de toute sa vie. C'est le testament d'un ami passionné des lettres, qui a voulu savoir tout ce qu'il est donné à l'homme d'apprendre par l'opiniâtreté du labeur, par l'exercice constant de l'intelligence ; qui a enrichi son génie de tout ce qu'il a pu dérober par l'étude aux chefs-d'œuvre des anciens ; qui par sa seule initiative a élevé d'un degré la culture littéraire d'une nation ; qui a remis à sa vraie place dans l'estime des hommes, dans le respect du monde, le poëte, l'écrivain, le savant ; dont la gloire, les honneurs, la réputation de vertu ont enseigné à la société moderne cette grande vérité méconnue depuis des siècles, qu'il n'y a pas de travail plus digne de la raison humaine, plus agréable à Dieu que l'activité de la pensée. C'est aussi sous ces traits littéraires, comme un puissant initiateur, comme le chef et le modèle

[1] Omnium terrestrium delectationum, ut nulla litteris honestior, sic nulla diuturnior, nulla suavior, nulla fidelior, nulla quæ per omnes casus possessorem suum tam facili apparatu, tam nullo fastidio comitetur (*Senil.*, XVI, 2).



d'une génération d'hommes voués à l'étude, comme un exemple que peuvent se proposer encore tous les lettrés, qu'il faut se représenter Pétrarque, si l'on veut garder de sa personne, de sa vie, de son influence, l'image la plus fidèle et la plus pure.

APPENDICE

Tout en rendant justice à la publication de M. Fracassetti, je ne puis m'empêcher de regretter qu'il n'ait pas consulté avec plus de soin les manuscrits des *Lettres familières* que renferme la bibliothèque Impériale de Paris. Pour la plupart des lettres inédites, il y eût trouvé d'heureuses variantes. D'évidentes erreurs, commises dans les deux manuscrits de la bibliothèque Laurentienne, qui ont servi de base au travail de M. Fracassetti, sont rectifiées par le manuscrit 8568 de notre fonds latin, ancien fonds du roi.

J'en citerai quelques exemples, non pour le vain plaisir d'adresser un reproche à un éditeur laborieux et consciencieux, mais pour lui indiquer à lui-même ce qu'il lui serait possible d'ajouter à son œuvre, s'il en publie, comme je l'espère, une seconde édition.

Dans la première lettre du treizième livre, qui jusqu'à M. Fracassetti était resté complétement inédit, je trouve cette phrase : « Ea mihi, fateor, usque in præsentem diem luctuosæ materiæ pars *intacta* remanserat. » Le manuscrit de Paris, au lieu d'*intacta*, porte *intentata* qui vaut beaucoup mieux. Dans la même lettre, au lieu de *facilitas* in ascensu, je lis *felicitas*; au lieu de metuens *non*, qui serait un solécisme, metuens *ne*, qui est correct.

Dans la seconde lettre du même livre, où Pétrarque recommande son jeune fils à un de ses amis, tandis que les manuscrits de Florence portent : in ipso confinio *libertatis*, le manuscrit de Paris remplace *libertatis* par *pubertatis*, qui est évidemment une leçon meilleure.

La première lettre du quatorzième livre resté inédit, comme le treizième, avant M. Fracassetti, nous offre, à la place d'*extremorum hominum*, l'heureuse variante d'*externorum; prætermittere*, au lieu de *permittere;* sed *illud* amplissimum, tournure élégante au lieu de *sed amplissimum*, qui est sec. Dans la lettre suivante, je trouve *providerit*, à la place de *provideat*; *verear*, à la place de *vererer*.

Ce ne sont que des détails, j'en conviens. Mais ce sont précisément ces détails qui distinguent une édition définitive d'une édition à laquelle il faut retoucher.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE IV

LA FAMILLE ET LES AMIS DE PÉTRARQUE

CHAPITRE V

LA POLITIQUE DE PÉTRARQUE

CHAPITRE VI

RAPPORTS DE PÉTRARQUE AVEC LES SOUVERAINS PONTIFES

CHAPITRE VII

PÉTRARQUE RESTAURATEUR DES LETTRES

CHAPITRE VIII

LE CARACTÈRE DE PÉTRARQUE

FIN DE LA TABLE



PARIS. — IMP. SIMON RAÇON ET COMP., RUE D'ERFURTH, 1.





